This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

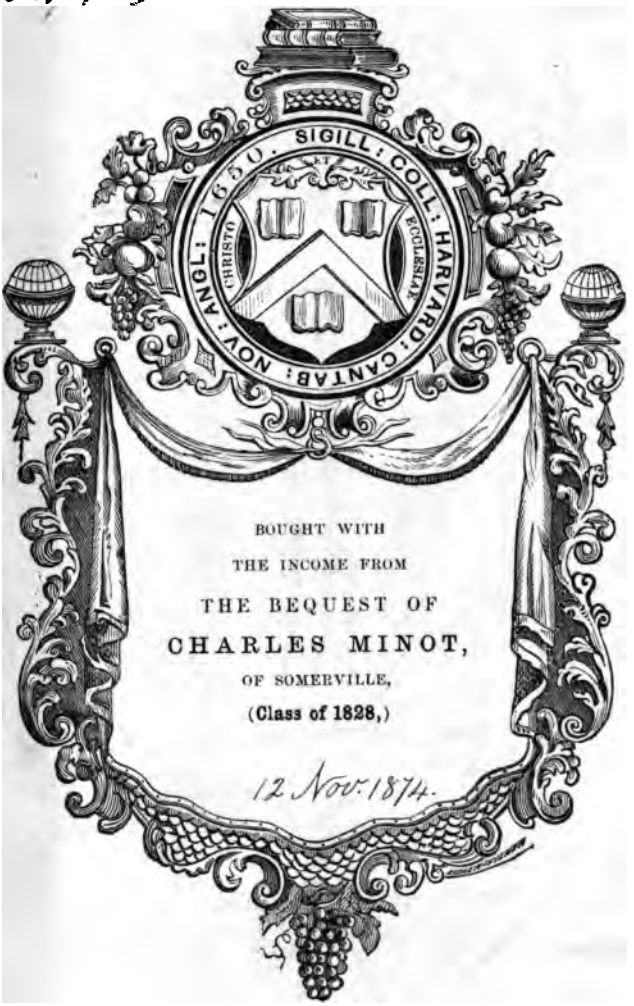
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3710

Ger 42308



MÉMOIRES ORIGINAUX

SUR

LE RÈGNE ET LA COUR

DE

FRÉDÉRIC I.

ROI DE PRUSSE

ÉCRITS PAR

CHRISTOPHE COMTE DE DOHNA

MINISTRE D'ÉTAT ET LIEUTENANT-GÉNÉRAL.

BERLIN,

LIBRAIRIE DE FR. NICOLAI.

1833.

447

~~11573 3~~

Geol 1230.

1874, Nov. 12.
Minot Fund.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Le propriétaire du manuscrit de cet ouvrage a eu pour moi l'obligeante prévenance de l'abandonner à ma libre disposition afin de m'en servir dans un but historique quelconque. J'ai cru ne pouvoir mieux remplir ses intentions qu'en livrant en entier à l'impression les mémoires que ce manuscrit contient.

Il me paroît en effet que les mémoires du comte *de Dohna* méritent fort d'être publiés. Je veux bien qu'ils ne fournissent pas un grand nombre d'explications, d'éclaircissemens ou de révélations historiques; je veux encore qu'ils n'ouvrent pas un champ de bataille au scandale public qui, sans doute,

peut réveiller chez maint lecteur l'intérêt de la curiosité; mais ces mémoires abondent en traits caractéristiques de l'histoire du tems, et, notez bien ce point-ci, ces mémoires procèdent d'un fonctionnaire distingué, placé dans un rang élevé, homme d'honneur incapable d'offrir de son su au vu du monde le moindre mensonge. D'ailleurs, en composant son ouvrage, l'auteur n'a pas eu l'intention de le livrer au public; son intention étoit bien plutôt de coucher par écrit l'histoire de sa vie afin qu'elle servît de règle et de conduite à ses propres enfans aussitôt entrés dans le grand monde. Voilà pourquoi ces mémoires ont une teinte de simplicité et de dignité qui en rend la lecture si intéressante, si attrayante. — Ces mémoires sont encore de grande importance pour servir à l'histoire du dix-septième siècle; l'auteur y rapporte des détails piquans sur bien des personnages distingués, sur les grands hommes du tems tels que le roi de Prusse ***Frédéric I*** et le roi d'Angleterre ***Guillaume III;*** il rapporte souvent en propres termes les discours qu'ils ont tenus.

L'éditeur ne s'est pas permis d'apporter le plus léger changement au manuscrit, qui, suivant les apparences, est une copie tirée conformément à l'original; il a préféré de le faire imprimer sans y changer la moindre chose; ainsi les noms de maints personnages que l'auteur ne fait simplement qu'indiquer, se trouvent exactement tels dans le manuscrit.

L'éditeur croit en avoir assez dit en invitant le public à lire cet ouvrage; il se dispense de faire précéder les mémoires d'une plus longue préface pour leur servir d'introduction. Il regarde ceci comme d'autant plus superflu que le lecteur curieux d'être initié dans les mystères du tems, pour satisfaire sa curiosité peut aisément recourir aux fameux mémoires du baron *de Pöllnitz* ou bien à *l'Horns*, histoire du roi *Frédéric I* de Prusse. Cependant une courte esquisse de la vie de l'auteur semble être ici à sa place. Elle servira à le faire connoître préalablement, et cette espèce d'avant-coureur pourra faire juger de ce que l'on peut attendre et de ce que l'on doit chercher dans

les mémoires. Il est vrai que la biographie de l'auteur se trouve dans plusieurs ouvrages, par exemple dans celui intitulé „Lexicon preussischer Militairpersonen," dans le livre de *Klaproth:* preussischer Staatsrath, et autres. Mais il n'est pas toujours facile de se procurer tous ces livres, et les renseignemens qu'ils donnent ne sont pas même exacts.

Christophe bourgrave et comte *de Dohna* de la maison *de Wartenberg-Schlodien* est né en 1665 au château de Coppet près de Genève (château qui plus tard a acquis une espèce de célébrité par le séjour de *Necker*). Son père le comte *Frédéric* avoit été général hollandois et gouverneur de la principauté d'Orange. Il quitta la principauté et vint se réfugier à Coppet pour se soustraire aux vexations de *Louis XIV*. La mère de notre auteur étoit une marquise *de Montbrun*, françoise de naissance. Suivant toute apparence elle inspira de bonne heure à son fils une prédilection marquée pour la langue françoise, qui commençoit déjà alors à devenir la langue du monde civilisé et le dé des païs de l'Europe. Notre

auteur fut le troisième fils de la marquise. L'aîné, nommé *Alexandre*, qui devint dans la suite feld-maréchal de S. M. le roi de Prusse, et connu pour avoir été instituteur (gouverneur) du roi *Frédéric Guillaume I* de Prusse; le second *Jean Frédéric*, général hollandois, paroît dans ces mémoires comme marquis de Ferrassières, ayant hérité ce fief de sa mère. Le comte *Christophe* entra très jeune (1679) au service du Brandebourg. Durant le règne du grand-électeur *Frédéric Guillaume* qui envoya des troupes au secours de l'empereur, il fit la guerre contre les Turcs en Hongrie (1685 et 1686; conférer les mémoires de l'armée prussienne par *König*, 1787; et surtout l'histoire de la famille *de Schöning* qui a paru depuis peu). De retour du royaume d'Hongrie, le comte *Dohna* entra dans le corps des grands-mousquetaires que le grand électeur avoit formé entièrement de gentilshommes françois chassés de leur patrie pour cause de religion, et il devint bientôt commandant de ce régiment, qui se distingua avec tant d'éclat dans les campagnes de la guerre contre

Louis XIV, ce fameux persécuteur des protestans. Il appert par les mémoires de notre auteur que précisément à cause de sa composition de françois et de gentilshommes il règnoit dans le régiment un esprit propre et particulier, qui en général a beaucoup influé sur l'avancement de la culture, de la science et de la discipline de l'armée prussienne. Nous citerons ici une autorité respectable, ce sont les mémoires des réfugiés par *Erman*, qui contiennent des renseignemens précieux au sujet des réfugiés. Quant aux campagnes du Rhin, au siège de Bonn en l'année 1689 etc. il faut compulser les régistres d'*Hennert*; cet auteur a fourni des pièces relatives à l'histoire militaire du Brandebourg (*Hennerts* Beiträge zur Brandenburgischen Kriegsgeschichte. 1790. 4.). C'est là qu'on trouvera aussi des preuves irréfragables de la grande valeur et du courage militaire de notre auteur. Après la paix, le comte *Dohna*, qui en général semble avoir eu beaucoup d'ennemis, se trouve engagé à quitter le service pour la raison surtout que le tout-puissant favori d'alors, Sr. *Dankel-*

mann, ne lui vouloit pas de bien, et il passa les années 1694 à 1697 dans ses terres en Prusse, mais la grande affection et l'attachement sincère de l'électeur, depuis roi *Frédéric I*, pour notre auteur, le fit rappeler à Berlin, et à peu près simultanément avec la chûte de *Dankelmann* (1698) il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour du fameux roi *Guillaume* d'Angleterre où il resta jusqu'à l'an 1700, époque où ses mémoires redoublent d'intérêt. En 1703 il crut encore devoir se retirer de la cour également par la raison que le célèbre favori du roi, comte *Kolb de Wartenberg* lui suscitoit toute sorte de difficultés, et lui barricadoit le chemin, il garda cependant son rang et avança dans l'armée quoiqu'il continuât de séjourner dans ses terres en Prusse. A partir de cette époque, ses mémoires ne contiennent que quelques faits particuliers et détachés, et quelques événements importans de sa vie, par exemple l'entrevue de *Pierre le grand*, empereur de Russie avec le roi de Prusse. En 1711 *Dohna* se rendit en qualité d'ambassadeur de Bran-

debourg à l'élection de l'empereur *Charles VI* à Francfort sur le Mein, et bientôt après, à la mort du roi *Frédéric I* en 1713 finissent les mémoires, bien que *Dohna* restât encore au service jusqu'à l'année 1716, après quoi il vécut en retraite à la campagne dans les états du roi de Prusse, jusqu'à sa mort qui survint en l'année 1733. C'est à la campagne qu'après le décès de sa femme, née comtesse *Dohna*, ainsi après l'année 1719, il écrivit ces mémoires au profit et à l'avantage de ses enfans, qui se sont aussi distingués au service militaire de la Prusse.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE DOHNA.

PREMIERE PARTIE.

La promesse que je fis à feue votre mère *) quelques mois avant sa mort, m'engage, mes chers enfants, à vous donner l'histoire de ma vie. Quelque difficile qu'il soit à un homme de mon âge de se rappeler avec ordre les divers événements dont elle est remplie, je ne puis me refuser, en acquittant ma parole, la faible consolation, de vous marquer, que cette tendre épouse me fut et me sera toujours chère. Je me fais une douce loi de satisfaire ses désirs même après qu'elle n'est plus, et les miens seront remplis, si en lui donnant cette dernière preuve de ma fidélité, elle peut servir à votre instruction. Je vais donc vous crayonner ce tableau, autant que ma mémoire, et les remarques, qui j'ai conservées pourront servir à ce

*) *Frédérique Marie de Dohna Vianen*, morte le 22 Novembre 1729.

dessein: j'y joindrai les choses les plus intéressantes, qui se sont passées de mon tems à la cour de mes maîtres, dans un grand nombre desquelles j'ai eu part directement ou indirectement. C'est à vous à en faire votre profit et a démêler sagement ce qui est bon à imiter d'avec ce qui ne l'est pas. Je vous aiderai par de courtes réflexions sur des cas, qui, bien qu'ils ne m'ayent pas été desavantageux, ne sauroient à tous égard être proposés pour exemples; l'heureux succès ne décidant pas toujours, si c'est bien ou mal à propos qu'une action a été entreprise.

Ce sera une chose assez importante à vous, et très ennuyeuse pour moi, que celle, de vous entretenir des bagatelles de mon enfance. Cependant puisqu'il faut ébaucher le tableau par quelqu'endroit, je vous en raconterai quelques unes, me flattant, que, rectifiées par le récit de la sage attention, que votre ayeul donna à l'éducation de ses enfants, elles ne seront pas nuisibles à celles que vous donnez et que vous donnerez aux autres.

Après que mon père eut quitté le service de Hollande, où il étoit Lieutenant-Général, il se retira en Suisse dans la Baronnie *de Copet*, qu'il avoit acheté peu auparavant dans le dessein d'y passer tranquillement le reste de ses jours, et de ne s'occuper plus que du soin d'élever sa famille. Ce fut dans cette
1665. retraite que je vins au monde le 14 Avril 1665.

Mes premières années se passèrent, comme toutes celles des enfans de qualité qui ont des parens raisonnables, c'est à dire, que dès que j'eus atteint l'âge propre aux différens exercices d'un jeune homme, on ne me laissa point manquer non plus qu'à mes frères des secours nécessaires, pour y réussir. Mon

père y donnoit tous les soins avec une activité d'autant plus surprenante, qu'il étoit perclus de ses jambes depuis quelques années. Et quoique les infirmités rendent ordinairement chagrines et sévères les personnes d'un tempérament aussi vif, que le sien, il étoit cependant assez indulgent; ayant pour maxime qu'il faut laisser aux enfans la liberté de développer ce qu'ils ont dans l'âme, afin de connoître mieux leurs inclinations et de corriger leurs défauts avec plus de succès.

Ce n'est pas qu'il ne sût être rigide dans l'occasion. Je l'ai éprouvé assez souvent pour n'en pas douter; mais il plaça sa sévérité et son indulgence si à propos, que j'ai toujours admiré en lui une égalité d'âme, que ses incommodités corporelles ne pouvoient altérer. Il vouloit que nous fussions tenus proprement sans affectation. Nos robes de chambre nous étoient peu utiles, aussitôt levés aussitôt habillés. C'étoit l'ordre! Il nous permettoit tous les jeux d'exercice, pour nous rendre dispos et robustes, il nous excitoit même d'aller glisser pendant le plus grand froid de l'hiver, et pendant l'été il nous fesoit apprendre à nager, se souvenant qu'il avoit été dans la cruëlle alternative, de se rendre suspect de peu de bravoure, ou de se noyer pour ne l'avoir pas su, voici à quelle occasion.

Frédéric Henri, prince d'Orange, vouloit tenter une entreprise avec des nageurs au siège de Sas de Gand, lui demanda, s'il vouloit commander ces aventuriers. Il accepta ce commandement au hazard de ce qui pouvoit en arriver, se fit faire des nageoires de jonc, et paya quatre hommes des plus adroits pour l'aider en cas de besoin, dont deux furent tués à ses

côtés; il se tira enfin heureusement du double péril, où il étoit, de périr par l'eau où par le feu.

A peine avions nous dix ans, qu'il nous obligeoit d'aller à la chasse à pied; de traîner la brouette, pour construire de petits forts; de faire le maniement des armes et de marquer les évolutions; faisant ainsi sagement servir tous nos amusements à nous former à l'état auquel il nous destinoit. Lorsque notre âge plus avancé lui permit de nous faire faire de solides réflexions, il élevoit notre esprit à la contemplation du Souverain Maître, auteur et de tous les biens et du jour, dont nous jouissons, excitoit notre coeur à la reconnoissance, et nous expliquant les saintes maximes du christianisme, nous inspiroit l'amour du prochain, et de tâcher par notre conduite à nous mettre en état de le secourir dans ses besoins, de quelque secte et de quelque condition qu'il fût; de marquer ces pieux sentimens sans affectation, mais avec liberté dans l'occasion, et, qu'il falloit en être véritablement pénétré, pour être véritablement honnête homme.

Il nous avertissoit encore, de n'ajouter aucune foi à tous les contes, que l'on nous feroit des apparitions des esprits, de la vertu de philtres, pactes et talismans, défendant expressément à tous ceux, qui nous approchoient, de nous entretenir de pareilles rêveries, auxquelles la crédule foiblesse des uns et la scélératesse des autres ont donné quelque créance. Oui, mes chers enfants, nous disoit-il, le diable n'a aucun pouvoir de vous nuire, ni de vous protéger; c'est pour vous duper, que les scélérats voudroient vous le persuader. Et si jamais les ombres de la nuit offroient à vos yeux de ces images hideuses, dont notre imagination deçue se forme des objets d'effroi; allez

dessus, et vous connoîtrez l'illusion. Evitez surtout d'être séduits par l'appas des récompenses, qu'on vous promettra pour favoriser l'injustice, c'est là un diable, qui vous apparoîtra indubitablement, si vous parvenez à de certains emplois; mais qu'aucun espoir de gain, ni de fortune ne vous porte jamais à manquer à votre devoir, ni à la probité. Soyez en garde contre les attraits d'un sexe aimable, mais d'autant plus dangereux, que dans tous les tems leurs charmes séducteurs ont été la source de mille maux.

Voilà, mes chers enfants, la manière dont on nous éleva, voilà une partie des maximes simples et peu relevées en apparence, mais en effet solides et pleines de bon sens, dont notre sage ayeul s'efforca de former nos moeurs. Je dois cette justice à sa mémoire, qui est encore en singulière vénération à Berne*), à Génève et dans tous les lieux où il a vécû. Il n'épargna rien pour avoir auprès de nous des personnes de mérite, et capables de nous instruire dans les sciences humaines. Mons. ***Bayle***, si connu dans la république des lettres et qui s'étoit déjà acquis de la réputation, fut choisi pour être notre précepteur. Ce choix promettoit beaucoup, cependant nous ne fîmes pas de grands progrès sous ce maître célèbre.

Je suis persuadé que ce fut notre faute; mais j'ose dire avec quelque fondement, qu'il ne suffit pas toujours d'être savant pour savoir enseigner. Mons. ***Bayle*** ayant la tête remplie de ses propres études, n'avoit ni le tems ni la patience, qu'exigeoient celles

*) Cette première ville lui donna gratis droit de bourgeoisie pour lui et pour ses descendans.

de ses disciples. C'est ce qu'il avoua au Baron *d'Arbaud*, qui l'alla voir à Rotterdam de ma part, lorsque je passois en Angleterre, en 1699. Votre comte, dit-il à ce gentilhomme, est-il toujours vif? il m'a terriblement donné de l'occupation, mais à dire vrai, j'étois trop emporté, et peu propre au métier de précepteur; si j'avois à le recommencer, je m'y prendrois de toute une autre manière.

Mons. *Bayle* n'étant rien moins que patient de son propre aveu, et moi, d'une vivacité peu commune, nous avions ensemble de fréquens démêlés, qui tournoient toujours à mon désavantage, ainsi que l'on peut penser, je cherchois tous les moyens de m'en venger, comme un enfant peu raisonnable, que j'étois. En voici un que je mis en oeuvre. Il nous obligea de parler toujours latin, et nous permit de lui demander les mots que nous ignorions, une ou deux fois; mais qui de nous y revint pour la troisième fois, étoit sûr d'avoir à la tête un des volumes, dont il étoit toujours entouré. Prévenu là-dessus, un jour que je le vis parcourir avec attention un livre nouveau, dont il nous avoit dit des merveilles, je me plaçois entre son pupitre et la cheminée et pris à tâche de l'interrompre si souvent, qu'un-moins prompt que lui, s'en seroit impatienté, il me salua du livre comme je l'avois prévu, et l'agilité avec laquelle j'esquivois le coup, le fit tomber dans le feu. Cela fit cesser cette sorte de guerre, mais il nous traita d'ailleurs avec tant de rigueur, que mon père, qui n'étoit sûrement pas un gâte-enfants trouva à propos de se défaire honnêtement de lui. Il lui dit après lui avoir rendu justice sur sa capacité, que son humeur, et celle de ses fils n'étant pas compatibles, il valoit mieux se séparer de bonne

grâce, ce qui se fit effectivement à la satisfaction des deux partis; puisqu'il est vrai, que Mr. *Bayle* avoit déjà témoigné plus d'une fois, que le séjour de la Suisse, et le métier qu'il y fesoit, n'étoient pas tout-à-fait de son goût; ainsi nous ne l'eûmes qu'environ deux ans et demi. Un nommé *Magnet*, docteur en médecine, lui succéda; celui-ci étoit d'un naturel plus doux et je crois que la douceur de son humeur, a bien autant contribué à maintenir sa santé jusqu'à l'âge de 90 ans, où il est présentement, que tous les secrets de son art. Je ne saurois m'empêcher de vous raconter un second trait de la nature à peu près de celui du livre tombé dans le feu, dont je me suis repenti cent fois, et donc j'ai peut-être ri cent autres, selon l'humeur, où je me suis trouvé. Un certain Mr. *R...*, qui avoit accompagné mon frère *Alexandre*, qu'on alloit faire voyager, parut un matin dans l'antichambre, où pour son infortune il ne trouva que moi. Monseigneur le jeune comte, me dit le bon Suisse, voudriez-vous bien me présenter à son Excellence Monseigneur votre père? Je reconnus à ce début nouveau la naïveté du personnage et violemment aigri contre tout ce qui avoit du rapport au précepteurat, je le jugeai un sujet propre à exercer ma rancune, ayant médité sur le champ le tour que je lui jouai. Je lui répondis que j'allois l'y mener avec plaisir, mais qu'il falloit qu'il fît tout ce qu'il me verroit faire; me glissant alors à quatre pattes sous le rideau de la portière, mon nigaud en fait autant, croyant sans doute que c'étoit une cérémonie usitée chez les gens de qualité et poussant en avant une grosse canne à pommeau d'ivoire, qu'il portoit, il se traîna comme moi dans la salle, où mon père étoit,

à qui je dis du plus grand sérieux qu'il me fût possible: Monseigneur, cet honnête gentilhomme vient pour vous faire sa profonde révérence, comme vous voyez. La gravité de mon père ne put tenir contre la situation comique de cet homme, il fit un grand éclat de rire, qui le décontenança cruëllement; il se remit pourtant à la fin, et fit sa harangue tant bien que mal, à ce qu'on me dit ensuite; car je ne me donnois pas le tems de l'entendre, appréhendant, que le papa ne continuât pas à rire.

Mon âge et mon caractère ne me permettent pas de vous entretenir plus long-tems de ces époques enfantines, que j'aurois même entièrement supprimées, si, comme j'ai dit plus haut, il n'avoit fallu ébaucher le tableau par quelque endroit, et puis je suis bien aise de me peindre au naturel dans les différents âges de ma vie.

Lorsque j'eus fini mes exercices, que je fis un peu moins mal, que mes études, à l'académie de Génève, on me dit de me préparer pour aller voyager et chercher ailleurs un avancement qu'on ne trouve point en Suisse, ou la forme du gouvernement n'en peut faire espérer que de très médiocres aux personnes à qui la naissance inspire quelqu' ambition. Je ne demandois pas mieux, mais comme je n'avois pas quinze ans accomplis, je craignois mortellement qu'on ne m'associât un surveillant incommode; je résolus de faire une tentative auprès de mon père, pour le porter à m'abandonner à ma propre conduite, lui promettant, s'il avoit cette confiance en moi, de ne lui donner jamais sujet de s'en repentir. Quoique je me sois toujours fait un devoir, de lui tenir assez bien ma parole, la demande n'étoit pas dans l'ordre, aussi fut-

elle rejetée d'abord en ces termes, qui ne m'étoient pas fort avantageux, et je fus obligé d'essuyer là-dessus des réprimandes très aigres. Enfin à force d'instances et de promesses je parvins à mon but, et l'on me laissa partir pour le Brandebourg, sans autre conducteur que mon frère *Alexandre* qui y avoit déjà été. Nous arrivâmes à Berlin vers la fin de l'année 1679. 1679.
Frédéric Guillaume alors régnant nous fit la grâce de nous recevoir avec cette bonté toute particulière, dont il a toujours honoré notre famille. Chacun sait que toutes les cours se ressemblent en ceci, c'est que ceux qui les composent se conforment, ou affectent de suivre les inclinations du prince qui gouverne. Comme celles de l'électeur n'étoient point vicieuses, ses courtisans vivoient avec assez de régularité, du moins dans les choses essentielles. Cela me fut fort utile, étant très dangereux pour un jeune homme de tomber d'abord dans des compagnies où règne la licence, et de pouvoir les fréquenter avec liberté. Une chose qui me fut encore d'un grand secours, fut, qu'outre mes deux cousins *de Dohna Vianen*, que je trouvois là et qui ne me passoient rien, j'étois fortement recommandé à Monsieur *de Grumbkau*, homme rigide pour la jeunesse, et qui malgré ses grandes occupations, avoit soin de me donner de sages conseils, selon les occurences; je dis malgré ses grandes occupations, car il étoit alors au plus haut point de son crédit et il s'expédioit peu d'affaires importantes dans l'état, qui ne passassent par ses mains. Aussi je puis dire avec vérité, qu'il secondoit parfaitement bien les intentions de son généreux maître, qui tendoient toutes à mettre un bon ordre dans le gouvernement. Ce ministre recommandable se surpassa entr'autres intérêts, dans

ceux qui regardoient les françois réfugiés, qui commencèrent dès lors à chercher un asyle en Brandebourg, pour y pratiquer tranquillemen l'exercice de leur religion.

Je fis donc mon entrée dans le monde sous de si bons guides, point capital et d'où dépend presque toujours la fortune bonne ou mauvaise d'un jeune homme, qui veut s'avancer. C'est sur quoi tout le monde ne fait pas les réflexions qu'il devroit.

Lorsque j'ai dit qu'on vivoit assez régulièrement à la cour de Berlin, je n'ai pas prétendu faire entendre, que les plaisirs honnêtes y fussent interdits. La table, le jeu, et d'autres amusemens nous en fournissoient, où je prenois part, tant que mes petites facultés pouvoient le permettre. Car outre que ma pension étoit des plus modiques, j'en étois payé sur les revenus des terres, que la famille avoit en Prusse et lesquelles étoient asses mal administrées. Je n'exempte pas même de nos divertissements quelque peu de galanterie, plus ou moins innocente, comme par tout ailleurs, mais je n'entrerai dans aucun détail de ce qui peut m'être arrivé sur ce chapitre, à moins qu'il ne se trouvât quelqu' aventure de cette espèce qui fut absolument liée à des événements plus considérables; il me suffira pour ne rien supprimer de mon portrait, de dire en gros, que si j'ai eu quelques foiblesses, elles ne m'ont jamais empêché, de remplir mes devoirs, que j'ai toujours détesté tout ce qui sentoit la débauche et la dissolution, et qu' enfin depuis mon mariage Dieu m'a fait la grâce de fuir toutes les occasions qui auroient pu m'induire à fausser la foi conjugale. Mais je ne dois pas m'arrêter d'avantage

là-dessus, il est tems de vous dire le succès de mon voyage à la cour.

On m'offrit d'abord de l'emploi, et bien des personnes qui n'étoient rien moins que des amis de la famille, me sollicitèrent d'entrer dans leurs régiments. Vous jugez bien que je ne devois qu'au favorable accueil de son altesse électorale leurs offres obligeantes. Mons. *de Schoening* entr' autres vouloit à toute force que je prisse une compagnie dans le sien; mais Monsieur *de Grumbkau*, sans les avis duquel je ne fesois rien, ne le trouva pas à propos et pria l'électeur de me faire passer quelque tems cadet dans les ..... pour y faire mon rudiment. J'y servois encore l'année de la grande comète, phénomène, qui exerça si fort la curiosité des uns, et causa tant de frayeurs aux autres; j'avoue ingénument que j'étois du nombre des derniers, et que j'en ai sué plus d'une fois, étant en faction, quoique ce fût pendant l'hiver le plus rude, qu'on eût vu de long-tems. Enfin, après deux ans de noviciat j'allai prendre possession d'une cornette de dragons, je préférai ce service, dont le nom flattoit, à tous les autres où j'aurois pu entrer.

La cavalerie et les dragons étoient alors dispersés dans le plat pays, cinq, six, huit, plus ou moins dans chaque village. Je me confinois dans le mien, pour réparer un peu les brèches que le séjour de Berlin avoit fait à mon coffre-fort, mais particulièrement pour marquer mon assiduité au service, rien ne faisant plus de tort à un officier, que d'aimer à habiter les grandes villes et de s'absenter trop souvent du corps, auquel il est attaché. C'est ce village où m'étant mis pour de bonnes raisons à l'ordinaire de mon

hôte, j'avois tellement perdu le goût du vin, que je fus plus de deux ans à le rattraper; ce fut dans cet endroit encore, que n'ayant rien de mieux à faire, j'achevai de me rendre un chasseur déterminé, passant la plus grande partie de mon tems à cet exercice, à dresser des chiens pour m'amuser, à propos de quoi je ne saurois passer sous silence, ce qui m'arriva dans ce tems à Dresden, où j'étois allé pour voir ma soeur la comtesse *de Frise*. J'avois avec moi un de mes chiens que j'appelois Peter, mon fidèle et mon favori, qui savoit faire plusieurs tours d'adresse; cela vint aux oreilles de l'électeur, qui pour se divertir voulut me le faire enlever.

Un jour qu'il m'avoit suivi à la cour et qu'il étoit resté dans la salle des gardes, l'électeur ayant donné ses ordres, me tira contre une croisée, où il me fit plusieurs questions badines, pour me distraire du tour qu'il me fesoit jouer. L'attention que je devois à l'honneur, qu'il me fesoit, ne m'empêcha pourtant pas d'entendre les cris de mon chien, qui se défendoit comme un lion entre des pages de la chasse, qui vouloient le saisir. Je me doutois de l'affaire, et quittant l'électeur avec précipitation, je courus au secours de mon chien, et le ramenai sans façons dans la salle. *Jean George* rit de tout son coeur de mon incartade et feignant d'ignorer ce que c'étoit, me demanda la cause de mon émotion. Je répondis, que ses gens m'avoient voulu priver de mon compagnon de voyage, mon cher Peter, dont la perte me seroit très sensible, et que je ne pouvois mieux marquer mon entier dévouement a S. A. E. que par l'offre que je lui en fesois, si cela lui pouvoit être agréable. Il me remercia en riant toujours, puis prenant son sérieux, il

gronda fort ses pages, mais je ne fus pas la dupe. J'ai rapporté cette historiette, parce que l'électeur mon maître, l'ayant apprise, me donna un jour, qu'il m'en railla, le sobriquet de Peter, nom par lequel le feu roi m'a distingué des autres Dohna jusqu'à sa mort.

L'année suivante je fus fait capitaine dans le régiment de Mr. *de Barfus* infanterie, mais je n'en fus guère plus à mon aise, quoique le produit d'une compagnie soit bon en Brandebourg, cet emploi m'obligeant à une dépense plus considérable; j'avois besoin d'autant d'économie, que lorsque j'étois subalterne; et je me souviens que pour pratiquer cette vertu, je fis alors un voyage des extrémités de la Prusse à Cottbus, dans un chariot à demi couvert, où je couchois, plantant le piquet dans le bois et portant mes provisions à la polonoise. Je fus rencontré en cet état sur les frontières de la *Cassovie* par Mr. *de Flemming*, feldmaréchal en Saxe. Ce bon vieux seigneur ne pouvoit se lasser d'admirer mon équipage, et de m'en faire la guerre, pendant toute une journée que nous marchions ensemble et qu'il m'obligea d'être dans son carosse. Pour moi qui n'ai jamais fait cas de briller par-là, je ne fus que médiocrement honteux, et ris tout le premier des plaisanteries qu'il en fit.

Malgré ma conduite si économe, une de ces âmes charitables dont le monde fourmille, qui sous le voile de l'intérêt qu'ils prennent à ce qui nous regarde, cherchent à nous décrier, écrivit à *Copet*, que j'étois fort dérangé, et que je devois plus de deux mille écus.

Cette accusation m'attira une lettre foudroyante de la part de mon père qui étoit très mauvais railleur sur le chapitre des dettes, et un des points les

mieux marqués de ses instructions étoit l'expresse défense d'en faire jamais. Cette lettre me fut rendue par mon frère *Alexandre*, qui s'acquitta aussi de l'ordre qu'il avoit reçu de me faire une vive mercuriale.

Je le laissois dire jusqu'au bout, après quoi, l'ayant mené voir mon équipage, je lui demandai, comment il le trouvoit? En fort bon état, me dit-il; c'est déjà quelque chose, répondis-je; mais il faut vous dire plus, c'est que si vous pouvez déterrer, que je doive un sol en ville, ou ailleurs, je me soumets à la disgrâce de mon père, que je mériterois doublement, si j'osois lui mentir avec tant d'impudence, et pour conclusion lui montrant une bourse de deux cents ducats, ceci lui dis-je, est à votre service, si vous en avez besoin; écrivez-le à *Copet*, j'y vais écrire aussi. La paix fut faite comme il étoit juste.

Mon père charmé qu'on m'eût accusé à tort, me rendit non seulement ses bonnes grâces, mais eut depuis pour moi une amitié plus tendre. Voyez par-là, mes enfants, que lorsqu'on a une bonne conduite, la calomnie tourne plus souvent à notre avantage, qu'elle ne nous nuit. Environ ce tems-là il m'arriva à Francfort sur l'Oder, où j'avois mon quartier, un accident, qu'on pourroit à bon titre nommer assassinat. Un malheureux valet, pour qui j'avois même des bontés, me voyant attaqué de la petite-vérole, et croyant au rapport des médecins, que je n'en reviendrois pas, fit grande chère dans l'auberge, comptant qu'après ma mort tout se confondroit dans la dépense de ma maladie; mais s'appercevant, qu'il pourroit bien s'être trompé, puisque la petite-vérole sortoit à merveille, il s'avisa d'un stratagème, qui faillit à lui réussir. En m'apportant à boire, il fit semblant

de glisser et répandit dans mon lit un grand gobelet de tisane. Le saisissement que me causa la fraicheur que je ressentis, et le changement de drap et de chemise où je fus obligé, firent rentrer la petite vérole, et le médecin *Albinus* m'étant venu voir le même jour m'annonça cruement que je n'en réchapperois pas, et qu'il seroit bon que je fisse appeler un ecclésiastique, pour me consoler dans mes derniers momens. Je puis dire sans fanfaronnade, que j'étois assez résigné, et je souhaite, que lorsque cet irrévocable instant viendra, la mort ne m'effraye pas plus qu'elle le fit alors.

Cependant quoique très attaché aux devoirs du christianisme, je ne pus jamais me résoudre à faire venir un ministre et me contentai de prier Dieu de bon coeur en mon particulier. Je craignois les railleries de mes camarades, si je battois trop tôt la chamade, ils me désoleront, disois-je en moi-même et me reprocheront d'avoir pris l'alarme mal à propos. En effet après deux ou trois prises d'une certaine poudre que le médecin me donna, plus par complaisance que par espoir de retour, la petite vérole ressortit mieux que jamais, et je fus en peu de jours hors de danger. Heureux que Dieu m'eût fait cette grâce, car ces sentimens d'orgueil et cette fausse honte n'étoient pas de trop bons passe-ports pour paroître devant lui. Mon cousin *Théodore* me voyant parfaitement rétabli, m'invita de l'accompagner à Vianen, dont il alloit prendre possession. Cette course me dédommagea de ce que j'avois souffert à Francfort. Nous nous divertimes fort bien en chemin, et la magnifique réception que les sujets firent à leur nouveau seigneur, nous amusa agréablement à notre arrivée.

Sans m'arrêter à vous dire ce que j'y trouvois de plaisant, toutes les bonnes femmes de la ville, de la halle et du port accoururent au château, accompagnées de leurs benêts d'enfants, qu'elles présentèrent l'une après l'autre et nom par nom à mon cousin, le fesant ressouvenir qu'ils avoient tous joué avec lui, étant petits. Ensuite se jettant à son cou avec des transports véhéments, pleins de joie et de tendresse, elles faillirent à l'étouffer dans leurs embrassades. Il eut assez de peine de se débarrasser honnêtement d'entre ces bras convulsifs.

Pour moi, peu fait à de pareilles scènes en Allemagne, où le respect que le sujet doit à son seigneur est mieux gardé, je riois de toute ma force, et dis à mon cousin, que je ne m'étonnois plus de le voir si poli, puisque dans sa jeunesse il avoit eu si bonne compagnie. J'ai eu occasion depuis dans les divers voyages que j'ai faits en Hollande de m'accoutumer à cette familiarité républicaine. Ce fut dans un de ces voyages, que j'eus l'honneur de faire ma première révérence au roi *Guillaume*, alors prince d'Orange. Mon frère *de* Ferassières étoit capitaine de ses hallebardiers suisses et un jour que ce prince le reprit de quelques vivacités un peu fortes, il lui demanda si les autres frères étoient aussi étourdis que lui? Ce furent-là ses propres termes. Ferassières, croyant se disculper en me taxant, dit, que si *Christophle* lui étoit connu, il conviendroit que lui, Ferassières, étoit un Caton auprès de ce cadet. Le prince voulut se donner le plaisir de s'en convaincre par ses propres yeux le jour même que je lui fus présenté, et dit au comte *de Horn* chez qui il devoit dîner, de m'y retenir, et de me placer au-

auprès de Monsieur *Zülestein*, qui avoit le mot pour me faire jaser. L'honnêteté de celui-ci me garantit du piège qu'on m'avoit tendu, il m'en avertit et sur son avis je me tins clos et couvert. Le prince eut beau me tâter de tous côtés, il me trouva par-tout en garde, et ne put m'entamer, si bien qu'au sortir de table, il dit que son capitaine de gardes lui en avoit fait accroire, ou, que son frère seroit un jour un grand politique, puisqu'à l'âge de dix-neuf ou vingt ans il savoit si bien se contraindre.

Revenons à Berlin, où l'intérêt de ma fortune demandoit, que je me montrasse le plus souvent qu'il m'étoit possible.

Monsieur *Rebenac* pour lors envoyé de France en cette cour, m'avoit pris en singulière affection, il me voyoit avec plaisir à sa table et j'étois sûr d'essuyer ses reproches, lorsque j'étois quelque tems sans y paroître. Comte *Christophle*, me dit un jour ce ministre, j'ai toujours eu une forte envie de vous faire plaisir, j'en trouve aujourd'hui l'occasion, et mon avantage s'y rencontre, puisque je ferois par-là une bonne acquisition au roi, mon maître. Vous êtes Suisse, une compagnie dans nos gardes de cette nation vous accommoderoit-elle? Je sais le moyen de vous la faire avoir. Que la religion ne vous arrête point. Les Suisses ont en France pleine liberté sur cet article-là, un rang considérable et dix mille livres de rente au moins, que rapporte une compagnie dans les gardes des Suisses.

Le morceau étoit tentant pour un jeune homme, aussi fis-je là-dessus de sérieuses réflexions, mais comme je ne pouvois et ne voulois me déterminer à rien sans le consentement de mon père, je lui en écri-

vis promptement et la réponse ne tarda guère à venir, je la rapporte ici en substance:

„Vous savez, mon fils, que j'aime beaucoup ma „famille, vous savez aussi, que je ne suis pas riche, „et que vous étant mon cadet, je souhaiterois avec „passion de vous voir bien établi avant ma mort. „Ce qu'on vous propose paroît vous convenir, mais „souvenez-vous que vous voulez servir un prince, „qui m'a fait beaucoup de mal, et qui traite actuël„lement ses pauvres sujets qui sont de votre re„ligion, avec beaucoup de rigueur. Je n'ai que „cela à vous dire et laisse le reste à votre libre „arbitre, priant Dieu qu'il vous détermine pour le „meilleur parti."

Cette lettre fit tout l'effet qu'on s'en étoit promis et je sentis parfaitement ce qu'elle vouloit dire. Je remerciois donc Mr. *de Rebenac*, et pris pour excuse une raison très juste, c'est que ma famille étant attachée à la maison de Brandebourg par tant de bienfaits, elle ne trouvoit pas à propos que j'allasse servir ailleurs. Cette lettre enfin me fit ressouvenir de ce que les offres éblouissantes de l'envoyé m'avoient d'abord empêché de considérer, je veux dire les raisons que mon père avoit de ne pas aimer la France, et le chagrin que je lui aurois fait, de m'engager à son service. Cette couronne en effet pendant plusieurs années avoit cherché divers prétextes pour envahir la petite principauté (Orange) dont il étoit gouverneur. Lui, de son côté, avoit remué ciel et terre, pour la conserver au prince mineur, à qui elle appartenoit. Il avoit même sacrifié une partie de son bien et emprunté de grosses sommes pour soutenir sa garnison, jusques-là qu'un homme de la première distinc-

tion, d'une province voisine, quoique zêlé catholique-romain, lui avoit prêté cent mille francs, d'un seul article, et comme mon père lui en vouloit faire son billet, ce généreux seigneur lui dit: Hé, Monsieur! Voulez-vous me perdre? Le papier parle, et vous ne le ferez jamais, j'en suis sûr. Votre probité m'est connue et j'y fait plus de fond, que sur tout les billets du monde. Mon père s'étoit donc donné tous les mouvemens imaginables pour se soutenir, mais la partie n'étoit pas égale, et il fallut céder à la fin. C'est ce que le cardinal *Mazarin* sut bien prédire, lorsque la paix des Pyrenées fut conclue. Pour à présent, dit-il en son baragouin, nous tenons *Ourange*, car je ne vois pas que stou comte *de Dohne*, nous fasse la guerre tout seul! Le refus de cette compagnie Suisse n'empêcha pas Mr. *de Rebenac* de me continuer son amitié, il m'en donna une preuve, qui ne m'en convainquit pas moins que le bon office, qu'il avoit voulu me rendre.

Nous avions pourlors à notre cour un marquis *de Brisacier* qui, si j'ai bonne mémoire, ayant été secrétaire des commandemens de la reine de Pologne avoit porté la punition d'un démêlé, que cette princesse eut à son sujet avec le roi de France. On n'avoit donné à ce pauvre homme que vingt quatre heures pour vider Paris et six jours pour sortir du royaume. Cela l'obligeoit d'écrire de cour en cour et il s'étoit arrêté quelque tems à la nôtre. Je ne sais quel mauvais ange le porta un jour à me faire confidence, qu'étant las des traverses qu'il avoit essuyées en France et ailleurs, il vouloit armer deux vaisseaux pour aller en course et se délivrer ainsi d'une vie tumultueuse. Cette découverte ne tomba

pas à terre. Je dis publiquement au dîner, lui présent: grande nouvelle, Messieurs! Notre cher marquis *de Brisacier* va se retirer du monde, et pour vivre en repos le reste de ses jours, il a résolu de devenir corsaire! — Il n'eut pas pour lui les rieurs, à quoi je m'attendois bien. Mais Monsieur *Rebenac* aussi sincère que judicieux ami me prit en particulier, et me dit librement: vous voilà charmé sans doute d'avoir fait rire la compagnie aux dépens de ce pauvre diable d'exilé: apprenez de moi, à qui vos actions ne sont pas indifférentes et qui ai plus d'expérience que vous, que rien n'est plus dangereux, que de faire le railleur à tout propos. On se fait par-là des ennemis, seuil qu'un homme qui cherche à s'avancer doit éviter soigneusement. L'envie et la jalousie ne nous en font que trop, sans les multiplier de gaité de coeur, puisque quelque finesse et quelque légèreté d'esprit qu'on ait, il est bien difficile, de ne pas attirer dans ce nombre les personnes que l'on tympanise. J'ai toujours conservé beaucoup de reconnoissance pour cette marque d'un véritable ami, et si j'ai quelque reproche à me faire, c'est de n'avoir pas eu peut-être toute la déférence que je devois à ses bons conseils.

A peu près dans ce tems-là il se passa une petite aventure à Berlin, qui caractérise bien le génie des courtisans, et fait connoître, qu'on doit peu compter dans la disgrâce sur les amis que la faveur nous avoit faits. Le comte *de Waldeck* qui depuis a été fait prince et qu'on a vu commander en chef en qualité de feldmaréchal les armées de l'empereur, étoit alors au service de *Frédéric Guillaume*, qui l'estimoit beaucoup, ce qui lui procuroit toujours un nombreux cortège, lorsqu'il sortoit de la cour. J'ignore ce qui

se passa un jour dans le conseil, mail il faut que l'électeur se fût violemment emporté contre ce comte, puisque les courtisans en furent d'abord informés, et que bien loin de l'accompagner chez lui, et d'aller manger sa soupe selon leur coutume, il ne daignèrent pas seulement le réconduire au bas de l'escalier. La désertion fut si générale, qu'il fut réduit à dîner seul dans son domestique. Par malheur pour ceux-ci sa disgrâce ne dura que jusqu'au lendemain. Notre bon maître revenu de ses impatiences, qui étoient quasi le seul défaut de ce grand prince combla *Waldeck* de caresses à la vue de toute la cour. C'étoit quelque chose de risible ou plutôt de honteux de voir ceux qui l'avoient méprisé la veille, s'empresser dans ce moment autour de lui.

Ce seigneur que *Louis* XIV appeloit le précepteur des princes d'Allemagne, voulant montrer à ces lâches flatteurs qui le suivoient son mépris, se jeta brusquement dans son carosse, d'où il les salua avec un souris dédaigneux. Il y en eut d'assez effrontés pour le suivre jusque chez lui, mais le comte entré dans son hôtel donna ordre d'en fermer la porte et de dire à ceux qui se présentèrent qu'il dînoit ce jour-là avec les mêmes amis, qui lui avoient fait cet honneur le jour précédent. Le régal dut leur paroître plus difficile à digérir que le dîner, auquel ils s'attendoient, d'autant plus que le bruit de cette équitable réception se répandit non seulement à la cour, mais passa encore dans la ville et aux faubourgs.

Sur ces entrefaites je fus transféré du régiment de Barfus à celui du margrave *Philippe* dont on me donna la première compagnie. Cette faveur excita des murmures, mais l'électeur qui étoit aussi juste qu'ab-

solu fit donner à l'ordre que si quelqu'un se croyoit lézé par cet avancement, il n'avoit qu'à parler, qu'on l'emploieroit ailleurs selon son rang. Un ou deux acceptèrent cette offre, et les autres prirent patience. Ayant su cependant qu'un certain capitaine, grand bretteur de son métier fesoit fort le mutin, je fus tomber un soir dans son quartier, j'entrai chez lui sans façon et lui demandai le logement et la soupe. Cette franchise désarma l'homme, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde, au point que ce capitaine me donna des relais jusqu'à la première poste. J'anticipe ceci d'environ une demi-année pour n'en pas faire mention deux fois, cette visite n'étant arrivée qu'au retour d'un voyage dont nous allons dire un mot.

Plein du désir naturel qu'ont tous les hommes de revoir leurs parents et leur patrie, je demandai permission d'aller faire un tour en Suisse, et je l'obtins. J'y fus bien reçu et fort caressé de mon père qui me témoigna être content de ma conduite. Cette satisfaction parut surtout un soir, qu'étant resté seul avec lui, il fixa sa vue sur mon visage, pendant plus d'un quart-d'heure, badinant avec les doigts et souriant de fois à autre. Sur quoi lui ayant demandé respectueusement ce qui l'obligeoit de me regarder ainsi? pourquoi je vous regarde? repondit-il; écoutez *Christofle*, je ne suis plus en peine sur votre chapitre. Le coeur me dit que vous vous tirerez bien d'affaires. Que le bon Dieu vous bénisse!

Après avoir resté quelque tems à *Copet* et à Génève, je résolus, de l'aveu de mes parents, d'aller voir la France. Je parlerai peu de ce qui m'arriva dans ce royaume, le centre de la galanterie: j'en ai

déjà donné la raison. Je dirai seulement que je pris pour la nation beaucoup d'amitié. Pour le gouvernement, c'est une autre question! Je venois dans une mauvaise conjoncture pour cela. On étoit à la veille de frapper le grand coup sur mes pauvres frères, et la mission dragonne n'avoit pas encore fini ses courses. Triste spectacle pour un homme né en Suisse et transplanté en Brandebourg! Je fis un petit tour dans les provinces où j'avois des parens, mais mon plus long séjour étoit à Paris. J'y passois une grande partie de l'hiver aussi agréablement qu'on le peut, et la famille *de Gouvernet*, notre alliée, m'ayant procuré beaucoup de connoissances et tous les divertissemens convenables à la saison. . . . . .

Le printems venu, il fallut se résoudre à revoir l'Allemagne; la route de Rouen, d'où l'on m'avoit mandé qu'il devoit partir un vaisseau pour Hambourg, me parut la plus commode et la mieux proportionnée à mes finances. Je fus présenté en y arrivant à Mr. *de Marillac*, intendant de Normandie, dont je fus très mal reçu. Qui êtes-vous, me demanda-t-il de ce ton fier, et avec cet air rébarbatif, qui fesoient trembler les huguenots. Monsieur, lui dis-je, mon nom est *Dohna*. — Avez-vous un passeport? Non, je n'ai pas cru qu'un étranger en eût besoin pour retourner dans son pays, mais j'ai sur moi plusieurs lettres qui prouvent assez qui je suis. Je n'ai que faire de vos lettres, réplique brusquement l'intendant, le papier souffre tout, et on se peut écrire de ces lettres tant qu'on voudra. Vous m'avez bien la mine d'un françois révolté qui cherche à quitter le royaume. — Quoiqu'on m'eût fortement recommandé à *Copet* de tout voir et de ne rien dire sur tout ce qui

regarde la religion, la patience m'échappa ici. Moi François? repondis-je à l'intendant, je vous jure que j'en serois au désespoir; je suis allemand naturalisé Suisse, dont je rends grâces au ciel, et on peut bien deviner les raisons. Vous pouvez me faire manquer les vaisseaux, Monsieur, c'est tout le mal que vous me pouvez faire. Paris n'est pas loin. J'y retournerai et j'y trouverai des parens qui sont en passe de faire rapport au roi de votre politesse envers un étranger qui s'est offert modestement à vous donner des preuves de ce qu'il étoit. Je doute que ce grand prince vous approuve en cela. — Ceux qui entendirent cette reponse piquante, et qui connoissoient l'intendant mieux que je ne fesois, me dirent par la suite, qu'ils avoient tremblé de ce qui en arriveroit et je le crois, — car on s'intéresse volontiers pour un jeune étranger, et surtout en France. Il n'en arriva cependant pas de mal. Il se trouva là par bonheur des personnes accréditées, qui connoissoient la famille et moi personnellement pour m'avoir vu en Suisse. Entr' autres un Mr. *du Tot*, conseiller du parlement, ancien catholique-romain et Mr. *Banage* et *Maxwel*, qui quoique reformés avoient accès chez l'intendant farouche. Ces messieurs assurèrent que j'étois bien ce que je disois être, et sur leur témoignage Mr. *de Marillac* se radoucit. Il fit plus, il ne voulut pas que j'eusse d'autre table que la sienne jusqu'à mon départ, et chaque matin je trouvois un de ses carosses pour mon usage à la porte de mon auberge. Un jour que je causois familièrement avec lui, ce qui arrivoit souvent, il me demanda si je connoissois son nom, avant que je l'eusse vu à Rouen? Monsieur, lui dis-je, il faudroit n'avoir pas lu l'histoire de France pour ignorer le nom

fameux *de Marillac.* Ce n'est pas ce que je veux dire, reprit-il précipitamment, je vous demande si on ne vous a point parlé de certaines vexations, qu'on m'accuse avoir faites aux réformés du Poitou; on me fait passer pour un violent persécuteur, mais on me fait tort. Il est vrai que je suis la cause innocente de la dragonnade, et voici par quel endroit. Lorsqu'il passoit des troupes, plusieurs religionnaires venoient me trouver, et m'offroient de se faire catholiques, si je les voulois exempter de logement. Vous pouvez croire, que je ne demandois pas mieux, et comme je vis que cette manière de convertir étoit facile, et très utile au roi, j'en donnois avis à la cour. Du reste je n'ai jamais vexé en rien ces pauvres gens. — Disoit-il vrai? C'est de quoi je ne voudrois pas être garant.

Le vaisseau partit au bout de quelques jours de Quelleboeuf, où il étoit à l'ancre, et j'arrivai heureusement à Hambourg, d'où je me rendis en poste à Berlin. C'est alors que je visitois à l'improviste le capitaine dont j'ai parlé plus haut.

Au retour de ce voyage j'entrepris un autre que j'avois en vue, avant de quitter la France, et qui m'avoit fait hâter mon départ, c'est celui de Hongrie, où j'arrivois au mois de Mai de l'an 1685 avec mon 1685.
cousin *Théodore de Vianen.* La campagne précédente n'avoit pas été heureuse, on avoit échoué au siège de Bude, qu'il fallut lever après une perte considérable, et tout ce qu'on avoit pu faire ensuite, avoit été le blocus de Neuhaeusel, que le duc *de Lorraine* commença d'attaquer dans les formes le 6 Juillet de cette année. Les Turcs pour faire diversion passèrent le Danube et investirent Gran. Le duc *de Lorraine* se croyant assez fort pour les empêcher de s'en ren-

dre maîtres, sans abandonner son entreprise, marcha de son côté pour secourir la place, et prit du siège de Neuhaeusel tout ce qu'il put pour renforcer son armée. Le Bascha ayant appris que nous étions en mouvement, leva le siège de Gran et vint à notre rencontre. Il avoit bien soixante mille hommes et le duc *de Lorraine* en avoit à peine quarante mille. Aussi après avoir jeté dans Gran un renfort considérable, se contenta-t-il de temporiser jusqu'à ce qu'il eût trouvé un poste qui pût suppléer l'infériorité de ses troupes, ce qu'il trouva dans un endroit où le Danube couvroit un de ses flancs et où il pouvoit appuyer l'autre à des montagnes assez hautes avec un ruisseau et un marais devant lui. Là il se mit en bataille le 16 d'Août. Je ne donnerai point ici une relation de cette bataille, outre que vous la pouvez voir décrite dans les histoires du tems, mieux que je ne pourrois faire. J'étois trop jeune et trop vif, pour en avoir remarqué autre chose que les événements principaux. Ce n'est pas que je ne fusse extrêmement attentif à une action de cette importance, la première que j'eusse vue en ma vie. J'aurois voulu être partout, aussi avois-je fait deux fois plus de chemin qu'il n'étoit nécessaire pendant les marches et contremarches que nous fîmes plusieurs jours de suite. Cela m'avoit tellement fatigué, et je me sentis si fort pressé du sommeil la nuit qui préceda la bataille qu'il n'y eut pas moyen d'y résister, ayant remarqué un arbre à une centaine de pas derrière la ligne, je fis mon chevet de son tronc et après avoir bien entortillé la bride de mon cheval autour de mon bras, j'y dormis tranquillement deux ou trois bonnes heures. Je fus reveillé à la pointe du jour par le bruit des trompet-

tes et des timbales. Je saute à cheval, mouillé jusqu'aux os d'une rosée terrible, rosée ordinaire dans ces pays-là et dont je me suis bien ressenti par la suite. Le brouillard étant tombé, je vis de la hauteur où nous étions portés, l'armée turque en bataille au-delà du marais. La variété des turbans et des habillements de ces Orientaux formoit un agréable coup d'oeil, ce qui, joint au son de leurs instruments de guerre et des nôtres, me parut extrêmement réjouissant. Il faut que j'avoue ici une imagination assez plaisante qui me passa pour lors par la tête. Je me figurois qu'on s'alloit battre d'homme à homme, et je me fesois d'avance une joie singulière de me mesurer avec un Mahométan. Mais quand je les vis venir à quarante ou cinquante de hauteur, je compris que mon raisonnement étoit d'un vrai novice. Les Turcs s'ébranlèrent ensuite et vinrent nous attaquer à leur manière, c'est-à-dire avec des hurlements affreux. On les repoussa avec vigueur, et je dois rendre justice à la cavalerie impériale. Je ne crois pas qu'il y ait de meilleures troupes sous le ciel. Les infidèles voyant qu'ils ne pouvoient entamer notre centre, firent mine de se jeter sur la droite, où étoient les Bavarois dans le dessein apparemment de faire dégarnir le gauche et de pénétrer par-là s'il étoit possible. On fit effectivement défiler quelques troupes vers le Danube, et le régiment de Mr. *le Rhaugrave* *), auquel je m'étois attaché fut du nombre. Cependant moi pauvre volontaire sans expérience jugeant par hazard ou autrement que les Turcs fesoient une feinte lui dis, qu'ils

*) De la maison Palatine du côté gauche. Cette famille est éteinte.

ne seroient pas long-tems sans revenir, que pour ma part j'allois joindre les dragons du bocage qui étoient vers la montagne et où j'avois des connoissances, que j'osois parier que c'étoit où l'ennemi alloit faire ses plus grands efforts.

Il les y fit en effet, mais il fut encore vivement repoussé, le comte *de Stirum* acheva l'affaire, et on peut dire sans faire tort aux autres gènéraux, qu'il fut un des principaux auteurs du gain de la bataille. Nous la gagnâmes donc. Le Bascha ou le Seraskier fut battu, Gran secouru, et Monsieur *de Caprara* prit Neuhaeusel d'assaut trois ou quatre jours après. Ces avantages joints à la détention du comte *Techeli*, que les Turcs firent emprisonner alors (ce qui fit grand bien aux affaires de l'empereur), ces avantages mirent la joie dans l'armée. Nous étions de la meilleure humeur du monde, et nous autres volontaires surtout, nous nous divertissions à merveille. En voici un échantillon. On n'aime pas les rapporteurs en aucun endroit que je sache; c'est une engeance dont les grands seigneurs se servent par nécessité et qu'ils méprisent souverainement. Un comte de ..... exerçoit ce vilain métier, et redisoit au général, comte *de Waldeck*, à qui la plupart des volontaires s'étoient attachés, tout ce qu'il entendoit, et fort souvent sans doute ce qu'il n'entendoit pas; peut-être y avoit-il dans son fait plus de jeunesse et de stupidité que de malice. Mais enfin il nous étoit à charge, car les jeunes gens n'aiment guères qu'on les éclaire de si près. Nous complottâmes un jour de nous convaincre si ce que nous soupçonnions de ses rapports étoit véritable. Pour y parvenir nous lui dîmes en grand secret qu'on avoit volé une pièce de canon dans le

parc d'artillerie, que le bruit courut dans l'armée que nous avions fait le coup, et qu'on pourroit bien venir visiter nos tentes, mais qu'en gens de coeur il falloit s'y opposer et ne pas souffrir une pareille infamie. Nous lui défendîmes en même tems d'en parler à personne, ce qu'il nous promit avec serment. Le piège auroit été grossier pour un autre, je crois même qu'il n'étoit pas de notre invention et que nous l'avions lu quelque part. Mais pour notre ..... il suffisoit. La pécore y donna tout de son long et ne mit d'intervalle entre l'avoir appris et le rapporter, que celui de pouvoir nous quitter sans se rendre suspect. Il fut donc faire cette belle confidence au général comte *de Waldeck*, qui ne put s'empêcher d'en rire d'abord; mais prenant un air sérieux il lui demanda qui lui avoit donné cette belle bourde. Tous vos volontaires, dit-il, et me nomma par préférence. Allez, Monsieur, lui répondit le général, ces Messieurs se moquent de vous et vous devriez être honteux de me venir raconter de pareilles fadaises. Il revint ainsi avec sa courte honte, outré contre tous, et moi particulièrement. Il s'en plaignit à quelques uns de ses plus intimes qui lui dirent: croyez-nous, mon ami, ne faites point de bruit de cette affaire, ce ne sont pas des vers à votre louange, qu'elle serve plutôt à vous corriger de votre babil et de votre malheureux penchant de tout rapporter au général, choses qui vous attireront un jour ou l'autre quelque aventure plus fâcheuse que celle-ci.

La campagne finie, je revins à Berlin, où je trouvois en arrivant que l'électeur m'avoit fait la grâce de me nommer à une majorité. Ce fut pendant ce même hiver que l'électrice qui avoit beaucoup de bon-

tés pour moi, projeta de m'envoyer en Hollande avec le margrave *Philippe*, qui devoit y faire un voyage. Monsieur *de Schweinitz*, gouverneur de ce prince, qui n'avoit pas nui à concerter la chose, m'en parla un jour. Sa Majesté Electorale, me dit-il, a si bonne opinion de vous, qu'elle seroit bien aise que vous fussiez de la suite du margrave, son fils aîné, qui va partir bientôt, et ce sera sur un pied dont vous aurez lieu d'être content. C'étoit beaucoup d'honneur qu'une pareille préférence, et je l'aurois acceptée avec une grande joie en tout autre tems, mais *Frédérie Guillaume*, qui avoit conclu depuis peu un traité de paix avec l'empereur, se disposoit à envoyer en Hongrie les huit mille hommes qu'il s'étoit engagé de lui fournir par ce traité, et les régiments, parmi lesquels étoit le nôtre venoient d'être nommés. Ainsi après avoir fait d'humbles remercimens à l'électrice je lui représentai que ce seroit une tache éternelle à un homme de mon âge, si je négligeois une si belle occasion, d'aller apprendre mon métier, et d'acquérir quelque réputation. Cette princesse reçut fort bien mes excuses, et je me préparois à retourner en Hongrie, en qualité de major du régiment du margrave *Philippe*.

1686. Les troupes Brandebourgeoises, sous les ordres de Mr. le général *de Schoening*, eurent leur rendez-vous à Crossen, où elles s'assemblèrent, et passèrent en revue devant l'électeur, vers le milieu du mois d'Avril, elles consistoient en deux régiments de cavalerie, un de dragons, et dix bataillons choisis, avec de l'artillerie à proportion. Après que ce sage prince leur eut fortement recommandé l'union, non seulement entr'elles, mais aussi avec leurs alliés, elles

marchèrent sur trois colonnes à travers la Silésie; je tombai dans la division de Mr. *de Barfus*, bon officier, propre à tenir un jeune homme en haleine, mais roide et difficile, si jamais il y eut général. J'en citerai un exemple. Nous avions notre quartier à deux milles d'Oels, où un prince de la maison de Würtemberg a son appanage. Ce prince fit inviter notre général chez lui, et le pria poliment d'amener autant d'officiers qu'il le jugeroit à propos. Mons. *de Barfus* se souciant moins d'aller à Oels que de faire les dispositions pour la marche, voulut du moins répondre comme de raison à l'honnêteté du prince, il me choisit pour cela. Comte *de Dohna*, me dit-il, allez à Oels, et faites des excuses de ce que je ne puis pas y aller moi-même. Vous pouvez dire ce qui est vrai, que je suis extrêmement fatigué et chargé d'un grand détail, qui ne me donne pas du loisir de reste. Mais Monsieur, lui répondis-je, il fait mauvais tems, il y a bien loin, et il sera tard avant qu'on ait mangé. Eh bien, couchez-y, je le vieux bien, vous nous joindrez demain assez à tems. — Après avoir remis le commandement au premier capitaine (car il n'y avoit ni colonel ni lieutenant-colonel au régiment) je partis. Le prince me fit force civilités. On dina, on soupa et on but largement; mais quoique j'eusse la permission de coucher, je me mis en marche vers mon quartier assez avant dans la nuit, et j'y arrivai à la pointe du jour, trempé de la bonne sorte, et au risque de me casser le cou; je m'applaudis fort d'avoir fait plus qu'on ne m'avoit commandé et je me flattois bien d'en recevoir des éloges. Mais il en arriva autrement. Le capitaine commandant avoit oublié d'envoyer à l'ordre, tellement que je ne sus en arrivant si nous devions

marcher ou si nous aurions séjour. Après avoir promptement changé de linge, je partis de la main pour le quartier du général que je trouvai de fort mauvaise humeur. Pourquoi, me dit-il, n'avez-vous pas envoyé à l'ordre hier au soir? Monsieur, repondis-je, vous m'avez non seulement permis, mais ordonné d'aller à Oels; si le capitaine qui me suit n'a pas fait son devoir, j'en suis fâché, mais ce n'est pas ma faute. Je n'aime pas les excuses, répondit brusquement *Barfus*, et si je n'avois pas quelque égard pour votre âge, je vous ferois sentir qu'un homme qui se trouve commandant d'un régiment doit répondre de tout. Que ceci vous en fasse souvenir une autre fois! — Je m'en suis souvenu en effet par la suite, et quelques bonnes raisons que j'eusse par-devers moi, dans l'affaire dont je parle, je pris le parti de ne rien répliquer, mon père m'ayant appris que les supérieurs ne veulent jamais être contredits, l'inférieur eût-il encore plus de droit que je n'en avois alors. Ma soumission ne me fut pas désavantageuse, quelque mauvaise mine que Mr. *Barfus* m'eût faite d'abord, il sentoit dans son âme que je n'étois nullement coupable, aussi ne poussa-t-il pas la réprimande plus loin, et comme la division avoit séjour, il me fit diner avec lui, après quoi je fis donner ordre pour la marche du lendemain.

On a accusé Mons. *de Schoening* d'avoir traîné long-tems en Silésie et tout cela pour cause. La cour de Vienne lui fit même ce reproche, lorsque l'empereur après la campagne lui envoya trois mille écus d'or pour présent; Mr. *de Schoening* se plaignant que la somme étoit trop modique, il lui fut répondu, que sa marche avoit coûté sept cent mille écus aux pays héréditaires, et qu'on avoit peine à com-

comprendre, où tout cet argent avoit passé? Lui de son côté accusoit les commissaires impériaux, de cette lenteur, et de la dépense qu'elle avoit causée. Qui avoit tort ou raison, je n'en déciderai point; sept cent mille écus, c'est beaucoup dire; et je crois pour parler impartialement, qu'il y avoit de l'exagération, mais que l'on plumoit un peu la poule pendant cette marche, c'est ce que l'on ne sauroit nier; témoin ce que je m'en vais dire. Les commissaires qui avoient une dent contre une comtesse *de Colonna*, nous firent loger sur ses terres deux jours de suite; n'étant pas éloigné du château, et me trouvant commandant du régiment, je crus qu'il étoit de la bienséance d'aller faire ma cour à cette dame. J'arrivai qu'elle étoit déjà à table, et trouvai le pont levé et la porte fermée, comme dans une ville de guerre, ce qui fut cause qu'il me fallut croquer le marmot plus d'une heure. La porte ouverte on m'introduisit en grande cérémonie. Je m'attendois bien à recevoir quelque excuse de ce qu'on m'avoit fait attendre si long-tems; quelle fut ma surprise, lorsqu'au lieu de complimens, la dame comtesse se mit à me chanter pouilles tout de son mieux, et à me montrer avec un oeil courroucé les billets de cuisine que nos officiers avoient exigés. C'étoient de petites spécifications, qu'on envoyoit aux maires des villages de toutes les choses dont on avoit besoin pour l'ustensile et pour la nourriture. Il y avoit effectivement de ces billets que je trouvai fort impertinents; celui d'un certain officier par exemple qui aimant apparemment le haut goût, avoit demandé pour deux écus d'épiceries. Je répondis aux invectives de madame *de Colonna*, que je lui aurois épargné ma visite, si j'avois eu le moindre

soupçon qu'elle lui seroit si désagréable, qu'à l'égard des billets dont elle fesoit de si grandes plaintes, je n'y avois aucune part, et qu'elle devoit s'en prendre aux commissaires de sa nation, qui les autorisoient; que pour mon particulier, quoique j'eusse autant de droit que personne d'envoyer, j'avois eu la discrétion, de ne le point faire; que j'avois même fortement recommandé à l'ordre d'en user avec modération, et de se souvenir que nous étions sur les terres d'une personne de la première qualité, pour laquelle il falloit avoir tous les égards possibles. Ce terme de première qualité qui certainement lui étoit dû, fit un trés bon effet. La comtesse devint tout à coup d'une douceur charmante, ne pesta plus que contre les commissaires, qu'elle m'avoua n'être pas de ses amis, s'excusa de l'emportement qu'elle m'avoit témoigné, sur la mauvaise humeur où l'avoit mise le procédé de ces Messieurs, fit apporter du vin, et la visite se termina de fort bonne grâce.

Nous passâmes quelques jours après les montagnes de la Jabloneque, et arrivâmes à Silaïne où l'on nous fit traverser le Wagh sur des bateaux. *Schoening* ayant là reçu un exprès du duc *de Lorraine*, fit hâter la marche et prit les devants pour aller trouver ce prince, qui vint nous faire passer en revue à Pest, le lendemain de notre arrivée. Nous ayant ensuite fait marquer le poste que nous devions occuper devant Bude, notre général voulut je ne sais pourquoi, que nous le prissions en plein jour, tambours battans etc. avec un détachement de douze cents hommes dont je fus du nombre. Cette gasconnade ne laissa pas de coûter quelques têtes, car les Turcs pour ne pas être en reste de galanterie, répondirent

d'abord à nos instruments par un bruyant charivari des leurs, et ensuite par six ou sept volées de canon qui nous emportèrent plusieurs soldats.

Nous commençâmes dès la première nuit une ligne de communication avec les impériaux, qui fut poussée avec tant de diligence, qu'on la perfectionna en trois jours et demi. Cette même nuit *Charles Doerfling*, qu'il promettoit beaucoup, fut tué. Lorsqu'on en apporta la nouvelle au général son père, il dit tranquillement: pourquoi ce fou ne s'est-il pas mieux ménagé? Ce fut là toute la douleur qu'il en témoigna, quoiqu'il aimât tendrement ce fils. Quelques jours après les Turcs firent jouer une mine, qui fut suivie d'une sortie vigoureuse. Nous fûmes d'abord chassés de notre poste, mais nous étant ralliés, nous repoussâmes les assiégés jusqu'à leurs murailles et rapportâmes quelques unes de leurs têtes.

J'eus le bonheur de n'être pas des derniers à ramener à la charge nos gens dispersés, et ce fut en cette occasion que le colonel *de Gressi*, françois de nation, me voyant avancer plus loin que je n'aurois dû selon lui, me voulut retenir d'autorité, mais le général *de Merci* qui se trouva là, dit à ce colonel: ne retenez point cet officier, je lui crois de la bonne volonté; il ne faut pas empêcher nos jeunes gens de hazarder quelque chose pour se faire connoître. Cette bonne volonté pensa me coûter chère. Un lieutenant que j'avois pris avec moi, m'ayant abandonné, et qui pis est, emmené une partie de mes gens, je fus sur le point d'être enveloppé par deux troupes des ennemis, s'étant sans doute aperçus que j'étois mal accompagné, ils avoient tourné tête et s'avançoient à grands pas pour me mettre entre deux feux. Dans cette

extrêmité je pris le parti de m'attacher au commandant d'une de ces troupes, je le couche en joue et le culbute d'un coup de fusil, ce qui ayant rallenti leur ardeur, me donna le tems de me jeter sur la gauche, en fesant volte face de fois à autres. Je me plaignis de la lâcheté du lieutenant à Mr. *de Barfus* qui me dit: écoutez, comte, il faut avoir pitié de son prochain, et ne lui pas faire tout le mal, qu'on pourroit lui faire avec justice. Il y a de mauvais quarts d'heure en la vie; peut-être cet officier fera-t-il mieux une autre fois: je lui parlerai seul à seul. — Il lui parla en effet, et ce pauvre homme ayant été commandé à une autre attaque, s'exposa si fort pour réparer sa faute, qu'il y fut tué. Je me suis souvenu du conseil de Monsieur *de Barfus*, je l'ai mis en pratique plusieurs années après, dans une occasion que je marquerai ici.

Lorsque j'étois général d'infanterie au dernier siège de Stralsund, l'officier qui étoit d'ordonnance chez moi, fit non seulement la révérence, mais se jeta à terre comme un homme mort, en entendant siffler un boulet qu'on tira après nous, un jour que nous revenions du quartier du roi. Mes aides de camp, dont l'un étoit fils de ce même général *de Barfus*, firent grand bruit et menacèrent de déshonorer cet homme. Je les appaisai par une remontrance pareille à celle qui m'avoit été faite en Hongrie, puis ayant pris l'officier à part, je lui représentai, que s'il ne se sentoit pas de talent pour la guerre, il feroit mieux de quitter le service que de faire honte à sa famille. Il me crut et demanda son congé après la campagne.

Continuons notre siège. Le quatre de Juillet, jour fatal et remarquable pour moi, les impériaux

ayant fait une brêche considérable à la muraille, on résolut de tenter un assaut. L'attaque fut vigoureuse, et dura deux heures, mais malgré tous nos efforts, il n'y eut pas moyen de se loger, et nous fûmes repoussés avec beaucoup de perte. On y perdit entr'autres personnes de marque le prince *de Veldenz*, le duc *de Weghà*, grand d'Espagne, et le comte *Charles Emile de Dohna Vianen*, votre oncle, qui reçut un coup de feu à travers la poitrine, dont il mourut quatre ou cinq minutes après. Vous pouvez juger de mon affliction. Je perdois un parent, pour lequel j'avois une véritable tendresse, et que je regardois comme un second père. Mais si ma douleur fut grande, celle de son frère le cadet, que nous verrons bientôt avoir le même sort fut excessive, à un tel point que notre général *Schoening*, qui n'avoit pas de l'amitié de reste pour nous autres, ne put se dispenser de lui ordonner les arrêts, de peur qu'il ne se portât à s'aller faire tuer de gaieté de coeur.

Les Turcs après les mauvais succès de notre assaut avoient fait une sortie, et quoiqu'on les eût repoussés, on laissa la tranchée double ce jour-là, dans la crainte qu'ils ne voulussent profiter de notre désordre, pour entreprendre quelque chose. Je ne pus donc voir mon cousin *Théodore* que le lendemain; en arrivant à sa tente, je demandai doucement à Mr. *de Naxmer*, capitaine de son régiment, qui étoit là, comment son colonel avoit passé la nuit. Il n'eut pas le tems de me répondre, car mon cousin ayant entendu ma voix, commença à pousser des soupirs et des gémissemens si touchans, qu'ils nous arrachèrent des larmes à l'un et à l'autre; je préparois cependant toute ma petite rhétorique pour le consoler, mais il me pré-

vint. „J'entends d'avance", me dit-il, „tout ce que „vous pourriez m'alléguer pour ma consolation. Je „suis chrétien, et je sais qu'il faut acquiescer avec ré- „signation aux ordres d'en haut, je sais aussi que dans „notre métier, on doit s'attendre chaque jour à de „pareilles épreuves, mais je vous avoue que celle-ci „est au-dessus de mes forces; je suis la cause inno- „cente de la mort de mon frère, car vous savez, que „c'est moi qui lui ai inspiré le désir de venir en Hon- „grie. Nous n'étions qu'une âme en deux corps; c'est „encore une chose qui vous est connue. Mettez-vous „donc en ma place, et jugez si jamais douleur a été „plus légitime que la mienne!" Que pouvois-je lui répondre? J'avois moi-même besoin de consolation. Je le laissois dans ce triste état pour aller prendre un peu de repos, qui m'étoit fort nécessaire après 48 heures de tranchées. Etant revenu au bout de quelques heures, mon étonnement fut extrême, de trouver cet homme, inconsolable lorsque je l'avois quitté, de le trouver, dis-je, le visage serein, jouant tranquillement de la flûte. J'eus peur d'abord que l'excès de la douleur ne lui eût fait tourner la cervelle, mais il ne me laissa pas long-tems dans cette appréhension. Car ayant posé la flûte, il me tint des discours si sensés et si remplis de christianisme, que rien au monde n'étoit plus édifiant. D'où procédoit, je vous prie, un changement si subit et si extraordinaire? D'un effet de la grâce, direz-vous, qui sait adoucir nos maux dans le tems, que nous l'espérons le moins. Cela est bien pensé, mais voici autre chose: c'est que votre oncle employa une partie du tems de mon absence à écrire à ses soeurs. Il les exhortoit par sa lettre à ne point s'affliger de la perte de leur frère

aîné, qui étoit heureux, disoit-il, d'être mort dans sa vocation et pour la défense du nom chrétien; qu'elles apprendroient bientôt qu'il avoit suivi de près ce cher frère. Il finissoit des adieux tendres et pieux en leur recommandant comme à de bonnes soeurs le soin de la sépulture commune de leurs deux frères *). On n'accuse pas les gens de notre croyance d'ajouter beaucoup de foi aux apparitions. Tout au contraire. Cependant lorsqu'on considère les circonstances de ce que je viens de rapporter, on est quasi tenté de supposer ici quelque chose de semblable, et qu'on ne dise pas que la prédiction de sa mort étoit fondée sur le dessein de se porter à un coup de désespoir. Ce qu'il fit peu de jours avant sa mort prouve évidemment qu'il n'étoit rien moins que désespéré. Cela prouve encore, que s'il croyoit la prédestination, il la croyoit en homme raisonnable et point comme nos adversaires nous imputent faussement de le croire; c'est ce que nous verrons en son lieu.

Le duc *de Lorraine* ayant appris que les Turcs s'avançoient avec soixante-dix mille hommes, pour secourir la place, alla reconnoître les éminences aux environs de Bude, pour y porter des troupes en cas de besoin. Il prit en même tems la résolution de brusquer cette place avant leur arrivée; c'est-ce qu'on exécuta le 12 de ce même mois, mais sans succès, parceque deux mines qu'on avoit fait jouer de côté des impériaux firent leur effet par derrière au grand dommage des assiégeans. Le même jour une bombe ayant mis le feu à un magazin de poudre et il y eut

*) L'original de cette lettre se conserve encore dans la famille.

quantité de maisons renversées dans la ville, et un pan de murailles abattu, à y pouvoir faire monter deux bataillons de front; mais comme nous ne pouvions pas approcher de ce côté-là, à cause du Danube, cet accident nous fut entièrement inutile. Le 14 on fit jouer une mine de quarante barils de poudre, et c'est ici, où notre oncle *Théodore* humainement parlant, me sauva la vie, et allongea la sienne de trois jours.

Il étoit un peu ingénieur, et se mêloit d'artillerie. Une demi-heure avant que le fourneau sauta, il entra dans la mine, où je l'accompagnois. Il en dit son sentiment qu'on n'écouta point, par malheur, et me conseilla en sortant de le suivre, et de nous éloigner de cet endroit, où nous n'avons rien à faire, me dit-il, et où il va arriver un terrible fracas. La chose fut telle qu'il l'avoit prédite. La mine fit encore son effet du mauvais côté, tua 150 impériaux et un grand nombre des nôtres. Rebuté du mauvais succès des mines on résolut de s'en tenir à l'artillerie et de foudroyer la place.

Le 15 les Turcs se jetèrent sur nos tranchées par trois endroits différents, et y firent beaucoup de désordre. Nous fûmes cependant les moins maltraités, ceux qui nous attaquèrent ayant été repoussés jusqu'aux portes de la ville. Le duc *de Lorraine* donna en cette occasion de grandes louanges à nos troupes. Elles les méritoient en vérité. Nos bas-officiers, presque tous gentilshommes, fesoient des merveilles. Le simple soldat même n'avoit pas besoin d'être aiguillonné, si peu qu'il ne falloit pas que l'officier ne bronchât, et s'il en voyoit quelqu'un mollir

le moins du monde, il savoit fort bien lui donner tout haut de certains noms désagréables.

Le 17 nous eûmes occasion d'exercer la bravoure de nos Brandebourgeois à un assaut le plus vigoureux qu'on ait donné pendant tout le siège. Les impériaux y furent repoussés trois fois, mais nos troupes s'avançant bravement vers la brêche, en brisèrent les pallisades et s'y logèrent. Ce ne fut pas qu'il ne nous en coûta bon, car il falloit faire venir plusieurs fois des troupes fraiches pour prendre la place des morts et des blessés. J'eus pour ma part trois coups de pierre qui me renversèrent deux fois dans le fossé, et pour surcroit le bras percé d'une flêche, mais ç'auroit été peu de chose que cette blessure, si je n'avois pas eu le malheur de perdre le pauvre cousin, qui me restoit. Il fut tué en fesant travailler à un logement sur la brêche. Nous y perdîmes aussi le prince *Alexandre de Courlande*, le lieutenant-colonel *Bornstaedt* et le major *Elnix*, qui sont tombés à deux pas de moi, outre 40 capitaines, 36 officiers subalternes et 410 soldats, qui y furent tués ou blessés.

Je ne voudrois pas troubler les cendres de Mr. *de Schoening* par une fausse accusation, mais il y a toutes les apparences du monde, et on le disoit tout-haut à l'armée que la haine pour notre famille a été cause seconde, qui a fait périr le cousin dont je viens de parler, et voici pourquoi. L'électeur qui aimoit tendrement ces deux frères, ayant appris la mort de l'aîné, fit partir un courrier en diligence, et manda au général de renvoyer incessamment le cadet en Allemagne, de lui défendre absolument la tranchée et même de l'en faire relever sur le champ en cas qu'il

y fût à l'arrivée du courrier. Si l'on en veut croire le bruit public de ce tems-là, *Schoening* avoit reçu la lettre avant qu'on commandât les troupes pour l'assaut du 17. C'est d'après ce bruit public que je rapporte la chose, le tout est de savoir si en 14 jours on peut avoir réponse de Berlin à Bude?*) Quoiqu'il en soit, Mr. *de Schoening* vint me rendre visite pendant que ma blessure et mes contusions m'obligeoient de garder la tente. Il m'offrit ses services, me témoigna prendre beaucoup de part à mes douleurs, et me défendit bien sérieusement de m'exposer d'avantage. Nous n'avons que trop perdu *de Dohna* à ce malheureux siège, me dit-il, croyez-moi, laissez-là les attaques, votre blessure vous donne le plus beau prétexte du monde de demeurer en repos, jusqu'à la prise de la ville. Je le remerciai du soin qu'il prenoit de ma personne, et si tôt que cela se put je recommençai à faire mon service ainsi que de raison. Ce charitable général me vit plusieurs fois depuis à la tranchée sans me dire une parole de sa défense, tant il avoit peur que je ne le prisse au mot. Il avoit tort en vérité, et il auroit pu se faire de fête sans aucun risque. Le corps de mon cousin *Théodore* suivit de près celui de son frère aîné, et comme ils avoient été parfaitement unis pendant leur vie, ils le furent aussi pendant leur mort. On les inhuma ensemble dans le château de Custrin, où l'électeur leur fit rendre tous les honneurs possibles; mais ce qui leur en fit d'avantage furent les regrets de toute

*) On pourroit bien croire qu'en 1686 une lettre de Berlin pour arriver en Hongrie demanderoit une quinzaine de jours, mais il faut se souvenir toujours que notre auteur était ennemi personnel du feldmaréchal *Schoening*. Note de l'éditeur.

la cour et les louanges que cet illustre maître daigna leur donner. Je ne suis rien moins qu'entêté de mes proches et quand ils ont des défauts, on m'accuse de ne les pas extrêmement épargner, aussi quand ils ont du mérite, me fais-je un vrai plaisir de le publier. En conséquence de cette maxime je puis dire que mes cousins s'étoient par le leur concilié l'amitié et l'estime de tous les honnêtes gens, qu'il y avoit peu de cavaliers en Allemagne dans ce tems-là qui fussent mieux faits, plus braves et plus polis que ces deux frères. C'est ce que toute l'armée dit après leur mort, et c'est la justice que leur rendirent deux grands princes, le duc *de Lorraine* et le duc *de Bavière*. L'électeur *de Brandebourg*, dirent-ils publiquement, vient de faire une grande perte. Ainsi finit la branche *de Dohna Vianen*, dont il ne resta que des filles.

J'étois déjà en état de faire mon service, lorsque le duc *de Lorraine* ayant eu avis, que les Turcs s'approchoient, résolut de changer de camp, et de construire de nouveaux retranchements qui furent promptement achevés. L'avis se trouva vrai et l'ennemi parut le 29 Juillet sur une montagne, qui étoit à une demi-lieue de nos lignes. Depuis ce jour-là il y eut des escarmouches continuëlles, les Turcs tentant de faire entrer du secours, et nous fesant notre mieux, pour l'en empêcher; ainsi ayant à faire à une garnison nombreuse de janissaires et de spahis, et ayant au dehors une armée de soixante-dix mille hommes, qui nous serroit de près, on croira aisément que nous avions de l'ouvrage et que nous ne dormions pas toujours tout notre soûl. Il n'y avoit que le général en chef qui paroissoit d'une tranquillité sans pareille, aussi étoit-ce le fameux duc *de Lorraine*, dont le grand

coeur étoit au-dessus de toute crainte. Ce prince en revint encore aux mines, qui ne firent pas un meilleur effet que les précédentes, tellement qu'il tenta le 2 du mois d'Août de marcher aux Turcs, mais ils s'étoient postés sur la montagne d'une manière à nous faire passer l'envie de les attaquer, ce qui nous obligea de rentrer dans le camp, sans rien entreprendre. Ce fut le lendemain autant que je puis m'en ressouvenir que je vis une chose extrêmement divertissante. Une troupe des ennemis s'étant avancée vers la droite de la montagne, où leur jeta une bombe, qui tomba si juste au milieu de cette troupe, qu'elle les dispersa comme une volée de perdreaux.

Sur ces entrefaites un gros de cavalerie ayant apperçu un vide destiné pour deux régiments Suédois, qui par parenthèse ne vinrent point (retenus disoit-on par le précieux métal d'une certaine puissance), ce gros, dis-je, vint fondre sur notre bataillon, qui gardoit ce jour-là cette ouverture. Le choc fut si violent que nous ne pûmes empêcher, qu'il n'en passa quelques uns, qui se jetèrent dans la ville; mais on salua le reste d'une si bonne manière, qu'il rebroussa au plus vite. Le général *de Dunewald*, les ayant bravement repoussés dans un autre endroit, cette journée se passa tout à notre avantage.

J'omêts ici plusieurs choses que se passèrent pendant le reste du mois d'Août pour abréger la relation de ce siège, laquelle n'est déjà que trop longue, et j'en viens à la dernière affaire où j'eus quelque part. Elle auroit pu nous être fatale, je dis à nous autres Brandebourgeois plus qu'aux autres troupes, et voici comment. Les Turcs voulant faire un dernier effort pour jeter du secours dans la ville, s'avancèrent du côté

du Danube, en laissant à leur gauche la garde des impériaux, et malgré le feu continuel des bateaux armés qui étoient sur ce fleuve et la résistance vigoureuse d'un bataillon impérial porté hors des lignes, ils rompirent tout ce qui s'opposoit à leur passage, mais trouvant d'autres retranchemens plus loin, qu'ils ne purent forcer, ils crurent se tirer d'affaire en venant fondre dans notre camp. Monsieur *de Schoening* fit ici une très bonne manoeuvre, et prit son parti avec beaucoup de présence d'esprit, pour ne pas être attaqué par derrière et pour donner le tems à ses troupes de se mettre en défense; il fit monter promptement à cheval tout ce qu'il put ramasser de cavalerie, de dragons et d'officiers de bonne volonté, dont je fus du nombre, alla rencontrer l'ennemi, qu'il fit attaquer de front et en flanc, et tailla en pièces tout ce qui rencontra entre les deux retranchemens. Ce général survint fort à propos pour dégager le duc *de Lorraine*, qui n'étant accompagné que de six cavaliers couroit risque d'être enveloppé. Il en fit de grands remerciments et donna encore ici de magnifiques éloges à nos troupes.

Enfin le deux de Septembre à quatre heures après-midi on attaqua la ville par trois endroits différents, au signal dont on étoit convenu.

Ce n'étoit pas mon tour d'en être, ce qui me donna occasion de voir une circonstance qu'on n'a peut-être pas remarquée ailleurs. Je ne sais en quel état sont à présent les fortifications de Bude, mais il ne faut pas se figurer celles de ce tems-là comme quelque chose de fort régulier. Un bon fossé de doubles murailles et même triples en quelques endroits, flanquées de grosses tours, c'étoit là tout, et

c'étoit assez avec la formidable garnison qui les défendoit. Nos goujats avides de butin, comme ils le sont tous, ayant remarqué un sentier, qui conduisoit à une de ce tours moitié abattue, se jettent dans la ville avec de grandes huées.

Ce fut là une quatrième attaque qui ne laissa peut-être pas d'être utile aux trois autres; quoiqu'il en soit, la ville fut prise d'assaut, on y mit tout à feu et à sang, et on y fit un butin considérable; à propos de butin, les juifs n'en font pas un médiocre en Hongrie, ce qui donna lieu à une aventure par laquelle je finirai le siège de Bude. Il étoit tombé en partage à Mr. *de Schoening* un certain nombre de ces juifs. Cela étoit très juste et il les avoit bien gagnés. Cependant un commissaire impérial qui fesoit sans doute consister son droit dans la force qu'il se trouva en main, dévalisa l'officier qui conduisit ces ôtages à notre camp, et lui enleva la plus grande partie. Je me trouvai au rapport lamentable, que cet officier en vint faire au général, qui se voyant par-là frustré d'une quarantaine de mille écus, pesta de la bonne sorte contre l'ingratitude des impériaux. Puis se tournant de mon côté, il s'avisa de me demander si je voulois prendre un détachement pour tâcher de rattraper ces juifs, qu'il en étoit tems encore et qu'il me donneroit le même officier avec un des ôtages échappés de la dispersion, pour me conduire. Je n'ai jamais su ce que c'étoit que de refuser en fait de service, ce qui m'empêcha de réfléchir sur les suites de cette commission, dont je fus bien grondé le lendemain. Je l'acceptai donc, et ayant pris d'abord dix maîtres bien montés et vingt autres qui vinrent me joindre au galop, je me mis en quête au risque de

ce qui pouvoit en arriver. Ma course fut heureuse, quoique téméraire. Je rattrapai les ôtages en question, attendez! les ôtages en question, ce seroit mentir, car le pauvre homme de la nation, qui m'accompagnoit me montra en se frappant la poitrine, plusieurs de ses compagnons, auxquels je ne sais pour quelle raison on avoit coupé le cou chemin fesant. Quoiqu'il en soit j'en ramassai d'autres, légitimes ou non, autant qu'il m'en tomba sous les mains, tant je craignis de ne pas réussir. Ce ne fut pas sans avoir bataille et sans avoir eu bien du fracas avec le commissaire ravisseur, qui pensa faire soulever contre moi le capit. *de Schofflenbourg*, arrivé depuis quelques jours. Enfin moitié fermeté, moitié stratagème, je me tirai de ses pattes et ramenai mes hébreux sains et saufs au quartier du général. Je le trouvai dans une grande baraque remplie de butin, examinant les tentes des Turcs, les harnois, les tapis et autres belles choses, qu'il avoit recouvré du pillage. Ramenez-vous mes juifs? me demanda-t-il avec précipitation. Je lui dis que j'en avois quelques uns. Il sort au plus vite pour les compter et trouvant qu'il n'avoit rien perdu au change, il me fit des remercimens et des protestations d'amitié les plus tendres du monde; après quoi pour me donner des marques de sa reconnoissance, que pensez-vous, qu'il fit? — Me présenter quelques sabres de Damas? Quelqu'autre pièce curieuse de son butin? Point du tout, il m'envoya au duc *de Lorraine*, pour lui faire rapport de ce qui s'étoit passé en cette occasion, et pour le prier de sa part, qu'il fit punir exemplairement deux cavaliers impériaux que j'avois ramenés, convaincus d'avoir aidé à l'enlèvement des juifs; autre commission scabreuse que j'acceptois

pourtant afin d'enterrer la synagoge avec honneur s'il étoit possible. Heureusement le duc étoit déjà couché et heureusement encore j'eus à faire à Mr. *de Walchenheim*, qui me reconnut pour m'avoir vu à Copet. Croyez-moi, me dit cet honnête homme après avoir ouï mon rapport, il n'y a pas grand mal que Son Altesse soit au lit, tout bon prince qu'il est, il pourroit bien envisager l'affaire d'un autre oeil que ne l'envisage Mr. *de Schoening*. Laissez-moi faire, je tâcherai demain d'accommoder toutes choses. Cependant Monsieur ne trouvez pas mauvais que je vous parle en ami de la famille. Vous auriez pu vous dispenser de vous laisser employer dans une expédition comme celle-ci. Cela ne convient ni à votre emploi, ni à votre naissance. — Ce ne fut le seul dont j'eus à essuyer des réprimandes. Monsieur *de Barfus* entr'autres m'en fit une des plus vertes. Apprenez, me dit-il, que la commission que vous avez prise, est le fait d'un partisan et point du tout celui d'un major et d'un homme de qualité.

Bude pris, le duc *de Lorraine* poursuivit les Turcs, qui se retiroient pendant quelques jours, mais ils avoient pris de trop bonnes mesures pour qu'on pût les joindre. Je ne sais d'ailleurs, si l'on en avoit grande envie, car la longueur du siège avoit terriblement affoibli l'armée.

Sur ces entrefaites, la cour de Vienne envoya ordre de renvoyer les troupes auxiliaires dans leurs pays, l'électeur de Brandebourg avoit demandé pour les siennes des quartiers d'hiver en Silésie, ce que l'empereur ne trouva pas à propos d'accorder, pour des raisons, qui ne sont pas venues à ma connoissance: c'est ce qui fut cause qu'on nous congédia de

si

si bonne heure et même avant le terme stipulé dans le traité, car il y auroit eu de l'injustice, d'exposer des troupes qui avoient si bien servi à une longue marche pendant l'hiver.

A mon retour je trouvai Berlin rempli de François qui s'y réfugioient en foule, attirés par l'accueil favorable que le grand électeur avoit fait aux premiers, et par les soins spirituels que ce prince d'immortelle mémoire prenoit de leur subsistence. Il avoit un an auparavant donné un édit en leur faveur, plein d'expressions tendres et pathétiques, pour offrir une retraite à ceux qui étoient déjà sortis et qui sortiroient encore de leur patrie. Quelque tems après il écrivit à *Louis XIV* cette lettre vive, qui fit tant de bruit alors. Toutes ces marques de son zèle pour la religion, firent résoudre comme j'ai dit une multitude innombrable de ces malheureux à chercher une retraite dans les états du Brandebourg. On y voyoit arriver chaque jour des marchands, des artisans, des manufacturiers et surtout quantité d'officiers et de gentilshommes. Ce fut pour accommoder ces derniers, que S. A. E. prit la résolution de lever un corps de mousquetaires, dans lequel il ne devoit entrer que des gens de naissance ou des officiers recommandables par leurs services. Ce corps fut facile à compléter et l'électeur qui prévoyoit qu'on ne seroit pas longtems à en venir à une rupture avec la France, y donna tous ces soins, s'imaginant que des gens d'honneur, qui lui avoient tant d'obligations le serviroient avec zèle et avec fidélité. On aura lieu de prouver ci-après que ce prince ne fut point trompé dans ses conjectures.

Le commandement de ce corps fut donné au ma-

réchal *de Schomberg*, réfugié à Berlin depuis peu; j'eus l'honneur d'en être fait lieutenant-colonel. Je reçus cet avancement avec d'autant plus de plaisir qu'en m'approchant de la personne de l'électeur, il me procuroit encore l'agrément, de servir sous le fameux *Schomberg*, pour le mérite duquel j'avois une parfaite estime. Je travaillois de tout mon pouvoir à m'insinuer dans ses bonnes grâces et j'eus le bonheur d'y réussir jusques-là que j'en fus toujours traité pendant qu'il fut à notre service, comme si j'avois été le propre fils de cet illustre exilé. Il fit plus, car ayant connu que j'étois sincèrement attaché à ses intérêts, il ne dédaigna pas tout jeune que j'étois de m'ouvrir souvent son coeur sur des affaires assez chatouilleuses. Il faudroit bien peu connoître le caractère des courtisans si l'on s'étonnoit que Mr. *de Schomberg* ait eu des envieux en Brandebourg. Ces courtisans n'étoient pas tous d'aussi grands zélateurs que leur bon maître et regardoient par conséquent le sacrifice, que *Schomberg* venoit de faire d'un tout autre oeil, que ne fesoit ce prince. Il l'avoit mis dès en arrivant à la tête de tous ses conseils, fait Statthalter de Prusse, lui avoit donné un régiment de dragons avec une pension considérable, sans compter le commandement en chef des grands-mousquetaires, dont on vient de parler. Ajoutez à tant de faveurs sa qualité d'étranger, péché original en Allemagne aussi bien qu'ailleurs, pour ne pas dire plus, et vous avouerez qu'on auroit fait des jaloux à moins. Aussi en eut-il en quantité et dans le cabinet et dans le militaire; Mr. *de Schoening* étoit un des plus ardents, et c'étoit fort mal lui faire ma cour, que de m'attacher comme je fesois à ce maréchal; franchement je ne craignois

pas beaucoup de lui déplaire. Il venoit de me jouer tout recemment un tour de son métier que je ne pouvois digérér, je vais vous le dire. Après m'avoir accablé de louanges et de caresses à la fin de la campagne, il m'avoit promis de me recommander à l'électeur et cette recommandation aboutit à traverser de tout son pouvoir ma nomination à la charge de lieutenant-colonel, et que sais-je tout ce qu'il dit ou ne dit pas pour me nuire. Heureusement je n'avois donné aucune prise sur moi, et toute l'armée me rendoit justice, aussi sa mauvaise volonté ne porta point coup et l'électeur ne m'en honora pas moins de ses bontés: je fus cependant instruit à n'en pouvoir douter de ses mauvais offices, et comme je n'ai jamais beaucoup déguisé mes sentiments, je lui fis des plaintes fort amères de son procédé à mon égard. Il me paya de me chanter excuses, puis me tendant la main, il me pria d'oublier le passé, d'être de ses amis et qu'il deviendroit le mien à brûler. C'étoit bien de l'honneur pour un petit officier comme moi, mais cet honneur ne m'éblouit nullement, venant de sa part. Je pensai même lui donner pour reponse ce vers *de Molière:*

„L'amitié veut, Monsieur, un peu plus de mystère.“ Mais je me retins et me contentai en bredouillant deux ou trois fois le mot d'excellence, de ne lui répondre ni oui ni non. Je me serois effectivement fait un grand scrupule d'accepter une offre que je savois très bien ne point passer le noeud de la gorge et de laquelle je n'avois aucune envie de profiter.

Je m'attachai donc de plus en plus à Monsieur *de Schomberg* qui étoit tout un autre homme, et avec lequel il y avoit infiniment à apprendre. Cependant, le

diroit-on? je l'ai vu souvent embarrassé à parer les coups que lui portoient certains ennemis, qui étoient bien au-dessous de son génie et de son expérience. Quoiqu'allemand d'origine, il étoit tellement francisé que les rubriques de sa nation lui étoient entièrement étrangères. Mr. *de Grumkau* m'en parla même un jour et me dit que c'étoit une pitié de l'entendre chicaner dans les conseils sur des bagatelles, pour faire donner quelques écus de plus à un réfugié par exemple, qu'il ne reconnoissoit pas là ce fameux *Schomberg* dont on avoit tant fait de bruit. Monsieur, lui dis-je, ce seigneur ne s'est jamais mêlé de pareilles minuties, mais attendez qu'il vienne quelqu'affaire de conséquence sur le tapis, et vous verrez alors ce qu'il sait faire. *Grumkau* le fit en effet, et me dit quelques tems après: Ma foi, *Dohna*, vous avez eu raison, j'en ai eu des preuves ce matin au conseil: *Schomberg* est un grand homme de guerre et un grand ministre. Ce que je viens de dire des sentimens de Mr. *Grumkau* touchant Mr. *de Schomberg*, me fit souvenir d'une chose, dont je me suis toujours su bon gré. La voici: quoiqu'ils fussent bons amis d'abord et que ce fut même le grand commissaire qui eut attiré le maréchal en Brandebourg, on avoit trouvé le secret de les mettre en froideur, par ces dits et redits qui sont si en usage à la cour. Pareilles jaseries sont très dangereuses. Les femmes s'en mêlent et brouillent les cortès personne; ne veut avoir tort ni faire les avances pour une explication et de là quelquefois des haines éternelles entre des familles qui étoient bien unies auparavant, et dont l'intérêt auroit été, qu'elles le demeurassent. Je voyois avec douleur, que deux de nos plus honnêtes ministres étoient

à peu près dans le cas. J'étois bien vu dans l'une et dans l'autre maison et je n'étois pas peu embarrassé la plûpart du tems, surtout avec les dames pour n'être pas obligé d'entrer dans des causeries. Enfin je me hasardai un jour à dire à Mr. *de Schomberg* qu'il donnoit prise à ses ennemis, en vivant si fort en froideur avec Mr. *de Grumkau*, que ses ennemis ne demandoient pas mieux, et qu'ils fomentoient la chose sous main pour en faire leur profit. Voudriez-vous, continuai-je, Monsieur, vous en rapporter à un novice, me permettre de m'en mêler? Il me le permit. J'allai ce jour même chez Mr. *de Grumkau* et ayant fait tomber sans affectation le discours sur le maréchal, je lui dis que je ne connoissois personne en Brandebourg qui fût plus sincèrement de ses amis que *Schomberg* et qu'il ne parloit jamais de lui, que comme d'une personne à qui il avoit de grandes obligations. Mais pourquoi, interrompit *Grumkau*, me bat-il si fort depuis quelque tems? Voilà justement, lui repliquai-je, de quoi il se plaint aussi de Votre Excellence. Oserai-je vous dire ce que je pense là-dessus? Je crois qu'il y a des gens de bien, tels que nous en avons beaucoup ici, qui travaillent sourdement à vous entretenir l'un et l'autre en cette froideur, et qui rient sous cape, de leur bonne réussite. Quelle bénédiction ce seroit de se moquer des malicieuses pratiques de ces bonnes âmes? — Mr. *de Grumkau* qui étoit le meilleur homme du monde, me dit après avoir un peu rêvé, ma foi, comte *de Dohna*, j'approuve votre pensée. Ces maroufles en auront le démenti et nous nous raccommoderons, *Schomberg* et moi, bon gré malgré qu'ils en ayent. Ils se raccommodèrent en effet, et je me sentis tout fier de ma petite négociation,

qui n'avoit cependant pour tout mérite que celui de m'en être avisé le premier. Les autres réconciliations n'étoient pas si faciles, aussi ne m'en mêlois-je point. La brouillerie avec *Schoening* par exemple s'envenimoit de plus en plus. Elle alloit même si loin, que ce général défendit à son neveu qui commandoit les gardes, de saluer le maréchal, lorsqu'il passeroit à la tête du régiment, défense qui donna lieu à des represailles dans lesquelles je fus mêlé; nous en parlerons plus bas. Mais il me vient une idée, c'est que voyant le nom *de Schoening* souvent employé ici, et presque toujours à son désavantage, vous croirez peut-être, qu'il y a de la rancune dans mon fait Le ciel m'en préserve, il faut bien que je rapporte les choses comme elles se présentent, et si je me plains souvent de lui, c'est qu'il m'en a donné souvent occasion. D'où venoit cet acharnement à me nuire? C'est ce que je ne saurois attribuer qu'à une malheureuse jalousie qu'il avoit reçue en voyant que l'électeur traitoit la famille avec quelque distinction, s'imaginant que toutes les bontés que ce prince avoit pour nous étoient autant de larcins qu'on lui fesoit; il faut bien que cette jalousie fût violente, puisqu'elle lui fit oublier si tôt le service que je lui avois rendu en Hongrie, au péril de mon honneur et de ma vie.

Lorsque j'ai dit ci-devant que *Frédéric Guillaume* ne se trompa point dans la bonne opinion qu'il avoit du corps des mousquetaires, je n'ai pas prétendu dire, qu'il en ait été convaincu par lui-même, n'ayant eu aucune occasion de les mettre à l'épreuve avant sa mort, dont je vais parler présentement. Elle arriva dans une conjoncture extrêmement critique; on peut voir dans les histoires du tems, comment *Louis*

XIV depuis le traité de Nimègue n'avoit cessé d'y faire des infractions, ce qui produisit enfin la fameuse ligue d'Augsbourg, dans laquelle l'électeur n'entra pourtant pas ouvertement par des motifs très judicieux. On trouve encore dans ces histoires la manière dont *Jacques II* traitoit alors ses royaumes, on n'ignore pas non plus que *Frédéric Guillaume* consulté là-dessus par le prince d'Orange, son neveu, lui avoit donné à l'entrevue de Clèves *) les conseils dont on vit des effets deux ans après. Enfin malgré les soins qu'il avoit pris pour procurer la trève de vingt ans, ce prince voyoit avec douleur une violente bourrasque menacer sa patrie en général, et ses états en particulier, lorsqu'il plut à Dieu, de le retirer à lui. Il y avoit déjà long-tems que la goutte le tourmentoit cruëllement. On s'aperçut au commencement de cette année qu'il y avoit plus que la goutte, et que l'hydropisie étoit formée; il s'en aperçut lui-même sans que cela lui causât la moindre émotion, du moins il ne parut rien de semblable, et quoiqu'il sût bien, que cette maladie étoit incurable, il ne laissa pas de prendre des remèdes afin de ne pas affliger d'avantage l'électrice, pour laquelle il avoit une grande tendresse, qu'elle méritoit bien, tant par ses qualités personnelles que par l'attachement qu'elle avoit pour ce digne époux: attachement si tendre qu'elle l'avoit accompagné dans toutes ses expéditions. Il commença cependant sans bruit et sans affectation à mettre ordre à ses affaires, qu'un bon père, un grand politique et un bon chrétien doit régler s'il peut avant de mourir.

Je suis tenté de vous laisser en cet endroit une

*) En 1686.

relation suivie et circonstanciée des derniers actes de la vie du grand électeur *Frédéric Guillaume*. Pourquoi non? Outre que j'ai presqu'été témoin oculaire de ce qu'elle contient, il est sûr que ce ne sera pas le morceau le moins intéressant de cet ouvrage pour les gens de bien qui le liront, cela s'entend, et cela me suffit. Ils y verront briller à l'envie la piété, la prudence et la fermeté, et cela d'une manière simple et qui porte avec soi ce caractère de la vérité. La voici *).

1686. Le 17 d'Avril, quoique l'électeur eût passé toute la nuit précédente sans fermer l'oeil, et dans des inquiétudes continuelles, il voulut se lever, ordonna qu'on l'habillât et que le conseil qui s'assembloit ordinairement le vendredi, se tint dans sa chambre, et parce qu'il lui sembloit que ses conseillers tardoient trop à s'y rendre, il y envoya une ou deux fois pour les faire venir promptement.

Après qu'ils furent assis, il parla en ces termes au prince électoral, son fils. Qu'il étoit persuadé que ce seroit la dernière fois qu'il assisteroit au conseil; et qu'il mourroit en peu de jours, que son gouvernement avoit été engagé dans plusieurs guerres qui lui avoient donné beaucoup de peines et de soucis et qui avoient causé de grands maux à ses sujets; que tout le monde savoit en quel état il avoit trouvé ses états après la mort de l'électeur son père, et combien ils avoient été ravagés par les guerres précédentes; que par la bénédiction du ciel il y étoit arrivé un changement fort avantageux et que par le secours

*) Cette relation est tirée d'un manuscript de la vie de *Frédéric Guillaume* et copiée mot pour mot, notre auteur n'ayant rien voulu y changer.

de Dieu il avoit si bien fait ses affaires, qu'il avoit donné de la terreur aux ennemis, et qu'il avoit mérité l'estime de ses amis; que maintenant il lui laisseroit le gouvernement, et qu'il l'exhortoit à marcher sur ses traces; que dans une administration si importante, il agît toujours avec circonspection, qu'il eût toujours les armes à la main, mais seulement pour maintenir la sûreté dans ses états et l'éclat qu'il avoit acquis à sa maison; qu'il aimât ses sujets, qu'il se servît de fidèles conseillers, qu'il n'écoutât pas ceux qui lui donnoient des conseils injustes, et qu'il prît soin de conserver et d'augmenter la gloire qu'il lui laissoit en héritage, qu'il avoit mis sur le papier quelques avertissements touchant la manière dont il devoit gouverner ses états, lesquels il lui avoit remis entre les mains, et qu'il espéroit que cette instruction lui seroit très utile.

Ensuite s'étant tourné vers ses conseillers, il les remercia des fidèles et bons services, qu'ils lui avoient rendus, et leur dit, qu'il ne doutoit pas qu'ils ne les continuassent à son fils et à son successeur, qu'il eût bien souhaité de pouvoir soulager ses sujets des charges qu'ils supportoient, mais que les tems avoient toujours été si mauvais qu'il n'avoit point pu le faire.

Le prince électoral les yeux baignés de larmes répondit à l'électeur ce que l'amour qu'il avoit pour un père si bon et si illustre lui mit en la bouche, après quoi *Schomberg*, comme premier du conseil lui répondit, qu'il avoit beaucoup de douleur, de ce que le rang, qu'il tenoit dans le conseil l'obligeoit à répondre le premier au triste discours de S. A. E., que tant qu'il vivroit, il témoigneroit de la fidelité à l'é-

lecteur, au prince son successeur et à toute la maison électorale, et qu'il leur rendroit toutes sortes de services avec toute l'affection, dont il étoit capable. La réponse de l'électeur fut, qu'il ne doutoit pas de sa bonté et de son honnêteté. Les autres conseillers l'assurèrent chacun en particulier, autant que l'affliction dont ils étoient pénétrés, et les larmes qu'ils versoient abondamment le leur permirent, qu'ils étoient entièrement dévoués à Son Altesse Electorale, de même qu'à sa maison. Comme ces tendres témoignages d'une affection réciproque émurent beaucoup l'électeur, et qu'une défaillance qu'il prit, l'empêcha d'exprimer ce qu'il avoit dans le coeur, il fit signe à ses ministres avec un air doux que ce qu'ils avoient dit, lui étoit fort agréable. Lorsqu'il eut un peu repris ses forces on lui proposa quelques affaires, qu'il régla avec autant de tranquilité que s'il avoit été en parfaite santé. Le conseil étant fini, il se fit porter dans sa chambre, où il fit venir le prince électoral tout seul, lequel il exhorta de nouveau à suivre exactement les conseils qu'il lui donnoit, que l'amour paternel seul lui avoit suggérés, s'il vouloit ressentir la bénédiction paternelle, et celle de Dieu; et le prince s'étant mis à genoux, l'électeur lui donna sa bénédiction avec un visage gai, en des termes graves et touchants, et en même tems il lui donna une grande médaille d'or, comme la dernière marque de son amitié. Sur les midi il disposa sans bruit des affaires de sa maison, afin que l'électrice qui ne bougeoit presque de sa chambre, ne s'aperçût pas que ses forces diminuoient. Il fit aussi de grandes libéralités à ceux qui le servoient dans sa chambre, et ayant ensuite fait un magnifique présent à l'électrice qui fondoit en lar-

mes, il lui dit avec beaucoup de fermeté, qu'il avoit assez vécu, et que Dieu l'avoit comblé de bienfaits, qu'il n'y avoit rien de plus juste que de rendre son esprit à Dieu, de qui on l'avoit reçu, qu'il étoit prêt à quitter la terre dès que Dieu le trouveroit à propos de terminer le cours de sa vie, qu'il n'y retourneroit jamais, mais qu'ils se rejoindroient un jour dans le séjour de l'immortalité.

Incontinent après il fit appeler *Jean Berghius* et *Christian Kochius*, ministres de la cour, et dès qu'ils furent approchés de lui, il leur dit ces paroles de l'Apôtre: J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, quant au reste la couronne de justice m'est réservée, laquelle le seigneur me rendra en cette journée-là! Et sur ce que ses ministres lui répondirent que l'on étoit heureux lorsqu'à l'extrémité de la vie on pouvoit dire avec le roi *Ezéchias:* Souviens toi, seigneur que j'ai marché devant toi en vérité, l'électeur répliqua qu'il savoit combien grande étoit la fragilité humaine, et qu'il étoit coupable de plusieurs péchés, mais qu'il savoit aussi qu'ils avoient été expiés et lavés dans le sang de Jésus-Christ, aux mérites duquel il mettoit toute son espérance. Lorsque les ministres commençoient à alléguer les passages de l'écriture, qui étoient propres à le consoler en cette extrémité, il les achevoit lui-même, et il en ajoutoit d'autres dont il se fesoit application afin de fortifier sa foi.

Après ces saints entretiens, les ministres se mirent à genoux et firent la prière. L'électeur ayant ensuite été averti que ses autres enfants et la princesse *Sophie Charlotte*, épouse du prince électoral qui étoit alors enceinte, étoient arrivés de Berlin, il les fit

venir dans sa chambre, il les exhorta d'avoir toujours Dieu devant les yeux, de marcher d'un coeur sincère devant lui et de persévérer jusqu'à la fin dans la véritable religion chrétienne, et après qu'ils se furent mis à genoux il leur donna sa bénédiction d'une manière si touchante que tous ceux qui étoient présents, répandoient des larmes en abondance. Cette cérémonie fut terminée par les prières des ministres, qui demandèrent à Dieu, qu'il ratifiât dans le ciel les voeux que l'électeur avoit fait sur la terre en faveur de sa famille, et il conclut cette prière par le mot Amen, qui témoignoit la confiance, qu'il avoit en Dieu. Il passa la nuit suivante sans dormir, cependant il cachoit tant qu'il pouvoit la grandeur de son mal pour ne pas affliger l'électrice qui ne le quittoit point, et qui lui ayant témoigné son amour et son attachement en l'accompagnant dans tous ses voyages et dans toutes ses expéditions, vouloit lui en donner la même marque jusqu'à la fin de sa vie, de quoi il la remercia de tems en tems. Lorsqu'il fut jour et que ses ministres, qu'il avoit fait appeler, furent venus, il commença son entretien avec eux par ces paroles du livre des Pseaumes: „Seigneur, pourvu que je te possède je ne me soucie point du ciel ni de la terre. Ma chair et mon coeur sont défaillis, mais Dieu est le rocher de mon coeur et mon partage à toujours.“ Il dit ensuite qu'il s'appuyoit sur la foi dans laquelle il avoit vécu et qu'il sentoit dans son âme les opérations du St. Esprit. Après qu'on eût fait la prière, l'un des ministres allégua ces paroles de St. Paul: „La piété avec contentement est un grand gain,“ sur lesquelles il avoit fait une courte prédication quatre jours auparavant, auxquelles l'électeur ajouta, je verdirai

moyennant la grâce de Dieu. Dès qu'il eût achevé ces paroles, il lui prit une defaillance, de laquelle étant revenu, il voulut voir derechef ses enfants et leur donna une seconde fois sa bénédiction, ce qui émut extrêmement tous ceux qui étoient dans sa chambre. Lorsque ses enfants voulurent se retirer, il appela à haute voix la veuve du margrave *Louis* son fils, et lui parla en ces termes: Ma fille, vous savez que votre père dans son testament vous a ordonné de persévérer dans la religion réformée. Vous savez aussi les exhortations que je vous ai faites là-dessus avec un amour paternel: si vous méprisez la dernière volonté de votre père, et mes avertissements, la malédiction ne se retirera pas de vous ni de votre maison. Je mets devant vous la bénédiction et la malédiction, dites-moi, laquelle voulez-vous choisir? Et sur ce que cette princesse répondit, qu'elle obéiroit à la volonté de son père et à celle de S. A. E. il lui dit que la bénédiction de Dieu reposeroit sur elle. Après il eut une si grande défaillance, qu'il demeura long-tems sans revenir. Dès qu'il eut recouvré un peu ses forces, il continua à parler de choses du ciel, témoignant surtout qu'il étoit fort touché de l'affliction des réformés qui étoient persécutés pour la cause de l'évangile, et qu'il souhaitoit beaucoup, que les évangéliques usassent d'une charitable tolérance les uns envers les autres, et en même tems il recommanda avec beaucoup de tendresse au prince électoral les réfugiés qui s'étoient retirés dans ses états pour la religion. Il s'endormit ensuite et s'étant bientôt éveillé il répondit à ceux qui lui demandèrent, si le sommeil l'avoit un peu fortifié: „Christ est mien et je suis à lui.“

Il y avoit à la muraille de sa chambre un tableau qui représentoit entr'autres choses le tems avec un clepsydre à la main. L'électeur le regarda fixement pendant quelque tems, et l'électrice lui ayant demandé sur quoi il avoit les yeux attachés, il commanda ensuite qu'on fît la prière du soir et qu'on fît venir ses ministres. Je ne sais si l'on ne doit pas rapporter en cet endroit, que cette nuit il donna pour le mot de guet au commandant de ses gardes, Amsterdam et que la nuit précédente il avoit donné Londres, comme s'il prévoyoit que ces deux villes dans peu d'années devoient donner un grand branle à toute l'Europe. Il passa toute la nuit dans ses méditations pieuses, élevant de tems en tems son coeur à Dieux par des prières ardentes, jusqu'à ce que le jour commençât à luire. Dès qu'il le vit paroître, il fît une prière en des termes choisis par laquelle il recommanda sa maison et sa famille à Dieu, et lui demanda la grâce de ne lui faire souffrir aucune douleur, lorsqu'il retiroit son âme de son domicile terrestre, qui étoit sur le point d'être détruit, car il appréhendoit que ses tourments ne redoublassent lorsqu'il seroit à l'agonie. Dès que ses ministres furent venus il leur demanda, si l'on ne prêcheroit pas ce jour-là, puisqu'il étoit dimanche? On lui répondit entr'autres choses que les anciens appeloient ce jour-là les miséricordes du seigneur, et qu'il devoit être persuadé que Dieu dans la nécessité présente lui feroit ressentir les effets de ses compassions, et qu'il rempliroit son âme de consolation et d'une vigueur divine.

Enfin il demanda ses enfants pour la dernière fois et les voyant autour de son lit, le visage couvert de larmes, il leur dit qu'il se remettoit dans l'es-

prit le patriarche *Jacob* donnant sa bénédiction à ses fils, qu'il le fesoit derechef avec beaucoup de tendresse et s'étant aperçu que quelqu'un de ceux qui étoient là présents, lisoit une lettre, il demanda quel écrit c'étoit? à quoi on lui répondit que c'étoit une lettre du plus jeune de ses fils, qui ne pouvant quitter Berlin, parcequ'il étoit malade, le prioit de lui donner sa bénédiction ainsi qu'un autre Benjamin. Comme l'électeur n'avoit pas assez de force pour la prononcer, il pria l'un des ministres de le faire en son nom, de quoi il s'acquitta tant en faveur de ce jeune prince que de la princesse *Marie Amélie*, duchesse de Meklenbourg, qui étoit absente, et l'électeur confirma ces voeux par le mot Amen. L'électrice lui ayant ensuite demandé, s'il n'y avoit point de bénédiction pour elle, il répondit: „Tu seras bénite éternellement." Après qu'il eut prononcé ces paroles, il commença à défaillir peu à peu, et lorsque son âme fut sur les point de déloger de son corps, il s'écria: „Seigneur Jésus, vient, je suis prêt à quitter le monde, à quoi il ajouta: Je sais que mon rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour, et sur les neuf heures du matin ayant baissé la tête, il expira doucement.

Ainsi mourut ce grand électeur à l'âge de soixante-huit ans deux mois et vingt-trois jours.

Il avoit grande raison de dire en prenant congé de ses conseillers, que les tems de sa régence avoient été laborieux et difficiles. Il étoit encore fort jeune *) lorsqu'il succéda à *George Guillaume* son père, qui lui laissa l'électorat dans un état pitoyable, causé par

*) Il n'avoit pas 21 ans accomplis.

les guerres presque continuelles, qu'il avoit soutenues pendant vingt années. Il ne perdit cependant point courage, et se roidissant contre les difficultés, il commença par faire un grand changement dans le ministère dont la plûpart des membres étoient de forts mauvais sujets, et n'avoient pas peu contribué à la désolation, où il trouvoit ses provinces. Il déposa aussi quelques gouverneurs des places, qui lui étoient suspects; après quoi il s'appliqua à soulager les maux, qui accabloient ses sujets des marches de Brandebourg, où les Suèdois venoient fraichement de faire un dégât épouvantable, ne voyant pas de jour à s'en venger par la force, il résolut de céder au tems et de s'y prendre par la douceur. Pour cet effet, il défendit expressément aux habitans des marches, de ne plus commettre aucune hostilité contre les Suèdois et donna ordre au gouverneur de Custrin, d'ouvrir le passage entre Frankfort et Stettin, et de rétablir par-là le commerce, qui avoit long-tems été interrompu, entre ces deux villes. Cette sage politique fit grand bien à ses sujets et leur misère en diminua beaucoup. Il y eut même des propositions avancées pour le mariage de ce prince avec la reine *Christine*, qui comme on sait, n'eurent aucune suite.

Voilà comment débuta *Frédéric Guillaume*. Depuis ce tems-là jusqu'à la trève de vingt ans, il eut presque toujours les armes à la main, tantôt contre les Suèdois, tantôt pour eux contre les Polonois. Il battit en 1656 joint avec les premiers, *Casimir*, roi de Pologne près de Varsovie. Cette bataille dura trois jours consécutifs et notre électeur y donna des marques d'une conduite et d'une valeur extraordinaires. Ayant ensuite conclu la paix avec la Suède, sur la-

laquelle il eut des avantages considérables tant dans l'expédition de Poméranie en 1659, qu'en celle de Prusse, où il vint les surprendre au fort de l'hiver, ayant campé avec toute son armée sur les glâces du Haff. Notre famille eut le bonheur de lui être de quelqu'utilité en cette rencontre, ayant fourni de ses terres plus de 300 chariots pour le besoin de ses troupes. Le traité d'Olive s'étant ensuite conclu, ***Frédéric Guillaume*** se vit paisible possesseur de la Prusse, qui avoit beaucoup souffert pendant les derniers troubles. Il ne fut pas si heureux contre la France, durant la guerre des Hollandois, dont il embrassoit le parti. Le maréchal ***de Turenne*** ayant pénétré bien avant dans ses états de Westphalie, il fut contraint de faire sa paix particulière avec ***Louis XIV.*** Il s'en vengea sur les Suédois, qu'il surprit à Rathenau, et qu'il défit ensuite à Fehrbellin le 18 de Juin en 1675. La paix de Nimègue étant conclue, ***Frédéric Guillaume*** passa les neuf dernières années de sa vie avec assez de tranquillité, remplissant ses offres et prenant de sages mesures pour assurer à son successeur, ce qu'il lui avoit acquis par des travaux de 38 ans.

Il ne laissa de son mariage avec ***Louise***, princesse d'Orange, que ***Frédéric***, son successeur à l'électorat, les autres enfants de ce premier lit étant morts avant leur père. ***Dorothée*** duchesse de Holstein, lui donna quatre fils, savoir: ***Philippe Guillaume***, ***Albert Frédéric***, ***Charles Philippe*** et ***Christian Louis;*** elle eut aussi trois filles ***Marie***, ***Sophie*** et ***Dorothée.*** Ces enfants lui survécurent tous, hors la dernière des filles qui mourut peu de tems avant lui. Prince pieux, brave et très habile au gouverne-

ment, prince d'autant plus estimable qu'il ne devoit toutes ses belles qualités qu'à lui-même, n'ayant pas eu toute l'éducation convenable, sans doute par les malheurs des tems et peut-être aussi par la malice des ministres de feu son père, qui avoient intérêt qu'on ne réformât pas de si bonne heure l'héritier présomptif à pouvoir un jour se passer d'eux.

J'ai mis cet abrégé des faits les plus mémorables du grand électeur *Frédéric Guillaume;* afin de vous inspirer une juste vénération pour la mémoire de mon premier et auguste maître.

Après quoi je vais commencer le détail de ce qui m'est arrivé sous le gouvernement de son fils.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE DOHNA.

SECONDE PARTIE.

La mort de *Frédéric Guillaume* n'apporta aucun changement aux affaires publiques. La France eut beau solliciter son successeur, le tenter par des offres éblouissantes et même par des pensions considérables. *Frédéric* tint ferme et suivit ponctuellement sur cette matière les dernières volontés de son illustre père. Il n'en fut pas de même de sa cour, qui prit tout une autre face à divers égards. La chose est assez ordinaire, y ayant peu de régens qui ne commencent par élever leurs créatures, qu'ils se sont faites pendant leur jeunesse et par éloigner les personnes, qui ont eu le malheur de leur déplaire durant le règne de leur prédécesseur, cela ne diffère que du plus au moins. Je pensois être enveloppé dans le nombre de ces derniers, sans que j'aie pu savoir en quoi j'avois déplu à l'électeur, dans le tems même qu'il m'honoroit de sa confiance, n'ayant jamais voulu m'avouer 1686.

au reste ce qui en étoit, et moins encore me nommer les personnes qui m'avoient rendu de mauvais offices. Quoiqu'il en soit, je n'étois pas si novice que je n'eusse démêlé depuis long-tems, combien peu j'étois agréable au prince électoral, de sorte que le voyant devenir mon maître, je crus ma fortune absolument ruinée en Brandebourg. Cette pensée jointe à la vive affliction d'avoir perdu mon bienfaiteur, me jeta dans un tel accablement, que j'en pris la jaunisse. On l'auroit prise à moins, et ma situation étoit aussi triste, qu'on peut se l'imaginer. Exceptés Messieurs *de Schomberg* et *de Grumkau*, qui perdoient tous deux plus que moi sans doute, et qui par conséquent n'étoient guère en état de m'appuyer à la cour; exceptés dis-je ces deux ministres, je n'avois âme qui vive à qui je pusse avoir recours. Mon frère ainé avoit été envoyé à Varsovie dès le mois de Janvier, surcroît de chagrin pour moi, que cette absence. Enfin je ne rencontrois par tout que des mines froides et des yeux ennemis.

J'étois aussi abattu de corps que d'esprit; lorsque la nouvelle électrice me fit appeler pour me dire qu'elle avoit pensé à moi et qu'elle vouloit me procurer une charge qui me convenoit parfaitement. Elle fut surprise au dernier point de me voir en cet état et me gronda fort d'être sorti. Je m'excusai sur ce que je n'avois pas voulu manquer de me rendre à ses ordres et lui ayant fait un petit détail de mes inquiétudes, elle me fit la grâce de me plaindre et de me consoler. Car cette princesse s'intéressoit volontiers pour les honnêtes gens malheureux. Notre famille en a eu plus d'une preuve tant qu'elle a vécu. Le poste dont il s'agissoit étoit celui de chambellan,

poste avantageux en ce tems-là. Outre le rang et les appointements qui étoient considérables, il n'étoit pas incompatible avec des emplois de plus grande conséquence, puisqu'on avoit dit à Mr. de *Grumkau*, d'ajouter cette charge à celles qu'il avoit déjà. Je fis donc de grands remercimens à l'électrice de l'avancement qu'elle vouloit me procurer, mais je lui remontrois en même tems que j'aurois un regret éternel, qu'elle s'exposât à un refus qui me paroissoit inévitable dans cette conjoncture, que Mr. *Dankelmann* qui commençoit à se mêler de tout, n'étoit rien moins que bien intentionné pour moi, que quand même la chose réussiroit, n'étant pas vu de trop bon oeil de Son Altesse Electorale, comme je venois de le lui faire entendre, j'aurois mille déboires dans l'exercice d'un emploi, qui m'approchoit journellement de sa personne. „Ne vous embarassez point de ces obstacles, me répondit grâcieusement l'électrice," j'en fais mon affaire, et ce sera *Dankelmann*, tout notre ennemi qu'il vous paroît, que j'obligerai à en presser la conclusion. Cela se fit comme elle l'avoit projeté; trouvant le même jour ce nouveau favori, elle s'abaissa jusqu'à lui demander un service. C'est le premier, lui dit-elle, je sais ce que vous pouvez sur les volontés de l'électeur. Promettez-moi que vous ne me refuserez pas. Après bien de modestes révérences il donna parole, de s'employer de tout son pouvoir à ce que S. A. E. exigeroit de lui. Eh bien, continua-t-elle, travaillez sincèrement à faire obtenir le poste de chambellan au comte *Christoffle de Dohna*. C'est ce que je voulois de vous, je verrai par la réussite si l'on peut compter sur vos promesses. — Il n'y eut pas moyen de s'en dédire, et il fallut solliciter

de bonne foi en ma faveur pour ne pas désobliger l'épouse de son maître, qui n'auroit pas manqué de s'en ressentir s'il avoit fait l'affront de biaiser.

La charge me fut donnée au grand regret de celui qui s'étoit employé pour me la faire avoir. Je dis à son grand regret, par ce que tout rusé politique qu'il étoit, il ne put me cacher son chagrin. Comte *Dohna*, me dit-il, vous avez comme forcé l'électeur par vos voies obliques à vous faire chambellan. Vous verrez ce qui vous en arrivera. Votre reproche est injuste, lui répondis-je. Il n'y a point eu de sollicitations et moins encore d'obliquité dans mon fait. Si des personnes respectables ont daigné s'intéresser pour moi, ç'a été de leur propre mouvement et sans que je l'aie mendié. C'est ce qui doit redoubler ma reconnoissance pour elles. A l'égard de mon maître, j'espère qu'en fesant mon devoir avec exactitude, il aura la bonté de me rendre justice, et qu'il reconnoîtra par la suite que je ne suis pas indigne de l'emploi qu'il m'a donné.

Ce ne fut pas sans peines et sans avoir bien des désagrémens que cette justice me fut rendue. Mes ennemis avoient l'oreille de l'électeur, ils ne laissoient par conséquent passer aucune occasion de le prévenir à mon désavantage, et un prince prévenu n'est pas facile à ramener, j'en vins cependant à bout après quelques mois de souffrances et voici comment je m'y pris.

Mes collègues fiers de leur faveur se donnoient du bon tems, par des absences fréquentes, je les mettois à profit, et fesois toujours en sorte, que mon devoir l'exigeât ou non, de me trouver à la main du maître, lorsqu'il avoit besoin de quelqu'un. Les cham-

bellans de jour avoient leur couvert à sa table; quand il arrivoit et cela arrivoit souvent, que pour me mortifier on donnoit mon couvert à un autre, je prenois très modestement patience, et n'en enrageois pas moins. L'électeur se couchoit à neuf heures, et se levoit souvent avant trois. Ce tems m'auroit suffi pour prendre du repos, si j'avois moins aimé le jeu; mais j'avoue que je me laissois trop aller à cette passion dans ma jeunesse, et j'avois tort, de sorte que jouant presque tous les soirs jusqu'à minuit, je pouvois à peine donner deux heures au sommeil. Cependant pour ne point négliger mes devoirs auxquels je devois avoir plus d'attention que tout autre, je me jetois sur mon lit tout habillé et prenois des mesures justes pour me trouver un des premiers au lever de l'électeur. Le seul tems où je pouvois avoir quelque relâche étoit celui du conseil, d'abord qu'il étoit assemblé je profitois de ce moment, dormois une couple d'heures et revenois paroître au dîner frais et reposé au moins en apparence. Ce genre de vie n'étoit pas soutenable, aussi avois-je résolu, si ces choses ne changeoient pas au bout d'un an, de prendre mon parti de bonne grâce et d'aller demander du service au roi *Guillaume*.

Cela ne fut pas nécessaire. Ma patience et mon exactitude touchèrent l'électeur, qui étoit très équitable, et qui avoit le coeur extrêmement compâtissant. On me traita moins mal, les mortifications diminuèrent et on me fit la grâce de souffrir que je mêlasse quelque fois mon mot à la conversation. Enfin après trois ou quatre mois de souffrance, ce que j'avois prédit à *Dankelmann*, commença à se vérifier, quoiqu'à parler franchement, j'eusse fait cette prédiction

plutôt pour repousser son discours désobligeant que par aucune espérance, que j'eusse alors de la voir accomplie.

Une indisposition survenue à l'électeur me fit encore appercevoir que mes affaires commençoient à prendre un bon train et que ce prince avoit la bonté de me rendre justice. Un soir que je me trouvai seul des chambellans autour de sa personne, je me hazardois de lui demander la permission de veiller dans sa chambre. Monseigneur, lui dis-je, je me fais fort de ne point dormir, mais si par malheur le sommeil venoit à me surprendre j'avertis votre Altesse Electorale que je ne ronfle jamais. Non, *Peter*, me répondit-il en riant et en ôtant son bonnet, non, *Peter*, je vous remercie, allez vous coucher. J'ai déjà remarqué plus d'une fois que vous êtes de la meilleure volonté du monde, mais je ne veux pas en abuser. Bon soir.

Avant que de rapporter les autres preuves que j'eus vers ce tems-là du grâcieux retour de mon maître à mon égard, je placerai ici la naissance de son auguste fils, aujourd'hui notre souverain, pour la prospérité duquel j'adresse tous les jours à Dieu mes foibles prières, et que je vous récommande expressément, de servir (à ceux qu'il en jugera digne, s'entend) avec le même zêle, la même droiture et le même attachement, que j'ai eu l'honneur de faire avant ma retraite.

1688. Il vint au monde le 15 du mois d'Août de cette année au grand contentement de l'électeur et de l'électrice. On peut bien se l'imaginer, puisqu'il étoit l'unique: le prince son aîné étant mort avant son grand-père, autant que je puis m'en souvenir.

Je viens à présent aux marques de bonté que me donna l'électeur. On a parlé ci-devant de la més-

intelligence qui régnoit entre le maréchal *de Schomberg* et le général *Schoening*, et que celui-ci avoit ordonné à son neveu qui commandoit le régiment des gardes de ne faire aucune civilité au maréchal quand il passeroit devant le régiment. *Schomberg*, piqué d'une malhonnêteté semblable, m'ordonna de rendre la pareille, lorsque *Schoening* passeroit à la tête de ses gardes devant les grands-mousquetaires.

Je suivis mes ordres à la lettre, et si bien que le général enragé jura qu'il me brûleroit la cervelle si la chose arrivoit encore. Cela me fut rapporté bien vite, à quoi je répondis sans beaucoup m'émouvoir, que j'avois des pistolets à l'arçon de la selle, et que je m'en saurois servir en cas de besoin. Le général voulant l'éprouver apparemment vint encore passer devant le corps un jour de revue. D'abord que je le vis venir, je criai assez haut pour qu'il put l'entendre: Messieurs! que personne ne salue, je vous le défends!

Les pistolets ne parurent point, celui qui en avoit fait la menace n'ayant pas trouvé à propos de commencer. Mais l'affront étoit trop public, pour que *Schoening* en demeurât là. Il demanda justice à l'électeur d'une injure aussi criante à ce qu'il disoit. Par malheur pour lui on avoit pris les devants dès la première fois que le cas étoit arrivé, ainsi ce prince, qui savoit que *Schoening* étoit l'agresseur, et qui commençoit à me protéger, lui dit tout net, que ses grands mousquetaires (à le bien prendre) ne devoient le salut qu'à sa personne et à la famille électorale, que s'il l'accordoient à d'autres, c'étoit par pure amitié. Qu'à l'égard des différends qu'il avoit, et qui ne lui étoient pas inconnus, il lui conseilleroit de laisser les autres en repos, s'il vouloit qu'on l'y laissât.

M'ayant cependant fait appeller le même jour, il me parla en père, et me fit entendre, qu'il me seroit favorable en tout ce qui ne répugneroit point à la justice, mais que je ne ferois pas mal de me raccommoder avec ce général sous le commandement duquel je me trouverois peut-être dans peu de tems et en tel lieu, qu'il pourroit me faire beaucoup de chagrin avant que lui, électeur, y pût apporter remède; qu'il ne falloit pas tellement s'attacher à un homme, qu'on s'attiroit pour ses intérêts des ennemis dangereux; qu'à la vérité Mr. *de Schomberg* étoit mon commandant et que j'étois obligé de lui obéir, mais qu'il y avoit obéissance et obéissance; que ceci n'étoit pourtant pas un ordre positif; qu'il ne vouloit pas même que *Schoening* eût la satisfaction de savoir qu'il m'en eût parlé; qu'enfin ce qu'il venoit de me dire étoit une admonition paternelle et rien de plus.

L'électeur avoit de sages raisons pour me parler ainsi, il savoit déjà que Mr. *de Schomberg* iroit joindre le roi d'Angleterre, ce qu'il fit effectivement bientôt après, la chose ayant été ménagée de concert entres ces deux princes. Il savoit aussi qu'il enverroit dans peu des troupes sur le Rhin. Car ce fut sur ces entrefaites, qu'il donna ordre à tous ses officiers de se mettre en état de marcher au premier commandement. Cet ordre m'obligea de demander permission d'aller ramasser quelqu'argent en Prusse, et l'ayant obtenue j'en pris occasion de voir Mr. *de Schoening* pour me conformer aux salutaires avis de mon bon maître. Après lui avoir communiqué mon dessein, qu'il approuva, je me fis annoncer par un ami commun chez le général irrité, le priant de me faire dire naturellement, si ma visite ne lui seroit pas désagréa-

ble, et que s'il vouloit bien l'accepter, il eût la bonté de me donner son heure. La réponse fut que je lui ferois plaisir de le venir voir à l'issue de son diner. Je le trouvai sur son lit, dont il me fit excuses, m'alléguant, qu'il étoit indisposé depuis quelques jours. Monsieur, lui dis-je, mes affaires m'obligent de partir pour la Prusse, je viens savoir, si votre Excellence n'a rien à ordonner pour ce pays-là? Vous faites bien de l'honneur à un pauvre officier disgracié, me répondit-il d'un ton ironique. J'avoue que je ne m'y attendois guère après ce qui s'est passé dernièrement. Je me retranchai sur ce que je devois aux ordres de mon supérieur, à quoi il répliqua, qu'il y avoit des ordres auxquels on obéissoit avec grand plaisir, si tant est, qu'on ne se les fit pas donner? Je ne pus m'empêcher de lui répartir, qu'il m'avoit fait espérer une bonne réception, en quoi j'étois trompé, puisqu'il en venoit aux reproches, que s'il étoit si fort prévenu contre moi, tout ce que je pourrois lui dire pour me justifier seroit inutile; qu'ainsi j'allois prendre congé de lui, bien mortifié que ma visite n'eût pas eu un meilleur succès. Soit qu'il se doutât que l'électeur entroit pour quelque chose dans tout ceci, ou pour d'autres raisons, il devint tout à coup plus traitable, et nous nous séparâmes de fort bonne grâce, c'est à dire, en gardant le décorum ordinaire aux gens de cour en pareilles occasions. Ce que je trouvois de plaisant, c'est que Madame *Schoening*, ayant voulu être présente à l'entrevue pour mettre le Hola, sans doute au cas de malheur, s'étoit cachée dans la ruelle du lit, mais assez mal cachée, puisque je pouvois voir tout un côté de ses jupes. Je ne manquois pas de faire à l'électeur une relation de la conférence, et

n'oubliai pas l'apparition des jupes que j'ajustai à ma manière pour un peu égayer le sérieux de mon récit. Quand je dis le sérieux, ce n'est pas que notre réconciliation fut une matière à l'inspirer beaucoup, et le maître lui-même ne la regardoit que comme un effet de ma déférence à ses ordres, sachant bien que quand les choses sont venues jusqu'à un certain point entre les courtisans, toute cordialité cesse, et ne se rétablit jamais que fort imparfaitement, à moins que des intérêts de la dernière conséquence ne s'en mêlent. Ceci me rappelle ce qui m'étoit arrivé avec le même général quelques semaines auparavant, et qu'il faut que je rapporte ici, dût-on s'ennuyer d'entendre si souvent répéter son nom. Ce ne sera pas même la dernière fois, je serai certainement obligé de le citer encore par-ci par-là dans ces mémoires, jusqu'à l'automne de cette année, qu'il quitta notre service pour aller en Saxe.

Monsieur *de Schoening* s'étoit mêlé de quelques tracasseries, qui l'avoient mis en mauvaise odeur à la cour de l'électeur. Il s'avisa un jour de m'en parler. Comte *de Dohna*, me dit-il, rendez-moi service. Vous jouez souvent avec les dames, prenez un bon moment pour glisser un mot en ma faveur, et tâchez de détruire les mauvais soupçons qu'on a conçus contre moi. Je ne vois personne qui puisse mieux y réussir que vous. Les jeunes gens sont vains pour la plûpart, lui répondis-je, mais vous me promettez, s'il vous plait, de ne pas me laisser aller à la folle opinion, que j'aie le moindre crédit à l'une ou à l'autre cour. Si cependant j'y pouvois être de quelqu'utilité à Votre Excellence, je m'y emploierois avec grand plaisir. Je lui tins parole le lendemain, et voici com-

ment. Ayant trouvé l'électrice de bonne humeur, je lui dis en riant, il me semble que notre fameux général s'humanise, et qu'il reconnoît ses fautes avec humilité. Il me semble aussi, répondit-elle. Eh bien, Madame, si j'ose dire mon sentiment, il faudroit s'en divertir, et faire avec lui comme on fait avec les enfants qui sont mutins; on les fouëtte et quand il se repentent et qu'ils paroissent trop affligés, on les console avec du bonbon. A peine ces paroles étoient dites, que *Schoening* parut, l'électrice l'aborda grâcieusement et s'entretint avec lui près d'un quart d'heure. Il me rejoignit après qu'elle l'eut quitté et me fit de grands remercimens, qu'il auroit volontiers épargnés, je crois, s'il avoit su la comparaison dont je m'étois servie. Cette badinerie pensa me faire du tort, car je trouvai à mon retour de Prusse, qu'il s'étoit si bien insinué dans l'esprit de cette princesse qu'elle fesoit la mine à tous ceux qu'elle savoit n'être pas des amis de ce général. Mr. *de Grumkau* et moi entr'autres en eûmes notre part. Heureusement cette faveur ne dura guère, une petite cabale, à laquelle j'avoue que je ne fus pas nuisible, l'ayant fait évanouir en peu de tems. Ces intrigues n'eurent leur effet qu'à mon retour de Prusse, ainsi que je viens de l'indiquer plus haut.

Il ne se passa rien dans ce voyage digne d'être remarqué. Je l'avois entrepris pour mettre un peu d'ordre à mes affaires et voir de près l'héritage que je venois d'y acquérir par la mort de mon père, ar- 1688.
rivée à Copet trois ou quatre mois auparavant, ou plutôt par la cession de feue ma mère *), qui quoi-

*) Espérance *du Puy Montbrunt*, nièce du brave *St. André de Montbrun* si connu dans la guerre de Candie.

que déclarée usufructuaire de tous les biens par le testament de son époux défunt, nous en avoit remis volontairement l'administration en se réservant une pension annuëlle pour son entretien. J'ajouterai ici à ce que j'ai dit ailleurs de votre grand-père, puisque j'en suis à sa mort, qu'il avoit de grands talents pour la guerre et pour la politique, et que si les infirmités ne l'avoient obligé à quitter ses emplois, il y a toute apparence qu'il auroit été loin. Le roi *Guillaume* l'estimoit beaucoup et lui fesoit l'honneur de le consulter quelquefois. C'est ce que les lettres qu'on trouva après sa mort, nous apprirent. Elles confirment aussi ce que l'on disoit alors *d'Innocent XI*, que la France nommoit par dérision le pape huguenot, car il est certain qu'il étoit en commerce secret avec le prince d'Orange. Les lettres étoient données à une princesse qui a fait beaucoup de bruit dans le monde *). Celle-ci les envoyoit à mon père qui les fesoit passer par le Comté *de Lippe*, d'où un certain *Paget* **), dont on aura peut-être occasion de dire un mot dans la suite, les portoit à la Haye.

Votre ayeul fut enterré à Lausanne, par ordre de leurs Excellences de Berne, qui voulant marquer leur amitié pour lui-même après sa mort, lui firent des obsèques magnifiques.

Ma mère ne vécut qu'environ un an après la mort de son mari et fut mise dans le même tombeau, ce que je place ici pour plus de brièveté.

---

*) La reine *Christine*.

**) L'abbé *de Ganges* qui après son crime dont l'histoire est assez connue s'étoit introduit sous ce nom-là dans la maison de Lippe.

Voyons ce qui se passoit à Berlin. Je trou- 1689.
vois en y arrivant, qui l'électeur venoit d'ajouter sa déclaration contre *Louis XIV* à celle des autres alliés. Elle contenoit entr'autres articles celui-ci: „Qu'il avoit été porté à se joindre aux puissances confédérées, non seulement par son zèle pour l'empire, qu'il croyoit menacé de souffrir le joug de la cruauté et de la tyrannie, dont les commencemens de cette guerre donnoient de si sinistres présages; mais aussi pour tirer une satisfaction juste et raisonnable des pertes que lui avoient causées les armes de la France, espèrant que Dieu béniroit les siennes, et celles de ses alliés, et qu'il mettroit un frein à l'ambition démesurée de ceux qui ne s'étoient pas voulu contenter des avantages qu'on leur avoit accordés de tems en tems, dans le désir de maintenir la paix" etc.

L'évènement, grâces au ciel ne dément point cette espérance, au moins pour ce qui concernoit les états de l'électeur de Brandebourg, aujourd'hui roi de Prusse, en dépit des menaces terribles de la France, qui ne leur promettoit pas moins que de les traiter comme elle venoit de traiter le Palatinat. Mons. le chevalier *de Gravelles* surtout, chargé pour lors des affaires de cette couronne à la cour de Berlin jeta feu et flamme, quand la déclaration parut. Le chevalier demanda à quelques officiers qui étoient là, s'ils n'étoient pas curieux d'entendre la lecture d'une lettre qu'il venoit de recevoir? Elle étoit de Mr. *de Sourdis*, qui commandoit un corps de troupes dans l'électorat de Cologne. Sans attendre leur réponse il ouvrit la missive et lut d'un air conquérant, que Mr. *de Sourdis* avoit appris avec le dernier étonnement que le marquis de Brandebourg avoit osé se

joindre aux ennemis de la France, sans se souvenir des angoisses qu'une pareille démarche a causées à feu son père; qu'il étoit à portée avec les troupes, qu'il commandoit, de lui faire sentir encore une fois, qu'on ne se mesuroit pas impunément avec un tel monarque, qu'étoit son maître; que les François avoient été jusqu'à Minden dans la dernière guerre, et qu'ils pourroient bien pendant celle-ci rendre visite à Berlin; que cet électeur feroit bien de garder une sage neutralité et de profiter des sommes considérables que lui offroit la France, que de se mêler d'une querelle, qui ne le touchoit point, et d'exposer par-là ses troupes et ses états à une ruine évidente.

J'étois un des auditeurs de cette fulminente lettre, elle auroit révolté un homme moins vif et moins zêlé pour son maître que je ne l'étois. Jugez de ce qu'elle fit à mon égard. Monsieur le chevalier, lui dis-je, je ne sais de quelle province est votre Mr. *de Sourdis*, mais ce qu'il vous écrit, sent la Garonne à pleine bouche. Si vous avez lu ces rodomontades pour nous effrayer, vous avez mal réussi. Le marquis de Brandebourg, puisque marquis y a, n'a point ignoré la puissance de votre maître avant de se déclarer, et c'est justement cette puissance formidable qui l'a déterminé à le faire. Les événements de la guerre sont incertains, mais il me semble que vous pourriez mander à votre général que les troupes Brandebourgeoises ont des bras aussi bons que peuvent avoir les troupes de France, et qu'elles savent s'en servir dans l'occasion.

Ces troupes au nombre desquelles étoient les mousquetaires, marchèrent bientôt après du côté de Wesel, et s'étant jointes à celle de Hollande, on se ren-

rendit maître de Kaiserswerth et de Rhinberg, dont le cardinal *de Fürstenberg*, prétendant à l'électorat de Cologne s'étoit emparé. Comme ces sièges furent fort courts je n'en rapporterai rien. Notre cavalerie d'ailleurs n'y eut aucune part. Elle cantonnoit encore, en attendant la saison propre à fournir des fourrages. Je m'appliquai dans ce cantonnement à démêler un peu les différens caractères de ceux que je commandois; il y avoit de l'ouvrage. Ce corps étoit composé de plusieurs vieux officiers à la vérité, mais nous avions aussi beaucoup de jeunes gentilshommes Languedociens, Gascons, Normands, Picards, Poitevins etc.; gens vifs pour la plupart auxquels il falloit tenir la bride haute d'un côté, et se concilier leur amitié de l'autre, s'il étoit possible. Pour tâcher d'attraper ce juste milieu, j'en fesois manger avec moi un certain nombre chaque jour; je m'entretenois familièrement avec eux, les priois de raconter leurs histoires et y mêlois des miennes suivant l'occasion. Enfin je les allois visiter dans leurs petits ménages: où par parenthèse, je trouvois tant d'ordre et tant de propreté, qu'il faut convenir, que la nation françoise à un talent particulier pour se tirer d'affaire et pour régler un ordinaire en campagne.

En m'y prenant de cette manière, je m'attirois en peu de tems la confiance de tout ce qu'il y avoit de gens raisonnables parmi eux; mais afin que cette confiance et cette familiarité ne tournassent pas en relâchement, je me rendis inexorable, sur ce qui concernoit le service et la discipline. Je les avertis entre autres choses une fois pour toutes, que je ferois châtier sans miséricorde et même casser ceux qui se chargeroient de certaines créatures, meubles trop or-

dinaires dans les armées. Un de mes parents du côté de ma mère fut un des premiers qui ressentit les effets de cette menace, car n'ayant pas voulu changer de conduite après quelques admonitions aimables, je lui signifiai, qu'il n'avoit qu'à prendre parti ailleurs, ce qu'il fit et s'en alla en Piémont. Sur l'article des coureuses et sur tout autre essentiel au devoir de ces Messieurs, je pris une ferme résolution de ne jamais badiner, quelqu'enclin que je fusse à la raillerie, croyant que plus jeune j'étois, plus je devois garder mon sérieux, touchant ces matières, et particulièrement prêcher d'exemple et ne donner aucune prise sur ma conduite. A propos d'exemple, je rapporterai un châtiment que je trouvai bon de faire pour arrêter un abus qui commençoit à se glisser dans le corps.

Quelques mousquetaires n'osant eux-mêmes vexer leurs hôtes s'avisèrent de le faire par le moyen de leurs valets. Cela causa des plaintes, comme vous pouvez croire. Je me doutois d'abord de la connivence des maîtres, et voulant y remédier, je les réprimandois plusieurs fois; mais voyant que ces vexations continuoient, un jour qu'un paysan vint se plaindre d'un valet qui l'avoit maltraité, je me fis amener le drôle et après lui avoir fait avouer la faute, je donnai ma canne au bon homme avec ordre de rendre la pareille à ce maroufle. Le manant fort et robuste accepta la proposition avec plaisir et s'en donna à coeur-joie, sur le dos du goujat, qui fut étrillé, qu'il n'y manquoit rien. Deux ou trois exécutions semblables firent un très bon effet, aucun valet ne voulant s'exposer à de si rudes représailles.

Avant de partir de notre cantonnement, je pris quelques officiers avec moi et j'aillai rendre visite à

l'Abbesse *d'Essen*, qui étoit un peu ma parente. Je n'eus pas trop lieu d'en être satisfait. Car cette visite se passa à entendre regretter aux belles chanoinesses, le départ précipité de Mrs. les François qui toujours galants s'étoient emparés du coeur de la plûpart d'entr'elles. Une comtesse *de S...* surtout paroissoit furieusement éprise. Ne vous applaudissez-vous pas beaucoup, d'avoir contraint ces Messieurs à vous céder le terrain, nous dit-elle d'un air insultant, ils auront bientôt leur revanche, et nous espérons de les voir revenir dans peu, triomphants et couverts de gloire. Le compliment n'étoit pas des plus obligeants du monde, aussi Mr. *de Rocoul*, qui étoit de la compagnie, s'apprêtoit-il à y répondre vertement, mais je lui fis signe et il se retint.

Pour ma part, je me contentai de lui dire, que je la félicitois d'avance de l'heureux retour de ces aimables étrangers; que cependant il ne falloit jurer de rien, et qu'il se pourroit faire sans miracle que ces intrépides guerriers, comme elle les appeloit ne fussent pas aussi dangereux en rase campagne, qu'ils l'étoient dans une ruelle; après quoi je quittai avec une profonde révérence les peu polies et trop prévenues chanoinesses. Mr. *de Schoening*, notre général en chef, n'avoit guère meilleure opinion des mousquetaires en particulier, que les dames d'Essen en avoient des alliés en général. Il m'en parla un jour avec sa cordialité ordinaire, me plaignant fort d'être à la tête de ces François auxquels, disoit-il, je ne crois pas que vous ayez vous-même grande confiance. Moi, Monsieur, lui répondis-je, je ne fais aucun doute qu'ils ne soient de très braves gens, et de zêlés serviteurs de S. A. E. Mais, continuai-je, Votre Excel-

lence est à même de s'en convaincre, mettez-les à l'épreuve. Il le fit, et la première de ces épreuves, qui me regardoit plus que les mousquetaires, fut de me détacher à la petite ville de Werth, avec trente de ces Messieurs, pour être plus à portée d'envoyer à la petite guerre et d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Ce détachement étoit au-dessous de moi, sans contredit, je l'acceptai pourtant selon la loi que je me suis faite, de commencer toujours par obéir, bien entendu qu'il s'agisse du service du maître, et d'acquérir de l'honneur. Car il y a tels commandements, qu'un honnête homme peut non seulement, mais doit même refuser, s'il ne veut s'attirer des reproches. Celui des juifs par exemple et un autre dont nous parlerons bientôt. Je fus d'une surprise extrême de trouver à Werth 500 hommes d'infanterie, qui avoient ordre de m'obéir en tout ce que je leur ordonnerois. Le général n'en avoit fait aucune mention de bouche ni par écrit, ce qui me fit violemment soupçonner, qu'on m'avoit tendu un piège, et qu'on n'auroit pas été fâché que j'eusse fait le rétif, afin d'avoir un prétexte de me chercher chicane. Quoiqu'il en soit tout alla à merveille. Mes coureurs firent des prisonniers et nous eûmes des nouvelles sûres de l'ennemi. Je fus d'ailleurs si bien servi en espions, que Monsieur *de Schoening* m'en fit de grands remerciments, lorsque je l'eus rejoint et vouloit à toutes forces me dédommager des frais que j'avois faits pour ces espions, ce que je ne trouvai pas à propos d'accepter.

Sur l'avis qu'on eut que Mr. *de Sourdis* se mettoit en mouvement avec son corps de troupes, les mousquetaires, et toute la cavalerie Brandebourgeoise eurent ordre de laisser leurs gros bagages dans les

quartiers et de joindre l'infanterie en diligence. Pour exciter les autres à marcher à la légère, je ne pris qu'un petit porte-manteau avec du linge, et des cantines médiocres, mais assez bien fournies pour en pouvoir faire part à mes amis dans le besoin me fesant un plaisir au reste de distribuer aux compagnies les présents de veaux, de volatille etc., que les maires des villages ont coutume d'envoyer aux commandans du corps.

A propos de mon petit équipage, n'ayant pas voulu imiter l'adresse de la plûpart de mes officiers, qui avoient roulé des matelats derrière eux en guise de porte manteaux, j'étois contraint de coucher à la housarde enveloppé dans ma roquelaure. Je fus trouvé en cette situation sur une table par Mr *de Hallouai*, général hollandois, qui entra un soir dans mon quartier a l'improviste, dont je fus aussi honteux que si l'on m'avoit surpris en plein meurtre, croyant alors que c'étoit une honte de n'avoir pas seulement un cheval de bât avec un lit. Comme mon embarras étoit visible et que je commençois à vouloir bégayer quelque mauvaise excuse, ce général me dit obligeamment: Allez Monsieur, n'ayez aucune confusion de l'état où je vous ai vu; cela ne vous fait aucun tort dans mon esprit, il seroit à souhaiter au contraire que tous les jeunes gens de votre condition aimassent aussi peu leurs commodités que vous, le service n'en iroit que mieux.

Le deuxième ou le troisième jour on se trouva en présence de l'ennemi, aux environs de Nuys, personne ne douta alors qu'il n'y eût une affaire. Je ne sais pourtant si tout ne se seroit point passé tranquillement sans ce que je vais dire.

On m'avoit posté avec mes mousquetaires dans

un endroit où les François sortant d'un gros village défiloient de l'autre côté d'un chemin creux, si près de nous qu'ils nous saluoient de tems en tems de quelques mousquetades, dont une cassa le ressort de de la gibecière de mon chasseur à deux pas de moi, et une autre blessa à la cuisse le cheval d'un de nos officiers. Ce fut alors que la lettre fanfaronne de Mr. *de Sourdis*, les railleries des chanoinesses et plus encore la mauvaise opinion que notre général avoit de notre corps, me passèrent par l'esprit comme un éclair. Ajoutez à cela l'envie qu'un jeune homme a de se signaler, avec les murmures des mousquetaires qui crioient tout haut que c'étoit une honte, et qu'il falloit être de vrai lâches pour se laisser braver ainsi. Toutes ces choses me déterminèrent enfin à charger l'ennemi, quoique je n'eusse pas d'ordre. Je vous entends, dis-je à mes gens, vous brûlez de combattre, et j'en suis de moitié. Risquons l'affaire, à la bonne heure! mais souvenez-vous, que nous attaquons sans ordre, qu'il y va de ma tête et de votre honneur, qu'il faut par conséquent nous faire massacrer jusqu'au dernier, plutôt que d'en avoir le démenti. Après cette courte harangue je fais marcher, et je me jette dans le chemin creux, que bordoit le régiment *de Castres*, dont nous essuyâmes une furieuse décharge.

Il n'y eut pourtant que mon troisième rang qui en souffrit beaucoup, la plûpart des corps ayant passé par-dessus les deux autres. Cette première décharge tua ou blessa huit mousquetaires et quelques chevaux, dans l'un desquels on trouva jusqu'à 13 balles; mais bon jeu bon retour. Quelque belle défense que fît cette infanterie, nous la rompîmes à la fin. Les grenadiers de ce régiment entr'autres se battirent en dé-

sespérés. Leur capitaine et leurs deux officiers furent pris et Mr. *de Castres* avoua lui-même à l'électeur après le siège de Bonn, qu'il n'étoit réchappé de cette compagnie qu'un sergeant et deux soldats, encore le premier étoit-il blessé au bras d'un coup de pistolet. L'infanterie expédiée, nous tombâmes sur quelques escadrons qui commençoient à se former derrière elle à l'entrée de la plaine. Ces escadrons firent aussi mal, que le régiment de Castres avoit bien fait. Car s'étant renversés les uns sur les autres au premier choc, il se mit parmi eux un desordre et un épouvante terrible, qu'ils se laissoient échapper comme des misérables. Au fort de cette tuerie, mon épée que je croyois à l'épreuve vint à se casser, et je fus contraint de prendre à la hâte celle d'un françois mort, quoique ce fût un très mauvais meuble. J'avois fait crier quartier pour ceux qui jetteroient leurs armes, et qui abandonneroient leurs chevaux. Cela étoit risible et pitoyable en même tems de les entendre dire à l'envie: Eh, Messieurs les hugenots, ne nous tuez point, nous sommes du prêche! Vrai moyen de tout gâter que de donner ce nom aux mousquetaires; mais les pauvres gens croyoient dire des merveilles et que ne fait-on pas pour sauver sa vie? On en épargna un très grand nombre, et même trop. Car un d'entr'eux pour le malheur de beaucoup d'autres, ayant ramassé un fusil cassa les reins d'un mouquetaire *Longgi d'Osarques*, brave officier, et très expérimenti dans le métier. On m'en fit rapport et me remontra, que de garder une si grande quantité de prisonniers dans l'état ou se trouvoient les choses étoit une pitié imprudente et hors de saison, qui pourroit nous devenir fatale. Cette remontrance fut cause, qu'on fit

main basse sur une grande partie. Tout ceci se passa dans un assez court espace de tems, et pendant que nous poursuivions les ennemis, nous les menâmes battants jusqu'à un marais, où il y avoit un chemin couvert d'eau, mais d'un fond ferme, au-delà duquel ils joignirent une couple d'escadrons de leurs gens. Ce fut vis à vis de ce chemin que Mr. ***de Bertillac***, qui habillé de bleu comme les mousquetaires étoit venu jusques-là avec nous sans être reconnu, trouvant l'occasion belle se sauva à notre barbe.

Nous étant reformés au bord du marais, nous fimes signe à ceux qui étoient au-delà, qu'ils n'avoient qu'à nous attendre, et que nous allions à eux; ils firent d'abord bonne mine, mais voyant que nous commençions à nous ébranler, ils baissèrent leurs étendards et se jetèrent à toutes jambes dans des broussailles qui n'étoient pas éloignées. Que fesoit cependant le reste de l'armée, ou pour mieux dire l'armée entière? direz vous. — Il semble effectivement qu'on raconte ici une aventure romanesque, et je craindrois de passer pour hableur, en la rapportant, si la chose étoit moins publique, et si je n'avois pour garants de certitude un bon nombre de gens dignes de foi qui vivent actuellement dans les états du roi et ailleurs. Voici ce qu'elle fesoit, cette armée. Celui qui la commandoit, voyant l'affaire engagée à ne pouvoir s'en dédire, envoya, disons mieux, souffrit enfin que quelque troupes s'avançassent.

Les dragons de ***Dörffling*** chargèrent à pied des grenadiers, qui s'étoient jetés dans des haies, pour favoriser la retraite de leurs gens. Il y eut aussi quelques escarmouches à la barrière du village; je ne sache pas qu'il se passa autre chose, si ce n'est que le

régiment *d'Herfa* *), hollandois de trois escadrons, vint nous joindre dans l'endroit d'où la dernière cavalerie des ennemis s'étoit retirée. Le colonel de ce régiment me dit d'abord, qu'il falloit la poursuivre dans la broussaille. Vous en pouvez tâter, lui répondis-je, chacun à son tour. Pour nous, il me semble que nous en avons assez fait. Dieu a béni jusqu'ici notre entreprise, je ne trouve pas à propos de le tenter en m'engageant dans un endroit, où il pourroit y avoir de l'infanterie. La nôtre est fort loin comme vous voyez, tellement, qu'on pourroit nous mal recevoir, avant qu'elle arrive. Mais me soutiendrez-vous en cas que je sois repoussé? me demanda *d'Herfa.* Je le lui promis, et je lui aurois tenu parole, comme c'étoit mon devoir, mais il ne fut pas nécessaire, car les Hollandois ayant poussé dans le petit bois n'y trouvèrent que des chevaux abandonnés, dont ils firent leur profit. Les François ne s'y étoient pas crus en sûreté et avoient rejoint le reste de leurs troupes, qui se retirèrent avec précipitation au travers de la ville de Nuys.

Voilà en abrégé la rencontre avec Mr. *de Sourdis* sur laquelle il y eut alors certaines conjectures qui ne firent pas honneur à tout le monde. Je passe sous silence plusieurs choses qui regardent cette rencontre, pour ne pas tomber dans une prolixité ennuyante, qui ne convient à aucun ouvrage, à moins encore à des mémoires particuliers; j'en rapporterai seulement une assez plaisante selon moi. Pendant qu'on étoit en bataille, un bon homme de commissaire des vivres, chez qui j'avois logé à Wezel vint me

*) Erfa.

saluer à la tête de ma troupe, justement dans le tems, que nous nous disposions à charger l'ennemi. Moi qui avois toute autre chose en tête que des compliments, ne m'appercevant pas que cet homme étoit encore là, fis marcher sans dire gare. Le commissaire eut beau vouloir s'échapper et tourner à droite et à gauche, il fut entraîné et essuya comme nous le feu de l'infanterie, dont il n'avoit que faire. Il n'en eut que la peur, mais elle fut si violente, qu'il eut toutes les peines du monde pour me le pardonner, s'imaginant que c'étoit un tour que je lui avois joué. Il avoit tort en vérité, je le lui protestai tant de fois et d'une manière si cordiale, que nous redevînmes bons amis, peut-être qu'après tout il me sut bon gré de lui avoir fourni l'occasion de raconter dans sa ville qu'il avoit assisté une fois en sa vie à un exploit militaire.

J'oubliois de dire que lorsque nous commençâmes à marcher, il s'éleva un murmure général dans l'armée. Voilà, crioit-on, les mousquetaires, qui emmènent le pauvre *Dohna* en France.

Terrible chose que cette malheureuse prévention qu'ont tous les hommes contre ceux, qui sont d'une autre nation que la leur. Je dis tous les hommes, et que les François ne se vantent pas d'en être exempts, ils égalent en celà tous les autres peuples, si tant est qu'ils ne les surpassent point. On en verra une preuve ci-après.

Le combat fini, notre général, qui avoit laissé échapper les ennemis par sa démarche lente et équivoque, vint caracoler autour des mousquetaires et leur donna des louanges tant et plus. Elles leur étoient dûes sans contredit, y ayant de ces officiers (le Sr. *de Rocoul* par exemple) qui avoient eu deux chevaux

de tués sous eux, et qui s'étoient signalés d'une manière extraordinaire. Mais que ces louanges partissent du fond du coeur, c'est de quoi je ne voudrois pas faire serment, crainte de me parjurer. Je les croyois si peu sincères que je ne voulois les entendre que de loin. Car sous prétexte d'examiner le nombre de ceux qui manquoient, et de mettre mes gens en ordre, j'étois à la queue du corps quand ce général étoit à la tête, et je galoppois à la tête, lorsque je le voyois revenir à la queue. Avois-je tort ou raison? Je ne sais rien. J'étois piqué et la passion donne rarement de bons conseils. Quoiqu'il en soit, le rusé général s'appercevant fort bien de ma manoeuvre tourna d'un autre côté et m'envoya demander un moment après par le Sr. *de Strosse*, son aide de camp, si, fatigué comme je devois l'être, je voudrois bien faire l'arrière-garde? Il me semble, répondis-je, que c'est mon poste, et j'espère qu'on ne me l'ôtera pas. Mais dites-moi, Monsieur, continuai-je, quelle arrière-garde y a-t-il tant à faire? Ne resterons-nous pas ici? Les François nous ont abandonné deux ou trois villages, qu'on assure abonder de tout. On va dire que nous avons peur et que nous nous sauvons. L'adjudant haussa les épaules, et alla rendre réponse que j'étois prêt à couvrir la retraite avec le corps, que je commandois. Il étoit près de onze heures du soir quand nous arrivâmes à Urding, petite ville de l'électorat de Cologne, aux environs de laquelle on logea l'armée; au retour je trouvais que le général avoit bien voulu m'attendre pour souper, distinction, qui me chatouilla, je l'avoue, et auroit chatouillé tout autre à ma place. Comte *de Dohna*, me dit-il en s'avançant grâcieusement vers moi, j'ai

cru qu'il n'étoit pas juste que je me misse à table sans celui à qui nous devons tout l'honneur de cette journée.

Je crois que je répondis assez mal à ce compliment, n'y ayant rien de si embarassant que de s'entendre louer en face. On s'assit, le repas fut gai, et assaisonné de plaisanteries. Mr. *de Schoening* caustique et malicieux si jamais il y eut homme, me demanda si je ne savois pas, comment s'appeloit certaine cavalerie à parements verds, qu'il avoit envoyé à mon secours. Ces Messieurs, dit-il, ont grand soin de leurs chevaux, car je les ai vus marcher au très petit pas, crainte de les échauffer (notez qu'il y avoit deux ou trois officiers de cette cavalerie à la table). Je répondis que ce n'étoit pas leur faute, si l'ennemi ne les avoit pas attendus, qu'ils avoient pourtant montré leur bonne volonté en le poursuivant dans le bois taillis. *Schoening* fit un souris malin, qui fit rougir ces honnêtes gens, jusqu'au bout des ongles.

Enfin comme il ne tarissoit point sur mes faits d'armes sans me marquer le moindre mécontentement, de ce que j'avois chargé sans ordre (le général n'avoit garde), je lui dis que j'étois charmé d'avoir son approbation et d'avoir contribué quelque chose à sa gloire, puisque c'étoit à lui, comme chef, à qui elle étoit dûe uniquement; que je m'estimerois heureux d'en pouvoir faire d'avantage pour le service de notre maître, et autres choses semblables. Conclusion, l'affaire alloit le mieux du monde jusques-là, mais la relation gâta tout. Il en montra une à Mr. *de Barfus*, qu'il savoit être mon ami, dans laquelle il m'exaltoit jusqu'aux nues. Ce seigneur, qui croyoit la chose bonnement, me conseilla de l'en aller remercier. Mon-

sieur lui dis-je, puisque vous le souhaitez, je veux bien le faire, mais le coeur me dit que *Schoening* nous trompe, vous et moi. J'y fus le lendemain et comme j'entamois mes remerciments, il m'interrompit pour m'assurer, qu'il ne fesoit que son devoir, et qu'en cela et en toute autre chose il espéroit de me forcer à être véritablement de ses amis. Le lien commun de douce violence ne fut pas oublié de ma part, quoiqu'à parler franchement je me défiasse cruellement de sa bonne volonté. Pour m'en éclaircir j'écrivis par un ami qui partoit pour Berlin, au grand-maréchal *de Grumkau*, le priant de me marquer par la première occasion non-suspecte, ce que *Schoening* avoit écrit à l'électeur sur mon sujet? J'eus bien lieu de connoître cette douce violence, qu'on me voulait faire par la copie de la relation que Mr. *de Grumkau* m'envoya, voici l'article qui me regardoit.

„Le comte *de Dohna* a chargé en Croate plutôt qu'en commandant d'un corps distingué." Il y avoit encore par-ci par-là des traits qui n'alloient pas à moins qu'à inspirer à l'électeur que je méritois d'être traité comme le fils de *Manlius Torquatus*. Heureusement mon bon maître n'avoit pas les sentimens de ce rigide, pour ne pas dire barbare Romain. Je fus si outré de cette fourberie, que je me répandis en invectives contre ce général en présence de Mr. *de Barfus* et de quelques autres officiers, et qu'il m'échappa de dire que j'avois chargé en Croate puisqu'on le vouloit, mais que *Schoening* s'étoit gouverné en ..... et quelque chose de pire. Si l'on en veut croire les lettres que Mr. *de Sourdis* produisit pour se justifier à la cour de France, lettres que Mons. *de Tallard* et d'autres m'ont assuré avoir vues; si

l'on en veut croire encore les bruits qui coururent à Berlin et à l'armée sur la conduite que *Schoening* avoit tenue en cette occasion, on trouvera que je n'avois pas tout le tort de m'exprimer ainsi. Les lettres dont je parle, étoient assez claires, et portoient qu'on fesoit bonne mine de part et d'autre sans pourtant en venir aux mains. Cependant le pauvre *Sourdis* en fut la dupe de toutes manières, il eut la honte d'être battu, et ne sera plus depuis.

J'envoyai un petit détail de l'action à mon frère *Alexandre*, qui étoit encore en Pologne, le priant de le montrer à *des Gravelles* qui y étoit allé depuis que l'électeur s'étoit déclaré contre son maître. Il ne le vit cependant point, la cervelle ayant tourné à ce pauvre homme avant que mon paquet arriva. Mais Mr. *de Bethune* à qui on le fit voir, dit après l'avoir lu: Je vous assure que votre frère écrit modestement sur notre perte. Elle a été plus grande qu'il ne dit, mais ajouta-t-il, il falloit des François pour battre des François. Exclamation qui confirme ce que j'ai dit plus haut, que cette nation ne cède en rien aux autres, sur le chapitre de la bonne opinion de son propre mérite. On pourroit même dire sans partialité qu'elle en est mieux pourvue qu'aucune autre. Il n'y a point de règles sans exceptions, et l'on trouve un grand nombre de François raisonnables, qui savent donner le juste prix aux choses, qui reconnoissent que la vertu, le bon sens et la valeur sont de tous les pays. Mais il y en a d'autres, surtout de jeunes gens nouveau débarqués en Allemagne, et ailleurs, qui décrient furieusement leur nation et qui se rendent odieux par leurs manières méprisantes envers des peuples chez lesquels ils viennent chercher du pain pour la plupart.

Vous savez que j'aime les François et que s'il y en a un dans un endroit où je me trouve, je le déterre à coup sûr, et que je cherche à en faire la connoissance pour profiter de sa conversation. L'intérêt que je prends en eux m'a fait suer sang et eau plus d'une fois en les entendant dire sans façon: Ce n'est pas ici la France; quel vilain peuple est ici! Voilà qui sent bien son Allemand! et vingt autres pauvretés qu'ils débitent d'un air de confiance, comme si le reste du genre humain n'étoit rien au prix d'eux. Ces espèces de petits-maîtres attrapent souvent des réponses extrêmement mortifiantes, témoin cet officier qui interrogé à Vienne par un fameux général, de quel pays il étoit? répondit qu'il avoit l'honneur d'être françois. Je ne vous envie pas cet honneur, mon ami, lui dit le général et le planta là. Témoin encore un aide de camp du maréchal *de Schomberg*, qui en lui rendant compte d'une commission, eut l'effronterie de lui dire à lui, qui étoit de race allemande: vraiment cet homme croyoit me duper, il me prenoit apparemment pour un Allemand. Point du tout, répartit brusquement *Schomberg*, il vous prenoit pour un sot, et il ne se trompa point.

Mais laissons cette matière, qui ne signifie rien et qui ne corrigeroit pas ces gens-là, quand même ils viendroient à lire ceci, et puis chaque nation a ses défauts, la nôtre par exemple à celui de n'être pas assez affable aux étrangers, et c'est sans doute ce qui révolte les François qui viennent chez nous, eux qui sont les plus prévenants et les plus hospitaliers peuples, qu'il y ait au monde, envers ceux qui voyagent dans leur pays. Je l'ai éprouvé moi-même et je serai toujours bien aise que ma famille s'en sou-

vienne, et qu'elle leur rende la pareille dans l'occasion- — Reprenons nos affaires, dont les François pour battre les François de Mr. *de Bethune* nous ont écartés.

Avant que la copie de la véritable relation fût arrivée, *Schoening* voulut me tenter de la manière que vous allez voir. Il y a une petite ville, nommée Zons, à quelques lieues de Nuys, qu'il avoit envie de rançonner, pour s'être, disoit-il, un peu trop déclarée pour la France. Si c'étoit là son crime, il y avoit des gens plus rançonnables qu'elle. Il se proposa, je ne sais par quel motif d'y envoyer les mousquetaires. Nous étions même déjà à cheval, lorsqu'on m'apporta l'ordre. Il portoit, qu'on exigeoit de ces mutins jusqu'à mille ducats, dont il y en auroit deux cents pour ma part. L'affaire des juifs étoit trop récente dans ma mémoire, pour que je donnasse une seconde fois dans le panneau; c'est pourquoi je dis à celui qui m'en avoit apporté l'ordre: Je commande le corps des gentilshommes et d'officiers et point des partisans, c'est la garde de mon maître et il ne sera pas dit que de mon consentement elle soit employée à de pareilles choses, et sur le champ je fis mettre pied à terre à ma troupe et la fis rentrer dans ses quartiers.

Si le commandement d'un corps distingué à son bon, il est sujet d'un autre côté à beaucoup d'inconvéniens. Je vous conseille donc à tous mes parents qui embrasseront le service de ne vous point laisser éblouir par ces noms brillants de gardes, de mousquetaires ou autres semblables, estimant mieux pour le profit, l'avancement et la tranquillité, commander de simples fantassins, dragons ou cavaliers, qu'une troupe

de

de distinction; le tout fondé sur mon expérience. Car outre les dépenses que l'obligation de suivre une cour entraîne inévitablement, il est sûr que ces corps sont généralement enviés, et par conséquent haïs, ce qui ne manque jamais d'engendrer des querelles, auxquelles il faut souvent que le chef prenne part bon gré mal gré, qu'il en ait.

J'en vais rapporter deux de cette espèce qui se suivirent bien près. La première arriva le même soir de la rencontre de Nuys à un nommé *d'Usseau*, d'une des meilleures familles du Béarn, alliée même, disoit-on, aux anciens rois de Navarre, petit homme au reste et un peu bossu, mais brave officier. Sa bravoure ne lui servit de rien dans cette occasion et n'auroit pas plus servi à un autre. Son valet, s'étant égaré pendant la marche, *d'Usseau* se jeta en arrivant à Urding dans la première maison, où il trouva place; l'écurie étoit déjà occupée en partie par les chevaux de Mr. *Pl....*, major de Holstein, brave homme aussi, mais de ces gens, qu'on nomme violents, pour adoucir le terme. Le pauvre mousquetaire voulant accommoder son cheval, prit la lampe de l'hôte et laissa dans l'obscurité le major, qui étoit dans un coin et auquel il n'avoit pas pris garde à ce qu'il protesta depuis. Comme il revint de l'écurie, *Pl....* lui demanda fièrement, qui l'avoit fait si hardi que de lui enlever la lumière de devant le nez? J'étois si pressé de giter mon cheval, lui répondit *d'Usseau*, que je n'ai pas fait attention que vous fussiez dans le poële. Après tout, le mal n'est pas grand, et puisque nous nous trouvons logés ensemble, la lampe de l'hôte nous appartient également. Le premier répliqua par des injures grossières, et comme le mous-

quetaire se mit en devoir de s'en ressentir, il fut chargé par les valets et par les palefreniers, qui le maltraitèrent de la manière du monde la plus cruëlle. L'action étoit infame, aussi d'abord qu'elle vint à ma connoissance, en fis-je des plaintes fort amères au général *Schoening*, qui ne m'en parut pas fort touché. Cela m'obligea à m'adresser au major lui-même et de lui dire que depuis moi jusqu'au dernier tambour des mousquetaires il nous avoit tous insultés, qu'ainsi il donne une prompte satisfaction à l'officier battu, qu'autrement il pourroit lui arriver des choses fâcheuses. Il voulut s'excuser, sur ce que le voyant sans valet, il l'avoit pris pour un simple cavalier. Mauvaise excuse, à laquelle on n'eut point d'égard; pour couper court, après bien des allées et des venues, on convint que la première fois que nous monterions à cheval, *Pl*.... paroîtroit à la tête du corps, et que mettant pied à terre il demanderoit pardon à l'offensé premièrement, et ensuite à tous les mousquetaires, en les assurant qu'il n'avoit pas cru, que ce gentilhomme fût leur camarade, sans quoi il ne se seroit pas porté à pareille violence. La chose étoit en cet état et on n'attendoit plus pour l'exécuter, qu'une occasion à pouvoir assembler le corps, lorsque j'eus moi-même prise avec un général Hollandois, ce qui m'ayant fait mettre aux arrêts, rompit toutes les mesures qu'on avoit concertées pour empêcher les mauvaises suites que pouvoit avoir cette affaire. Car ne se trouvant plus personne qui pressât *Pl*...., il reculoit tant qu'il pût, dont mal lui prit quelques tems après.

Voici comment se passa l'autre querelle. Un après-midi, que plusieurs généraux, colonels et officiers majors fesoient leur cour à Mr. *de Schoening*,

Mr. *de Stangenbourg* pria ce général, de ne lui point donner les mousquetaires dans son cantonnement (on comptoit alors d'y entrer) disant qu'il ne s'accommodoit point de ces fichus musiciens, ce furent ses propres termes. Je venois justement de m'asseoir derrière le fourneau pour me reposer un moment. Lorsque j'entendis la demande du personnage, et le joli nom, dont il l'accompagnoit, je sors de mon trou, et ayant abordé *Stangenbourg*, je lui dis: J'entends que vous ne voulez point de nous dans votre quartier, vous auriez dû, Mr., épargner la prière, que vous venez de faire; car je vous signifie que nous ne sommes nullement curieux d'être des vôtres, bien loin de là. A la bonne heure, répondit le Hollandois, un peu décontenancé, à deux de jeu. A deux de jeu soit, répliquai-je, souvenez-vous en. — La conversation ne se poussa pas plus loin pour l'heure, le lieu n'étoit pas propre. Je crus qu'il seroit mieux de l'attendre lorsqu'il sortiroit, mais par hazard ou autrement il s'opiniâtra à ne quitter le général qu'extrêmement tard, si bien qu'ayant tenu pied ferme jusqu'à nuit close, sans qu'il branlât, je fus obligé de remettre la chose au lendemain. Je me promenois sur la place *) pour l'attendre, quand je fus joint par Mr. *de Zoutland* aussi hollandois, qui vouloit à toutes forces m'emmener hors de la ville pour profiter du beau tems. Ecoutez, lui dis-je, vous n'êtes pas un gâte-besogne, je puis bien vous confier que j'attends ici votre *Stangenbourg*, pour lui dire deux mots sur le discours qu'il tint hier à l'égard des mousquetaires. Vous attaquer à cet homme? répondit-il d'un air étonné, savez

*) A Urding.

vous bien que c'est la terreur de toute l'armée et que si je voulois me battre avec le diable, je le prierois d'être mon second.

C'est justement pour cela, repris-je en riant, qu'il faut en tâter, avec tout autre je me serois peut-être contenté du compliment que je lui fis hier, mais je suis bien aise de voir ce que ce fier à bras sait faire. *Zoutland* passant d'une extrémité à l'autre vouloit l'aller appeler de ma part. Je l'en remerciai, mon intention étant d'éviter un duel, et de faire passer l'affaire pour une rencontre. *Stangenbourg* sortit enfin de sa maison, qui donnoit sur la place. Je l'aborde et lui dis qu'il n'avoit pas oublié sans doute les termes offensans, dont il s'étoit servi la veille en parlant des mousquetaires, qu'ayant l'honneur de les commander, je l'avertissois très sérieusement d'en parler dorénavant d'une manière plus convenable, sans quoi on trouvera moyen de l'en faire repentir. Corbleu! répondit-il fièrement, je n'ai pas besoin de précepteur à mon âge, je veux parler comme il me plait. Et moi, dis-je, je vous imposerai silence ou le diable s'en mêlera. Comme il portait alors la main sur la garde de son épée, je lui dis à demi bas; tirez-la, cette menaçante brette, autrement je vous ferois passer par-tout pour un ..... J'avois mes raisons pour lui parler ainsi. Il se trouvoit là des spectateurs, et je ne voulois pas être l'agresseur, s'il étoit possible. Elle se tira à la fin, cette épée terrible, et je me mis en défense de mon côté, mais quelle fut ma surprise quand je vis ce redoutable champion ne me porter que des demi-bottes, et rompre la mesure tout de son mieux. Il recula si bien que trouvant un poteau au coin d'une rue, il tomba à la renverse, jouant des

pieds et poussant des estocades à bras raccourcis en l'air et contre rien; je dis contre rien et bien inutilement. Car je ne le vis pas plutôt en cet état, que je me retirai, pour lui donner le tems de se relever, assez content de lui avoir fait arpenter une partie de la place et lui avoir donné un coup, qui porta apparemment sur un bouton, ayant senti quelque chose de dur qui résistoit à la pointe de mon épée. On le releva, et les épées remises, je m'approchai de lui. Monsieur, me dit-il, vous êtes bien brave, quand vous avez cent mousquetaires qui vous secondent! Croyez-moi, lui répondis-je, ne dites pas cela, pour votre honneur il y a trop de témoins. On dira que c'est la peur qui vous a fait voir ces mousquetaires. Je ne sais, s'il y en avoit de présents autres que deux, qui ont aidé charitablement à vous remettre sur pied, et qui non plus que plusieurs autres officiers, et même de vos troupes, je crois, sont demeurés tranquilles spectateurs de la chose.

Effectivement il n'y eut pas une âme qui mit l'épée à la main hors le même ***Zoutland***, colonel Hollandois, dont j'ai parlé, qui bondissant de joie de voir un de ses généraux aux prises, écartoit la foule de ceux qui auroient eu envie de nous séparer, au moins me le raconta-t-on ainsi après l'affaire finie. Quoiqu'il en soit, Monsieur, continuai-je, il n'y a rien de gâté, et je me trouverai partout où il vous plaira seul à seul ou accompagné de la manière que vous jugerez à propos; mais il faut se dépêcher car je suis sûr d'être mis aux arrêts avant qu'il soit peu. — La réponse fut qu'on y songeroit et comme chemin fesant nous approchions de la porte de la ville, Mons. ***de Tettau*** voyant que plusieurs curieux nous suivoient,

il les arrêta et leur dit: Laissez sortir ces Messieurs, ils ont peut-être à se parler en particulier. Cela n'arriva point et chacun se retira où il voulut. Il y avoit peu de tems que j'étois chez moi, lorsque Mr. *de Franchen*, brigadier dans les troupes de *Zell*, vint me dire, que *Stangenbourg* étoit prêt à me donner toute la satisfaction que je voudrois, mais que l'affaire ayant éclaté, il falloit laisser passer sept à huit jours. Monsieur, lui dis-je, je n'ai aucune satisfaction à demander et j'ai pris celle que j'avois envie de prendre. Si cependant celui qui vous envoie n'est pas content, je suis disposé à me trouver où il jugera à propos, et preuve que je n'ai pas toujours cent mousquetaires à ma suite, je consens que vous soyez seul présent et que vous serviez de second à tous deux. Mais je l'ai déja dit à *Stangenbourg* lui-même, il faut se dépêcher, autrement l'affaire ne se fera point, car je serai indubitablement mis aux arrêts. On ne me l'annonça pourtant que le lendemain, ainsi nous aurions eu du tems de reste, si *Stangenbourg* avoit eu quelque dessein, mais il se tint en repos, j'y demeurai de mon côté. Il étoit naturel, que je m'attendisse à être mis aux arrêts, Mr. *de Schoening* ne pouvant pas faire autrement selon les loix militaires; ma surprise fut seulement qu'il ne l'eût pas fait plutôt. Une autre chose qui me fâche, c'est que je fus arrêté pendant qu'on laissa mon adversaire en pleine liberté. Sur ces entrefaites l'armée fit un mouvement et les généraux logèrent à Nuys, où l'on me donna un quartier à moi seul avec deux officiers, qui avoient ordre de me garder à vue. Sur les plaintes que je fis qu'on m'avoit mis aux arrêts pendant que celui des deux combattans, qui avoit mis le premier l'épée à la

main, étoit libre, Mr. *de Schoening* me fit dire, qu'il n'ignoroit pas les bruits, qui avoient couru sur son compte, qu'on l'accusoit d'avoir été cause de la mort de mon cousin *Théodore*, qu'il ne vouloit pas s'exposer à une imputation pareille à mon égard. Tendresse singulière et un peu à contre-tems, ce me semble.

Pendant que j'étois prisonnier, *Stangenbourg* s'avisa de venir passer dans ma rue avec un grand cortège et d'un air tout à fait insultant. Je priai Mr. *de Creutzberg*, son parent, qui m'étoit venu voir, de lui dire, que s'il étoit encore assez impertinent pour me venir braver après ce qui s'étoit passé, je ferois une sortie sur lui, dont il pourroit se mal trouver, qu'en ayant agi en honnête homme à son égard, il avoit toute la mauvaise grâce possible, de m'insulter aux arrêts; qu'il n'y retournât plus, ou qu'il me forceroit à les rompre, pour m'aller couper la gorge avec lui ou à le charger partout où je le rencontrerois.

Creutzberg ne prit pas trop volontiers cette commission, comme on peut croire, mais enfin étant revenu me voir, il me fit entendre qu'à la vérité il n'avoit pas osé rapporter tout ce que je lui avois dit, mais qu'il m'assuroit que *Stangenbourg* ne repasseroit plus dans ma rue et il n'y repassa plus.

J'écrivis cependant à l'électeur, qui ordonna qu'on me laissât aller à Wezel sur ma parole. J'ai fait réflexion plusieurs fois sur la sottise que fait un homme d'un certain âge, de se mesurer avec un jeune homme; s'il est vainqueur on dit ce n'est pas merveille, et s'il a le malheur d'avoir le dessous on le daube d'importance. On doit ajouter à ceci, qu'on est ravi de voir

un peu rabattre la fierté de ces avaleurs de charettes ferrées, lesquels sous prétexte d'un peu de réputation traitent leurs égaux du haut en bas. Que Mr. *de Stangenbourg* fut de ce nombre, il n'y a qu'à le demander à ceux qui ont servi avec lui, il n'est pas qu'il n'y en ait encore en vie. Il étoit si bien connu sur ce pied-là, et si peu aimé que le comte *de Stirum*, étant à Zütphen avec plusieurs officiers de marque, ils lui demandèrent, quel étoit ce comte *de Dohna* qui avoit eu affaire à leur général *Stangenbourg*. C'est un jeune homme de mes parents, leur répondit-il. Eh bien, buvons à sa santé à rasade dirent-ils unanimement, et ils burent. *Stangenbourg* étoit donc bon officier et brave, j'y consens, mais quand on diroit emporté jusqu'à l'excès, et la plus pernicieuse langue de l'Europe, on ne lui feroit pas grand tort. Il faut pourtant qu'il ait eu bien d'autres qualités, puisque le feu roi *Guillaume* le protégeoit malgré l'aventure *de Loo*. Ce général étoit catholique-romain, zélateur au suprême degré. Disputant avec un ministre qui apparemment le pressoit un peu trop, il se servit d'un argument ad hominem et le renversa sous la table d'un coup de poing. Cependant il n'en fut rien, le roi fit semblant d'ignorer la chose. Belle marque de prudence de sa part! Marque encore que nous ne sommes pas si méchants, que nous dépeignent nos adversaires, et de fait, qu'un général huguenot en aille faire autant à un prêtre en pays catholique. Si on a voulu brûler le pauvre Mr. *de Schomberg* en Portugal, pour une bagatelle, après les services qu'il a rendus à cette couronne, jugez ce qu'on feroit à celui-ci.

Ce Mr. *de Stangenbourg* n'étoit pas heureux en

Dohna. Personne n'ignore les mouvements qu'il se donna après la bataille d'Ehren pour perdre entièrement un général d'une qualité distinguée, plus malheureux que coupable. Mon frère de Ferrassières, qui avoit eu le bonheur de contribuer quelque chose à l'heureuse retraite, que firent les alliés, ne pouvant souffrir qu'on l'opprimât avec tant de passion, dressa une décharge, sur ce qui étoit arrivé et la fit signer à tout ce qu'il y avoit de braves officiers à l'armée. Un jour qu'il étoit à table, *Stangenbourg* lui en fesoit reproche. Il lui répondit avec sa franchise ordinaire: Monsieur, ne fesons point tant les braves. Souvenez-vous de ce que vous me dites, lorsque je vous fis demander des ordres, et vous dire, que nous n'avions plus de poudre; souvenez-vous que vous me répondites en remuant les bras d'un air bien embarrassé: Ma foi comte, faites tout ce qu'il vous plaira, je n'ai point d'ordre à vous donner. Ce que *Stangenbourg* fit de mieux en ceci, est qu'il prit la chose en badinant, et dit que mon frère étoit un Qualebeck *), aussi bien que lui, et qu'il valoit mieux parler de boire. Quatre ou cinq ans après notre affaire, je le rencontrai sur la Vorhout à la Haye. Il ne me dit rien, et je le laissai passer, sans mot dire de mon côté; d'autant plus volontiers qu'on m'avoit averti que je ferois plaisir au roi d'Angleterre, de demeurer tranquille sur son chapitre, et puis qu'avois-je à prétendre de lui? Il n'y alloit rien du mien que je sache.

La campagne étoit déjà avancée et Bonn investie, lorsque je fus élargi entièrement; en venant join- 1689.

*) Mechante langue.

dre l'armée, la curiosité, et peut-être un peu de malice me firent passer à Essen, où après avoir vu l'abbesse ma parente, je demandai si je ne pouvois pas aussi saluer Madame la comtesse *de* S.... mais la signora fut impedita. Elle étoit si honteuse de sa partialité et de ses prédictions, qu'elle se fit malade et ne voulut point paroître. Les dames de Nuys, autre chapitre distingué, furent plus honnêtes. Elles me reçurent parfaitement bien, et me firent le recit des adieux lamentables que Mr. *de Sourdis* et les officiers fesoient en passant sous leurs fenêtres en traversant la ville.

Peu de jours après mon arrivée on eut nouvelle que Mr. *de Villeroi* s'avançoit avec douze mille hommes dans le pays de Luxembourg *). Mr. *de Schoening* qui fut détaché pour aller à sa rencontre, en avoit près de quinze mille, troupes d'élite. Il n'y eut cependant rien qu'une rude corvée pour les mousquetaires, les grenadiers à cheval, et les cadets de Brandebourg, qui sous mes ordres couvrirent presque toujours la marche en allant à la découverte, et en campant sur des hauteurs, quand le terrain le permettoit pour empêcher les surprises. Cette marche dura près de huit jours, pendant lesquels nous aurions appris à nous tenir éveillés si nous ne l'avions déjà su. Notre général voulant faire accroire qu'il avoit grande envie de mordre, me dit un jour que les François avoient un poste auprès de N... qu'il faudroit débusquer pour aller à eux; c'est de la besogne pour vous, ajouta-t-il, mais gare les têtes cassées, car on m'a assuré que leurs retranchements et leurs palissades sont

*) Je crois que c'étoit dans l'électorat de Trèves.

d'une hauteur épouvantable. Eh bien, dis-je, les premiers tués serviront de fascines à ceux qui resteront. Je n'y vois pas d'autre remède, et gasconnade gasconnade et demie!

C'étoit une de la part *de Schoening*. Ces palissades et ces retranchements n'existant à ce qu'on m'assura depuis, que dans son imagination, et il ne les inventoit que pour me tracasser, ce qu'il continuoit de faire en toutes les occasions; à dire vrai, je n'étois pas muet de mon côté, témoin la riposte à la raillerie, qu'il me fit sur la chûte *de Stangenbourg*. Vous avez été bien heureux, me dit-il, qu'il portoit des talons hauts, pour moi si j'avois à me battre contre un homme de votre âge, point d'épées, mais à grands coups de pistolets. Ma foi, lui répondis-je, Votre Excellence n'y gagneroit rien. Eh, où est, je vous prie, l'assez mal-adroit tireur qui n'attrapât votre circonférence même en fermant les yeux. Il étoit effectivement gros comme un muid.

Le comte *Menard de Schomberg* déclaré général de cavalerie en Brandebourg, fut un autre adversaire et un rude adversaire de Mr. *de Schoening*. Il étoit arrivé quelque tems auparavant avec notre électeur, lorsqu'il vint sur le Rhin, pour assiéger Bonn. *Menard*, l'homme du monde le moins politique, fesoit guerre ouverte et traitoit ce général en ennemi partout où il le rencontroit. Les affaires qu'ils eurent ensemble firent grand bruit. Pour moi, je pris le parti que j'avois pris dès les commencements et devins bientôt le zélé partisan du fils comme je l'avois été du père. On m'avoit cependant voulu brouiller avec ce dernier, par rapport à la charge de colonel en chef de mousquetaires, qui me revenoit de droit

par la démission du maréchal, devenu duc en Angleterre. *Schomberg* l'accepta, non sans l'avoir refusée plusieurs fois, afin que cette charge ne passât point en d'autres mains, mais il déclara qu'il m'en laisseroit tout le détail, et tint si bien parole que pendant le peu de tems, qu'il fut à notre service il ne se mêla pas de la moindre chose qui concernât le corps. Ce qu'il y eut de plus marqué dans les différends en question, fut ce qui arriva au retour d'une revue de la cavalerie brandebourgeoise, où par les conseils de Mr. *de Schoening* et *de Dankelmann* l'électeur alla manger chez le comte *de Flodrop* *), honneur qui appartenoit naturellement en pareil cas au comte *de Menard*, comme au seul général de cavalerie, que nous eussions devant Bonn. Il en fut si outré, qu'il ne tint pas à lui, d'essayer si les balles auroient-prises sur le corps du replet général. On le côtoya long-tems, mais il s'étoit mis, tout brave qu'il étoit, en telle compagnie, qu'il n'y eut pas moyen d'en venir aux prises. Le compliment qu'il reçut en mettant pied à terre au quartier du roi, passoit la raillerie. Vous en jugerez. Comme il présentoit un papier au comte *Menard:* que signifie ce billet, lui dit ce-dernier? C'est l'ordre pour huit jours. Apprenez, lui dit *Schomberg*, que là où se trouve l'électeur mon maître, je ne reçois point d'ordre d'un visage comme vous, et le déchira en sa présence. On a accusé le comte d'être violent pour ne pas dire quelque chose de plus. Il faut avouer que l'emportement étoit son grand défaut, mais on peut dire aussi sans flatterie, qu'il avoit en revanche beaucoup de belles qualités. Excellent

*) Wartensleben.

officier de cavalerie, ferme et de sang froid dans l'action, généreux, loyal ami, sentant son homme de qualité en tout ce qu'il fesoit, et surtout rigide au suprême degré pour ce qui regardait le service, même avec ses meilleurs amis. J'avois l'honneur d'en être certainement. Cependant un jour qu'il demandoit un officier d'expérience et de bravoure reconnue, pour une certaine expédition, et que je lui proposois en riant un Mr. *de Perredon*, qui se vante, ajoutai-je d'avoir eu dans une chaude mêlée trente-deux coups de pique, sans compter un coup de pertuisane, le général de cavalerie fronça le sourcil et me fit connoître par ses regards que badinage sur semblable matière n'étoit pas de son goût. En parlant du comte *Menard*, je me souviens d'une chose qui arriva à *Amsterdam* au printems de cette année, si je ne me trompe. Ce seigneur demandant un service à Mr. *de Grumkau* en eut une réponse un peu brusque: mal endurant comme il étoit, il vint me trouver et me dit, que si j'étois son ami, je devrois le montrer en allant faire un compliment de sa part au ministre. Ce compliment n'étoit pas extrêmement poli; Monsieur, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne fasse pour vous, hors ce que vous me demandez. Le tout pour vos propres intérêts. Songez-vous bien, je vous prie, que celui à qui vous m'envoyez est chargé d'un détail prodigieux qui le rend distrait et chagrin. A peine se souvient-il peut-être que vous lui avez parlé, tant on l'accable de toutes parts. Il est votre ami, j'en suis garant et je parierois qu'à la première occasion, il vous fera amitié comme si de rien n'étoit. *Menard* eut bien de la peine à se rendre et voulut aller lui-même brusquer le grand maréchal. Par bonheur il

n'en fit rien. Je dis par bonheur, car ce que j'avois prédit arriva effectivement. Le lendemain au sortir de table, Mr. *de Grumkau* vint le tirer familièrement par la manche pour lui faire voir une espèce de boisson qui réjouissoit la cour, et cela avec tant de cordialité et si éloigné de toute affectation que *Schomberg*, qui rechignoit un peu au commencement, comprit enfin, qu'il avoit bien fait de laisser passer 24 heures. Cela ne gâte jamais rien, à moins que ce ne fut une affaire, où l'homme est absolument lézé, au quel cas il me semble, qu'il vaut toujours mieux l'expédier sur le champ, s'il est possible. A l'égard des démêlés que *Menard* et moi avions avec le général *de Schoening*, je n'en parlerai plus, et me contenterai de dire, qu'ils ne finirent que par les arrêts qui furent ordonnés à ce dernier, pour avoir mis l'épée à la main contre Mr. *de Barfus*, à la sortie desquels il demanda son congé, et entra au service de Saxe.

Laissons donc là *Schoening* pour la dernière fois et venons au siège de Bonn, mais avant d'en rapporter les particularités, il sera nécessaire de remonter un peu plus haut.

1689. L'électeur mon maître qui fesoit ce siège après avoir emporté le fort de Bruël et canonné la place pendant quelque tems, avoit été obligé de faire trois détachemens de son armée dès le mois d'Août. Un pour Mayence que les alliés assiègeoient alors, l'autre pour les Pays-bas, et le troisième fut celui de 15000 hommes dont j'ai parlé tout à l'heure. Ces circonstances furent cause qu'il fallut se contenter de bloquer Bonn, en attendant une meilleure occasion. Le duc *de Lorraine* battoit cependant Mayence

tout de son mieux. On sait la résistance qu'y fit le marquis ***Duxelles.*** Elle fut si opiniâtre pendant les premières semaines que l'électeur commençoit à s'en allarmer, puisque de la réduction de cette place dépendoit en quelque sorte celle de Bonn. Il avoit effectivement sujet de le faire, se voyant à la veille d'échouer à la première entreprise d'éclat qu'il avoit tentée en personne. J'étois dans de violentes inquiétudes, m'a-t-il avoué depuis, et je priois Dieu de bon coeur un soir à ma fenêtre qu'il ne me laissât point recevoir un affront, quand on vint m'annoncer un courier du duc ***de Lorraine.*** A peine après l'avoir fait introduire, osois-je ouvrir la lettre, et lui demander de quoi il s'agissoit? Tant j'avois peur de recevoir de mauvaises nouvelles. Il me tira de peine en m'apprenant d'abord que Mayence étoit rendue. Jugez de ma joie! — Ne vous imaginez pas, mes enfans, sur ce que je viens de rapporter touchant l'électeur, que ce prince manque de bravoure et de fermeté, il a donné des preuves du contraire plus d'une fois, tant dans sa jeunesse en combattant aux côtés du feu électeur son père, qu'au siège dont nous parlons à-présent, où il ne s'exposoit que trop. Comme il fit un jour entr'autres, qu'allant reconnoître avec une très petite troupe, il s'avança si près qu'il pensa être enveloppé. C'est ce que Mr. ***Castres*** nous apprit et confessa que l'électeur ne devoit son salut qu'à l'esprit de terreur et d'étourdissement, qui sembloit s'être repandu sur les troupes françoises pendant cette campagne. Les inquiétudes de mon maître avoient un tout autre fondement. La saison s'avançoit et quoique notre détachement l'eût rejoint, son armée n'étoit pas assez nombreuse pour s'opposer à l'ennemi, qui

menaçoit de secourir la place, ce qu'il auroit pu exécuter si Mayence avoit tenu plus long-tems. Ajoutez à ces raisons que Bonn étoit bien munie et que *d'Asfeld* qui y commandoit étoit un très brave homme et savoit parfaitement son métier.

L'électeur fit sommer ce gouverneur le lendemain qu'il eut reçu la nouvelle de la reddition de Mayence; *d'Asfeld* à qui on l'avoit fait signifier en même tems parlementa, mais ses propositions étoient si peu raisonnables que l'électeur les rejeta hautement, préférant l'intérêt public à la gloire d'emporter la place sans le secours de troupes que le duc *de Lorraine* lui promettoit. Elles arrivèrent le 24 Septembre, huit jours après qu'on eut couvert la tranchée dans les formes. Notre cavalerie et nos dragons leur cédèrent le poste de Creutzberg qu'ils occupoient et s'établirent à Rhindorff. Le duc *de Lorraine* se rendit lui-même au siège le 26, où après avoir visité les travaux commencés, ils résolurent, l'électeur et lui, de presser vivement l'attaque, où l'on employa le reste du mois, et les premiers jours de l'autre à perfectionner les ouvrages et à élever des batteries pour ruiner les dehors de la place en quoi consistoit la force principale. On y réussit assez bien pendant 4 à 5 jours, qu'on battit en brèche. Enfin on conclut le 9 d'Octobre à donner l'assaut au chemin couvert et à la demi-lune. On destina les troupes brandebourgeoises avec quelques Hollandois et Münstériens à cette expédition, pendant que les impériaux feroient une tentative sur l'ouvrage à corne. Nos mousquetaires qui de même que ceux de la France suivoient à pied et à cheval selon l'occasion furent choisis pour commencer l'attaque avec les grenadiers à cheval, compagnie

pagnie distincte, mais attachée à notre corps. On nous joignit les cadets, la plupart François, jeunes gens de la meilleure volonté du monde, comme ils la firent bien voir à cette attaque. J'eus le commandement de la première troupe et Mr. *de Nasmer* *) celui de la seconde. Avant que l'affaire commençat une personne qui me touchoit de fort près me demanda, pourquoi étant le plus ancien et pouvant choisir, je choisissois précisément un poste, où l'on ne doutoit point qu'il n'y eût une mine. Je suis de chair et de sang, lui répondis-je, et je ne fais point ceci par bravade, le ciel m'en préserve, mais puisque la chose s'est présentée ainsi par hazard, il en sera ce qui en plaira à Dieu. Ce fut aussi sur ces entrefaites qu'un ami m'ayant demandé combien je prenois d'argent en poche, pour me faire donner quartier en cas de malheur; que pour lui il avoit cent louisd'or, qu'il destinoit à cela; je vous en félicite, mon cher, lui dis-je, vous en aurez le cou cassé un peu plutôt, on se travaillera pour vous avoir et par jalousie, ceux qui n'auront rien eu vous brûleront la cervelle. Pour moi, je laisse tout mon butin à une de mes soeurs, qui est au camp avec son mari; si j'en reviens, elle me le rendra; si j'y demeure, je suis bien aise qu'elle en profite. D'ailleurs je songe à bien vendre ma peau, et point à l'acheter.

L'heure venue, il me fallut bon gré malgré endosser ma cuirasse, que l'électeur avoit choisie parmi ses meilleures, et comme elle se trouva trop courte, il m'en fit prendre une du margrave *Philippe*. Quand je dis bon gré malgré, ce n'est pas que je ne fusse

*) Natzmer.

très sensible à cette bonté de mon maître; mais je savois bien qu'à un homme à pied et qui doit agir, la cuirasse est un meuble incommode et souvent funeste, aussi fut-ce la première chose que je fis, après avoir sauté dans le chemin couvert, de m'en débarrasser. On la retrouva le lendemain dans le fossé, et comme les armes de Brandebourg étoient dessus, on l'apporta à l'électeur qui me gronda un peu, mais cette gronderie n'avoit rien que d'obligeant pour moi. Vers les trois heures je marchai avec ma troupe, et m'avançai sur le glacis. Après la première décharge que nous fîmes, Mr. *du Puy* qui commandoit sous moi, se jeta ventre à terre, comme à dire vrai, c'étoit l'ordre; mais la mine me venant en pensée, je ne trouvai pas à propos d'en faire autant, et criai: Debout, Monsieur, nous risquons ici plus que vous ne pensez, où est l'honneur; où est l'honneur brandebourgeois. Le pauvre officier qui certainement ne manquoit pas de bravoure, et qui avoit cru bien faire, se releva, et en se relevant reçut un coup de fusil à la tempe, qui le renversa roide mort.

Les mousquetaires cependant, les cadets et quelques grenadiers, moi à leur tête franchirent la palissade, se jetèrent dans le chemin couvert, où après quelque résistance, ils firent plier ou taillèrent en pièces tout ce qui se présenta devant eux, ils sautèrent ensuite dans le fossé, emportèrent la demi-lune, et se logèrent sur la contrescarpe.

Tout ceci ne se passa point, ainsi qu'on peut croire sans que j'y courusse de grands risques. Je me souviens de ceux-ci entr'autres. Le premier fut dans le chemin couvert, où, me trouvant séparé d'une partie de mes gens par une coupure, je vis venir à

moi un grand homme à cheveux noirs, armé d'une faux à revers, lequel ne promettoit rien de bon. Heureusement mon fusil n'étoit point déchargé, et me rappelant par hazard ce qui m'avoit sauvé à Bude, je couche en joue cet homme et le culbute comme un sac. Sa troupe le voyant par terre, prit l'épouvante et gagna aux pieds.

L'autre péril étoit plus grand et pensa me coûter la vie ou la liberté. M'étant acharné mal à propos à poursuivre quelque fuyards dans le fossé je me trouvai quasi seul contre la muraille où deux soldats françois me firent tête, et vouloient arracher mon fusil, vide pour lors, et dont j'avois pour surcroît de malheurs faussé la bayonnette: je le disputai long-tems et fus enfin contraint de le jeter et de me saisir d'un esponton, dont je me défendis jusqu'à l'arrivée de mes gens. Outre ces soldats il vint là deux officiers qui me demandèrent quartier dans un tems, où j'aurois eu besoin de le demander moi-même, si ces Messieurs n'avoient pas eu perdu la tramontane. Parmi ceux qui me vinrent joindre, je remarquai un de nos cadets françois, fort jeune encore, mais très bien fait, qui se battoit comme un lion. Je me nommais à lui, le priant de me venir voir quand l'action seroit finie, et que j'aurois soin de le faire récompenser selon son mérite. Ce pauvre gentilhomme n'est jamais venu, marque infaillible qu'il fut tué par la suite, sans quoi il n'auroit pas manqué une si belle occasion de se faire connoître.

Je puis dire que j'en fus vraiment affligé et que je l'ai regretté plus d'une fois. Je dois aussi rendre ici justice au prince *d'Anhalt Zerbst*, qui nous avoit suivi comme volontaire, et qui fit des merveilles à

cette attaque, de même qu'au pauvre baron *de Tettau*, mon bon ami, qui y fut tué en fesant parfaitement son devoir.

Les mousquetaires et les cadets souffrirent beaucoup. Cela n'est pas étonnant, nous n'y perdîmes cependant d'officiers supérieurs du corps que le major *du Puy*, qui fut tué sur le glacis comme on vient de le dire, et le Sr. *de St. Bonnet* qui ayant voulu à toutes forces suivre la troupe *de Nasmer* en qualité de volontaire y fut blessé à mort; son vrai nom de famille étoit *Vignoles*. Il avoit servi en Candie à la tête d'un régiment françois, avoit fait quelques campagnes en Hongrie et s'étoit acquis partout la réputation de brave homme et de bon officier. Malgré le différend, qui étoit entre nous pour l'ancienneté, je proteste en bonne conscience que je fus très sensible à sa perte. Il mourut le lendemain de l'action après que nous nous fûmes reconciliés ensemble dans une visite que je lui rendis.

Mr. *d'Assfeld* qui avoit été blessé à l'attaque de la demi-lune demanda à capituler. Quelques généraux vouloient qu'on ne le reçut qu'à discrétion, mais notre électeur, estimateur du mérite en la personne de ses ennemis mêmes, lui accorda tout ce qu'il pouvoit raisonnablement espérer. Ce prince ayant même appris que la blessure étoit dangereuse, lui envoya *Gervail*, notre chirurgien-major, très habile dans son art, qui après l'avoir vu, jugea qu'il n'en reviendroit pas. Ce gouverneur effectivement ne vécut que quelques jours encore. J'entrai deux ou trois fois en ville par ordre de l'électeur pendant qu'on parlementoit, et je fus un de ceux qu'on employa à la capitulation qui
1689. fut signée le 11. C'est alors que je fis connoissance

avec le marquis *de Castres*, qui s'étoit jeté dans la place avec les débris de son régiment, et que j'appris de lui les particularités dont on a parlé ci-devant.

La prise de Bonn termina la campagne des alliés et on songea de mettre les troupes en quartier d'hyver. Comme le comte *Menard de Schomberg* avoit demandé la démission de tous ses emplois en Brandebourg pour aller joindre le duc son père en Angleterre, l'électeur me conféra le commandement en chef des mousquetaires, et y ajouta la croix de générosité. Mon brevet de colonel fut expédié à Clèves le 20 d'Octobre et conçu dans des termes fort obligeans. Après le préambule usité dans toutes les chancelleries d'Allemagne, l'électeur avoit fait ajouter, que connoissant parfaitement mon zèle pour son service, dont j'avois donné des marques en diverses occasions, singulièrement au dernier assaut de Bonn, il m'accordoit pour commencement de récompense la charge de colonel, commandant en chef ses gardes, grands-mousquetaires, grenadiers à cheval etc.; que voulant me marquer plus particulièrement son affection électorale, il vouloit et prétendoit qu'en ce commandement je ne serois dépendant que de sa personne seulement et ne prendrois l'ordre que de lui, ou d'un général en chef à qui il en donneroit commission expresse en cas d'absence. Cette distinction ne fut pas ce qui me fut le moins agréable, étant bien aise de n'être plus exposé à dépendre de quelque général comme celui dont on a tant parlé plus haut.

L'électeur ne se contenta pas de ces témoignages de son affection, il me choisit encore pour aller féliciter de sa part l'électeur de Cologne sur son heureux rétablissement dans ses états; spécifiant dans mes

lettres de créance, qu'il avoit cru ne pouvoir envoyer personne qui lui fût plus agréable que celui qui avoit tant contribué à éloigner l'ennemi de ses frontières et à reduire Bonn dans l'obéissance de son maître légitime.

Les courtisans s'empressèrent comme à l'ordinaire à me féliciter sur cet envoi, qui me seroit sans doute, disoient-ils, aussi lucratif qu'honorable. *Dankelmann* entr'autres m'offrit d'avance dix mille francs du présent que j'allois recevoir, peut-être savoit il qu'on ne le prendroit pas au mot, aussi répondis-je, que tout pauvre gentilhomme que je fus, ce n'étoit point le présent qui me chatouilloit, mais bien l'honneur que mon maître daigna me faire en me donnant cette commission préférablement à tant d'habiles gens, qu'il avoit en sa cour. Je partis pour Münich, où *Joseph Clément* s'étoit retiré, en attendant les événemens de la guerre, qui devoit décider de son électorat. Venant de la part d'un ami et d'un libérateur, je ne pouvois manquer d'être bien reçu, et *Joseph* me fit toutes les caresses imaginables; après la première audience je fus régalé magnifiquement comme cela se pratique ordinairement en pareil cas. Ma négociation ne consistant qu'en compliments et en protestations d'amitié de la part de mon maître, elle ne fut pas de longue haleine, et j'eus tout le tems de visiter ensuite ce qu'il y avoit de meilleur à la cour de Bavière, une des plus polies et des plus galantes de l'Allemagne sous l'électeur qui régnoit alors surtout, prince très galant et d'une politesse achevée. A propos de galanterie; je ne sais si après ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage touchant les intrigues amoureuses, j'oserois rapporter, ce qui me vient présente-

ment en mémoire? Tout coup vaille, comme je n'en parlerai qu'en passant, je ne crois point manquer par là à ma parole. Il y avoit à Münich une comtesse *Canossa*, belle personne, à qui je fis un peu plus la cour que je n'aurois dû, pour me concilier la bienveillance d'un certain gros seigneur, qui ne trouva nullement bon que j'allasse sur ses brisées. Comme le droit des gens me mettoit à l'abri de toute vengeance éclatante, ce seigneur n'en put prendre d'autre que de me battre froid, d'emmener la dame à Augsbourg, et de ne la renvoyer à Münich, que lorsqu'il sut que j'en étois parti. La pièce d'écriture s'en étant mêlée, et soit qu'on eût surpris mes lettres ou que la comtesse les eût sacrifiées, je fus tout surpris, de recevoir un paquet où toutes ces lettres étoient par morceaux avec un billet anonyme, qui m'avertissoit sérieusement de ne plus écrire. Je montrois ce billet étant à Augsbourg à Mr. *de Sanfred* et *de Semionis*, deux chambellans de l'électeur, qui ayant reconnu la main du donneur d'avis me dirent en riant: Croyez-nous, comte *de Dohna*, nous savons d'où vient le billet, laissez-là cette intrigue, crainte d'accident en toute autre chose. Celui qui vous écrit, est la personne du monde la plus raisonnable, mais sur cet article il n'entend raillerie avec qui que ce soit. Profitez-en! — J'en profitai en effet avec d'autant plus de facilité que je n'avois pas le coeur extrêmement pris et qu'il n'y avoit guères eu dans mon fait que de l'envie de m'amuser chemin fesant. Cependant malgré ma déférence je ne fus gràcieusement reçu du *D*...., que lorsque j'allai prendre congé de lui à Augsbourg. Vous partez donc? me dit-il d'un air gai. Oui, répondis-je, demain sans faute. A la

bonne heure, je vous souhaite un heureux voyage, et vous prie d'être toujours de mes amis. — Mais il faut encore dire un mot de Münich, d'où la comtesse *Canossa* nous a écarté. J'avois tout lieu d'être content des honnêtetés que j'y recevois des courtisans, hors qu'à chaque fois que je souhaitois de voir l'électeur de Cologne, on vouloit que je demandasse une audience expresse, chose dont je n'ai jamais été fort friand. Je venois d'ailleurs d'un pays où les gens de quelque distinction pouvoient voir le maître tous les jours à toute heure sans aucune cérémonie. Mon caractère en vérité me sembloit en exiger ici, et en auroit exigé effectivement en toute autre occasion, mais comme j'ai dit ci-devant, n'étant chargé que de compliments et m'en étant acquitté une fois pour toutes, je ne croyai pas qu'il fût nécessaire de faire tant de façon pour souhaiter un bon jour. Je remerciai donc, disant que je n'avois prétendu faire ma révérence que comme serviteur et ancien vassal de la maison de Bavière, et non comme envoyé de Brandebourg. Cette rigidité d'étiquette fut cause que je ne vis plus l'électeur de Cologne jusqu'à mon départ, qu'en public et confondu avec le reste des courtisans. Il me distinguoit cependant toujours, et me fesoit l'honneur de me parler souvent. Un jour qu'il étoit dans un ajustement de velours rouge, mi-partie d'ecclésiastique et de séculier, il me demanda ce qui me sembloit de son équipage. Il vous paroit singulier sans doute et je le trouve aussi moi-même, mais que ne fait-on pas pour posséder un archevêché et quelques millions de rente. Racontez ceci à mon frère de Brandebourg et faites-lui la description de cet habillement, je suis sûr qu'il en rira.

Après un séjour de quelques semaines, je pris

mon audience de congé, qui se passa en remercimens et en protestations d'amitié tant pour mon maître que pour ma personne en propre, ensuite de quoi vint le présent accompagné de grandes excuses. Monsieur, me dit ce prince, recevez ceci comme une foible marque de ma bonne volonté. Je sais que c'est peu de chose pour un homme comme vous, mais je vous prie d'avoir égard à la situation de mes états, dont je n'ai pas encore tiré une obole. Ce présent consistoit en son portrait garni de diamans, valant environ douze cents écus. *Dankelmann* se seroit trouvé furieusement loin de compte, si j'avois pris sa proposition à la lettre, quoiqu'à dire vrai je ne me fusse pas attendu à une gratification si modique.

Je ne laissai pas de la recevoir avec toutes les démonstrations de reconnoissance possibles. Il n'en fut pas de même de l'électeur mon maître, auquel il fallut bien montrer ce présent quand je fus de retour. Généreux et magnifique en tout, il le trouva si mince et en fut si piqué qu'il me proposa de l'acheter à un prix infiniment au-dessus de la valeur, de me laisser le portrait et de se servir des mêmes diamants pour mettre autour du sien, enfin d'en pouvoir régaler à son tour le comte *de Koenigsegg*, qui devoit partir dans peu de Berlin pour s'en retourner à Cologne. Monseigneur, lui dis-je, lorsqu'il me fit cette proposition, vous me faites trop de grâce. J'aime l'argent autant qu'on puisse l'aimer raisonnablement, mais si j'ose le dire à Votre Altesse Electorale, quelle idée donneroit ceci de moi à la cour de Bavière, et que diroient ici mes ennemis qui ne manqueroient pas de le savoir? Ils publieroient que j'ai mendié ce voyage pour pur intérêt, et que m'en trouvant la dupe, je m'en suis plaint pour m'en faire dédommager.

Partant de Münich, je pris ma route par Augsbourg, curieux de voir la diète extraordinaire que l'empereur *Léopold* y avoit envoyé dans la vue de faire élire son fils aîné roi des Romains et prendre avec les états de l'empire des mesures convenables, pour repousser les efforts de la France, qui se préparoit fort et ferme à prendre sa revanche des mauvais succès de sa dernière campagne. *Joseph* fut élu et on mit à cette diète de très beaux plans sur le papier qui ne furent pas tous exécutés, comme cela arrive lorsqu'il y a tant de têtes qui se mêlent d'une affaire. Deux frères *de Dankelmann*, qu'on commençoit à Berlin d'appeler le Grand, avoient eu le crédit de se faire nommer ministres plénipotentiaires à cette illustre assemblée. Je ne sais s'ils remplissoient mieux leurs autres devoirs; mais je sais bien que leur table ne répondoit pas bien à la magnificence toute royale dont s'est toujours piqué notre commun maître. Il ne le savoit pas sans doute, ou si cela lui étoit connu, sa tendresse pour le frère favori lui fesoit fermer les yeux sur une chose qu'il auroit aigrement reprise dans un autre. Je dis encore que s'il a su la chose, ce n'a point été par mon canal, tout mon ennemi déclaré que fût leur frère. Je ne me serois jamais pardonné, si j'avois pris une vengeance aussi basse.

Mes amusements à Augsbourg étoient quelques parties de jeu, et à voir des entrées publiques. Il s'en fit une entr'autres aussi croustilleuse que j'en ai jamais vue d'un prince de la maison *de B....* Il étoit dans un vaste carosse entouré de glaces, ce qui fit dire aux railleurs que ce duc *de B....* avoit fait son entrée dans une lanterne. J'allai aussi de tems en

tems voir manger l'empereur, ce qui me procura l'honneur d'être salué du duc *de Lorraine*, qui mangeoit ordinairement avec lui. Ce prince auquel j'avois été présenté à Bonn par l'électeur, m'ayant reconnu, mit sa main droite sur sa cravatte en baissant gracieusement la tête de mon côté, ce qui m'attira nombre de regards et de civilités. J'avoue que cette petite distinction de la part de ce grand homme me fut infiniment agréable. C'est la dernière fois que je le vis, étant mort subitement quelques semaines après; perte considérable pour l'empereur et pour tous les alliés, pouvant dire qu'il étoit aussi redouté des ennemis qu'il étoit chéri du soldat dont il étoit le père. Je fus en mon particulier très affligé de sa mort, que bien des gens crurent avoir quelque cause extraordinaire, comme si les héros ne pouvoient pas mourir de mort naturelle aussi bien que le reste du genre humain.

L'élection faite et sentant qu'il y auroit dans peu une cérémonie fatigante à laquelle je serois obligé d'assister par bienséance, je résolus de l'éviter en partant au plus vite, n'étant pas d'humeur de grossir le cortège et de suivre le char de Mr. *de Dankelmann*. Je fis la sourde oreille à leurs invitations et feignant de les prendre pour de simples civilités, je leur dis adieu et me rendis en diligence à Berlin. Le frère en faveur parut fâché de ce retour imprévu et me demanda assez fièrement, pourquoi je n'étois pas resté à Augsbourg? Monsieur, lui dis-je, l'argent commençoit à me manquer, et je n'avois aucun ordre précis de mon maître, de prolonger plus long-tems mon voyage. Excuse dont il fallut qu'il se contentât voyant que l'électeur ne m'en fesoit pas plus mauvaise mine, et qu'il m'avoit reçu avec sa bonté ordinaire.

On dira que je n'étois guère politique de choquer ainsi le tout puissant à la cour, peut-être qu'on aura raison, peut-être aussi avois-je les miennes pour ne plus plier servilement sous ce ministre. Quand je le nomme tout-puissant à la cour, je dis vrai, puisque tout le crédit résidoit alors en sa personne. Si Mr. *de Grumkau* se soutenoit encore un peu, c'est qu'on avoit besoin d'un homme aussi étendu qu'il l'étoit pour le maniment des finances et à bien d'autres affaires qui passoient la capacité *de Dankelmann*. Cela parut visiblement après la mort du premier et on s'en apperçut mais un peu tard. Je recueillis du moins de mon peu de complaisance pour les frères envoyés à Augsbourg, que le grand maréchal dont je viens de parler se désabusa par-là d'un soupçon qui n'avoit pas laissé de m'être désavantageux. Il m'avoua que sur certains rapports et sur quelques unes de mes démarches, il m'avoit cru changé à son égard, et dévoué sous main à son antagoniste; que piqué de mon inconstance, il s'étoit opposé à l'envie que l'électeur avoit eue, de me donner le commandement en chef des mousquetaires, ou tout au moins de m'en accorder les appointements d'abord après le départ du duc *de Schomberg;* qu'il m'avoit fait tort et qu'il m'en demandoit pardon. Ce furent ses propres termes, qu'à l'avenir il s'emploieroit à réparer sa faute au double et à me procurer tous les avantages qui dépendroient de lui. Il m'avoit bien fait tort effectivement de me croire capable d'une infidélité pareille envers un homme que j'aimois véritablement, envers un homme que j'avois regardé dès mon arrivée en Brandebourg, comme un second père. Si je ne la commis pas cette infidélité, ce ne fut pas manque qu'on ne m'en fit

plus d'une fois la proposition d'une manière indirecte. *Dankelmann* n'avoit point dédaigné et il ne dédaigna pas même après la dernière offense, qu'il prétendoit avoir reçue de moi, de me faire solliciter d'être de ces amis, et que je m'en trouverois bien. Je répondis à Mrs. *de Wenne* et *du Roset*, deux de ses confidents, qui m'en parlèrent l'un après l'autre que Mr. *D*.... me fesoit plus d'honneur qu'à moi n'appartenoit, qu'étant si peu de chose au prix de lui, une pareille recherche ne pouvoit que m'être fort agréable; que je n'étois pas assez ennemi de ma fortune pour refuser l'amitié d'un ministre accrédité, en la personne duquel je respectois infiniment celle de mon maître, qui l'avoit trouvé digne de sa confiance et de son estime; qu'en toutes les occasions où mon honneur et la conscience me le permettoient je ferois tout mon possible pour lui donner des marques, que j'étois son serviteur.

Mais ce n'étoit pas là le compte du dit sieur, il auroit voulu, et ces Messieurs me le firent fort bien entendre, que j'entrasse à pur et à plein dans sa cabale, et qu'ayant le bonheur d'être souffert de S. A. E. je lui rapportasse fidèlement ce qui pouvoit passer contre lui dans ces conversations familières, où il se doutoit bien qu'il se glissoit souvent des mots à son désavantage. En un mot et pour parler sans détour il n'auroit pas été fâché que je lui eusse servi d'honnête espion. Beau métier pour un homme de ma sorte! aussi dis-je tout net aux deux émissaires, que j'étois surpris qu'eux, qui vouloient être de mes amis se fussent chargés de me faire semblables propositions. J'ignore ce qu'ils rapportèrent à leur patron, mais je sais bien que depuis ce tems-là jusqu'à sa disgrâce il n'a cessé de me faire tout le mal qu'il a pu.

Je me défendois de mon côté le moins mal qu'il m'étoit possible, et si l'on ne le débusqua pas dès lors, ce ne fut pas ma faute. Je me souviens sur cela d'avoir été employé à plus d'une négotiation qui ne tendoient point tout à fait à affermir son autorité. Comme je ne m'étois mêlé en aucune façon dans le ministère et par conséquent moins suspect, j'étois plus propre qu'un autre à ménager certaines entrevues fort fréquentes alors entre plusieurs autres personnes distinguées, qui supportoient très impatiemment le joug impérieux de ce ministre.

1690. Pendant que tout ceci se passoit, l'électeur fesoit ses dispositions pour son voyage de Prusse, où il n'avoit pas été depuis son avènement au trône. La cour partit pour Königsberg vers la fin du mois de Mars, et moi qui avois obtenu permission de ne la pas suivre, allai joindre les grands-mousquetaires à Soest en Wesphalie, et cela pour être à portée d'aller voir plus souvent et plus commodément ma cousine, sur laquelle j'avois des vues qui réussirent par la suite. Vous comprenez bien que je veux parler de feu votre mère. Elle étoit alors auprès de la comtesse régente *de la Lippe*, sa soeur, à Detmold, dont Soest n'est pas fort éloigné. C'est ce qui me détermina à m'y rendre plutôt que d'aller en Prusse, quoique ma présence à la cour, dans les conjonctures dont je viens de parler me fût fort utile; mais j'avois envie de me marier, et cet intérêt l'emporta sur tout autre. Ce mariage avoit été projeté dès le vivant de mon père, qui m'avoit dit que je lui ferois plaisir, si je m'attachois à cette nièce. Il ne fut pas difficile de me le persuader, y étant naturellement porté, tant par l'extrême tendresse que j'avois eue pour ses deux

frères tués devant Bude, que par l'estime singulière que je fesois de sa personne. Vous savez combien elle la méritoit, mais passons là-dessus et ne renouvelons pas mes douleurs et les vôtres. J'en remets le récit abrégé au tems préfixe, c'est à dire après la campagne qui ne fut à proprement parler qu'une demi campagne pour nous autres. Les mousquetaires aussi bien qu'une partie des troupes brandebourgeoises étoient encore dans leurs quartiers, lorsque la bataille de Fleury se donna le premier Juillet 1690. L'échec que les alliés reçurent en cette occasion, réveilla leur zéle pour la cause commune.

L'électeur de Brandebourg revenu de Prusse après avoir reçu l'hommage de ces provinces, envoya ordre au corps de ses troupes, qui étoit à portée, de se mettre incessament en marche vers les Pays-bas; il vint lui-même joindre ce corps sur la route, et je l'escortai jusqu'à Bruxelles avec les mousquetaires. De-là ce prince se rendit à Notre-Dame de Hall, où il s'aboucha avec le marquis *de Guaffanaga*, afin de prendre des mesures sur ce qu'il y avoit à faire, pour s'opposer au maréchal *de Luxembourg*, et l'empêcher s'il étoit possible de profiter de sa victoire. Ce fut pendant cette conférence que Mr. *de Grumkau* qu'on avoit laissé dans l'antichambre, car *Dankelmann* avoit soin de le mortifier tant qu'il pouvoit, et de l'éloigner de tous les conseils; ce fut pendant cette conférence, dis-je, que ce ministre me dit: On est à présent à délibérer là-dedans d'affaires bien importantes. Il s'y complotte de belles choses, j'en suis sûr. *D*.... pour se faire valoir promet monts et merveilles, des diversions, des sièges. Tout cela ne lui coûte rien, mais l'argent, où se trouvera-t-il? Il faut

qu'il passe par mes mains. Je connois nos forces, je vous prédis qu'il ne se fera ni siège ni autre chose de ce que l'on projette. Vous m'en direz des nouvelles à la fin de la campagne. — La prédiction ne fut que trop vraie, on ne fit rien. Heureusement le maréchal de *Luxembourg* pour des raisons qui n'ont jamais été bien connues, ne profita guère mieux de ses avantages.

D'abord après cette conférence, les troupes brandebourgeoises joignirent les Hollandois à Notre-Dame de Hall, d'où l'électeur à la tête de toute l'armée, alla se poster à Lonbèche. On y demeura jusqu'au décampement général, sans qu'il s'exécuta rien de considérable. Pendant que l'armée étoit en cette situation tranquille, le pauvre mousquetaire, qui avoit été maltraité à Urding environ un an auparavant, ne l'étoit guère. Je lui fis dire sous main de chercher sa satisfaction, qu'autrement il n'y avoit plus moyen que je le souffrisse dans le corps. Telle est la malheureuse et bizarre coutume qui met un gentilhomme ou un officier dans l'alternative de s'exposer à perdre la tête, en violant les défenses du prince, ou à perdre ce qu'il a de plus cher au monde, c'est l'honneur. *Dusseau* ne demandoit pas mieux, que de faire son devoir en honnête homme. La difficulté étoit d'y parvenir d'une manière à ne pas se mettre la corde au cou. Voyant cependant que la chose traînoit trop, il résolut d'attendre son antagoniste, lorsqu'il reviendroit de prendre l'ordre au quartier du roi. La chose réussit; quoique *P*... fut accompagné de son adjudant *), il lui fit mettre le pistolet à la main, il y

*) Aide-major.

eut plus : l'adjudant se met de la partie et le mousquetaire essuya le feu de l'un et de l'autre avant que de tirer, l'ayant manqué tous deux, il eut le bonheur de casser le bras au major. Ce fut par-là que finit le combat, après lequel *Dusseau* vint m'en rendre compte. Je lui conseillai de se mettre à l'écart dans les troupes espagnoles jusqu'à ce qu'on vit le train que prendroit l'affaire. Elle causa d'abord des plaintes violentes, et on ne voulut pas moins que de la faire passer pour un assasinat. Instruit de ce qui en étoit, je dis qu'il falloit faire examiner la chose selon les loix militaires, et que s'il y avoit ombre d'assassinat, je serois le premier à prier l'électeur de châtier exemplairement le mousquetaire en personne si on pouvoit l'attraper, ou de le flétrir publiquement et à toujours, si l'on ne pouvoit mieux, mais ajoutai-je parlant à l'adjudant qui soutenoit fort et ferme, que son major avoit été assassiné, je suis surpris que, brave officier comme vous voulez l'être, ne vous soyez pas mis en devoir de l'en empêcher? Moi, Monsieur, répondit l'adjudant, j'ai tiré mon coup sur votre mousquetaire, et le major le sien avant qu'il eût tiré lui. J'en suis très aise, répliquai-je, Messieurs, m'adressant aux officiers présents, souvenez-vous que *Dusseau* a assassiné seul un major et son adjudant, et qu'ils ont commencé à lui lâcher chacun un coup de pistolet. Il se fit un éclat de rire qui démonta l'aide-major. L'électeur fut averti de tout. Le major garda son bras cassé, c'est tout ce qu'il en eut. Mais pour l'exemple ce prince me dit, qu'il ne trouvoit pas à propos que le mousquetaire revînt dans le corps, et qu'on le recommanderoit ailleurs, ce qui fut fait. Il eut par les bons offices de l'électeur une compagnie dans les troupes de Savoye

et garda pour surcroît de grâce sa paye de mousquetaire encore plus d'un an. Tellement que ce gentilhomme qui effectivement n'avoit pas le moindre tort ne perdit rien au change.

Il étoit arrivé quelque tems auparavant une aventure moins sanglante que celle de *Dusseau*. La voici: On avoit joint aux mousquetaires plusieurs officiers à la demi-paye et comme je me fesois un plaisir d'aider ces Messieurs en tout ce qui se pouvoit faire, j'avois permis à quatre d'entr'eux de s'acheter une vieille patraque de chaise pour voiturer leurs personnes et leurs petits équipages plus commodément et à moins de frais. Ces officiers, tous chasseurs, et craignant d'ailleurs les surprises, avoient fait des espèces de creneaux aux quatre coins de la calèche pour y pouvoir passer leurs fusils, ce qui lui avoit fait donner le nom de redoute. Un jour de marche, les équipages arrêtés dans un défilé arrêtèrent la colonne. Le bon général *Doerfling* qui avoit accompagné l'électeur en campagne se trouvant pour lors à la tête des mousquetaires, en envoya un, savoir ce qui empêchoit de défiler. Il rapporta que c'étoit cette diable de redoute qui avoit culbuté. Une redoute! s'écria le vieux routier qui ne demandoit qu'à jouer des couteaux, une redoute! allons Messieurs, pied à terre! il faut l'emporter l'épée à la main! J'eus mille peines, car je riois à larmes et plus je riois, plus ce général prenoit son sérieux. Je fis un plat de l'histoire à l'électeur, qui s'en divertit beaucoup; c'est ce qui lui arrivoit souvent, lorsque je lui racontai les tours que les mousquetaires se fesoient entr'eux et les saillies impayables de ceux des provinces voisines de la Garonne, dont il y en avoit bonne quantité. . . . . .

L'équivoque de la redoute me fait souvenir d'une autre assez risible. Un françois réfugié, nouveau venu, se présenta au grand commissaire, et postula de l'emploi. Le ministre le voyant bien mis et point mal fait, lui demanda à quoi on pourroit l'employer? Monseigneur, lui répondit-il, je voudrois bien d'une place de maître d'école. Maître de camp, Monsieur, lui répliqua le grand-commissaire qui avoit mal entendu, je suis fâché que cela ne se puisse pas; nous avons tant de gens à pourvoir, qu'il n'y a pas moyen de vous accorder ce poste, (il vouloit dire un poste équivalent, car le nom de maître de camp en Brandebourg n'est pas usité) mais si vous voulez vous contenter d'une place de capitaine à la suite des grands-mousquetaires, en attendant mieux, je vous la donne. L'homme, qui n'étoit pas sot, contrefit le modeste, et l'accepta. On me l'endossa donc, mais moi qui n'avois pas tant de choses en tête que le grand-commissaire, examinant un peu mieux le personnage, je découvris la méprise. Eh bien, mon ami, lui dis-je, pour la rareté du fait, je ne dirai rien, ne voulant pas vous ôter un pain que le hazard vous a donné, mais je ne prétends pas, que vous restiez à la suite du corps. Je vous ferai donner une pension raisonnable, que vous irez manger où bon vous semblera, et que le ciel vous bénisse.

Avant de finir cette campagne je dirai un mot d'une affaire qui auroit pu avoir de fâcheuses suites pour moi, si je n'avois pas eu le meilleur maître du monde. L'électeur badinant un jour avec sa canne, me fit extrêmement mal à une jambe. J'eus l'imprudence de m'en plaindre un peu trop haut, et quoique je ne perdisse pas entièrement le respect, il est

certain que je m'emportai plus fortement que je n'aurois dû. Il en fut si outré, qu'il me suspendit sur le champ de tous mes emplois, et il avoit raison. Je ne laissai pas de venir le lendemain faire ma cour; mais en bas et en souliers, comme un homme qui n'étoit plus rien. Ce prince en fut touché et daigna en venir aux explications avec moi. Je me jetai à ses pieds, lui demandai mille pardons, et il m'accorda ma grâce; cependant il me dit, que puisque j'étois si sensible, il abjuroit désormais toute badinerie avec moi. Si cela est, Monseigneur, répliquai-je, je supplie Votre Altesse Electorale de m'ôter une seconde fois mes charges. J'aime mieux les perdre que de sentir chaque jour ce reste d'une juste punition, que m'a attirée mon imprudente vivacité. L'électeur eut encore la bonté de me passer cet article, et de me promettre en m'embrassant, qu'il en agiroit avec moi comme par le passé.

Souvenez-vous, mes enfans, de ne jamais badiner avec plus grands que vous, et d'être plus modéré que que je ne fus en cette occasion, étant très dangereux de s'exposer au courroux de ceux qui nous gouvernent, ne fut ce que pour de simples badineries.

L'électeur ayant su que les articles de mon mariage s'étoient réglés par lettres et par mes parents en mon absence, voulut que je partisse pour Detmold, d'autant plus qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on entreprît plus rien avant la séparation de l'armée, dont on parloit déjà. Il me fit même la grâce de me promettre, qu'il honoreroit mes nôces de sa présence. Si cela n'arriva point, c'est qu'il reçut des nouvelles alors que le roi d'Angleterre avoit repassé la mer, sur quoi il forma le dessein de s'aboucher avec ce monarque. Cette entrevue à la vérité ne se fit que l'hiver sui-

vant; cependant elle fut cause que l'électeur changea de résolution à l'égard de mes nôces, dont je fus très mortifié.

Lorsque j'eus la permission de partir, je passai à Bruxelles, où j'avois fait venir de Paris plusieurs galanteries pour ma promise. Ces rubans et ces dentelles coururent grand risque aussi bien que moi au passage d'une petite rivière près de St. Tron, qui étoit extrêmement grosse. Je résolus pourtant de passer, car outre qu'il ne fesoit pas sûr de prendre une autre route à cause des partis, un homme de 25 ans amoureux n'aime pas le retardement. Le nommé *du Vivier* mon valet de chambre, brave garçon si jamais il en fût, si jeta le premier dans l'eau, la cassette aux galanteries sur la tête. Je le suivis au hazard de ce qu'il en pouvoit être, arrivai à Mastricht, trempé de la belle sorte, de là je me rendis en diligence à Detmold, où le nôces se célébrèrent trois semaines après.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE DOHNA.

TROISIEME PARTIE.

1690. Je ne fus pas long-tems tranquille auprès de ma nouvelle épouse. Dans le même paquet où Mr. *de Grumkau* m'envoyoit la permission de l'électeur pour passer outre à mon mariage, il mandoit de ne pas m'endormir trop long-tems dans les plaisirs; qu'il alloit cependant travailler de son mieux à me faire avoir la survivance du gouvernement de Cüstrin, qu'avoit eu autrefois mon beau-père, qu'il tâcheroit d'y faire joindre l'aubaine de la maison de feu mes cousins *de Vianen*, où loge aujourd'hui le gouverneur de Berlin, et cela pour me dédommager de ses négligences passées. Je reçus les mêmes assurances par une seconde lettre, que m'apporta un courrier qu'il me dépêcha en passant avec l'électeur qui alloit à la Haye; il me pressoit par cette lettre de le suivre promptement, et qu'il espéroit de me marquer par des effets réels qu'il étoit sincèrement de mes amis. Plein de

ces belles espérances, je prends la poste pour joindre l'électeur en chemin, s'il étoit possible. Mais quels furent mon étonnement et ma douleur, lorsqu'en arrivant à Wezel, j'appris pour première nouvelle que le grand-maréchal avoit été trouvé mort dans son carosse, le jour que la cour avoit passé par cette ville.

Tout ce qu'il y a de plus accablant s'empara de mon esprit en cette cruelle conjoncture. Je perdois un ami chaud et sincère, qui quoiqu'il ne fût plus à ce haut point de faveur où il avoit été sous *Frédéric Guillaume*, ne laissoit pas d'avoir encore du crédit et de tenir en bride *Dankelmann*. Je me voyois donc par cette perte en butte aux mauvais offices de ce dernier sans plus avoir personne au conseil pour le parer. Quelle bizarrerie dans ma destinée, disois-je. Pendant que Mr. *de Grumkau* a pu faire quelque chose pour moi, des soupçons mal fondés l'en empêchent et lorsqu'il est tout de foi et qu'il travaille de bonne foi à me rendre service, la mort l'enlève. Ceci me mena à des réflexions plus sages et cessant de me plaindre, je reconnus que s'appuyer sur le bras de la chair est un triste soutien et je répétai avec beaucoup de consolation les premiers versets du pseaume 146.

Je résolus ensuite de suivre l'électeur à la Haye et de lui découvrir naturellement les sujets de chagrin qu'on me donnoit. Ce prince me reçut le plus obligeamment du monde et même d'une façon un peu comique, c'est à dire avec de grands éclats de rire que lui arrachoit une petite badinerie, qu'il avoit fait en me voyant entrer. V. A. E. me reçoit en riant, lui dis-je, c'est pour moi bien de la grâce et de la joie, je ris aussi, mais si j'ose le dire ce n'est que du bout des lèvres. J'ai l'âme remplie d'amertume, me trou-

vant dans la fâcheuse alternative de quitter le service de V. A. E. ou bien de m'abîmer de dettes et de me mettre à l'aumône. Vous avez eu la bonté de me donner un bon emploi, qui ne me rapporte rien, n'ayant pas plu jusqu'ici à vos ministres de m'en faire toucher les appointemens; et selon les apparences, ils n'ont guères envie de le faire à l'avenir. Je n'ai osé vous importuner plutôt là-dessus, mais la nécessité m'y oblige.

Quoi! me dit l'électeur étonné, on vous retient les appointements de colonel des grands-mousquetaires depuis plus d'un an que vous l'êtes et cela à mon insu? Allez *Peter*, j'y vais mettre ordre.

Il fit effectivement appeler *Dankelmann* sur le champ, et lui lava la tête d'une manière qui me merveilla, étant accoutumé d'entendre mon bon maître parler à ce ministre rogue avec une espèce de ménagement, qui m'a révolté plus d'une fois. Pour celle-ci il n'en fut pas de même, *Dankelmann* surpris au dernier point de cette fermeté, fit le chien couchant, s'excusa le moins mal qu'il pût, promit de me faire payer, et tint parole.

Il le falloit bien pour contenter le maître; mais il me la garda bonne dans l'âme. A parler franchement je m'y attendois, cependant il n'y avoit point de milieu, et il falloit que je perdisse ce qui me revenoit légitimement ou que je m'attirasse par mes plaintes un surcroît d'inimitié de la part de ce ministre vindicatif.

Pendant que les puissances délibéroient à la Haye sur les opérations de la prochaine campagne, les courtisans se divertissoient tant qu'ils pouvoient à l'opéra, aux promenades et aux jeux. J'en prenois ma part

comme les autres. Par exemple, étant allé un soir à l'opéra sans permission, l'électeur me fit mettre à mon retour à table, quoiqu'on y fût déjà depuis long-tems, et ayant fait apporter un grand verre, il me fit boire nombre de rasades par punition et une entr'autres à la prospérité des états généraux des provinces unies. Comme je commençois à être de bonne humeur, je dis que je la voulois boire de tout mon coeur, mais m'adressant à un de ces Messieurs, qui étoient présents, j'ajoutai que c'étoit au moins à condition qu'il feroit en sorte qu'on aboliroit le passage-geld. Cet honnête seigneur, qui n'entendoit pas raillerie, prit la chose à la lettre, et se fâcha tout de bon, disant que cette demande étoit ridicule, que le passage-geld étoit établi de tems immémorial. — Plus il se fâchoit plus on rioit et ce fut une petite farce, qui divertit l'électeur quelques minutes, mais il la fit cesser en disant à ce Monsieur que son chambellan n'avoit eu autre intention que celle de badiner, ce qui appaisa la querelle prétendue. Quelques jours après nous resolûmes nous autres chambellans, de régaler notre maître à Schevening. Le repas fut assez beau et on y but si largement que Mr. *de* .... prit la peine de se laisser tomber dans un grand feu de tourbe, le vin ayant produit un tout autre effet que celui de le fortifier. Par bonheur il étoit tombé à la renverse, et il se trouva des gens assez charitables, assez forts et assez de sang froid. Il falloit tout cela pour ne lui pas laisser entamer la peau, mais ce qui la couvroit et qu'on appelle culottes d'un beau velours noir, fut fort endommagé. Les malicieux firent mettre dans le billet de dépense: Item: pour dédommager un seigneur qui a brûlé son habillement du milieu, tant de

florins. On peut bien croire que cela fut vu de l'électeur. Au fort de ces divertissements je songeai à m'esquiver pour retourner à Detmold; on ne s'en étonnera pas, pour peu qu'on se souvienne que je n'étois marié que d'environ deux mois. La difficulté étoit d'obtenir la permission, cependant après bien des prières, sur lesquelles j'eus plus d'une raillerie à essuyer, je l'obtins, mais d'une manière assez équivoque, car j'étois à peine sorti que l'électeur me fit chercher pour venir boire le thé avec lui dans l'intention, à ce que me dit celui qui vient de sa part, de révoquer le congé. Heureusement cet homme étoit de mes amis. Je le priai de dire, qu'il ne m'avoit point trouvé, et qu'il falloit sans doute que j'eusse rencontré une barque prête. Mon dessein étoit bien de rendre la chose véritable par la première du lendemain, si une violente gelée n'avoit glacé tous les canaux cette même nuit. Je fus donc obligé de prendre un chariot à la hâte pour me rendre à Amsterdam. Mais voici une autre disgrâce! Deux heures après mon arrivée en cette ville, l'électeur y survint avec toute sa cour. Adieu le congé, si le prince ou quelque mal intentionné m'eussent découvert. Que faire? Prendre le parti de se tenir clos et renfermé du mieux que je pourrois et de partir au plus vîte à quelque prix que ce fût. C'est ce que je fis. Tant de précaution à me cacher et l'empressement d'avoir des chevaux, firent soupçonner à mon hôte que j'avois quelque mauvaise affaire par-devers moi. Pensée qui ne fut point favorable à ma bourse. Je fus vivement étrillé et traité à l'Amsterdammoise, si jamais il y eut homme. Ce fut bien pis en partant; comme je n'osois me montrer pour bien me mettre au fait

des choses, mon voiturier me dit, qu'il falloit commencer par payer onze ducatons de passage-geld. Un plus crédule que moi se seroit imaginé peut-être que c'étoit une juste punition d'avoir osé faire la proposition de l'abolir. Quoiqu'il en soit je le payai, trop content de pouvoir promptement venir à mes fins, c'est à dire de m'éloigner. J'avois fait marché avec ce corsaire de voiturier pour une somme exorbitante, afin qu'il me rendit le même soir à Deventer, il me le promit, bien intentionné de n'en rien faire, cela étant, je crois, impossible avec les mêmes chevaux. Mais se fiant sur sa prévention, qu'un criminel comme il pensoit que je fusse, n'oseroit se plaindre, il topa à tout; il fit plus: lorsqu'étant en chemin, je voulois le presser d'aller un peu plus vite, il me répondit tout plat, que je n'avois qu'à m'accorder. J'en fus si choqué qu'arrivant à Amersfort, je portai mes plaintes au maître des postes et bourguemestre en même tems, de l'insolence du personnage, et lui demandai, si pour 4 chevaux on étoit obligé de donner onze ducatons de passage-geld? — Qu'on dise ce qu'on voudra de la dureté avec laquelle on traite les étrangers en Hollande, il est pourtant vrai, qu'il y a bonne justice quand on a le tems, et qu'on veut se donner la peine de la demander au magistrat. Le mal ne vient proprement que des particuliers, qui se fient sur ce qu'un voyageur ne négligera pas ses affaires pour une bagatelle, et qu'en attendant ils le peuvent rançonner à plaisir. J'eus tout lieu d'être satisfait du bourguemestre en question. Car ayant fait venir l'homme et ayant confronté ses raisons avec les miennes, il lui fit enchaîner son chariot, et m'en fit donner un autre jusqu'à Deventer pour un prix

assez modique. Le surplus des ducatons qu'on me fit rendre ayant été employé à cela, je fesois fouetter de mon mieux, lorsque je joignis une voiture à peu près comme la mienne, qui alloit assez lentement; on auroit peine à croire que dans cette voiture appelée communément Bolder Wagh, étoit un de ... prince du saint empire romain et de plus feld-maréchal des armées de l'empereur. Ne le confondons cependant point avec un autre de la même maison. Celui que je rencontrai avoit acheté le bâton en fesant nourrir gratis quelques régiments dans les terres, et n'avoit pas, quoiqu'il fût âgé pour lors de soixante ans, montré beaucoup de son savoir-faire. Ce n'étoit point sa faute: pourquoi ne l'employoit-on pas? Cet illustre m'ayant reconnu, fit arrêter sa voiture; ce qui me donna occasion de lui demander, s'il me vouloit faire l'honneur de prendre place dans la mienne, qui me paroissoit plus commode. Il y consentit à condition que son fidèle conseiller seroit de la partie. Ces conseillers sont des meubles assez inutiles à la plupart de ces petits souverains d'Allemagne, qui souvent n'ont rien sur quoi ils ayent besoin de conseil, ou qui se conseillent assez eux-mêmes en prenant leur caprice pour règle unique de leurs actions. Cependant afin de soutenir noblesse, ils ne marchent jamais sans un ou deux de ces sages, sans quoi ils se croiroient degradés de leur rang. Ce conseiller me parut homme de bon sens, n'approuvant pas l'équipée de son maître, qui avoit aussi voulu être de l'assemblée des puissances confédérées a la Haye; et dans la conversation il lui dit tout net, qu'il auroit mieux fait de demeurer chez lui que de se tant fatiguer et

de dépenser de l'argent mal à propos dans un voyage qui n'aboutissoit à rien.

Le maître de son côté soutenoit sa thèse et en moins de deux heures il me conta tant de fariboles et fit tant de projets ridicules, que je commençai à me repentir de m'être engagé de ce seigneur. J'étois dans ces pensées lorsqu'il plut à notre voiturier de nous renverser dans un ruisseau. Le *P*... qui avoit la droite, tomba dessous, son conseiller après et moi dessus. J'aurois ri de tout mon coeur, si je n'avois craint que l'Altesse, qui étoit fort replet ne se fût cassé le cou. J'avois beau lui demander, s'il s'étoit blessé, il ne me répondit rien. Je me relevai le premier. On releva aussi la dite Altesse après quelques peines, et il en fut quitte pour s'être un tant soit peu froissé les côtés et mouillé les habits. C'est ici que l'on peut dire, qu'à quelque chose malheur est bon. En fesant excuse au prince de ce que j'étois la cause innocente de sa chûte, puisque si je l'avois laissé dans sa voiture, cela ne lui seroit point arrivé, je m'avisai d'ajouter que je n'avois pas fait réflexion en lui fesant l'offre, que j'étois le plus malheureux homme du monde en voyage, et que je ne savois pas en avoir jamais fait un seul sans avoir versé trois ou quatre fois au moins. Ce bon seigneur se le tint pour dit, il me remercia et se remit dans son chariot, lorsque nous fûmes arrivés à Deventer, dont je ne fus nullement fâché.

Il n'y avoit guères plus de trois semaines que j'étois à Detmold, quand je reçus un exprès avec ordre d'aller joindre les grand-mousquetaires, qui étoient partis d'Emmeric, où ils avoient leurs quartiers, pour

marcher vers la Flandre. Le roi de France avoit mis le siège devant Mons dès le 15 du mois de Mars. Nous joignîmes l'armée au-delà de Halle, où nous restâmes jusqu'à la reddition de Mons après laquelle on renvoya les troupes dans des quartiers. Nous eûmes les nôtres dans un pays assez bon, et où assurément le corps ne fit pas mal ses affaires, par le grand nombre de sauve-gardes, qu'on me venoit de demander de tous côtés à cause de la langue.

Bien des gens croyoient que j'en empochois au moins les deux tiers, et je le pouvois sans faire tort à personne en quelque manière, mais je proteste et nombre de mousquetaires qui vivent encore, peuvent l'attester, que je n'en ai jamais voulu prendre un sou. Je ne suis rien moins qu'ennemi des profits légitimes, mais j'ai toujours cru que tout ce qui sent le moins du monde l'exaction, n'est pas de ce nombre, et que ces sortes d'acquisitions ne portent pas bonheur. Mr. le comte *de la C.* qui commandoit un corps de troupes de ce côté-là, fut extrêmement surpris quand il apprit que je fesois partager les sauve-gardes par chambrées, il m'avoua franchement, que s'il avoit su que je n'en profitois rien, il auroit mis bon ordre, qu'on ne se servoit pas des mousquetaires comme on fesoit partout, qu'il auroit pris un certain district pour ses troupes, et qu'assurément ce n'étoit qu'à ma considération qu'il ne l'avoit pas fait. Je le remerciai beaucoup et m'apperçus que les hommes ne pensent pas tous également sur le même sujet.

L'armée étoit déjà rassemblée que nous étions encore dans ces quartiers d'où Mr. *du Hamel* m'envoya au roi d'Angleterre pour recevoir ses ordres. Il étoit enfermé dans son cabinet, lorsque j'arrivai, et je fus

plus que deux heures, à attendre qu'il sortît. Je vis là une chose qui me paroissoit encore un peu extraordinaire en ce tems-là, mais avec laquelle j'ai eu occasion de me familiariser depuis. C'est que parmi ceux qui se trouvoient dans l'antichambre, il y avoit tels gens à qui on avoit fait bien des honnêtetés chez mon père, qui ne firent pas semblant de me connoître, entre autres un ministre . . . comme on l'appeloit et un duc *de* . . . . J'étois encore dans mon coin fort isolé, lorsque le roi sortit: il s'avançoit vers ces Messieurs dont je viens de parler, quand m'ayant apperçu il tourna court, fesant le tour d'une grande table de réfectoire. Il me fit l'honneur de me venir approcher; vous voilà donc, comte *de Dohna*, me dit-il, et les troupes brandebourgeoises, quand viendront-elles? ajouta-t-il en riant, il me semble que vous vous trouvez bien dans vos quartiers. — Je lui exposai ma commission, et après qu'il m'eut dit que nous devions nous mettre en marche incessamment, il eut la bonté de s'informer de toute la famille et de se plaindre d'une manière obligeante de ce qu'on ne lui avoit pas notifié la mort de feu ma mère. Je répondis à tant d'honnêtetés avec toute la soumission et la reconnoissance qu'elles méritoient. Ce fut pour lors, à qui me fesoit caresses et ministre *N.* et le duc ne furent pas des derniers. Que les hommes sont fous. Quoiqu'il en soit, mon petit coeur nageoit de voir ces fiers mortels, qui feignoient un quart d'heure auparavant de ne pas me connoître, me faire la cour. Ce fut bien pis quand le marquis *de Montpouillan* s'étant avisé de dire que je ressemblois à ma grand-mère, le roi répondit: Sa grand-mère et la mienne étoient soeurs, ainsi je puis bien le savoir. Enfin j'eus tout lieu d'é-

tre satisfait de la réception de cet illustre prince, qui me retint à diner. Milord *d'Albemarle* toujours attentif à plaire au roi fit une chose que je n'ai jamais oubliée et qui fut le commencement d'une amitié, qui a duré long-tems. Comte *de Dohna*, me dit-il, je connois les Anglois, vous aurez une mauvaise place à la table, pour prévenir cet inconvénient je vous cède la mienne. Je me flatte que personne n'osera vous la prendre, acceptez-là. Je l'acceptai, et j'eus la satisfaction d'être auprès du roi, qui me questionna sur plusieurs choses: ayant su aussi que j'étois venu sans escorte, il me gronda fort, et voulut m'en donner une. Je l'en remerciai très humblement, et ne voulus point l'accepter, dont je pensai me trouver mal, car je n'avois pas fait deux lieues que je vis paroître sept cavaliers, qui ne me prognostiquoient rien de bon. C'étoient de ces honnêtes Messieurs, qu'on nommoit alors qu'atulas, plus dangereux que des partis ennemis, car ils détroussoient sans miséricorde et fesoient quelquefois pis. Si j'avois eu le génie de mon frère de Ferrassières, je n'aurois pas eu peur. Il avoit trouvé le secret d'apprivoiser ces biletres, et il s'est tiré plus d'une foi de leurs pattes en fesant semblant de se prêter à leurs manoeuvres. Vous n'êtes pas payés, Messieurs! leur disoit-il, il faut que tout le monde vive, et je ne trouve rien de blâmable en ce que vous faites; si j'étois plus riche, vous auriez d'avantage, voilà deux, trois ou quatre pistoles, selon qu'il avoit d'argent en poche: quand vous feriez le diable à quatre, vous n'y gagneriez rien, et vous courriez risque, d'être mal dans vos affaires, si je me plaignois, et que vous fussiez reconnus, au lieu qu'en

qu'en acceptant ce petit présent volontaire, vous venez à vos fins sans aucun danger.

Pour moi qui n'ai jamais aimé à capituler avec de tels personnages je résolus d'en venir aux extrémités plutôt que d'en être la dupe. La crainte des railleries après le refus que j'avois fait d'une escorte eut sa bonne part à cette résolution. Le valet de chambre, dont j'ai parlé plus haut, étoit avec moi et un laquais à cheval, sur qui je pouvois compter. Voyant par la démarche des qu'atulas, qu'ils avoient dessein de me couper, car deux avoient pris les devants pour gagner un petit bois où nous devions passer, j'ordonnois à mes deux domestiques et à un paysan qui me servoit de guide, de marcher à quelque pas de distance, le pistolet bandé dans la fonte; je gardai pour moi l'arrière-garde en même posture, et comme ces cavaliers vinrent assez près de moi pour leur parler, je leur dis, en montrant mon pistolet en état qu'ils n'auroient pas si bon marché de ma bourse, qu'ils se l'étoient imaginé, que je croyois voir leur dessein, mais que le premier, qui s'aviseroit de m'insulter en seroit payé sur le champ, qu'enfin leurs camarades, qui croyoient nous couper trouveroient aussi à qui parler. Eux me cotoyant, et moi me tenant sur mes gardes, je ne sais ce qui en seroit arrivé si en passant par un champ de blé nous n'eussions trouvé un parti des troupes de Hesse, qui s'y reposoit. Je fus fort soulagé à dire vrai, lorsque j'eus reconnu l'officier qui commandoit ce parti, à son écharpe, car outre la perte que j'aurois faite on m'auroit cruellement timpanisé de n'avoir point voulu prendre d'escorte, et ceci me fut un avis au lecteur pour n'être plus si téméraire à l'avenir. Ces cavaliers qui m'a-

voient tenu des discours fort insolens, et qui n'attendoient sans doute, que l'entrée du bois pour m'attaquer, se trouvèrent vraiment pris comme dans un blé. Il fallut mettre pied à terre bon gré mal gré et sur ma déposition l'officier s'en saisit et les mena au prévôt. Ils étoient du régiment *de Haudemond*, le colonel me fit faire de grandes excuses et m'envoya demander le lendemain ce que je voulois qu'il en fît; la pitié me prit, étant certain que la misère obligeoit ces gens à faire le métier qu'ils fesoient, et j'obtins leur grâce. Je reviens à mon voyage du jour précédent.

Délivré du péril des qu'atulas je passai par une abbaie à la porte de laquelle étoit un gros garçon de moine bien nourri, qui me demanda honnêtement, si je ne voulois pas me rafraîchir, cela signifioit vider quelques bouteilles de vin de Champagne ou de Bourgogne, c'est ce qu'il m'expliqua; je ne buvois pas alors entre les repas, et je m'en trouvois bien, ainsi je remerciai et passai outre, mais je remarquai chemin fesant que cette abbaie derrière laquelle étoit une très belle prairie avec de l'eau étoit tout ce qu'il falloit pour y camper un petit corps de troupes. Elle étoit distante outre cela de manière à y pouvoir arriver commodément le lendemain, ce que nous fîmes. Le moine de la veille, qui je crois étoit le procureur de la maison, m'ayant reconnu, me dit: mon cher Monsieur! si j'avois su hier, ce que vous nous gardiez, je vous aurois offert au lieu de vin, telle paire de gants, que vous auriez détourné l'aubaine qui vous arrive. Il se trompoit beaucoup. Pareilles paires de gants ne m'ont jamais tenté aux dépens du service de mon devoir. Vous y êtes, con-

tinua-t-il, mais je vous avertis que vous n'y resterez pas long-tems. Le drôle nous tint parole, il envoya en diligence à Mr. le général *Topfs*, leur patron, et pour cause, qui nous fit envoyer ordre vers minuit de décamper à la pointe du jour. Ces moines cependant nous régalèrent très bien en vins et en gibiers, ces Messieurs tenant une belle et nombreuse meute: c'est la seule chose qui me fit regretter de n'y pas séjourner, étant alors passionné pour la chasse.

Nous joignîmes la grande armée a Granley, c'est là que tout le camp fut mis en allarme une nuit par l'aventure que je vais raconter. Les mousquetaires étoient campés au bords d'un marais et de la cavalerie de l'autre côté; quelques uns des ces cavaliers s'imaginant que le gousset de ces Messieurs étoit aussi bien chamarré que leurs habits, s'avisèrent de les venir bouliner (c'est le terme de l'art); mais nos mousquetaires toujours alertes et qui ne dormoient guère que d'un oeil, ayant entendu du bruit donnèrent la chasse à ces aventuriers de la belle sorte; le marais fut leur salut; cependant il y eut plusieurs coup de fusils de tirés, ce qui comme j'ai dit, mit le quartier du roi et le camp en rumeur, moi-même qui ne savois ce que ce pouvoit être, montai précipitamment à cheval enveloppé d'une roquelaure, botté à cru, sans culottes. Un de ces pauvres diables moins habiles que les autres, fut gobé, on m'en vint faire le rapport chez moi, où je m'étois retiré après avoir su de quoi il s'agissoit. Ecoutez Mr., leur dis-je, ne cassez ni bras ni jambe à ce marouffle, mais à cela près rossez-le d'importance, c'est la seule justice que vous en puissiez avoir, car à la pointe du jour on le réclamera, et il faudra le rendre. Ce que j'avois dit arriva de tous

points. Le cavalier roué de coups, fut réclamé le lendemain matin. Son colonel dit qu'on s'étoit trompé, que ce cavalier n'étoit rien moins que voleur, qu'ayant la garde du camp, et ayant entendu du bruit, il y étoit accouru; je ne sais s'il accusoit juste, mais item, il étoit rossé et le demeura. Le roi d'Angleterre qui avoit envoyé en diligence savoir ce que c'étoit, me railla beaucoup lorsque j'allois faire ma cour. Vos mousquetaires, me dit-il, sont des chasseurs infatigables; ils ne se reposent pas même la nuit. Sire, répondis-je, ils ont chassé aux boulineurs dans ces marais, faute de bécassines, franchement il ne fait pas bon se frotter à eux, et l'aventure de la nuit passée apprendra à cette sorte de gens qu'avec nous il n'y a que des coups à gagner. Je demande cependant pardon à Votre Majesté et suis très triste qu'on ait troublé son repos. Ce bon prince me témoigna, qu'il n'en étoit nullement fâché, et rit de bon coeur, quand je lui dépeignis nos mousquetaires, la plupart en chemise, et nu-pieds poursuivant les voleurs à travers les roseaux.

Je ne sais si je puis placer ici une course que nous fîmes du côté de Liège. Elle est du ressort de cette campagne, mais j'ai oublié si elle arriva pendant ou après le cantonnement. Mr. *de Boufflers* comptant sur quelques intelligences qu'il avoit dans cette place, croyoit l'emporter en moins de tems, que son maître n'avoit fait Mons, mais le comte *de la Lippe*, fit échouer son dessein en y jetant du renfort à point nommé. Il me choisit avec mes mousquetaires pour être de la partie. L'entreprise n'étoit pas facile, il falloit passer plusieurs rivières, éviter les troupes françoises et faire diligence. Il exécuta le tout parfaite-

ment bien, étant un des meilleurs généraux de la cavalerie, que j'aie connu.

Je puis dire aussi que notre corps lui fut de quelques secours, il nous en fit de grands remercimens; lorsque nous fûmes arrivés sur les hauteurs de Mastricht il nous dit: Allons Messieurs les François, nous voici en lieu sûr, Liège est secouru, il est tems de faire halte. Il fit alors décharger ses mulets et régala les mousquetaires, qui en avoient grand besoin. Ils furent si charmés de cette petite honnêteté, qu'ils ne pouvoient se lasser de me dire: ma foi, vive le comte *de la Lippe*, il fait bien les choses, et il nous semble être encore avec quelqu'un de nos anciens généraux. C'étoit le refrain ordinaire de ces Messieurs, quand ils donnoient des louanges à quelqu'un, tant ils avoient peine à oublier les manières de leur chère patrie.

Je reviens aux suites de la campagne, dont je parlerai très succinctement, cela se trouvant écrit en un grand nombre d'endroits.

Le roi d'Angleterre mourroit d'envie de prendre sa revanche de Fleurus, mais quoiqu'il le pût faire, il n'y eut pas moyen d'attirer le rusé *Luxembourg* à une action. Il nous laissa prendre ou pour mieux dire, il nous abandonna Beaumont, petite ville à quelques lieues de Maubeuge, où les François avoient fait des magasins considérables. Ces magasins furent la proie de notre armée à la réserve de ce qu'ils avoient commencé à brûler avant leur retraite, n'ayant pas eu le tems de les détruire entièrement. Le comte *de la Lippe* étant entré dans la ville pour examiner, s'il n'y avoit rien à glaner (il aimoit un peu cet exercice) me pria d'y entrer avec

lui et d'y mener quelques mousquetaires. Un d'entr'eux ayant oui nommer le commandant françois qui venoit d'en sortir, entra chez son hôte et lui dit en confidence que ce commandant étoit son très proche parent (il y avoit effectivement quelque parentage entre eux), que par conséquent il ne sauroit mieux faire que de lui remettre amiablement et sans bruit les bagages que ce cousin n'avoit pu emporter, afin qu'ils ne tombassent pas en d'autres mains, espérant, disoit-il, d'en rendre bon compte à son parent en tems et lieu. Le bourgeois fut assez sot pour le croire, et ce mousquetaire fit un butin assez passable, il y avoit entre autres du vin, dont il me fit présent de quelques bouteilles, que je crus pouvoir prendre sans charger ma conscience.

Nous étions cependant sans cesse en mouvement, je dis nous plus qu'aucune autre troupe. Car les mousquetaires parlant tous françois, on en avoit besoin pour diverses expéditions, à propos de quoi je me souviens que deux d'entr'eux s'étant égarés pendant une traite nocturne, se trouvèrent dans la colonne des ennemis et marchèrent avec eux jusqu'à la pointe du jour, causant familièrement avec les uns et les autres, comme gens, qui connoissoient la plupart des régimens et les officiers dont ils étoient composés.

Le roi après plusieurs marches et contre-marches, qui tendoient à donner de l'ombrage à *Luxembourg*, et à lui faire quitter ses postes avantageux, crut avoir trouvé le moment qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, car le général françois s'étant rapproché de Beaumont, le roi s'en approcha de son côté, et nous nous trouvâmes en présence, n'y ayant qu'un ruisseau entre les deux armées. Sur ce ruisseau étoit

un moulin peu éloigné de nous, qui donna occasion à quelques vieilles barbes, de se moquer un peu de ma jeunesse, et voici sur quoi. J'ai toujours été curieux de bien remarquer la situation des camps et des postes où je me suis rencontré; j'avois donc en rodant à droite et à gauche remarqué ce moulin, qu'on avoit négligé, je ne sais pourquoi. — J'en parlai au roi par occasion et pris la liberté de lui dire qu'il pourroit servir aux François à faire remonter l'eau, ce qui seroit un obstacle à la construction de nos ponts, supposé que Sa Majesté eût dessein d'en jeter sur ce ruisseau, qui étoit profond et assez large. Le prince *de Vaudemont* et quelques autres généraux expérimentés sourirent malicieusement à ma proposition et me firent comprendre par leur ricanement, qu'ils ne croyoient pas, qu'il m'appartînt encore de me mêler de pareilles choses. Peut-être avoient-ils raison, mais le roi, qui mettoit tout à profit, leur dit: Mrs. Mrs., il ne faut mépriser les avis de qui que ce soit, et les plus jeunes en peuvent quelquefois ouvrir de très bons; loin de les rebuter, il faut examiner, si ce qu'ils disent peut être utile ou non; cela ne coûte rien. Ce prince envoya effectivement reconnoître l'endroit sur le champ et l'on trouva que je n'avois pas eu tort, ce qui ne me fut pas désagréable, ainsi que vous le pouvez croire.

Ce fut au même lieu que je vis pour la première fois le comte *de Marlborough*, colonel alors, et devenu si grand homme depuis.

Nous fîmes connoissance, et comme entre des gens de guerre et surtout en pareille occasion, on parle ordinairement des affaires qui concernent le métier, *Marlborough* me montrant ses Anglois, belles trou-

pes et très lestes, me demanda si je ne les croyois pas invincibles, et si avec de telles gens nous n'étions pas sûrs de battre les François. Monsieur, lui dis-je, vous voyez de l'autre côté des troupes qui se croyent aussi invincibles apparemment, et si cela est, voilà un conflit d'opinion. Il me semble qu'il faudroit plutôt dire, nous nous battrons, que, nous les battrons, cela seroit moins sujet à se tromper, selon moi. — On fut vingt-quatre heures en bataille, pendant lesquelles on se canonna de part et d'autre. La nuit qui précéda la journée, qu'on s'attendoit à en venir aux mains, il m'arriva une aventure extrêmement mortifiante. Un de nos mousquetaires, voulant fumer, pria des gens qui étoient de l'autre côté et qui avoient du feu, de lui en donner; l'un d'entr'eux lui jeta imprudemment un tison allumé, sur quoi les chevaux, qu'on tenoit par la bride prirent une telle épouvante, qu'ils s'arrachèrent des mains de leurs maîtres, et prirent la fuite de toute leur force vers notre vieux camp. Voilà donc presque tout le corps à pied à la veille d'une affaire générale, au moins le croyoit-on ainsi. Je dis presque tout le corps, car excepté mes chevaux qui étoient à l'écart et qui n'eurent point de part à la confusion, je ne crois pas qu'il en fût resté six. J'allai au plus vite trouver Mr. *d'Overcherch* à qui je contai le desastre, le priant d'en faire rapport au roi et de lui dire que s'il vouloit me mettre à pied, à côté de ses gardes, j'osois assurer que nous nous tirerions d'affaires. Il me le promit, et le roi lui-même ayant paru vers le matin, je l'abordai en tremblant. Ce prince qui savoit déjà la chose, me voyant si consterné, me prévint et fut le premier à m'en consoler, disant qu'il n'y avoit point de ma faute et d'ailleurs

il donneroit de si bons ordres, qu'il n'y auroit rien de perdu. C'est ce qu'il eut la bonté de faire, et je puis dire que hors quelques brides rompues et quelques pistolets, qui sautèrent des fontes, les mousquetaires ne perdirent pas un chausson; je répétais au roi l'offre que j'avois faite à Mr. *d'Overcherch*, de combattre à pied, à quoi il me répondit froidement: „Nous verrons, il n'y a rien encore qui presse! Ces paroles me firent conjecturer que nous n'aurions point de bataille et je ne me trompai pas. *Luxembourg* étoit effectivement posté de manière qu'il y auroit eu, je crois, de la témérité de l'attaquer, quelqu'envie que le roi en eût.

Cependant mes officiers me désoloient, pour avoir de mes chevaux, me promettant tous monts et merveilles. Mais si mon cheval est tué, disois-je aux uns et aux autres, qui le payera? dites-moi; — nous, comme de justice, répondirent-ils; — fort bien, et si vous êtes tués à qui aurai-je mon recours? — à nos parens, qui sont en France. Mauvaise ressource, Messieurs, point de chevaux. Il n'y eut qu'un nommé *Trochonis* qui m'avoua ingénûment que s'il en revenoit, je ne courrois aucun risque, mais s'il étoit tué je pouvois bien dire: „Autant de perdu.“ Cette sincérité me plut, et je lui promis un de mes meilleurs chevaux. Il n'en eut pas besoin non plus que les autres, ceux du corps ayant été ramenés cinq ou six heures après, et comme j'ai dit sans qu'il y manqua que très peu de chose. Ce fut pour la seconde fois que je vis qu'on avoit des égards pour nous à l'armée, car à l'affaire de Nuys plusieurs mousquetaires ayant coupé les courroies qui attachoient leurs porte-manteaux pour être plus libres, des dragons et

des cavaliers les leur rapportèrent le lendemain sans y avoir touché, chose que je n'aurois jamais crue, si je n'en avois pas été témoin oculaire.

Après cette tentative, l'armée n'entreprit plus rien et le roi *Guillaume*, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'entamer l'ennemi, partit pour la Haye vers la fin de Septembre. Nous fûmes détachés en même tems sous les ordres de Mr. le Landgrave *de Hesse-Cassel*, tellement que nous ne nous trouvâmes point au choc de Leuze, arrivé quelques semaines après. On sait que le départ du roi ayant redonné coeur au maréchal *de Luxembourg*, il attaqua le prince *de Waldeck*, qu'il le battit, à ce que les François ont prétendu, quoique des gens impartiaux m'aient assuré que la chose étoit fort problématique.

J'avois cru autrefois qu'il n'y avoit point de situation plus divertissante que celle d'être en campagne, bonne compagnie, grande allégresse de tems en tems, un peu de jeu, tout cela me paroissoit admirable, et j'avois peine à comprendre qu'on pût souhaiter l'arrière-saison. Parlons naturellement! Le mariage change furieusement ces dispositions, et je ne conseillerois jamais à un jeune homme, qui a l'ambition en tête, de se marier si jeune, car quelque porté qu'on soit à faire son devoir et à supporter de bon coeur la fatigue, il est sûr que c'est une espèce d'aimant qu'une femme qui nous plaît. Si cela ne m'a fait aucun tort, cet exemple ne prouve rien. J'en ai connu vingt autres, auxquels cette démarche a barré le chemin, surtout en Allemagne, où les femmes veulent être menées par-tout. Opposons quelque chose à ceci: c'est qu'à la vérité le mariage est un obstacle à l'avancement de plusieurs, et que semblable équipage à l'ar-

mée est fort incommode, mais il est vrai aussi que la conscience y trouve mieux son compte. Quoiqu'il en soit, je fus ravi de ce que mon maître me fesoit la grâce de m'écrire au milieu de ce mois d'Octobre, que puisque selon les apparences il n'y auroit plus rien à faire, je me rendisse incessament auprès de sa personne, avec permission pourtant de passer à Detmold et d'emmener ma femme à Berlin si je le trouvois à propos. C'est à quoi je ne manquois point. Je partis le premier pour me rendre auprès de l'électeur, et elle me suivit à petites journées quelque tems après. On ne s'ennuyoit point à la cour de Berlin. 1691. L'électeur jeune, libéral et magnifique, ne haïssoit pas les plaisirs et donnoit occasion à bien de petites réjouissances. Ce fut pendant cet hiver autant que je puis m'en souvenir qu'il y eut une mascarade, dont on parla beaucoup alors, quoiqu'elle n'eût rien de criminel proprement dit. Le ministre *Cochius*, homme rigide, vint deux ou trois fois pour en parler à l'électeur et lui faire ses remontrances là-dessus, mais certaines gens par les mains desquels il falloit qu'il passât pour avoir audience, et qui avoient intérêt que ces sortes de divertissements ne finissent point, empêchèrent qu'il ne parvînt jusqu'à son Altesse Electorale. Ce ministre ne voyant aucune apparence de réussir de ce côté-là; prêcha le dimanche suivant d'une manière très forte et censuroit la cour, que rien n'y manquoit. C'étoit la coutume après le sermon, que l'électeur et les courtisans abordoient l'orateur et lui fesoient un compliment. Pour cette fois-ci tout s'écoula sans qu'âme qui vive l'approcha, hors moi, qui quoique j'eusse eu ma part à la censure, puisqu'on m'avoit fait l'honneur de me mettre de la mascarade,

dont je fus un peu raillé a mon retour; sur quoi je pris la liberté de dire mon sentiment, et de démontrer au maître qu'après tout, cet homme exerçoit son ministère et qu'on ne pouvoit pas lui savoir mauvais gré; mais pourquoi ne plus venir en droiture plutôt que de tant faire de bruit en public, me dit l'électeur? Eh, qui sait s'il n'y a point été, répondis-je, et s'il a pu aborder Votre Altesse. Je disois cela au hazard, cependant je rencontrois juste, ainsi que j'en fus informé dans la suite. Enfin ce prince, qui avoit la conscience extrêmement tendre, non seulement s'appaisa envers le pasteur, dont je parle, mais conçut encore pour lui une sincère estime. Il lui en donna même des marques réelles, je ne sais pas bien, si ce fut à cette occasion ou si ce fut parce qu'il avoit instruit la jeune princesse électorale à la religion chrétienne; quoiqu'il en soit, je sais qu'il envoya un jour un sac de six cents écus à Mr. *de D.....*, avec un écrit en bonne forme par lequel l'électeur promit au fils de *Cochius* la première charge de commissaire qui viendroit à vaquer, ordonnant au dit *de .....*, de donner l'une et l'autre à ce ministre avec de grands remercimens de sa part. L'ayant fait venir chez lui et après lui avoir remis le présent, *de .....* s'ingéra de lui conseiller d'être à l'avenir un peu plus indulgent et un peu plus modéré dans ses prêches; mais le bon homme si jamais il y en eut, dit: Monsieur, périssent votre argent et votre emploi plutôt que je devienne un prévaricateur et un chien muet; voilà votre sac, voilà votre exspectative, et enfila l'escalier à toutes jambes. *D.....*, qui avoit donné le conseil de son chef apparemment, se trouva fort embarrassé, fit courir après *Cochius*, pria, pressa, demanda

cent fois excuses et eut mille peines à lui faire reprendre l'argent et la promesse. C'est ce qui devint public à la cour peu de jours après par l'indiscrétion d'un ami à qui ***D*****.....** avoit conté son embarras.

" Le gros ***Dankelmann*** cependant nageoit en grande eau, et tout pliait sous lui d'une certaine manière; je dis d'une certaine manière, car quoique l'électeur s'occupât pour lors aux bâtimens qui ont rendu **Berlin** une des plus belles villes de l'Allemagne, il ne laissoit pas de vouloir voir clair dans les autres affaires, et il n'étoit pas toujours d'accord avec le favori, qui n'étoit rien moins que souple de son côté. Preuve de cela est, qu'il se brouilla cet hiver assez fortement avec Madame l'électrice. Le sujet n'en éclata pas aux yeux du public, mais il faut qu'il ne fût pas médiocre puisque cette princesse en marqua du ressentiment, elle qui aimoit l'électeur à un degré qu'elle avoit toutes les déférences imaginables pour ceux qu'elle savoit être bien dans l'esprit de cet époux chéri. Tout ce que j'ai pu savoir en détail de ces démêlées, c'est que ***Dankelmann*** désobligeoit sans aucun ménagement les créatures de l'électrice. Imprudente fierté dont il eut tout lieu de se repentir dans la suite. Pour cette fois-ci, ils se raccommodèrent, s'il est permis de se servir d'un pareil terme dans le différend d'une grande princesse et d'un très petit particulier.

A mon égard trop content d'être souffert de leurs Altesses Electorales, et qu'on ne me tracassât pas trop ouvertement, je laissai aller le train de la cour, comme il pouvoit aller, sans me mêler d'intrigues, qu'autant qu'il le falloit pour parer les coups, qu'on auroit pu me porter en certaines occasions.

Vers la mi-May j'allai joindre le corps des mous-

quetaires, qui étoit aux environs d'Essen, abbaye, dont j'ai fait mention ci-devant. J'y étois arrivé de deux jours, lorsque j'eus cette fâcheuse affaire avec mon lieutenant-colonel qui vous est connue, et dont je rapporterai la source et quelques particularités, vous renvoyant pour le reste aux procédures, qui furent faites contre moi à cette occasion. Elles sont parmi mes papiers.

Mr. *de Souville* très honnête homme et très bon officier d'ailleurs, se voyant lieutenant-colonel des mousquetaires, et ayant une compagnie à lui, voulut et crut pouvoir imiter la plupart des officiers en Allemagne, qui prennent un certain petit droit sur la paye de leurs cavaliers et de leurs soldats; ce droit, puisque droit y a, est fondé sur un long usage, et toléré par les supérieurs, à la vérité: mais nos François qui n'avoient rien de trop, et qui n'y étoient pas accoutumés dans leur pays, n'en voulurent point entendre parler, et m'en avoient porté des plaintes dès l'année 1690. Je lui en parlai plusieurs fois en véritable ami, pouvant assurer ici très sincèrement que j'avois pour lui toute l'estime que méritoient ses belles qualités, c'est beaucoup dire! Mes remontrances et mes conseils furent inutiles; il continua, et fit tant que sa compagnie présenta une requête à l'électeur au camp d'Eiseringen en Brabant, dont je conserve l'original, sur laquelle requête je reçus ordre d'examiner l'affaire et d'y mettre remède. J'employai encore la douceur et les admonitions, mais croyant qu'il ne vouloit point démordre de son prétendu droit, je lui fis ôter la caisse de sa compagnie, ne voulant pas, qu'il fût dit que je connivasse à ce dont on l'accu-

soit. Ce fut alors *) qu'il demanda permission de venir à Berlin, à quoi je ne voulois point m'opposer, bien que je susse parfaitement, qu'il ne demandoit à y venir que pour cabaler contre moi. Il y vint donc, et fier de la protection du grand-commissaire, il présenta placets sur placets à l'électeur, qui me dit un jour qu'il en étoit las, et qu'il s'en prendroit à moi, si je ne le délivrois promptement des importunités de cet officier. Muni de ce commandement je lui fis signifier, que s'il ne partoit au plutôt pour son quartier, je serois contraint de le faire conduire à Spandau. *Souville* implora le secours de ses patrons, les *Dankelmann*, qui m'en écrivirent et m'en firent parler par des amis, mais je leur répondis, que, s'agissant d'exécuter les ordres de mon maître, et que son service et mon honneur y étant engagés, je ne pouvois ni ne voulois me relâcher en rien sur cet article, et en effet il fallut qu'il partît de Berlin en deux fois 24 heures.

J'étois bien persuadé de l'humeur dont je connoissois ce lieutenant-colonel, qu'après une pareille prise il demanderoit son congé, et qu'il en viendroit aux extrémités, mais le voyant continuer son service comme auparavant, je n'avois garde de m'imaginer qu'un homme prudent, comme il l'étoit, se portât jamais à une action aussi désespérée que celle dont je vais parler tout à l'heure. Ce qui me confirma dans cette pensée fut l'entrevue que nous eûmes l'après-dinée qui suivit mon arrivée: il me fit demander si dans les termes où nous en étions ensemble, je vou-

*) En 1691.

drois bien le voir chez moi. Je répondis ce qui étoit vrai, qu'il seroit le bienvenu; que nos démêlés ne regardant que les intérêts du corps, je n'avois rien au monde contre sa personne, et qu'il savoit dans son âme que je n'en avois pas pu agir autrement. Il vint, nous nous entretînmes long-tems sur diverses choses qui concernoient nos emplois. Je lui montrai les chevaux de remonte que j'avois amenés, je voulois même le retenir à souper, mais il me remercia, me promettant d'être du diner, que j'avois résolu de donner le lendemain, jour de la revue, aux officiers supérieurs des mousquetaires, et à quelques gentilshommes du voisinage que j'avois invités à me venir voir. Je fis effectivement assembler les compagnies le jour suivant, et comme je les eus joints dans le lieu ordinaire de l'exercice, dont je trouvai le fond trop marécageux à mon gré, et propre à bien faire perdre des fers, je galoppai sur un petit tertre à cinq cents pas de là pour voir si nous ne pourrions pas y exercer plus commodément. C'est en cet endroit que Mr. *de Souville* m'ayant suivi, trouva à propos de me faire le compliment. Je n'ai pas honte de vous dire ici, que ce compliment me surprit; mes pistolets, vrais pistolets de parade et que j'avois pris pour briller devant les dames de Essen, étoient encore chargés de la campagne précédente. Je lui proposai donc de nous battre à coups d'épée, lui avouant de bonne foi, que je n'étois nullement préparé aux pistolets. Monsieur, me dit-il, quand on a désobligé et ôté le pain à un gentilhomme comme vous avez fait à mon égard, il faut être prêt à tout; ce sont vos affaires, et mit le pistolet à la main. Après avoir essuyé son premier coup, qui fit faux feu, j'allai pour lui gagner la croupe, et

lui

lui faire demander la vie, lorsque je le vis, écrasant la poudre de son bassinet avec l'ongle, et se mettant en posture de réparer ce qu'il avoit perdu. Pour lors je tirai d'assez loin et cassa la ganache de son cheval. Lui qui se défioit apparemment du pistolet qu'il avoit en main, le remit dans la fonte tout bandé, tira promptement l'autre, et revint sur moi. Je lui épargne la moitié du chemin, et sans exagération, nous nous trouvons si près que les têtes de nos chevaux se touchoient presque. Enfin pour abréger ce peu agréable récit, nous tirons ensemble, ou du moins en un clin d'oeil l'un de l'autre, mais bien différemment; le second pistolet de *Souville* rate encore et mon coup lui porte dans l'estomac. Vous m'avez forcé, lui criai-je, en le soutenant, et voyant qu'il alloit tomber — vous m'avez forcé, songez à votre âme, et profitez des moments qui vous restent pour en demander pardon à Dieu. Le pauvre officier fit un petit inclinîment de tête, et expira deux minutes après. Une chose qui a excité plus d'une fois mon indignation, et qui me fit comprendre alors, que je n'étois pas si aimé, que je m'étois flatté de l'être, c'est que les officiers supérieurs du corps, et le corps tout entier nous voyoient parfaitement bien, sans qu'un seul d'entr'eux se mit en devoir de nous séparer. Lorsque je leur en fis des reproches, ils me répondirent froidement, qu'ils avoient cru, que nous badinions, ou que nous voulions exercer nos chevaux; comme si Mr. *de Souville*, vieux officier, qui avoit commandé le régiment *de Ravigni* en France eût été d'âge et d'humeur à faire le fou, comme un homme de dix-huit à vingt ans. Ayant appris que quatre neveux qu'il avoit dans le corps se désespéroient, j'ordonnai qu'ils

fussent gardés à vue, chacun par deux mousquetaires, qu'on les assurât cependant de ma part que j'étois vivement affligé du malheur de leur oncle, malheur qu'il avoit cherché lui-même, et qu'ils pouvoient compter, que j'étois prêt à leur servir de père en tout ce qui dépendroit de moi. J'en fis dire autant à son frère qui servoit dans les grenadiers à cheval, après quoi j'ordonnai qu'on mit le corps dans un chariot couvert, et qu'on fît l'inventaire de son argent et de ses équipages. Il n'en fut pas besoin, il avoit pris les devants et arrangé toutes ses affaires en homme qui méditoit ce qu'il venoit d'exécuter. Ses précautions avoient été jusqu'à faire un voyage à Wezel, où il fit choisir par le capitaine les Boulinières la meilleure poudre qu'ils pussent trouver, en ayant fait brûler plusieurs amorces en leur présence. Il s'étoit aussi muni de pierres neuves, auxquelles bien des gens attribuent sa perte, ce qui n'est pas sans vraisemblance. Il avoit même donné quelque chose d'avance et promis de récompenser largement le batelier, qui passa la rivière de Roër à Werle, village au-dessous d'Essen, s'il vouloit ce jour-là se tenir le plus qu'il pourroit de notre côté, avec son ponton. Toutes ces choses furent vérifiées dans leur tems par la déposition de plusieurs témoins, et vous les pouvez lire avec quantité d'autres circonstances dans les procédures dont j'ai parlé plus haut.

Quelqu'innocent que je me sentisse, je crus après avoir diné avec le marquis *de Léran* et quelques autres officiers devoir me retirer à Detmold plus par respect pour les édits de l'électeur que par aucune crainte que j'eusse. Je lui envoyai de là selon l'ordre qu'il m'en fit donner une relation circonstanciée

de l'affaire, sur quoi ce prince eut la bonté de me faire donner un sauf-conduit pour aller où bon me sembleroit et pour pouvoir me justifier sur les lieux, s'il étoit nécessaire. Mais comme ce sauf-conduit ne portoit point que je pouvois reprendre le commandement du corps, j'écrivis une seconde lettre par laquelle je représentois ou que j'étois coupable ou que j'étois innocent, qu'au premier cas j'étois prêt de me remettre en prison si on le vouloit, mais que si je ne m'étois battu qu'à mon corps défendant (ce qui étoit aussi clair que le jour) je demandois en grâce qu'on ne me privât pas de l'honneur de faire mon devoir à la tête des mousquetaires qui selon les apparences se trouveroient bientôt à quelque action; qu'autrement je suppliois très humblement son Altesse Electorale de m'accorder ma démission.

L'ordre de reprendre mes fonctions de colonel vint, mais si tard qu'il me fut inutile pour cette campagne, cela fut de même cause que le corps repassa la Meuse, qu'il avoit déjà passée, pour aller joindre l'armée que le roi d'Angleterre assembloit le long de la Mécharge après que les François eurent formé le siège de Namur: du moins disoit-on alors publiquement que c'étoit pour l'amour de moi, qu'on avoit expédié ce contre-ordre, ce qui ne manqua pas de grossir le nombre de mes ennemis, et de m'attirer quelque malédictions, comme personne ne s'avisoit de me les donner en face; je ne m'en mis pas autrement en peine non plus des bruits et des menaces que semèrent en cette occasion des gens auxquels je n'avois certainement fait aucun tort.

Ces menaces parvinrent jusqu'à mon épouse qui étoit allée à Vianen pour ses premières couches:

elle reçut plusieurs lettres anonymes à ce sujet, et Mr *de* ..... qui étoit alors en Hollande, l'alla voir exprès et lui conseilla de m'écrire que je me tinsse sur mes gardes, sachant de bonne part qu'on méditoit de me jouer un mauvais tour. Monsieur, lui répondit votre mère, qui n'étoit rien moins que timide comme vous savez, il n'y a que Dieu seul qui puisse empêcher un assasinat, mais mon mari m'a fait un si beau portrait des mousquetaires en général, et des parents du mort en particulier, que cela me tranquillise entièrement sur cet article, persuadée qu'il n'y en a pas un parmi eux qui soit capable d'une méchante action; que si quelqu'un l'attaque en honnête homme, il faudra se défendre, et ce quelqu'un-là courra la moitié du risque. — A propos des couches de mon épouse. Ayant appris, que j'étois devenu père d'une fille *); je fis ce que je n'avois fait de ma vie, et ce que je n'ai plus fait depuis, je veux dire une course à Vianen sans congé de la cour. Etant sur la barque qui mène d'Utrecht en cette ville, la curiosité me porta à demander au batelier, ce qu'il y avoit de nouveau à Vianen? Monsieur, me dit-il, je ne sais rien de plus nouveau que l'accouchement d'une freule *de Dohna*, qui est au château, personne n'ignore qu'elle ait un petit poupon. Une freule, dis-je, contrefesant le surpris, mais elle sera bien mariée, j'espère? Point du tout, affirma le Hollandois, elle est encore fille; c'est à dire fille, vous m'entendez bien. Il y avoit sur cette barque de ces gens qu'on nomme en Hollande gens de façon qui grondèrent fort cet homme de ce qu'il parloit si librement

*) La princesse *de Carolat.*

d'une personne bien née, mais le matelot poussa sa pointe sans en vouloir démordre, après tout, continua-t-il, ce n'étoit pas si grand mal, et on en voit assez tous les jours qui font la même chose. J'aurois pu terminer la dispute tout d'un coup en me nommant le mari de la prétendue freule, mais outre que je n'aimois pas d'être connu, j'étois bien aise de m'en divertir jusqu'au bout, et d'en rire en arrivant chez ma femme. Je n'y restai guère que vingt-quatre heures, et je me rendis en diligence à Clèves, où l'électeur devoit arriver. On avoit cependant fait juger mon procès en premier lieu par le conseil de guerre, qui me renvoya absous à pur et à plein. On le fit revoir par le conseil de l'état, qui en fit de même. Il fut envoyé à plusieurs universités sous des noms inconnus, encore absous. Enfin on s'avisa d'en faire connoître au consistoire ecclésiastique, qui non seulemunt approuva les autres sentences, mais qui ne crut pas même devoir selon la coutume me condamner à ce qu'on appelle une amende ad pias causas. Vous n'aurez pas de peine à deviner d'où venoit cet acharnement à me vouloir rendre coupable, mais vous vous étonnerez sans doute, et regarderez comme un paradoxe qu'un prince qui ne me haïssoit pas, et qui savoit bien être le maître quand il lui plaisoit, n'ait point empêché ces vexations? Vous porterez là-dessus le jugement que vous voudrez, le fait n'en est pas moins de notorité publique. Cela m'avoit tellement navré, que l'électeur me parlant un jour sur ce sujet, et me disant qu'il m'aimoit beaucoup, je ne pus m'empêcher de lui répondre: Oui, Monseigneur, Votre Altesse m'aime si fort qu'elle a laissé le champ libre à mes ennemis; qui avoient pris

à tâche de me faire couper le cou. Cette réponse n'étoit ni prudente ni respectueuse, et je ne conseille à personne d'en laisser échapper de semblables; aussi l'électeur tout bon qu'il étoit, m'en témoigna-t-il de l'aigreur sur le champ. Mais *Colb*, qui commençoit à avoir du crédit, me rendit service en cette occasion. Il remontra à l'électeur qu'à la vérité j'avois eu tort de parler de la sorte, mais qu'il étoit vrai que j'avois lieu de me plaindre non de son Altesse Electorale, mais de ceux qui m'avoient poussé à bout, qu'il le supplioit de pardonner quelque chose à un reste de ressentiment, ce que ce grâcieux prince eut la bonté de faire encore le même jour. A l'égard du bon ami, qui avoit tant fait solliciter contre moi, il eut l'imprudence de me faire compliment sur l'heureux succès de cette affaire. Il m'assura de plus que c'étoit par pure amitié qu'il avoit ainsi poussé la chose, qu'étant sûr de son fait, son dessein avoit été de mettre mon innocence dans tout son jour, afin qu'il ne fût pas dit que la faveur de son Altesse Electorale y eut la moindre part.

L'électeur après avoir demeuré quelques semaines à Clèves, alla se mettre à la tête de ses troupes du côté de Liège, où il ne resta que peu de tems, la saison commençant à s'avancer, et n'y ayant d'ailleurs aucune apparence de pouvoir entreprendre quelque chose de considérable pendant cette campagne.

Ce prince voulut que je fusse de voyage et m'ordonna de le suivre, lorsqu'il quitta l'armée, et qu'il s'en retourna à Berlin, où je passai l'hiver comme à l'ordinaire, c'est à dire en me tenant sur mes gar-

des pour ne pas succomber sous le poids de la cabale de Mr. *de Dankelmann*. Je vivois cependant avec le gros d'une manière à ne lui donner aucune prise sur ma personne et à l'embarrasser du moins autant qu'il pouvoit le faire à mon égard. Car me voyant lié d'amitié avec *Colb*, qui comme j'ai dit il n'y a pas long-tems, commençoit à devenir à la mode, et qui gagnoit du terrain pied à pied; me voyant encore de toutes les parties de plaisir du maître, tems dangereux comme l'on sait, ce ministre fesoit souvent du mauvais sang à mon sujet, ainsi qu'il me l'a avoué lui-même depuis sa disgrâce, il tenta encore plus d'une fois pendant cet hiver à m'attirer à sa cordelle, me comblant quelquefois d'honnêtetés et se mêlant même de tems en tems de me donner des conseils pour avancer ma fortune, conseils, que je recevois toujours avec de grands témoignages de reconnoissance, mais que je ne trouvois pas à propos de suivre pour de bonnes raisons.

L'électeur de son côté, ou ne fesant pas attention ou feignant de n'en point faire à notre manoeuvre, alloit son train ordinaire avec l'un et avec l'autre.

Le tems d'aller en campagne étant venu, il fal- 1693.
lut quitter Berlin et me rendre avec les mousquetaires sous les ordres du feldmaréchal *de Flemming* qui devoit conduire un corps de cavalerie sur le Rhin, où le prince *de Bade* commandoit l'armée des alliés.

Cette cavalerie avec quelque infanterie qu'on lui avoit jointe, étoit en pleine marche et déjà très avancée vers le lieu de sa destination, quand celui qui les conduisoit reçut ordre de les ramener, s'il en étoit

tems encore, et cela sous le prétexte qu'étant les seules troupes qui restoient à l'électeur en Allemagne *) il y avoit du danger à les exposer au hazard d'une bataille qu'on croyoit inévitable.

Le feldmaréchal au désespoir assembla ses principaux officiers pour avoir leur avis là-dessus, notez que nous n'étions qu'à quelques lieues de Frankfort sur le Mein. Là il exposa son ordre qui paroissoit si positif à quelques uns qu'ils conclurent à s'en retourner. Mon tour étant venu d'opiner, je remontrai à ces Messieurs, qu'à la vérité l'ordre étoit précis, mais que ceux qui l'avoient fait donner, gens de plume sans doute, n'en connoissoient pas la conséquence; que ce seroit une tache éternelle aux armes de Brandebourg, si après être venu si loin, on rebroussoit chemin; que de cette démarche dépendoit peut-être le salut de l'Allemagne; que quoique nous ne fussions que quatre mille chevaux, le bruit de l'arrivée d'un feldmaréchal brandebourgeois intimideroit les ennemis et feroit un bon effet pour le reste de la campagne, qu'un général pouvoit prendre sur soi en certaines rencontres, surtout lorsque le péril étoit à peu près égal; car qui vous répondra, dis-je à *du Roset*, qui insistoit fort sur le retour, que les paysans qui nous prendront pour de lâches déserteurs de la cause commune, ne nous assommeront pas plus de monde que l'ennemi n'en pourroit tuer dans une bataille? Le feldmaréchal, qui m'avoua depuis n'avoir pas été trop sûr de mon suffrage, opina le dernier, dit: je suis absolument de l'avis du colonel des grands-mousquetaires. Notre maître qui s'en fie à ce que

*) Toutes les autres étoient en Flandres.

certaines gens ne lui disent qu'à demi, qui n'est pas sur les lieux pour juger des choses par lui-même, laisse à Mrs. les robins la liberté de nous envoyer des ordres selon leurs caprices, et cela sous un prétexte assez frivole, qu'on auroit dû prévoir avant de nous faire mettre en chemin. Eh bien, fesons-le cesser ce beau prétexte, je suis un pauvre gentilhomme poméranien, mais j'ai encore assez de ressource et d'amis pour pouvoir prendre la perte sur mon compte; j'aurai la satisfaction de conserver l'honneur de mon maître, et je ne négligerai jamais rien pour le faire; dussé-je me ruiner moi et ma famille, quitte à recruter les troupes et à racheter des chevaux de mes propres deniers, s'il en est besoin. C'est là effectivement le point unique, car pour des ennemis à craindre du côté où l'on veut que nous retournions, chacun sait que l'électeur n'en a point, ainsi on ne peut pas dire que ce soit pour nous aller opposer à eux qu'on nous rappelle. Le tout git donc à la perte que l'on pourroit faire. Eh bien, je le répète, je m'engage de la réparer à mes dépens. — Le plus grand nombre revint à l'opinion du général, les autres firent de nécessité vertu.

Il y eut deux jours après un autre conseil à Neckersulm sur le même sujet. Comme on y agita les mêmes questions, que j'y opinai de la même manière et que la même résolution y fut prise, ce seroit une répétition inutile que de le rapporter. Fesoit-on bien ou mal d'éluder ainsi les ordres de la même cour? Je n'en sais rien. Je crois avoir déjà dit, et je le signifie encore ici qu'on rapporte des faits et non des maximes. J'ai pour ainsi dire sucé celle-ci avec le lait, que quiconque veut un jour commander

doit commencer par apprendre à obéir, c'est là l'abc du soldat. On pourroit me reprocher qu'à Nuys, à l'affaire de Sonss et ici, j'ai contrevenu formellement à ce principe, mais qu'on examine bien les circonstances; si l'on ne m'approuve pas, du moins méritai-je quelque indulgence, et ne me doit-on pas condamner à la rigueur. A Nuys par exemple, qu'on mette un homme à l'âge dont j'étois alors à la tête d'une troupe de braves gens qui ne demandent qu'à se signaler, qui voyent non seulement l'ennemi devant eux, mais qui en essuyent les coups, qui crient qu'on les laisse assommer et que c'est une honte; qu'on y ajoute certains soupçons qu'on avoit insinués sur leur bravoure et sur leur fidélité, qu'on mette, dis-je, un jeune homme à cette épreuve, franchement s'il n'attaque pas, il faut qu'il soit bien phlegmatique, dites si vous voulez qu'il soit plus modéré que moi. A Sonss un général mal intentionné veut faire d'un corps de gentilshommes une troupe de partisans et d'exacteurs, et qui plus est, il veut me mettre de part de ses actions. J'aimerois mieux être mort que d'avoir donné les mains à une pareille manoeuvre. A la campagne d'Heilbron pour faire pire à un brave homme, vieux général et bon serviteur qu'on n'aime point (car tout bien considéré étoit là le noeud de l'affaire) pour chagriner ce général, on envoie un contre-ordre quand on n'est plus qu'à deux ou trois journées de l'ennemi, et cela parcequ'un ministre surprend son maître par de fausses raisons, et par des terreurs paniques, contre les intérêts et la gloire de ce maître, et un honnête homme zélé pour son prince n'oseroit dire son sentiment. En vérité je ne sais pas s'il ne se

rendroit point coupable? Après tout, en l'occasion dont je parle j'avois mon supérieur, et il est permis dans un conseil de guerre de déclarer ses sentiments, son meilleur avis. Concluons qu'il y a tems, lieu et circonstances, et que bien loin d'avoir cité ces exemples pour vous inspirer un esprit d'indépendance, je vous recommande très sérieusement de suivre avec ponctualité dans le service surtout les ordres de vos supérieurs, mais si quelqu'un se trouvoit par hazard dans la nécessité de prendre quelque chose sur soi, qu'il prenne toujours du côté des actions de bravoure, car il n'y a point de rappel, si l'on se rend suspect sur l'article opposé. Allégue-t-on les ordres les plus formels, il reste toujours une malheureuse tache qu'on ne sauroit effacer, qu'en se fesant casser le cou; bonne ou mauvaise, ç'a toujours été là ma maxime. Je reviens à notre marche.

Le dessein pris de la continuer, nous nous hâtâmes de joindre le prince *de Bade;* vous aurez lu sans doute combien grande étoit la consternation, que la prise de Heidelberg avoit répandue alors dans les provinces voisines du Rhin et du Necker, on ne s'attendoit pas à moins qu'à les voir inondées de troupes françoises, particulièrement lorsqu'on sut que Mr. *le Dauphin* avoit joint l'armée du maréchal *de Lorges* avec un renfort considérable. Ce fut en de pareilles conjonctures que les quatre mille chevaux brandebourgeois arrivèrent. Ce secours quoique petit ne laissa pas d'être fort agréable au général en chef, qui ayant su la générosité du feldmaréchal *Flemming*, lui en témoigna son contentement et sa reconnoissance, et lui protesta que si en cas de malheur l'empereur

ne le dédommageoit pas de la perte qu'il s'étoit offert de supporter, lui, prince *de Bade* engageroit tout ce qu'il avoit au monde pour l'en dédommager.

Flemming après l'avoir remercié des assurances qu'il vouloit bien lui donner, me présenta à ce prince, et lui dit que c'étoit moi, qui avois opiné le premier à le venir joindre, ce qui me procura un fort bon accueil et quantité d'offres de service, lorsque l'occasion s'en présenteroit. Cette campagne se passa sans coup férir, si l'on en excepte quelques bicoques que les François prirent et pillèrent, bicoques qui ne laissèrent pas de leur coûter du monde. Je dis sans coup férir, et cela par les bons ordres que donna le prince *Louis de Bade*, et par les postes avantageux qu'il sut occuper. Je sais qu'on a beaucoup raisonné sur son compte, mais je crois qu'on lui a fait tort et qu'il faut avouer que c'étoit un grand et habile capitaine. C'est de quoi il donna des preuves à Heilbronn, puisqu'avec trente mille hommes environ il tint en échec pendant quelques mois Mr. *le Dauphin* qui en avoit au moins quatre-vingt mille. Il est vrai que notre armée étoit magnifique en princes et en généraux: cela auroit été admirable si le nombre des troupes avoit été proportionné à tant de chefs de réputation, mais ce n'étoit rien moins que cela, ce qui fit dire à quelques railleurs que cette armée ressembloit à une fricassée d'auberge; quantité de têtes et peu de corps. Le prince *de Bade* en badinoit lui-même quoique du bout des dents, et je lui ai ouï dire en pleine table: On m'a promis monts et merveilles; cependant on me laisse dénué de tout, on veut sans doute que je sois battu. Eh bien, il faudra le souffrir, si l'on ne peut l'empêcher, mais les

François ne m'auront que par un bon bout et je ferai casser des têtes de part et d'autre, où je le pourrai.

Franchement, si le *Dauphin* avoit poussé sa pointe, lorsqu'il parut sur les hauteurs d'Ostmarsheim, je ne sais ce qui en seroit arrivé. Mr. des Alleurs qui étoit alors major-général dans l'armée de France, m'a dit depuis, qu'il n'avoit jamais pu bien comprendre, pourquoi ils ne nous avoient pas attaqués, qu'il avoit sondé là-dessus un de leurs généraux, dont il ne reçut que des réponses ambigues, en un mot, il me fit entendre qu'il croyoit que la crainte de faire recevoir un affront à l'héritier présomptif de la couronne nous avoit été favorable. Pour moi je sais une chose, c'est que malgré les soins et l'exactitude du prince *de Bade* à se bien retrancher, il y avoit pourtant des endroits si foibles par leur situation, que tout l'art du monde n'auroit pu les fortifier dans les règles, chose ordinaire lorsqu'on est obligé de garder tant de terrain, que ces endroits par malheur se trouvoient selon le hazard du rang, gardés par de certaines troupes qui me parurent terriblement consternées, lorsque les ennemis firent mine de nous attaquer. Un autre inconvénient qui auroit pu nous être fatal, c'est que la concorde ne regnoit pas entièrement entre la plupart de nos princes, j'en fus convaincu quelques tems après lorsqu'étant allé faire ma cour au margrave *de Brandebourg-Bareuth*, il me demanda, après avoir donné beaucoup d'encens au grands-mousquetaires, si je ne voudrois pas les faire passer en revue devant lui, il ajouta obligeamment que je ne devois pas trouver mauvais qu'il me fit cette demande, que la curiosité de voir un corps renommé appartenant au chef de sa

maison étoit pardonnable. Je lui répondis, qu'il nous fesoit de l'honneur infiniment, que son Altesse n'avoit qu'à déterminer un jour et que je demanderois permission au landgrave *de Hesse-Cassel* dans l'aile duquel nous étions, de faire monter le corps à cheval. Demander permission au landgrave? répondit-il brusquement, Monsieur, j'aime mieux ne les point voir du tout.

A l'égard de nos troupes, je veux dire sans partialité, qu'elles montroient toute la bonne volonté imaginable. Nous n'avions que deux régiments d'infanterie, qui se trouvèrent aussi postés dans un de ces endroits qui ne valoient pas grand' chose, et ce fut là que Mr. *du Troussel*, major pour lors, si je ne me trompe, harangua sa troupe en mauvais allemand, et lui dit, qu'il falloit absolument soutenir le poste, dussent-ils périr jusqu'au dernier, qu'il leur donneroit l'exemple, et que s'ils le voyoient gauchir le moins du monde, il les prioit de lui casser la tête. Le prince *Louis* qui visitoit les lignes, entendoit la harangue sans que du *Troussel* put l'appercevoir, parcequ'il étoit dans un petit fond. Charmé de trouver un si brave homme, il s'avança, s'informa de son nom, le fait recommencer ce qu'il venoit de dire à son monde, et eut la bonté de lui servir de trucheman en le répétant mot pour mot en bon allemand. Je fus ravi en mon particulier, lorsque j'appris la chose. J'avois toujours aimé et beaucoup estimé cet officier. J'eus même le bonheur par la suite de lui rendre un petit service, en travaillant à lui faire donner la charge de lieutenant-colonel, que lui disputoit Mons. ....., qui certainement ne le valoit pas à beaucoup près. *Du Troussel* est mort général-major dans nos

troupes, fort regretté de son roi, qui l'aimoit trendrement et lui fesoit quelquefois l'honneur de l'appeller son père.

Les François n'ayant pas trouvé à propos de nous attaquer, comme je l'ai dit plus haut, se retirèrent, repassèrent le Necker, et ensuite le Rhin, abandonnant ainsi Heidelberg, et tous les postes dont ils s'étoient emparés en-deçà de ce fleuve. Nous eûmes la curiosité, Mr. le général *de Steinau*, mon beau-frère *de Frise* et moi, d'aller visiter le camp de Msgr. *le Dauphin*. On l'avoit quasi laissé en son entier, magnifique et embelli de longues rangées d'arbres, qu'on y avoit plantés. Le comte *de Frise* n'avoit pas entrepris ce voyage pour son plaisir, il étoit brouillé avec le lieutenant-général *de Schoening*, qui devoit être de la partie et *Frise* avoit dessein de l'attaquer en cas qu'il le pût faire de bonne manière, c'est à dire par rencontre. Il me demanda si je voulois lui servir de second, ce que je lui promis, mais il n'y eut pas moyen d'exécuter la chose cette fois-là; j'ai oublié ce qui en arriva par la suite.

J'eus occasion pendant cette campagne de connoître plus particulièrement le jeune *Flemming*, aidé de camp pour lors de notre feldmaréchal. Ce gentilhomme plein de feu, et qui mourroit d'envie de se pousser dans le monde, avoit employé le vert et le sec pour devenir mon lieutenant-colonel dans les mousquetaires. J'appuyai sa demande de tout mon crédit, mais celui des ennemis de son oncle prévalut, et ce refus le détermina à aller chercher en Saxe une fortune éclatante. Vous comprendrez sans peine que je parle du comte *de Flemming*, mort à Vienne, il y a environ trois ans, feldmaréchal et premier minis-

tre de sa majesté le roi de Pologne. Je ne vous dirai rien de son caractère, vous en avez assez entendu parler sans doute; tout ce que je puis vous dire, c'est que notre amitié a duré jusqu'à sa mort. Nous nous écrivions souvent, et nous avions même fait une espèce de convention, que nous quitterions le service, lorsque chacun de nous auroit cinquante ans accomplis. La dernière fois que je le vis à Danzig, je lui fis la guerre de ce qu'il n'avoit pas tenu parole comme moi; il me pria d'excuses tirées par les cheveux, sur quoi je lui dis en riant ce que je pensai sérieusement: Mon cher ami, vous êtes né pour l'intrigue et pour le ministère, c'est votre élément, et vous y mourrez; sans être prophète ma prédiction a été véritable.

Comme nous marchions pour rentrer dans nos quartiers, on tint à Cologne un conseil de guerre sur mon sujet. Il s'agissoit d'un démêlé que j'avois avec Mr. *de Rocoul*, lieutenant-colonel des grenadiers à cheval, qui s'étoit avisé d'écrire contre moi à l'électeur bien à son grand dommage; car ses plaintes furent trouvées si mal fondées et si frivoles, et celles que je retorquai contre lui si fortes et si certaines que la commission le condamna à être suspendu quatre mois de sa charge, et à payer les frais de la commission, et cela par grâce, portoit la sentence, et par pure considération de ce qu'il reconnoissoit la faute et me demandoit pardon, et plus encore parce que j'intercédois pour lui. Un de ces articles sur lequel il avoit beaucoup appuyé étoit celui-ci: que j'étois son ennemi en particulier et celui de tous les François en général. Il n'est pas le seul de cette nation qui m'en ait accusé dans le tems que j'étois dans le mi-

ministère et qui m'en ait accusé avec le même fondement que lui. Il avançoit encore, que j'avois tâché de diminuer la gloire de leurs belles actions à Nuys et à Bonn, en disant que nous en devions tout l'honneur à l'esprit de terreur que Dieu avoit répandu sur les troupes françoises pendant cette campagne. Moi ennemi des François, quelle pauvreté! Moi qui m'étois fait et me fesois journellement des affaires pour les soutenir! Ternir l'éclat de leurs belles actions! Hé, à qui aurois-je fait tort qu'à moi-même? Car enfin, lui dis-je devant le conseil de guerre, où étoit ma personne à ces deux actions et à toutes celles où le corps s'est trouvé? — Mais à notre tête, répondit-il; fort bien, tirez la conséquence. Mais vous, Mr. par où prouverez vous que je suis votre ennemi? vous me forcez à une chose que je déteste, c'est à en venir aux reproches; la tente turque où vous campez, qui vous en a fait présent? Votre cheval de bataille, le plus beau harnois et les meilleurs pistolets, que vous ayez, qui vous les a donnés? — Mais vous Mrs., dis-je, me retournant vers les commissaires, si ce sont là des remarques d'inimitié, je m'en rapporte. Vous avez écrit de tous côtés, lui dis-je encore, pour mendier des accusations, qu'en est-il arrivé. Mrs. *d'Obargues*, *de Montbrun* et *de la Chaux* qui sont en Piemont, qu'ont-ils répondu? Vous comptiez beaucoup sur les deux derniers, quoique mes parens, parceque ne pouvant souffrir leurs fredaines, je les avois tant réprimandés, qu'ils avoient été obligés de quitter le corps. Le premier est un honnête homme, brave officier, incapable de trahir sa conscience; montrez sa réponse j'en ai une double. — A tout cela le pauvre officier fut si confus, qu'il me fit pitié et que je fis

mon possible pour faire modifier sa punition, à quoi je réussis. Je n'aurois pas chargé ces mémoires de ceci, car il vous importe peu de savoir si j'ai eu un procès avec Mr. *Rocoul* ou non, mais j'ai été bien aise de vous montrer combien on est sujet à donner dans des travers, quand on ne consulte que sa passion ou ses intérêts; qu'on suit les mauvais conseils des mal-intentionnés et que par des plaintes sans fondement on s'en veut prendre à ses supérieurs. Quels étoient les Bertrands, qui s'étoient voulu servir de la patte du chat pour me nuire? Je n'en sais rien. Il ne faut point faire de jugement téméraire quels qu'ils fussent, ils en eurent le dementi, et le pauvre *Rocoul* la honte. Mr. le général *du Hamel* sollicitoit fortement pour faire abréger la suspension, et cela par pure charité, il en étourdit tant l'électeur, que ce dernier s'en plaignit à moi. Monseigneur, lui dis-je, *du Hamel* prone tant le mérite *de Rocoul* pour mettre la paix; faites un troc, donnez-lui cet homme qu'il aime si fort, je prendrai *du Portail* qui est dans son régiment. L'électeur me prit au mot au grand regret de Mr. *du Hamel*, qui me fit des plaintes très amères du tour qu'il prétendoit que je lui avois joué, mais il étoit trop tard.

Pendant cet hiver, l'électeur magnifique en toutes choses, et voulant faire de Berlin une des plus florissantes villes d'Allemagne, y établit une Académie de sculpture et de peinture. Académie, qui a produit, et qui produit encore de très bons sujets. Ce fut aussi cette année si j'ai bonne mémoire que le prince électoral âgé de six ans, fut confié aux soins de mon frère aîné; honneur que bien des gens auroient voulu détourner sur quelque autre tête, n'ai-

mant guères plus cet aîné que son cadet, mais le sage électeur qui connoissoit la probité de mon frère (je n'ose en parler ainsi sans rougir) n'eut aucun égard aux mauvais offices qu'on vouloit lui rendre, et en fit à sa volonté. Je dois faire aussi mention en cet endroit de l'université que ce prince érigea à Halle, une des plus célèbres d'Allemagne aujourd'hui et la plus féconde en grands hommes dans toutes les facultés.

La campagne de Flandre appelée par les François la campagne *du Dauphin* ne produisit pas de grands événements. Les mousquetaires furent du détachement qui se fit pour s'emparer du pont d'Espierres. Ce détachement fut inutile, *le Dauphin* nous ayant prévenu, en se saisissant de ce poste par une marche la plus vigoureuse dont on eût ouï parler depuis long-tems. Cette course coûta bien des hommes et des chevaux aux François, mais il est sûr que ce fut un coup de partie pour eux. Car si l'on s'étoit emparé du pont d'Espierres, non seulement Tournai couroit risque, mais d'autres villes encore. On auroit même pu faire des courses en Picardie et en Champagne. En revanche les desseins que l'armée de France forma sur Liège et sur Mastricht n'aboutirent à rien par les bons ordres et par les sages précautions du roi *Guillaume*, qui ayant mis ces quartiers-là en sûreté passa la Lis et prit Dixmude.

Nos margraves avoient voulu faire cette campagne, je leur fesois régulièrement ma cour, et j'y mangeois souvent surtout chez le margrave *Philippe*, c'est là que je renouvelai connoissance avec Mr. *de N.* Anglois que j'avois vu à la campagne de 1691. Il passoit pour très brave homme et pour bon officier. Mais c'étoit une des espèces de gens dérangés, de peu

de conduite et un peu bouffon, dont on se divertit quelquefois; c'est ce que fesoient nos margraves et avec si peu de ménagement, qu'il prit un jour la chèvre: j'étois le lendemain matin devant ma tente, lorsque je vis venir mon homme, l'air inquiet, qui m'ayant abordé, me dit: ma chère comte (c'étoit son terme favori) j'ai une grâce à vous demander, promettez-moi de ne me pas refuser. Monsieur, répondis-je, vous savez que je suis votre ami et votre serviteur, mais ma coutume n'est pas de m'engager à quelque chose sans savoir de quoi il s'agit. D'une bagatelle, poursuivit-il, et vous me l'accorderez, s'il vous plait. A ces paroles je tremblai pour ma bourse, ne doutant nullement qu'il ne voulut me porter une botte, mais il me tira bientôt de doute, en s'expliquant ainsi. Ma chère comte, je soupai hier au soir avec nos princes, et le margrave *Philippe* m'a tourné en ridicule, j'en veux avoir raison, c'est pourquoi je vous prie, de lui aller faire un appel de ma part, et de vouloir bien être mon second. Fort bien, Mr., lui répondis-je, mais avez-vous bien réflechi, que celui à qui vous voulez que je porte un cartel est le frère de mon maitre? que pour réponse il pourroit bien me faire mettre les fers aux pieds et aux mains et après un chatiment proportionné à ma faute me faire donner du pied au derrière. Moquez-vous de cela, cher ami, répliqua-t-il brusquement, ne vous embarrassez point des suites, je partagerai ma fortune avec vous. Belle ressource qu'un pareil partage. Le pauvre diable n'avoit peut-être pas cent guinées en tout son vaillant. Conclusion: je résolus de m'en divertir à tout hazard. Je savois que le margrave *Philippe* avoit des bontés pour moi, et je m'imaginai qu'il en riroit le

premier. Je communiquai mon dessein à mon frère *Alexandre* que je trouvai chez le baron *de Heiden de Lichtenfort.* Ce général, le meilleur seigneur de la terre et qui nous aimoit beaucoup, entendant cela, ne pouvoit en revenir, mais .... mais comte *Christoffle*, avez vous perdu le sens? mon frère le rassura et lui dit, laissez-le faire, je suis sûr qu'il s'en tirera bien. J'allai donc chez le margrave, que j'abordai d'un air extrêmement sérieux, quoique j'eusse toutes les envies du monde d'éclater de rire. Monseigneur, lui dis-je, j'ai l'honneur d'être envoyé extraordinaire de Mr. *de N.* que vous avez hier insulté, et je suis chargé de dire à Votre Altesse, qu'il veut se tirer quelques palettes de sang avec Elle. Ce prince appela le margrave *Albert* et lui dit en riant de toute sa force: Mon frère, Mr. *de N.* se veut couper la gorge avec moi, *Dohna* vient de m'en faire la proposition de sa part. A la bonne heure, dit le margrave *Albert*, mais pour vous donner courage, vous voudrez diner chez moi, où je vais faire inviter aussi le personnage. Vos Altesses feront ce qui leur plaira, dis-je; mon ambassade est finie: c'est un fou dont je ne me mêle plus.

Le margrave *Albert* le fit effectivement inviter, soûla bravement mon Anglois, et de sorte qu'il se laissa enfermer dans une grande armoire, où il dormit et fit d'autres choses qu'il seroit mal-propre de rapporter. Il fut cependant si charmé de cette réception, qu'il vint me dire, que si je ne m'étois pas encore acquitté de mon message, je me gardasse bien de le faire, que Mrs. les margraves étoient les plus obligeans princes du monde, et qu'ils lui avoient fait mille honnêtetés. Je lui répondis qu'à la vérité je

m'étois acquitté de ma commission, mais puisqu'ils s'étoient accomodés à l'amiable, il n'y avoit point de mal, et que je m'en réjouissois beaucoup.

Je racontai toute l'histoire au général *de Heiden*, qui étoit tout émerveillé de ce que j'avois osé tenter une pareille aventure. Ce ne fut pas la dernière fois que cet honnête baron me témoigna qu'il s'intéressoit véritablement à moi. La première crainte avoit été pour ma fortune, et celle-ci pendant la même campagne fut pour mon âme. Je me trouvai à table chez Mons. le comte *de Tzerclas*, entre les deux comtes *d'Argentau* et *d'Hermalle*, deux catholiques-romains à brûler. Ils m'entreprirent sur les reliques dont ils étoient farcis, l'un me donna une bague de St. Hubert contre la rage, l'autre un croix. Enfin le comte *d'Hermalle* me présenta une pierre constellée avec laquelle on pouvoit affronter les plus grands périls sans courir le moindre risque, et que quand on seroit en enfer, disoit-il, on n'auroit pas peur du diable.

J'acceptai tout avec beaucoup de remercimens et d'un grand sérieux, ce qui scandalisa beaucoup le général *de Heiden*, qui étoit véritablement zélé pour sa religion. Mais Mr., dit-il à mon frère, auprès duquel il se trouva assis, le comte *Christoffle* n'y songe pas de donner dans ces fadaises et de se laisser ainsi embabouiner de pareilles babioles? Mon général, répondit votre oncle, si vous voulez que je vous parle naturellement, ces Messieurs s'imaginent d'avoir fait un proselite, mais je vous garantis, que mon frère se moque d'eux. Me moquer d'eux, — le terme étoit un peu trop fort, mais franchement j'avois envie de me divertir et de me jouer un peu de leur crédulité, c'étoit là tout. Je dispersai par la suite ces béatilles

à droite à gauche. La pierre étoit effectivement une chose curieuse, avec un peu de jus de citron on pouvoit la faire galopper autour d'une assiette, sans qu'on y mit la main, mais il n'y a rien là que de très naturel. Ma soeur *de la Lippe* l'a eue et l'a gardée long-tems.

Après que le roi *d'Angleterre* eut quitté l'armée, le général *de Heiden* fit le siège de Hui, où les mousquetaires se trouvèrent et y firent très bien leur devoir, mais je n'étois pas à leur tête, ayant été obligé de me retirer à cause d'un rhumatisme accompagné de fièvre, qui ne me donnoit de repos ni jour ni nuit. Etant guéri tant bien que mal, je me rendis à Berlin, où tout étoit sur l'ancien pied, c'est à dire *Dankelmann* toujours sur le pinacle, *Colb* *) assez en grâce mais sans crédit, le premier ne perdant aucune occasion de me tracasser malgré la protection déclarée du maître; c'est-ce qui me fit enfin résoudre de demander ma démission et à me retirer sur mes terres.

Je commençai par communiquer la chose à mon épouse. Ecoutez, lui dis-je, je ne veux rien faire sans votre participation. Il s'agit de quitter des emplois et des appointements considérables, il s'agit encore de quitter une cour brillante, pour s'aller confiner dans un climat assez rude. Voila le mauvais côté, mais tournez la médaille et songez qu'on ne cherche qu'à me détruire dans l'esprit de l'électeur, qu'on me chicane sur mille choses, que ce n'est en cette cour qu'intrigues, que fourberies, que cabales. Songez que je suis d'un tempérament vif, et rien moins qu'endu-

*) Le comte *Kolb de Wartenberg.*

rant, qu'on ne demande pas mieux qu'à me vexer jusqu'à ce que la patience m'échappe, et je ne réponds pas que je pourrai résister long-tems. Je le répète encore, je ne ferai rien sans votre conseil. Voyez si vous voulez vous rendre responsable des suites. Votre mère consentit de bon coeur à ce que je demandasse à me retirer, mais ce ne fut pas sans peine que je l'obtins, l'électeur ayant eu la bonté de vouloir me retenir par toutes sortes de moyens, à la fin je m'avisai de demander un congé à tems pour aller mettre ordre à mes affaires de Prusse. Quand je l'eus obtenu je partis avec ma famille pour Morung *), de là j'écrivis lettres sur lettres à l'électeur par lesquelles, après lui avoir représenté mes griefs modestement, je le priai avec tant d'instance de ne point m'obliger de retourner à la cour, qu'il me permit enfin de demeurer chez moi.

*) Petite ville de Prusse où les *Dohna* ont un château.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE DOHNA.

QUATRIEME PARTIE.

Rien n'est plus doux que d'arriver après une longue navigation, et avoir couru risque de périr par la tempête. Chacun en convient, mais ceux qui aiment la vie tumultueuse, ne conviendront point que ce soit là le sort d'un homme qui après avoir essuyé des chagrins sans nombre à la cour, a le bonheur de se retirer tranquillement dans sa famille. On a dit et écrit mille belles choses sur ce chapitre, ainsi il seroit inutile d'y ajouter mes réflexions; je me contenterai de dire qu'il me sembloit être dans un autre monde, que de me voir délivré des inquiétudes continuelles, où j'étois à Berlin. 1694.

A dire vrai, il y avoit des tems, où je regrettois la présence de mon maître, que j'aimois de tout mon coeur. Mais lorsque je comparois la vie douce que je menois dans mon petit ménage en compagnie de ma digne épouse, que je venois à comparer cette

vie avec la situation épineuse où je m'étois trouvé pendant plusieurs années, j'avois tout lieu d'être content, n'eût-ce été que par la satisfaction que je ressentois, de pouvoir me préparer pour la vie à venir, sans trouble et sans obstacle, ce qui m'avoit souvent été impossible de faire à la cour. Je puis dire aussi que je m'étois dépouillé de tous mes emplois, non-seulement avec autant de joie, qu'on quitteroit un habit rempli de vermine, mais que j'avois encore mis sous le pied toute animosité et toute rancune contre les gens, qui m'avoient persécuté. Je m'étois même mis en tête d'accomplir les loix et les prophètes et cela avec mes propres forces; mais je reconnus bientôt combien ce dessein étoit téméraire, car malgré toutes mes attentions à faire le bien et à fuir le mal, j'éprouvois chaque soir en m'examinant à la rigueur la vérité du passage de *St. Jean:* Si nous disons que nous sommes sans péché nous nous séduisons nous-mêmes. Je renonçai donc à cette espèce de Pelagianiome, et fesant de sincères efforts pour vivre en chrétien, je crus devoir me confier pour le reste aux mérites du médiateur.

J'avois à Morung tout ce qui peut plaire à un reclus, chasse, pêche, compagnie raisonnable et surtout une bibliotheque belle et nombreuse qu'il a plu à Dieu de nous ôter par le feu, trop heureux d'en avoir su sauver nos archives. Je chassois donc, je pêchois et je lisois alternativement; je m'attachois outre cela à mon économie: chose absolument nécessaire à un gentilhomme campagnard, en quoi je remarquois à vue d'oeil la bénédiction d'en haut, car tout novice que je fusse en cet art, j'avois le bonheur de ne rien entreprendre qui ne réussit, ce qui fit dire à de vieux

économes, je crois que si le comte *Christoffle* plantoit en terre un baton, il en proviendroit un arbre fruitier. Trois ans environ s'étoient écoulés dans cet heureux état, lorsque l'électeur fit un voyage en Prusse. 1697.
Je n'avois rien à me reprocher à l'égard de ce prince, je l'avois même quitté à regret, et il le savoit très bien: ainsi quand mon devoir ne m'avoit pas obligé à lui aller rendre mes respects à Königsberg, mon inclination seule m'y auroit porté. J'y allai donc, ou pour mieux dire j'y courus avec impatience.

L'électeur me reçut avec tant de bonté que si j'avois encore eu l'honneur d'être à son service, me caressa et me questionna beaucoup sur ma manière de passer mon tems à la campagne, mais il évita de me rien dire pour lors qui pût me faire soupçonner le moins du monde l'envie de me ravoir. Il auroit voulu que j'eusse fait les premières avances et rien n'étoit plus juste, mais ce n'étoit pas mon compte, et j'avois de très fortes raisons pour n'en rien faire.

Ce prince daigna pourtant donner commission à Mr. *de Barfus* de me tâter, et celui-ci pria le comte *de Dönhoff*, mon parent, de me faire quelques propositions comme par hazard, et comme si ç'avoit été par son propre conseil, et non par le commandement du maître. Monsieur, dis-je à *Dönhoff*, vous me connoissez et vous savez que j'ai plus que du respect pour Son Altesse Electorale, me piquant à juste titre d'avoir pour sa personne une tendre vénération, mais me conseillerez-vous de rentrer en service pendant que mes ennemis sont encore tout-puissants? Voudriez-vous que je me donnasse le ridicule de postuler mon rétablissement, d'essuyer peut-être un refus, qu'on me dit: vous l'avez voulu, et que je m'attirasse

par-là l'insulte et la raillerie de mes adversaires. Quant au refus, me répondit-il, n'en craignez point, j'en suis caution. Vous êtes mon cousin et mon ami, vous me rendrez bien la justice de croire que je serois au désespoir de vous exposer à un affront qui rejailliroit sur moi-même. A la bonne heure, répliquai-je froidement, et la conversation en demeura là. J'en avois cependant assez appris pour me douter, qu'il n'avoit point parlé de son chef, et que le général *de Barfus*, qu'il avoit cité deux ou trois fois dans son discours, pourroit bien avoir eu quelque commission secrète; je voulus m'en éclaircir et j'allai voir ce dernier; il me confirma dans mes soupçons et m'avoua même la chose en termes ambigues.

C'étoit tout ce qu'un homme plus ambitieux que moi aurait pu désirer, mais quelque chatouillé que je me sentisse de voir que l'électeur continuoit à me vouloir du bien, je crus devoir répéter à Mr. *de Barfus*, ce que j'avois dit la veille au comte *de Dönhoff*, raisons que ce général trouva si solides, particulièrement celles qui regardoient la puissance de mes ennemis, qu'il n'eut rien à y répliquer. L'électeur cependant prit la résolution d'aller en Courlande et me fit l'honneur de me nommer pour être de sa suite. Il entreprit ce voyage uniquement pour donner du relief au duc son beau-frère, et pour faire voir à la noblesse du pays, qui n'avoit pas pour son prince tous les égards, qu'elle lui devoit, qu'il avoit un frère, un ami et un voisin, qui pourroit bien l'aider à mettre les mutins à la raison en cas de nécessité. On nous fit loger deux à deux pour plus de commodité, et j'eus pour compagnon de quartier Mr. le général *de Barfus*.

Ce fut pendant ce voyage que je commençai à m'appercevoir de la décadence du crédit de *Dankelmann*, et voici sur quoi je fondai mes conjectures qui se vérifioient quelques mois après. N'ayant plus rien à ménager avec ce ministre depuis que j'avois appris qu'il s'acharnoit aussi à persécuter mon frère *Alexandre*, je ne fesois nulle difficulté de le railler à table, et de le pousser souvent d'une manière assez vive, à quoi je vis que le maître prenoit plaisir, et y donnoit lui-même occasion de fois à autre: marque évidente, de l'humeur dont je le connoissois, que les choses n'étoient pas sur le même pied, ce prince n'aimant pas qu'on badinât le moins du monde sur le chapitre de ses favoris. D'abord que nous fûmes sur les terres de Courlande, toute la cour fut défrayée par ordre du duc qui fit à son beau-frère une fort belle réception. Le peu de troupes qu'il avoit, étoient lestes et parfaitement bien équipées, sa cour assez bien composée, et pour sa personne la civilité et la politesse même. J'en reçus en mon particulier beaucoup d'honnêtetés, m'ayant entre autres fait présent de quelques chiens, qui sont excellens en ce pays-là. L'électeur après avoir demeuré huit à dix jours à Wilbourg où le duc fesoit sa résidence, reprit la route de Koenigsberg. Ne sachant à quoi s'amuser en chemin, on se fesoit des niches, à qui mieux mieux. Ce prince vint un matin chez moi, pour m'en faire une selon les apparences, mais me trouvant sorti et ne voulant pas tout à fait perdre ses peines, il fit emporter les étriers de la selle d'un nommé *Jean Giecard* qui me servit de valet de chambre. Il eut beau pester en mauvais allemand et en bon garçon, il fallut qu'il achevât le voyage sans étriers. Le pauvre

diable avoit bien eu une autre salade quelques jours après, à laquelle j'avoue que j'avois contribué ma bonne part; s'étant enivré comme une soupe, il fit quelques sottises assez visibles mais un peu sales, qui furent sues le lendemain de l'électeur, sur quoi il me demanda, si je voulois qu'il le fît étriller; j'y toppai de bon coeur, et maître *Jean Giscard* fut raisonnablement bien fustigé. Cette fustigation devint à la mode et on fouetta depuis à la cour que c'étoit une bénédiction.

Revenu en Prusse je trouvai moyen de rendre à *Dankelmann* une de ces charités, qu'il m'avoit prêtée tant de fois: peut-être aurois-je agi plus chrétiennement de ne le pas faire, et ce n'étoit pas trop une suite des résolutions que j'avois prises à *Morung*, mais l'occasion me tenta, et je succombai. Voici le fait. Le même qu'on appeloit le grand *Dankelmann* avoit six frères, à chacun desquels il avoit procuré des avancements considérables. Cela étoit naturel. Ce nombre de six frères lui donna l'idée d'une médaille *) qu'il fit frapper ainsi:

Une étoile brillante avec six autres plus petites, écartant des nuages qui couvroient la ville de Berlin qu'on voyoit au-dessous avec cette dévise:

Intaminatis fulget honoribus.

L'exergue:

Plejadi Fratrum qui Principi Opt. Max. Friderico III. Elect. Brandenb. Se suaque omnia devoverunt etc.

---

*) On ne donne pas l'affaire de cette médaille qu'on rapporte ici comme un fait absolument certain, Mr. *de Dankelmann* ayant toujours nié, que ce fut lui qui l'avoit fait frapper. On laisse le cas indécis. Tout ce qu'on peut assurer c'est qu'on l'en accusoit fortement en ce tems-là. (Voyez *Güther*, Leben Friedrich I. p. 6 et 491, où se trouve une gravure de cette médaille. Note de l'Ed.)

et au bas une grue tenant un caillou dans sa patte. *Colb* me montra une de ces médailles, et me demanda conseil, comment on pourroit faire pour qu'elle fût vue de l'électeur sans que cela parut affecté. Donnez-la moi, lui dis-je, l'affaire se fera.

Il y avoit un maure à la cour, espèce de bouffon avec lequel je badinois quelquefois, à qui je la montra de loin, bien persuadé qu'il se jetteroit dessus: c'est ce qui arriva. Comme nous disputions, moi pour ravoir ma pièce, et lui pour la garder, l'électeur s'approchant, voulut savoir le sujet de notre dispute. Je lui dis, que *Guillaume* m'avoit pris une médaille, qu'il ne me vouloit pas rendre, quoique je lui promisse d'autre argent à la place. Ce prince curieux de médailles, et qui en fesoit une collection, demanda à la voir. Monseigneur, lui dis-je, vous ne verrez rien de nouveau, puisque c'est V. A. E. qui l'a fait frapper. Moi? répondit-il, après l'avoir examinée, moi avoir fait frapper cette médaille? Je ne sais ce que c'est. — Il prononça ces paroles d'un ton qui marquoit que les sept étoiles et la grue n'étoient pas de son goût. On ne sauroit dire que ceci ait été la cause de la disgrâce *de Dankelmann*, puisque j'ai déjà insinué que sa faveur diminuoit avant que l'électeur en eût connoissance; mais qu'il lui ait été avantageux, je ne le crois point, et franchement ce n'étoit point l'intention du fondateur.

J'accompagnai mon maître jusqu'à Marienwerder et ce fut là que m'embrassant tendrement il me dit: Ecoute, *Peter*, je te veux confier quelque chose, mais si tu en parles, je te ferai couper le cou. J'ai résolu ..... et puis il s'arrêta tout court, et je n'étois pas assez impertinent pour le presser, par con-

séquent je ne sus pas alors son secret: les suites l'ont assez manifesté, n'y ayant point de doute qu'il ne voulût me parler, de ce qu'il méditoit contre son premier ministre.

Si l'électeur eut des bontés pour moi, il n'en fut pas de même d'un grand nombre de courtisans. Je dis d'un grand nombre, car il y avoit à la cour des âmes généreuses qui n'adoroient pas le veau d'or, mais il y en eut d'autres et même des gentilshommes de ma province, qui ayant vu ou appris que j'avois rompu en visière à celui dont ils attendoient force bienfaits, qu'ils n'eurent jamais, évitoient ma compagnie de tout leur possible, et me regardoient comme un excommunié. Ces gens-là furent cruellement étonnés lorsqu'ils apprirent un beau matin que l'électeur avoit défendu la cour à *Dankelmann* avec permission cependant de se retirer à un baillage qu'il avoit sur les frontières de Hannovre; d'autres nouvelles plus fâcheuses vinrent ensuite, car un homme de cette espèce tombe rarement à demi. Ceux qui avoient travaillé à sa disgrâce surent si bien représenter à l'électeur qu'il étoit dangereux de le laisser si voisin d'une puissance, chez laquelle ou chez quelqu'autre il pourroit se retirer, et découvrir les secrets de l'état dont il avoit été si long-tems le dépositaire, que ce prince envoya *Tettau*, colonel de ses gardes pour se saisir de sa personne. Il le trouva couché dans une petite ville de la vieille marche. Mad. *Dankelmann* entendant le bruit, se leva à demi-nue et vint demander toute effrayée ce qu'il y avoit de nouveau? Rien autre, répondit *Tettau*, si ce n'est que j'ai ordre de ramener Mr. votre mari à Spandau: terrible coup de foudre! mais auquel tous ceux qui sont si haut élevés

vés et qui usent de leur pouvoir avec insolence doivent s'attendre. On ne le crut cependant pas encore en lieu assez sûr à Spandau, ses ennemis remontrèrent qu'il étoit trop près de Berlin, qu'il avoit dans cette ville des créatures en quantité, et que de l'humeur et du génie dont ils connoissoient *Dankelmann*, il ne manqueroit pas de cabaler. On le transféra donc à Peitz, forteresse dans la Lusace, où il fut étroitement gardé. On raisonna à perte de vue sur la chûte de ce ministre, ainsi que cela arrive ordinairement. Comme on ne lui a jamais fait son procès dans les formes il seroit difficile de savoir au juste ce qui détermina l'électeur à l'emprisonner. Ce qu'on en peut dire raisonnablement c'est qu'il s'étoit rendu insupportable par ses airs de hauteur, qu'il ne rabaissoit pas même avec son maître, airs qu'il avoit apparemment contractés pendant qu'il étoit précepteur de ce prince. Quant à l'affaire du cercle de Swibus en Silésie, dont on lui fit un crime, il est vrai qu'il y avoit beaucoup à redire, mais cela venoit un peu tard, je vais la raconter brièvement afin qu'on en puisse juger.

Après que *Frédéric Guillaume* eut envoyé en Hongrie les huit mille hommes, troupes auxiliaires dont on a parlé dans la première partie, l'empereur en reconnoissance de ce service, ou par stipulation, c'est ce que j'ignore, lui engagea ce territoire qu'il retira des mains de *Frédéric III* au commencement de sa régence. On publia depuis que *Dankelmann* y avoit contribué et n'avoit pas agi dans cette affaire conformément aux intérêts de son maître. Peut-être avoit-on raison, mais je le répète, cette occasion étoit un peu tardive. Au surplus je ne me souviens plus en

quoi il a manqué (dans des affaires d'état essentielles s'entend). S'il n'étoit pas un aussi grand génie que feu Mr. *de Grumkau* pour le détail des finances, il ne laissoit pas d'avoir du bon pour d'autres choses. Ce qu'il y a de particulier et que je tiens de bon lieu, c'est qu'il avoit quasi tout prédit lui-même, touchant ce qui lui arriva. Je serai emprisonné, disoit-il, cela est sûr, mais je sortirai de prison, rentrerai dans mon emploi, et brillerai à la cour plus que jamais, en dépit de mes envieux. Les deux premières parties de la prédiction ont été accomplies, mais son art l'a trompé dans le reste; je dis son art, car il se mêloit beaucoup de vouloir pénétrer dans l'avenir. Un certain *Majus* ou *Magus*, nom qui s'accorde assez bien au métier, avoit été son maître en cette science. J'ai vu ce *Magus* et certainement il paroissoit quelquefois dans son fait plus que du naturel. Je ne parlerai point de mon horoscope, qu'il voulut tirer (qu'on me pardonne cette folie, je n'avois pas dix-huit ans); vous serez un jour ministre d'état, me dit-il avec beaucoup de confiance, quoique la chose parût à plusieurs et à moi-même hors de vraisemblance, n'ayant alors aucun penchant ni aucune disposition à le devenir. Il pouvoit bien le hazarder sans sortilège. On voit tous les jours de plus grandes métamorphoses, mais voici un cas extraordinaire. *Frédéric Guillaume* peu favorable à ces sortes de devins, le manda un jour et ayant fait venir un homme condamné à mort, il commanda à *Magus* de l'examiner par la chiromancie et autres règles dont il étoit accoutumé de se servir en pareil cas; voulant qu'il lui dit ce qu'il pensoit de lui, de quelle manière il finiroit sa vie? Il ne

mourra point de mort violente, répondit hardiment *Magus*, j'en suis caution; hé bien! répliqua l'électeur, je te veux confondre et te faire menteur, il sera pendu demain. On menoit effectivement ce malheureux à la potence, lorsque Madame la duchesse *) *de Simmern*, belle-soeur de *Frédéric Guillaume* venant à Berlin, passa dans le tems qu'on l'alloit exécuter. Quelqu'un suggéra au patient d'implorer l'intercession de cette princesse, qui avoit la réputation d'être charitable et l'étoit effectivement. Par ordre de la duchesse l'exécution fut suspendue. Mon frère, dit-elle, en abordant l'électeur, je ne vous embrasserai point, que vous ne m'ayez promis une chose, ce n'est qu'une bagatelle. Je vous la promets, répondit le prince impatient d'embrasser sa belle-soeur, qu'il aimoit tendrement. Elle lui détailla alors toute l'affaire. J'ai entendu dire à *Frédéric Guillaume* que de sa vie il ne s'étoit trouvé en pareil embarras. Il craignoit d'un côté que si le criminel étoit absous, cela ne donnât encore que plus de vogue aux prédictions de *Magus*, pour lesquelles il avoit un souverain mépris. Il avoit même donné sa parole, qu'il le feroit menteur; d'un autre côté il avoit promis à sa soeur. On fut longtems à le pouvoir résoudre. A la fin la pitié et le bon coeur l'emportèrent, le malheureux eut la vie sauvée. Ceci n'est point inventé, mais après tout qu'en peut-on conclure, que ç'a été un pur effet du hazard. Je serois au desespoir qu'on me crût capable de donner en des pensées contraires. Je les déteste et j'en fais ma confession, croyant que si l'on voit de

*) *Marie*, née princesse d'Orange.

ces sortes de gens rencontrer quelquefois d'une manière surprenante, c'est que Dieu peut donner efficace d'erreur quand il lui plaît.

Dankelmann disgrâcié, Mr. *Colb* qu'on a vu depuis comte *de Wartenberg*, commença à briller. Le vieux comte *de Döhnhoff* grand-chambellan étant mort sur ces entrefaites, l'électeur lui donna cette charge la plus considérable de la cour. Chacun sait que tous les électeurs ont un emploi chez l'empereur ou pour mieux dire dans l'empire: grand-maréchal ou archi-maréchal par exemple, archi-chambellan etc.; mais bien des gens ignorent peut-être, que la dignité qui leur est affectée dans les cérémonies solennelles a le premier rang dans leurs cours respectives. On le met ici à tout hazard, ce ne seront que quelques lignes de plus.

Mr. *Colb* avoit toujours assez bien vécu avec moi, ainsi on peut croire que je ne fus pas fâché de son élévation non plus que d'être délivré d'un ennemi puissant, quoique je puisse protester ici, que je fus vraiment sensible à son emprisonnement et au sort de sa famille; ce que je fis quelques années après, prouve la sincérité de cette protestation. Je félicitai donc par lettres Mr. *Colb* sur sa nouvelle dignité. J'avois aussi écrit à l'électeur quelques semaines avant cette révolution. Voici la réponse à cette lettre mot pour mot comme toutes celles, qu'on insérera ici le sont.

„Cher *Peter!* J'ai bien reçu la vôtre et vous en
„suis fort obligé. J'espère partir bientôt d'ici pour
„la Prusse et de vous revoir, de là la Vistule.
„Vous serez bien surpris du changement fait à ma
„cour, dont je vous entretiendrai à mon arrivée.
„En attendant je vous assure, que si long-tems

„que je vivrai je vous témoignerai, que je suis „votre très affectionné *F. El.* Berlin le 25 Mars „1698. Faites mes compliments à Mons. *de Gis-„card*, et le prenez avec au-devant de moi.“

Le pauvre diable n'avoit pas trop envie de faire cette course, mais le Monsr. *de*, que lui donnoit l'électeur, le détermina à aller chercher quelques poignées d'étrivières et quelques ducats. L'un récompensoit l'autre. Je rencontrai mon bon maître à Marienwerder, où je l'avois accompagné huit ou dix mois auparavant. Pour lors il me dit: Ecoute *Peter*, tu n'as plus d'excuse, voilà *Dankelmann* parti, il faut revenir. Je cherchois des défaites tant que je pus et résistai encore plus de quinze jours, tant je tremblai de me rembarquer; mais il étoit dit que je ne passerois pas si tôt ma vie dans la retraite. Ce fut à Königsberg, où il fallut prendre son parti. J'étois dans une situation épineuse qu'on peut s'imaginer. D'un côté les bontés d'un grand prince que j'aimois tendrement, et les offres avantageuses qu'il me fesoit, tout cela étoit bien attrayant, mais quand je me représentois la tranquillité avec laquelle j'avois vécu pendant plus de trois ans, le danger qu'il y avoit de retomber d'un mauvais favori à un pire, on auroit été irrésolu à moins. Cela m'angoissoit si fort que je ne voulus point manger ce soir-là, m'allant promener seul dans un petit bois pendant que la cour soupoit. Là je priai Dieu de bon coeur qu'il voulût m'inspirer pour le mieux et après m'être dit bien des choses pour et contre, voici ce que je résolus enfin: Si l'électeur me menace de me forcer, je l'accepterai et je regarderai cette menace comme un signe de ma vocation. Plein de cette pensée je revins trouver la cour. 1698.

D'où viens-tu, *Peter?* me cria l'électeur du plus loin qu'il m'apperçut. Pourquoi ne soupes-tu point? Tu penses t'esquiver, mais tu as beau faire, tu ne m'échapperas pas de gré ou de force. — De gré ou de force? Monseigneur, est-ce tout de bon que vous me tenez ce langage. Oui tout de bon, répondit-il un peu ému. Eh bien, dis-je en me jetant à ses pieds, Votre Altesse Electorale peut disposer de moi, je topperai à tout ce qu'elle voudra. Elle est la maîtresse de toute ma personne, et de tout ce qui m'appartient. M'ayant relevé il m'embrassa tendrement et me dit: Ecoute, c'est ta femme qui est devenue piétiste, à ce qu'on dit, qui t'a fait quitter, et qui t'empêche de revenir, mais si tu m'abandonnes une seconde fois tu en partiras toi et les tiens.

L'électeur ne rendoit guères justice à ma pauvre femme, elle n'avoit fait en cela que de suivre mes volontés. On pourroit même dire qu'il n'étoit pas naturel qu'une dame de trente ans eût été fort joyeuse de quitter une cour brillante, pour venir se confiner dans un pays perdu comme est la Prusse; c'est ce que j'assurai à mon maître, après quoi il fallut boire le Willkommen au bon raccommodement, Willkommen qui me fit dire qu'à la reserve des coups de bâton, j'étois enrôlé comme les soldats qu'on lève par force, puisqu'on me fesoit boire à la santé du roi. Je ne sais si ceux qui étoient présens à cette cérémonie, en étoient tous bien joyeux, au moins fallut-il qu'ils témoignassent de l'être.

Après le départ de l'électeur je revins chez moi, pour mettre ordre à mes affaires et disposer toutes choses pour mon voyage de Berlin, où j'avois promis de me rendre. Je ne laissois pas d'être un peu

inquiet de la manière dont mon épouse apprendroit ce changement, car elle s'étoit si bien accoutumée à la Prusse, et à la vie retirée que j'appréhendois de lui avoir fait de la peine en m'engageant de nouveau, ce que tout honnête homme doit éviter tant qu'il peut. Mais elle ne fut nullement surprise lorsque je lui racontai l'histoire. Elle m'avoua que me voyant partir pour aller au-devant de l'électeur, le coeur lui avoit dit, que je m'engagerois indubitablement, et son coeur ne lui avoit pas menti. Nous partimes pour la cour qui n'étoit pas reconnoissable. Les créatures de *Dankelmann*, comme on peut bien se l'imaginer baissoient furieusement l'oreille pendant qu'il s'en élevoit d'autres sous les auspices de Mr. *Colb*. Pour moi j'avois bien résolu, de demeurer neutre, de m'attacher uniquement à mon cher maître, à l'électrice, mon illustre patronne, de faire ma cour à l'un et à l'autre sans me mêler de rien. Mais où est l'homme assez heureux dans une cour pour qu'on le laisse en pareille neutralité! je fus bientôt contraint de la quitter, pour me mettre à couvert des intrigues, qu'on machinoit contre ma fortune. Une de mes satisfactions la plus grande en arrivant, fut de trouver le jeune prince électoral extrêmement formé pour son âge, et de voir ce digne rejeton s'avancer en sagesse, en stature et en grâce. Je m'attachois à lui faire aussi ma cour, et l'ai continué depuis, pouvant dire que la respectueuse tendresse que j'avois pour le père s'étendoit sur le fils, qui de son côté me témoignoit beaucoup de bonté. A peu près dans ce tems-là il courut de ces bruits qui sont si fréquents aux cours des grands princes, que l'électeur pour me marquer sa joie de me voir de retour, m'avoit fait un présent considérable. Ce présent de-

voit consister en tous les meubles, vaisselles etc. appartenans à l'abbé *de Polignac*, qui étoient échus à l'électeur selon le droit de côtes, par le naufrage que le vaisseau qui le portoit avoit fait sur celles de Poméranie. On spécifioit entre autres un lit magnifique qui est encore à Oranienbourg à moins qu'on ne l'en ait ôté depuis ma retraite. Le reste étoit aussi peu vrai,. qu'il n'en avoit pas seulement été question, à propos de quoi je peux dire que mon maître m'a reproché souvent que j'étois trop fier et que je ne lui demandois jamais rien. Monseigneur, lui dis-je un jour qu'il me fesoit ce reproche, que Son Altesse Electorale essaye une fois de me donner, elle verra si je suis fier, et si je le refuserai, mais pour l'importuner par mes demandes comme j'en vois tant d'autres qui le font, c'est à quoi je n'ai pu, ni n'ai dû me résoudre jusqu'à présent. — Puisque nous en sommes sur l'article de l'abbé *de Polignac*, je rendrai ici la justice qui est dûe à la générosité de l'électeur. Les équipages de cet ambassadeur étoient de bonne prise tant par le droit allégué ci-dessus que parce-qu'on étoit encore en guerre. Cependant il le dédommagea au-delà de sa perte, et fit payer à son ordre une somme équivalente. Il faut dire aussi à la louange de Mr. *de Polignac* qu'il s'en est parfaitement souvenu, à la paix d'Utrecht, où il a pris hautement les intérêts du roi de Prusse en des choses assez importantes. Tant il est vrai que la générosité a presque toujours de bonnes suites, ne fut-ce que celles de la satisfaction intérieure qu'elle donne à ceux qui en usent; bien entendu, que la générosité soit placée avec prudence et discernement, car il ne faut pas

répandre ses bienfaits par foiblesse ou par caprice, et il faut savoir à qui l'on donne.

Mr. *de Barfus* par ordre de l'électeur m'avoit donné carte blanche pour choisir les emplois les plus convenables; mais quelques pressantes que fussent ses sollicitations, je lui répondis que je n'étois point homme à capituler avec mon maître, et que j'étois trop content de rentrer dans mes vieilles charges, en conservant mon ancienneté. Je n'avois même point parlé des mousquetaires n'ayant pas trop envie de les reprendre par le souvenir des chagrins que ce corps m'avoit causé. Il le fallut pourtant: l'électeur eut la bonté de m'en parler d'une manière à me faire comprendre que j'avois la liberté de purger le corps de son mauvais levain, qu'il y en avoit, et toutes ces brebis galeuses m'étoient parfaitement connues. Aussi fut-ce là le premier de mes soins, de leur faire donner du pain ailleurs, pour m'en débarrasser. A l'égard de la saine partie qui resta, elle témoigna une joie sincère de me revoir. On me raconta même que toutes les fois qu'ils passoient en revue pendant ma retraite, il s'en détachoient deux ou trois pour prier S. Alt. Elect. de leur rendre leur ancien commandant. Mais Messieurs, leur répondoit ce prince à chaque fois, c'est un opiniâtre qui m'a quitté malgré moi, faites-le revenir, si vous pouvez, vous me ferez plaisir. A parler franchement ces marques d'amitié me touchèrent et m'attachèrent plus fortement à leurs intérêts, quoique j'eusse eu en diverses rencontres beaucoup à souffrir pour l'amour d'eux. Une chose par exemple que je n'ai gagné qu'avec bien de la peine sur ces Messieurs, et pour laquelle j'ai essuyé plus

d'un reproche, est celle de ne point tourner en ridicule les généraux et les colonels, qui passoient dans leur salle. Vous voulez être avancés dans les régimens, leur disois-je; c'est là votre but, ce but est raisonnable, et il semble cependant que vous preniez à tâche de vous rendre odieux à ceux qui pourront devenir un jour vos supérieurs, que vous vous piquez, dis-je, de vous faire autant d'ennemis de ces commandans. A peine vous levez-vous quand ils passent dans l'antichambre, et non contents de cela, il n'y en a pas un qui échappe à vos traits mordants, et à qui vous ne donniez un sobriquet. Plus il y a d'esprit et de vérité dans ces railleries, plus elles font impression sur eux et plus elles vous attirent leur inimitié, car vous affectez encore de parler si haut, qu'il paroît que vous ayez peur, qu'ils ne comprennent pas assez ce que vous dites à leur honneur et gloire. Croyez-moi, modérez vos transports satiriques, laissez-là les bons mots et vous ferez bien. Les plus sages me crurent et ne s'en trouvèrent pas mal. J'avois eu et j'eus depuis d'autres assauts à soutenir sur leur chapitre de la part de l'électeur même. Quand il vouloit m'agacer il ne manquoit jamais de me citer les fredaines des grands-mousquetaires. Je m'avisai à la fin d'un stratagème qui me réussit. Ce fut celui d'être le premier à lui en dire du mal, et de le prier quelquefois de casser le corps. Ce n'étoit rien moins que son intention, ayant hérité de son illustre père une grande bonté pour ces pauvres exilés. Aussi me laissa-t-il en repos là-dessus, lorsqu'il vit que je n'étois plus si chaud à prendre leur parti. Cette amitié de l'électeur pour eux augmenta encore par l'aventure que je vais dire.

Une certaine nuit qu'on étoit en campagne, les gens de ce prince n'ayant pas éteint comme il faut le feu qu'on fesoit ordinairement dans sa chambre, pendant qu'il se déshabilloit, il se ralluma dans le tems de son plus profond sommeil. Les gardes du corps timides entendant petiller le feu, en avertirent les mousquetaires qui, après une courte délibération résolurent pour prévenir tout accident fâcheux, d'entrer dans la chambre du lit de leur maître, au hazard de ce qui en pouvoit arriver.

L'électeur réveillé au bruit, voyant de quoi il s'agissoit, témoigna que leur précaution lui étoit très agréable, et me dit le lendemain: il faut avouer que si le François a ses défauts, il a bien son bon. Mes gardes du corps, par profond respect pour ma personne m'auroient peut-être laissé brûler vif sans la résolution de vos mousquetaires. Dites-leur encore de ma part, que je leur en suis très obligé, et que je ne l'oublierai jamais. En voilà assez sur les mousquetaires; ils ne paroîtront plus guère sur la scène, et nous allons entrer dans des matières d'une autre espèce en revenant aux suites du voyage de Prusse. Je n'avancerai point que ce dernier voyage eut pour objet principal ce qui éclata peu de tems après, ne trouvant rien qui le dénote assez clairement, hors une raillerie que l'électeur me fit, et par cette raillerie je soupçonnai qu'il se formoit quelque projet sur la ville d'Elbing. J'y avois une maison et comme quelqu'un en parloit, l'électeur me dit: Prends garde à toi *Peter*, ton joli palais pourroit bien être pillé un beau jour.

Pour le pillage de mon palais ou de ma chaumière, comme il vous plaît de l'appeler, je ne m'en

mets guère en peines, mais j'ai sérieusement envie de la vendre, car les bourguemestres me ruinent en contributions pour les gardes et pour acheter de la poudre. Je ne sais à quoi ils la destinent, mais franchement j'aurois grand regret que je contribuasse de ma bourse à faire tuer les soldats de mon maitre. — Tais-toi, me dit-il, en me frappant sur l'épaule, j'ai voulu rire. Il y eut d'un autre côté des courtisans assez flatteurs, pour vouloir m'assurer que l'électeur n'étoit venu à Koenigsberg que dans le dessein de me rengager, flatterie que je rejetois comme je le devois. Quelque vraisemblance que ces mugueteurs prétendissent me faire appercevoir dans les conjonctures d'alors, je ne rapporte pas ceci pour faire aucune comparaison entre ces deux motifs; quoiqu'il en soit, l'affaire d'Elbing se manifesta quelques semaines après, nos troupes s'en étant emparés moitié force moitié surprise. On verra dans mes négociations en Angleterre, les prétentions que *Frédéric III* avoit sur cette ville depuis bien des années, ainsi on n'en dira rien présentement pour n'être pas obligé de tomber dans des répétitions ennuyeuses. Mr. *de Barfus* et *de Brandt* entrèrent d'abord dans cette ville comme amis, et y furent reçus de même. Car quoique les magistrats eussent déjà quelques soupçons, qu'on leur en vouloit, ils ne laissèrent pas de caresser beaucoup ces messieurs et de leur envoyer des rafraichissements dont le seul *Brandt* profita, Mr. *de Barfus* s'étant fait un scrupule de rien accepter. C'étoit Mr. *Brandt* aussi qu'on avoit particulièrement chargé de l'exécution du projet, dont il ne s'acquitta pas d'abord au gré de la cour, soit qu'il suivit trop à la lettre les instructions de la cour, qu'il avoit reçues de ne rien

risquer, et d'épargner le sang s'il étoit possible, soit qu'il eût un peu trop tâtonné comme ses ennemis le firent entendre à l'électeur. La surprise méditée n'ayant donc point réussi à souhait, il falloit faire mine d'employer la force. Il y eut des espèces de tranchées de faites, et même des batteries d'élevées. Lorsque tout fut en état, *Brandt* fit prier les bourguemestres de le venir voir avec bonne assurance, qu'il ne leur feroit aucun tort. Il les régala effectivement très bien, après quoi il les mena visiter les travaux, et leur demanda ce qu'ils en pensoient? Ces magistrats voyant qu'il n'y avoit pas moyen de s'en dédire, reçurent garnison brandebourgeoise. L'intention de l'électeur toujours humain, fut aussi à peu près suivie, n'y ayant eu que peu de sang de répandu, puisque nous n'y perdîmes que le lieutenant-colonel *de Canitz*; encore fut-ce par un accident dont je ne me souviens pas pour l'heure. Cependant les bons amis de cour du pauvre Mr. *Brandt* avoient si fort prévenu l'électeur contre lui, que son expédition ne lui fut pas aussi avantageuse, qu'elle l'auroit été sans cela. Je fus témoin des mauvais offices qu'on lui rendit et de la colère du maître sans pouvoir y remédier, ne fesant alors pour ainsi dire que renaître, et ne voulant me brouiller avec personne, s'il étoit possible. Voilà un petit détail de la prise d'Elbing, qui jointe à d'autres démêlés survenus entre notre cour et celle d'Angleterre fut cause de mon envoi à Londres, qui fut résolu vers la fin de cette année. Cette ambassade avoit été suggérée à l'électeur par des personnes dont les intentions n'étoient pas les meilleures du monde à mon égard. La chose n'étoit pas sans vraisemblance, et on disoit assez haut que c'étoit un pierre d'achop-

pement qu'on mettoit en mon chemin, étant assez naturel de croire qu'un homme de mon âge qui n'avoit été de sa vie chargé d'aucune négociation importante échoueroit indubitablement à celle-ci. Madame l'électrice elle-même eut la bonté de me faire appercevoir le piège, et me dissuada fortement d'y tomber. Mais outre que j'avois déjà donné ma parole, je crus pouvoir tenter une entreprise qui me feroit honneur, si elle avoit une heureuse issue et qui après tout ne pouvoit guère avoir de mauvaises suites pour moi, quand même elle ne réussiroit point, connoissant, comme je fesois l'équité de Son Altesse Electorale. Je me disposai donc à partir et on travailla à mes instructions, sur quoi il faut que je remarque une chose. La plupart des ministres, j'entends de ces ministres de nouvelle fabrique, n'ont qu'une idée superficielle des cours étrangères. Ils savent p. ex. qu'un tel est plus en faveur qu'un autre; qu'il faut tâcher de se concilier la bienveillance de Mr. celui-là, et de se défier de Mr. celui-ci, le tout fondé sur les relations de quelque rediseur aussi peu éclairé qu'eux. Cela passeroit pourtant encore, mais ces Messieurs attachés scrupuleusement à l'étiquette de leur propre cour, s'aheurtent à vouloir qu'on se gouverne partout de même et s'imaginent qu'il faut que les étrangers se conforment entièrement à leurs manières, ce dont ils sont souvent éloignés. J'en fis l'épreuve lorsque je fus à Londres. On m'avoit donné de belles instructions, si bien circonstanciées en apparence qu'il n'y avoit qu'à les suivre simplement pour terminer bientôt les affaires. Mais quand cela vint à l'exécution, je me trouvai furieusement loin de compte, aussi sans m'attacher scrupuleusement à la lettre et à bien des

formalités non seulement inutiles, mais dangereuses, je me contentai de retenir l'essentiel de la chose et pris conseil de l'occasion pour le reste. Ces instruc- 1698.
tions avoient été signées dès le 14 Décembre, je ne reçus cependant les ordres de partir pour Detmold où l'on m'avoit permis de les aller attendre, qu'au mois de Janvier de l'année suivante, les affaires n'étant pas encore disposées comme on les vouloit avoir apparemment, ou par d'autres raisons à moi inconnues. Les ayant reçus je me rendis à la Haye, où je croyois encore trouver le roi *d'Angleterre*, mais il en étoit déjà parti, ce qui m'obligea d'y rester en attendant le yacht que Mr. *de Canitz* avoit demandé pour moi à milord *Portland*. Le yacht vint, mais le vent contraire m'y retint encore plusieurs jours que j'employai à faire des connoissances. Celle que je cultivais le plus fut celle de Mr. *Williamson*, envoyé d'Angleterre en Hollande, très galant homme. J'avois mes raisons pour le fréquenter, ayant grand besoin de me mettre un peu au fait dans des conversations familières de certaines choses qui concernoient le métier que j'allai commencer, je dis commencer, car je ne comptois pour rien mon envoi à Münich, ne s'étant agi en cette rencontre que de complimens. *Williamson* m'instruisit amiablement de bien des affaires, et comme je le priai un jour de m'indiquer quelques bonnes adresses à Londres, il me dit obligeamment que mon nom m'y en procureroit de reste, car ajouta-t-il, on s'y souvient encore avec plaisir de Monsieur votre oncle *) autrefois ambassadeur de Suède en notre

*) Bourggrave et comte *de Dohna Carwinden*, grand homme de guerre et de cabinet.

cour, qui aida au chevalier *Temple* à mettre la dernière main au traité de Breda, et dont la mémoire est encore chère à tous les bons Anglois.

Je reçus sur ces entrefaites une lettre de l'électeur en ces termes:

„Cher *Peter*! La vôtre m'a été bien rendue et „j'y ai vu que le vent vous est contraire. J'es„père cependant que celle-ci vous trouvera parti, „et vous conjure de me dire comment vous avez „trouvé le roi affectionné pour moi. Vous pou„vez l'assurer que je continuerai toujours dans mes „bons sentimens pour lui, et que j'espère la même „chose de son côté! Adieu. Je suis toujours vo„tre bien affectionné *Frédéric* El. Frédérics-
1699. „felde le 1 Février."

Enfin le vent ayant changé nous mîmes à la voile et arrivâmes à Londres le troisième jour. Comme j'avois pris mon quartier vers Piccadilly, et qu'il m'auroit fallu faire à ce qu'on me dit un long chemin par la ville, je priai le capitaine du yacht de passer le pont et de descendre la rivière, jusqu'au plus prochain endroit de ce quartier. Après quelque petite résistance il se détermina à le faire, et tout alla bien. Il n'en fut pas de même d'abord avec les douaniers qui sont connus partout pour les plus insolens mortels qu'il y ait sous le ciel; je voulus captiver leur bienveillance en les régalant, ce qu'ils acceptèrent sans façon, mais lorsqu'ils en eurent assez, ils commencèrent par fouiller sans miséricorde, et ils me chicanèrent à outrance! Mais ces rébarbatifs péagers furent un peu étonnés, lorsqu'il vint un ordre du roi, de laisser passer tous mes bagages, vaisselle, provisions etc., sans signer un Schilling; que Sa majesté accor-

accordoit cette grâce non à l'envoyé de Brandebourg, mais au comte *de Dohna.*

Le bureau n'étoit effectivement rien moins que favorable à cet envoyé. J'eus lieu de m'en appercevoir à la première visite que je rendis à milord *Portland* avant que d'avoir encore vu personne autre, comme il m'étoit expressément recommandé. Il me fit beaucoup d'amitié tant qu'il ne s'agit que de choses indifférentes, mais lorsque je voulus entrer en matière sur le sujet de ma négociation, il me dit tout net, que tant qu'il avoit quelque crédit en Angleterre, il feroit guerre ouverte et qu'il ne rendroit aucun bon office à l'électeur de Brandebourg aussi long-tems que *Colb* seroit à la tête des affaires. Le compliment étoit sincère, mais il n'étoit pas réjouissant pour moi, aussi n'en fus-je guère content. Milord, lui dis-je, sur ce pied-là, je n'ai qu'à faire remballer mes hardes et repartir au plus vite, car si vous, qui êtes l'âme du conseil, avez un si grand éloignement pour les intérêts de mon maître, je n'ai rien à espérer. Les spéculatifs ont attribué cette haine de milord *Portland* contre nous à la disgrâce de *Dankelmann,* dont il étoit ami déclaré, et cela avec quelque justice, puisqu'il est vrai que ce ministre avoit toujours été fort attaché au roi *Guillaume. Portland* me confirma dans cette pensée, lorsqu'il me parla des changemens arrivés à Berlin. On a fait des crimes à *Dankelmann,* me dit-il, de choses où il n'y auroit pas eu de quoi faire fouetter un page. Milord, lui répondis-je un peu ému, chacun a sa manière de penser en ce monde, il ne m'appartient pas d'étaler ici les raisons qui ont porté l'électeur mon maître à faire ce qu'il a fait, il me suffit de dire que c'est un prince équitable et que

je l'ai toujours connu comme tel. Je sortis cependant de la visite ou de l'audience, car c'en étoit une en quelque manière, très mal satisfait, et augurant très mal du succès de mes négociations futures, ce qui me fit passer une fort mauvaise journée, et une plus mauvaise nuit encore. Les avertissemens de Mad. l'électrice et de quelques amis me revinrent en pensée, et peu s'en fallut que cette malheureuse entrevue ne me décourageât entièrement; je m'armai pourtant de résolution et crus qu'il ne falloit pas se rebuter dès les commencemens. Il y auroit eu de la pusillanimité. Tout puissant que parut milord *Portland*, je savois combien le roi *Guillaume* étoit prudent et juste. On m'avoit assuré d'ailleurs qu'il n'étoit pas prince à se laisser gouverner si facilement, ainsi je me déterminai à m'adresser à lui-même, ce que je fis en fesant demander une audience secrète dès le lendemain. Ma révérence et mes compliments faits, je racontai au roi ce que milord *Portland* m'avoit dit la veille, et cela mot pour mot. Ils m'avoient frappé trop vivement pour en avoir oublié aucun. Comte *de Dohna*, me dit cet illustre prince, je n'ai point donné commission à *Portland* de s'exprimer ainsi; il faut vous dire néanmoins qu'on en use si extraordinairement à mon égard en votre cour que cela m'ôtoit presque l'envie de me mêler de ce qui la regarde. Les conseils que j'ai donnés jusqu'ici et qu'on m'a demandés pour la plupart ont été peu suivis, pour ne pas dire méprisés. — Sire, répliquai-je précipitamment, il faut qu'il y ait un terrible mal-entendu, non seulement mes instructions publiques, mais celles encore que Son Alt. Elect. m'a données lui-même de bouche ou par écrit sont pleines de la sincère intention, qu'il a d'en-

tretenir avec Votre Majesté une bonne et cordiale correspondance. Je suis prêt à les produire, entre autres une lettre que j'ai reçue à la Haye de sa propre main. Vous êtes le père, Sire, et l'électeur vous regarde comme tel; traitez-le comme votre enfant; il l'est par plus d'un endroit, et s'en glorifie, je le répète, je suis témoin de ses sentimens. Seroit-il vrai que des brouillons, pour leurs intérêts propres voulussent semer la mésintelligence entre des puissances que la religion et le parentage doivent unir si étroitement! Votre Majesté est trop judicieuse et trop bonne pour n'y pas remédier. — Quant à ma personne, Sire, on m'envoie ici, Dieu sait pourquoi? Je ne parle pas de mon maître, car pour lui, j'ose répondre, que c'est parcequ'il me sait respectueusement zélé pour son service, et pour celui de Votre Majesté. Je parle en soldat, et non en ministre, car franchement ce n'est pas mon métier, et on me l'a fait pour ainsi dire malgré mes dents. Bien des gens sont à l'affût de ma première négociation pour me perdre si elle ne réussit pas. La réponse de Votre Majesté en décidera, suivant qu'Elle voudra me la donner, je me résoudrai ou à rester ici ou à écrire à ma cour que je prends mon audience de congé dès en arrivant et que je m'en retourne avec ma courte honte. Je n'y ferai point d'autres façons. — Le roi *d'Angleterre* ne put s'empêcher de rire de ma harangue. *Dohna*, me dit-il, vous avez raison et franchement, on voit bien que vous n'êtes pas encore ministre consommé. Votre stile diffère extrêmement du leur. Eh bien! en faveur de votre sincérité sur laquelle je compte, je vous signifie, et vous pouvez l'écrire à mon frère, que s'il est dans le dessein d'être

véritablement mon ami, je suis dans les mêmes dispositions à son égard. Je n'ai oublié les liens du sang ni ceux de la politique, qui doivent nous unir. Tranquillisez-vous, votre voyage aura une meilleure issue que vous n'avez pensé. Quant aux négociations particulières, me dit-il, et entre autre touchant l'affaire d'Elbing, je ferai mon devoir, et je l'assisterai de forces. Moi en train d'expédier besogne, voulus savoir en quoi elles consisteroient, mais ce sage prince m'imposa silence en me disant: c'est ce que je ne vous peux ni ne vous veux dire à présent. Prendrez-vous une audience publique? continua-t-il. Sire, s'il y avoit moyen de m'en dispenser, ce me seroit une grande grâce; je ne suis rien moins qu'orateur, comme Votre Majesté l'aura bien remarqué. — Fort bien, comte, nous sommes d'accord, vous n'aimez pas ces sortes de cérémonies, je les aime encore moins.

C'est ainsi à peu près que se termina cette première audience, qui me remit le coeur au ventre d'une terrible force. J'en envoyai incessamment la relation à Berlin, aussi bien que de la visite que j'avois rendue auparavant au comte *d'Albemarle*, qui paroissoit être autant bien intentionné pour le Brandebourg que milord *Portland* l'étoit peu. Je ne veux pas porter de faux jugemens et amoindrir ma reconnoissance à son égard, mais il se pourroit bien que sans miracle, l'envie de contrecarrer son antagoniste ne nous fût point préjudiciable. Je puis dire aussi qu'il me connoissoit d'ailleurs et qu'il m'avoit marqué en toutes occasions qu'il avoit quelque amitié pour moi. La réponse à cette bonne nouvelle ne tarda point à venir.

„Cher *Peter!* J'ai vu que vous avez parlé avec

„le roi, et que vous le trouvez si bien intentionné „pour moi, et aussi milord *d'Albemarle* à qui vous „pouvez assurer ma reconnoissance envers lui. Je „vous envoie avec celle-ci ce qui se passe ici „de réjouissances et souhaiterais de vous pouvoir „y voir. En attendant patience par force. Je „suis toujours etc.“

Ces réjouissances se fesoient pour le mariage du margrave *Philippe*, frère puis-né de l'électeur avec la princesse cadette *d'Anhalt-Dessau*, une des plus belles personnes de son tems, et l'est encore. Notre maître magnifique et de très bon goût dans toutes les choses, donna des fêtes brillantes à cette occasion, au milieu desquelles il me fesoit la grâce de songer à moi, ainsi qu'on l'a vu par la lettre ci-dessus.

Comme je n'avois point pris d'audience publique cela m'abrégea bien des cérémonies onéreuses qu'il m'auroit fallu pratiquer en rendant les lettres que j'avois pour la princesse *Anne*, pour le prince *de Dannemarc* etc. Quant au duc *de Glocestre*, comme sa maison n'étoit point encore formée, je n'avois ordre que de lui faire simplement la révérence. Je visitai aussi Mr. *de Vernon* qui avoit dans son département les affaires du nord, et nous commençâmes à entrer dans le détail de l'affaire d'Elbing, qui étoit bien un des articles les plus importans de mes négociations et sur lequel j'avois déjà gagné le principal, qui étoit que le roi voulût bien s'en mêler. Il est tems d'expliquer ce que c'étoit que les prétentions que l'électeur de Brandebourg avoit sur cette ville. Quoiqu'on puisse le savoir d'ailleurs, elles sont du ressort de ces mémoires par rapport à la négociation dont on traite. J'avois apporté un grand nombre d'exemplaires

d'un manifeste qui détailloit ces prétentions au juste et que j'eus soin de distribuer à qui il appartenoit. Voici ce que ce manifeste contenoit en substance: Que pendant la guerre de *Jean Casimir* avec les Suédois, *Frédéric Guillaume* ayant donné un secours considérable au premier en 1655, il s'étoit solennellement engagé par le traité de Bidgoetz de lui livrer Elbing, rachetable cependant pour une certaine somme. Qu'après la paix faite il avoit sommé ce prince de lui tenir parole, qu'on avoit négocié longtems et proposé plusieurs expédients qui avoient tous été éludés par les intrigues de la reine qui n'aimoit point l'électeur, qu'elle croyoit trop attaché à la maison d'Autriche, dont elle étoit l'ennemie irréconciliable; que *Frédéric Guillaume* par des raisons importantes voulant ménager le roi *de Pologne* avoit cessé ses justes poursuites pour lors, les remettant à un autre tems sans préjudicier aucunément à ses droits; que depuis lors on avoit rentamé plusieurs fois la négociation sans pouvoir obtenir autre chose que des paroles; que *Charles II* comme un des garants du traité de Welau et d'Olive (dont l'hypothèque d'Elbing est un des articles) s'étoit engagé de nouveau en 1663 par un acte authentique de maintenir les prétentions de la maison de Brandebourg, qui lui avoient été légitimement accordées par les dits traités de Welau et d'Olive, duquel acte la copie étoit enjointe, cependant que le capital qui avoit été promis pour l'équivalent de cette place devenant toujours plus fort par la jonction des intérêts, et Son Altesse ne voyant aucun jour à être remboursée ni à avoir aucune satisfaction de la part des Polonois, il avoit été contraint de se mettre en possession d'Elbing de la

manière qu'il avoit fait et sauf à la restituer quand il auroit son argent ou des assurances valables.

Les Polonois n'avoient guère à répliquer, car enfin le traité étoit là, ils avoient pourtant envoyé un ambassadeur en Angleterre, soit pour la forma soit autrement, et quoique négociateurs antagonistes, nous ne laissions pas de vivre amicalement ensemble. Je terminai donc en quelque sorte ce premier point de ma négociation de primabord, puisque le roi *d'Angleterre* me donna parole qu'en cas que la Pologne voulût en venir à une rupture, il se déclareroit en faveur de mon maître et cette déclaration m'épargna la peine de le sonder, s'il ne voudroit pas se porter pour médiateur. J'avois ordre de le faire, supposé qu'il n'y eût pas moyen de l'engager à autre chose. Ce qu'il y auroit eu de plus difficile est que j'avois aussi ordre dans mes instructions d'accommoder cette affaire de manière que cette médiation ne choquât point l'empereur, qui avoit offert la sienne. Quoiqu'il en soit le roi *Guillaume* eut tout l'honneur de la bonne volonté qu'il nous marqua en cette occasion sans qu'il fût nécessaire d'en venir à l'exécution par la force. Car pour retirer cette place de nos mains, les Polonois nous engagèrent des joyaux de grand prix pour la sûreté du capital, et une partie du territoire d'Elbing, dont les Prussiens jouissent encore actuellement pour les intérêts.

L'article de rétablir une parfaite intelligence entre les deux cours ne me paroissoit pas encore si avancé qu'on l'auroit pu dire. Le roi à la vérité m'avoit bien assuré de son amitié pour l'électeur, mais il n'avoit désavoué qu'à demi les menaces que milord *Portland* m'avoit faites; car en me disant simplement

qu'il ne lui avoit pas donné ordre formel de me parler de cette manière. cela ne vouloit pas dire qu'il avoit eu tort de le faire. Je m'apperçus aussi par ses discours, que la disgrâce de *Dankelmann* l'avoit choqué. Ce n'est pas à moi, disoit-il, de me mêler des affaires d'autrui et chaque prince peut élever et abaisser qu'il lui plait parmi ses courtisans, mais mon sentiment est que l'électeur mon frère n'auroit pas dû élever *Dankelmann* si haut, et lui montrer tant de tendresse pour le faire emprisonner ensuite sur des prétextes assez légers. Quand on a tant fait que de donner sa confiance à quelqu'un, il faut souffrir bien des choses avant que d'en venir aux extrémités à son égard.

Comme il y avoit un article dans mes instructions qui me défendoit en termes exprès de parler de l'affaire *de Dankelmann*, je ne répondois rien à ces reproches. Cela auroit fait effectivement plus de mal que de bien. D'un autre côté, loin de suivre à la lettre les instruction secrètes, qui m'ordonnoient de parler avec hauteur, je crus que l'intérêt de mon maître demandoit une méthode contraire, et pour ne point aigrir les choses, je ne marquai pas un mot de la manière désobligeante dont milord *Portland* avoit parlé sur son chapitre; sachant bien qu'on ouvroit toutes les lettres, je voulus essayer si cette modération ne nous les gagneroit point par hazard. Je fis plus, je marquai à ma cour, qu'il m'avoit fait un bon accueil, et je ne mentois pas dans un sens, car il m'avoit fait forces civilités quant à ma personne. Je reçus cette réponse de l'électeur datée du lendemain de la première.

„Je suis bien aise de voir par la vôtre, qu'on vous

„a bien reçu, et de l'accueil que milord ***Portland*** „vous a fait, faites-lui un compliment de ma part. „Au reste continuez toujours votre correspondance „avec moi. Je vous envoie une lettre de notifi- „cation du mariage du margrave ***Philippe*** avec la „princesse cadette ***d'Anhalt.*** Faites mes compli- „mens à tous ceux qui songent à moi, et particu- „lièrement au duc ***Menard.*** Que dites-vous de „la mort subite du P. Elect. ***de Bavière?*** J'es- „père que l'on reviendra à me chercher. Vous „pouvez prendre garde à ce que l'on en dit à la „cour, et me le mander. Je suis toujours votre „bien affectionné ***Frédéric.***"

Le duc ***Menard de Schomberg***, autrement duc ***de Linster***, reçut les complimens réitérés de l'électeur, avec de grandes démonstrations de joie et de respect; je dis réitérés, car je les lui avois fait dès en arrivant. Nous avions en même tems renouvelé notre connoissance et pendant tout le tems que j'ai été à la cour d'Angleterre, j'ai vu ce seigneur, pour qui j'ai toujours eu une tendre estime, aussi souvent qu'il m'a été possible. Lui de son côté m'a donné toutes les marques d'amitié imaginables et rendu service toutes les fois qu'il en a trouvé l'occasion. Son crédit à la vérité n'étoit pas excessif, cependant le roi ne laissoit pas d'en faire beaucoup de cas, outre qu'il étoit en état de me mettre au fait de bien des choses, qui m'étoient utiles, et qui pour un étranger ne sont pas faciles à decouvrir d'abord, surtout en ce pays-là où les intrigues sont extrêmement embrouillées.

Avant de donner mes soins à faire les arrérages dûs au Brandebourg, qui étoit un des points de mon instruction publique, je trouvai à propos de m'attacher

à un article plus important qui étoit celui de détruire les soupçons qui avoient désuni les deux cours et de les reconcilier sincèrement. La franchise avec laquelle je parlai au roi dès ma première audience avoit déjà fait un bon effet. Je tâchai ensuite de me concilier de plus en plus l'amitié de milord *d'Albemarle*, que je remarquai être plus près de la souveraine faveur qu'aucun autre. Je lui rendois visite régulièrement et il me marquoit quelquefois qu'il s'intéressoit sincèrement à nos affaires. Mes relations étoient pleines de ces témoignages de sa bonne volonté, sur quoi l'électeur m'écrivit encore qu'il ne l'oublieroit jamais et qu'il lui témoigneroit certainement sa reconnoissance à la première rencontre, J'avois cependant vu tous les ministres étrangers selon la coutume établie en pareil cas, et j'en reçus tous les honneurs que je pouvois prétendre et au-delà. Quelques uns même n'ayant pas voulu s'arrêter scrupuleusement à l'étiquette ordinaire, passèrent sur son exactitude en beaucoup d'articles, sachant bien que je n'étois rien moins que difficultueux, et que cela ne tireroit point à conséquence.

L'affaire des subsides se termina aussi à notre avantage et l'électeur eut sujet d'en être content, le reste de mes instructions publiques ne regardoit purement que le cérémoniel pour lequel je viens de dire que j'eus le bonheur d'être mieux traité que je n'aurois pu le prétendre à rigueur. Mais l'article qui tenoit le plus au coeur à mon maître d'une autre conséquence encore que celui d'Elbing étoit de veiller si le roi ne fesoit pas de testament. Sa complexion foible et délicate menaçant qu'il ne vivroit pas longtems, on devoit s'attendre qu'un prince aussi prévoyant

qu'étoit le roi *Guillaume* ne manqueroit pas de prévenir toutes disputes sur sa succession par une disposition testamentaire. J'apportai tous mes soins à découvrir ce qui en pouvoit être, mais la suite me fit connoître que j'étois venu trop tard, l'affaire étoit conclue dès avant mon arrivée. On m'apprit ensuite que tout ce qu'il y avoit de désavantageux pour nous dans le testament étoit l'ouvrage de milord *Portland*, qui ayant saisi le tems que le roi n'étoit pas content de notre cour, trouva moyen de lui nuire en tout ce qu'il put, et il n'y réussit que trop bien, malgré l'assurance positive que le roi *d'Angleterre* avoit donnée à mon maître en 1691 lorsqu'en un festin qui se fit dans la maison du bois de la Haye, il but sa santé en présence de toute la cour, comme à son héritier et légataire universel. J'avois outre cela apporté avec moi une copie authentique du testament de feu *Frédéric Henri* prince d'Orange, en date du 26 Mai 1647, qui nous étoit favorable, mais comme j'ai dit, toutes ces précautions furent inutiles, le testament étoit fait, et le roi *Guillaume* est mort trois ans après sans y avoir rien changé, ce qui a causé les différends qui durent encore entre sa majesté notre roi et son altesse le prince *de Nassau Frise*. Ce n'est pas manque d'avoir fait mon possible par des voies secrètes, car je n'osois pas agir hautement pour faire revoquer ou du moins mortifier quelques clauses à notre avantage, mais le roi *Guillaume* étoit entier dans ses sentiments, et ne se démentoit guère en rien, témoin la peine qu'il a eu d'en venir aux extrémités avec le milord dont je viens de parler: il falloit qu'il poussât les choses au degré qu'il fit, pour que cela arrivât. Je dis pousser les choses aussi loin qu'il fit,

car il sembloit que ce seigneur prenoit à tâche de choquer son maître en toutes rencontres. Les cheveux m'en ont dressé à la tête plus d'une fois, admirant en même tems la débonnaireté du prince et l'imprudence du favori. Enfin il alla si loin qu'un jour le roi lui refusa dans son carosse la place qu'il étoit accoutumé d'y occuper, le tout par un principe très juste puisqu'il avoit affecté plusieurs fois lorsqu'on le venoit avertir très grâcieusement de la part de son roi qu'il alloit sortir, de ne répondre à cette faveur que par des défaites très pauvres et très mal imaginées. Il y eut sur ces brouilleries (pour parler entre le maître et le serviteur) des conversations de deux heures d'arrache-pied, tête à tête où il se passoit des scènes que les suites seules ont développées, tant le roi *Guillaume* suivoit bien sa maxime de ne point perdre sans de fortes raisons les gens à qui on a donné sa confiance, maxime qu'il m'avoit citée au sujet de Mr. *de Dankelmann.*

Attentif à toutes les choses autant que ma capacité pouvoit me le permettre, j'en fus averti de bonne part, et voyant que le favori, notre antagoniste perdoit du terrain, j'en donnai avis à Berlin, prenant toutes les précautions possibles, pour qu'en cas de revers je ne gâtasse rien d'un côté ni d'un autre. Chaque ambassadeur a ses chiffres, chacun sait cela, mais à combien d'inconvénients ne sont-ils pas sujets, et qui sont ceux qu'on ne déchiffre pas avec un peu de peine? Que les miennes n'eussent pas eu le même sort, je ne voudrois pas m'en vanter: ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai eu comme on le verra ci-après la satisfaction d'être remercié par un grand roi, de n'avoir jamais rien mandé qui ne tendit à parfaitement

réunir les deux cours: c'étoit là mon but principal, et j'y ai réussi par ma sincérité plutôt que par mon adresse. J'ai dit que le roi étoit entier dans ses sentiments et n'étoit point du tout prince à se retracter ou à varier dans ses résolutions; j'ajouterai qu'il avoit une autre qualité très estimable, qui est celle de n'aimer point qu'on rendît de mauvais offices à personne par des railleries. En voici des exemples: un certain milord se vantoit publiquement qu'il avoit un des bons chevaux qui fût en Angleterre, qu'à la bataille de Fleurus il lui avoit rendu un service considérable en l'emmenant à Bruxelles, sans repaître en peu d'heures, qu'il n'avoit pas quitté le galop jusqu'à ce qu'il eût mis son bon maître en lieu de sûreté, allant par vaux, sautant les haies et les fossés comme une chèvre. Le marquis *de la Forêt* voulant un jour parler au roi de l'agilité et de la force de ce brave cheval dans des termes d'autant plus piquants pour le mylord, qu'ils étoient spirituellement tournés, ce prince prit son air sévère et le regardant sans mot dire, lui fit rentrer les paroles dans le ventre.

Le marquis m'en fit ses plaintes quelques heures après. J'ai mal pris ma bisque, dit-il, j'ai cru faire l'agréable sur le chapitre de etc. . . . . , mais j'ai trouvé à qui parler et j'ai attrapé un regard du roi, qui m'a fait passer l'envie de rire. Qu'on ne croie pas que c'étoit par politique, ne voulant pas qu'un étranger se mêlât de turlupiner un seigneur de la nation; on en jugera par ce qui m'arriva à moi-même. Je m'avisai aussi un soir de vouloir un peu badiner sur le chapitre de Mr. *de Montpouillan;* il y donnoit quelquefois occasion comme bien des gens sauront. J'eus à peu près le même sort que Mr. *de la Forêt.* On

battit froid à mes railleries, ce qui me fit bien vite rengainer mon historiette et changer de discours.

Revenons à la diminuation du crédit de milord *Portland*. J'en donnai avis positif à la cour, la première fois le 15 Août, voici ce que mon maître me répondit là-dessus.

„Cher *Peter*, je suis bien aise d'apprendre que my-
„lord *Portland* soit en décadence, et que son cré-
„dit diminue auprès du roi. J'espère alors que
„la bonne intelligence se rétablira entre le roi et
„moi. Vous m'avez aussi marqué que l'ambassa-
„deur *de L* .... a fait des propositions au roi sur
„les conjonctions présentes et que je devrois tâ-
„cher d'en profiter. Je suis toujours. Potsdam
„le 4 Mai.

L'électeur n'avoit pas tort de souhaiter que *Portland* perdit un peu son crédit, on en jugera par ce que j'ai dit ci-devant, n'eût-ce été que pour faciliter la réconciliation entre les deux princes parents, dont la désunion n'étoit l'ouvrage que de l'intérêt particulier et d'une politique à laquelle je n'ai jamais pu rien comprendre. Une chose qui me fit bien augurer, que les deux cours alloient se réunir, et qui arriva dans le tems de la crise dont on vient de faire mention, fut la demande que le roi *Guillaume* fit à l'électeur d'un certain nombre de chevaux bais, bagatelle à la vérité, mais bagatelle qu'il n'auroit pas voulu demander quelques mois auparavant, tant les mal-intentionnés avoient pris à tâche d'aigrir les esprits et de bannir toute cordialité. Mon maître un des plus généreux princes de son siècle et le plus poli, personne ne m'en démentira, étoit tourmenté d'un ca-

tarre, lorsque ma première lettre arriva sur ce sujet, il ordonna à Mr. *Colb*, de me répondre selon ses sentimens, c. a. d. de la manière du monde la plus obligeante. Soit que *Colb* ne se fût pas exprimé à sa fantaisie ou autrement, il y eut quatre lettres de ma part touchant cet article, auxquelles l'électeur me répondit lui-même sitôt qu'il fut en état d'écrire, en ces termes. (Mon nom de guerre à la tête ne manquoit point.)

„Vos quatre lettres m'ont été bien rendues, et je „n'aurois pas manqué de vous répondre, si je n'a„vois été quelque tems incommodé d'un catarre, „c'est pourquoi j'espère que vous ne serez pas fâ„ché! Dieu merci, après que ma maladie est pas„sée, je vous écrirai plus souvent. J'espère que „*Colb* vous aura pourtant répondu sur le sujet des „chevaux que le roi a souhaité, et comme vous „savez que je n'ai rien qui ne soit au service du „roi, j'ai déjà ordonné d'en envoyer quelques uns „et vous prie de l'assurer que je suis son fidèle „serviteur. Au reste je vous envoye l'incluse pour „mylord *d'Albemarle.*"

Je ne veux point faire de réflexions désavantageuses à Mr. *Colb*, cela me siéroit mal après les démêlés que nous avons eus ensemble par la suite. Tout ce que je pourrois dire et qui a été connu c'est qu'il n'étoit pas des plus portés à voir les deux cours en bonne intelligence et que s'il ne retarda pas l'envoi des chevaux, il n'auroit osé le faire sans se déclarer trop ouvertement. Il profita du moins de la maladie de l'électeur pour que les réponses ne vinssent pas avec autant de promptitude qu'elles auroient dû, ne

se souvenant point, ou ne voulant pas se souvenir, que donner vite et de bonne grâce est donner doublement.

On verra avant que je finisse cette négociation, que je n'avance rien du moins sur le chapitre de Mr. *Colb*, et que le sage roi *Guillaume* fesoit un jugement du personnage qui ne lui étoit pas avantageux. Les chevaux vinrent pourtant et le roi *d'Angleterre* en sut très bon gré à l'électeur; au favori, c'est une autre affaire.

Achevons de raconter la disgrâce de milord *Portland*, si l'on peut appeler disgrâce la permission de garder les charges qu'il avoit en Hollande et même en Angleterre; mais enfin, c'étoit une chûte, et chûte d'autant plus accablante qu'il se l'étoit attirée, du moins ses partisans mêmes l'en accusoient-ils sourdement. Il eut ordre de se montrer le moins qu'il pourroit à la cour, et on lui donna l'alternative de rester en Angleterre ou de retourner en Hollande. Ce qu'il y eut de particulier en tout cela, c'est que lui qui m'avoit parlé avec tant d'arrogance de notre cour, et s'en étoit déclaré l'ennemi irréconciliable, vint me rendre visite après son malheur, me pria de prêter attention et me conta son infortune d'un bout à l'autre, me détaillant des choses que la douleur seule de l'état où il se trouvoit, pouvoit lui arracher. Mais non seulement selon la saine politique, mais encore selon le sens commun, j'étois peut-être l'homme le moins propre de tous ceux qui étoient à Londres à me venir faire pareilles confidences. Il lui falloit quelqu'un dans le sein duquel il pût verser ses amertumes et il me choisit au hazard, ou peut-être crut-il, que je n'emprisonnerois point ses discours après les

les lettres modérées que j'avois écrites à Berlin sur son sujet, lettres qu'il avoit vues sans aucun doute; si c'étoit là son but, il ne se trompa point, car quoique je fusse ravi, de voir mon maître délivré de cet ennemi, je ne pus m'empêcher de le plaindre et de faire à part moi sur cette destinée des raisonnemens qui ne m'ont pas été inutiles par la suite. Je le consolai de mon mieux, sans pourtant trop le satisfaire que je sache; il auroit fallu pour calmer son agitation un orateur plus pathétique que je ne l'étois. J'avois déjà envoyé la relation de toute l'affaire à l'électeur comme je l'ai dit plus haut, et pour confirmer que je n'avance rien que de vrai sur la mauvaise volonté de ce ministre envers le Brandebourg, voici la fidèle copie d'une lettre de mon maître en réponse de la relation.

„Cher *Peter*, vos deux lettres, l'une du 4 l'autre
„du 8 m'ont été bien rendues et je suis très aise
„de savoir que le roi est à cette heure si bien in-
„tentionné pour moi. Je crois sûrement qu'après
„que mylord *Portland* sera parti, tout se chan-
„gera à ma faveur. Je vous prie de faire un peu
„réflexion sur tout ce qui s'est passé depuis peu.
„*Dankelmann* mis à Peitz, *Ham* revoqué, et
„*Portland* disgràcié sont tous trois ceux qui ont
„cherché à brouiller tout; c'est un tems bien fatal
„pour des ..... avec là je finis ma lettre et
„suis etc.“

Rendons justice et disons que quand l'électeur impute à *Dankelmann* les brouilleries survenues entre les deux cours, il le veut plutôt taxer d'imprudence que de malice; il étoit trop équitable pour penser autrement, puisqu'il est constant que ce ministre étoit

véritablement attaché à l'Angleterre; et peut-être trop dans un certain sens; mais que pour des vues particulières il n'ait pas été la cause indirecte de cette désunion, c'est une autre affaire, et ce sera sans doute ce que son maître vouloit dire. Trouvez bon que je fasse ici une exclamation sur cette matière. O vous, qui êtes chargés des affaires, ministres, conseillers, qui que vous soyez, apprenez que si vous confondez le moins du monde vos intérêts propres avec ceux de l'état et ce qui seroit pis encore, si vous négligez ceux-ci et ne les faites servir qu'à vous élever et à vous enrichir, soyez sûrs que tôt ou tard vous en partirez; que si ce n'est pas vous-mêmes, ce seront du moins vos descendans, et que vous entendrez peut-être de la bouche de ceux, que vous servez si mal, l'epithète odieuse que j'ai supprimée dans la lettre qu'on vient de rapporter, et qu'on devinera aisément.

Quoiqu'il n'y ait guères d'apparence, qu'aucun de mes enfans entre jamais dans le ministère, je ne laisse pas de vous recommander ici, en cas que la chose arrive par hazard, d'être toujours prêts à quitter de bonne grâce, quand il plaira au maître de vous congédier. Ne craignez aucunes suites fâcheuses du dégoût qu'il prendra pour vous! Si vous agissez toujours de manière à pouvoir rendre compte de vos actions à la face de l'univers, et si vous évitez de donner la moindre prise sur votre probité, surtout si vous avez à faire à un jeune prince, ne le flattez jamais aux dépens de votre conscience: outre que c'est une chose abominable aux yeux de la divinité il y a cent contre un que le prince, devenu en âge concevra enfin une juste horreur pour ces adulateurs infames, et qu'ils en recevront un jour ou l'autre la récompense qu'ils méritent.

Sans vouloir ternir la mémoire de *Portland*, il faut que ce ne fut pas un aussi grand génie, que plusieurs gens le croyaient alors. Du moins me le parut-il ainsi dans le tems, qu'il vint me conter ses jérémiades. Je crus même remarquer de la foiblesse dans son caractère, et j'eus occasion de me confirmer dans cette pensée lorsque je vis quelque tems après cet homme fameux, qui m'avoit dit pis que pendre de *Colb*, lui donner de l'encens à tours de bras, et envoyer de beaux bouquets à son épouse, le tout pour ravoir la drossarderie de Lingen, que l'électeur devenu roi alors eut la générosité de lui rendre, quelque sujet légitime qu'il eût de ne pas aimer cet ancien favori. L'éloignement de milord *Portland* fit un merveilleux effet pour le raccommodement des deux cours, ainsi que mon maître l'avoit fort bien prévu.

L'amitié se rétablit de souverain à souverain. Cependant le roi d'Angleterre ne fit point difficulté de me dire que pour la cimenter, il trouvoit à propos que les choses importantes passassent par d'autres mains que par celles du grand-chambellan, qu'il ne pouvoit vaincre la défiance qu'il avoit sur le chapitre de cet homme. J'eus beau lui représenter que Mr. *Colb* étoit plus son serviteur qu'il ne pensoit et qu'il étoit bien malheureux d'être si mal dans son esprit. Il me demanda brusquement quel âge je pouvois bien avoir, je le lui dis bonnement sans savoir ce que cette demande pouvoit signifier; apprenez, continua-t-il, qu'il y a quasi autant d'années par manière de parler que je connois le personnage, qu'en tout et partout je l'ai trouvé tel que je vous le dépeins, c'est à dire très mal intentionné pour moi, par conséquent peu propre à entretenir une amitié solide entre mon

frère l'électeur et moi. Si vous l'avez à coeur, comme je n'en doute point, faites en sorte que les affaires de conséquence qui se traitent désormois ne viennent point à sa connoissance. Je vous propose deux personnes, Mons. le *C. de B.* et Mons. votre frère aîné. Ecrivez-le à votre cour, convenez d'un chiffre entre celui des deux qu'on choisira et vous. Il n'auroit pas été séant à moi de préférer mon frère, je m'adressai donc à Mr. *de B.* et lui marquois l'estime que le roi fesoit de sa personne, lui détaillai tout ce qu'il m'avoit dit sur la correspondance en question et pour ne pas perdre du tems, je lui demandai le chiffre dont il pourroit se servir par la suite, s'il la vouloit accepter. Il m'en envoya un, et voici ce qui en arriva. La première lettre particulière que je reçus signée de Mr. *Colb* étoit précisement écrite avec ce chiffre mistérieux. Jugez de ma surprise, elle fut d'autant plus grande que jusqu'alors j'aurois mis la main au feu pour la sincérité de ce seigneur, et pour son amitié à mon égard. Qu'on dise après cela qu'il ne faut pas être trop défiant. Quelque peu de penchant que j'y eusse autrefois, j'ai été contraint, de le devenir bon gré mal gré que j'en eusse, tant l'air de la cour est contagieux pour bien des choses. L'affaire n'eut point de suites dans ce cas-là, du moins avec le grand-chambellan, je me tins pour dit ce qu'il me fesoit entendre en m'écrivant avec le chiffre dont j'ai parlé et laissai tomber cela comme de raison; mais si j'en fus outré contre Mr. *de B.*, le seigneur *Colb* s'en souvint aussi par la suite. On déduira ces choses en leur lieu.

Laissons là pour un tems les négociations et di-

sons un mot d'une confidence que j'aurois prise pour une bourde, si elle m'étoit faite d'un homme moins sérieux que Mr. *d'Overcherch* outre milord *d'Albemarle* et le duc *de Schomberg*. Je m'étois fort attaché à lui. Ce bon seigneur me fesoit de grandes honnêtetés et cela ne m'étoit pas inutile par l'amitié que le roi avoit pour sa personne. Un matin que je vins à la cour je le trouvai dans un morne silence à l'imitation du maître, qui paroissoit chagrin et pensif. Comme je m'intéressois véritablement à tout ce qui le regardoit, je ne pus m'empêcher de demander à Mr. *d'Overcherch* s'il étoit arrivé quelque nouvelle fâcheuse. Oui, dit-il, Monsieur, et très fâcheuse. Je connois votre zêle pour mon maître, à qui vous êtes quelque chose de plus que serviteur. Je connois aussi votre discrétion, ainsi je puis bien vous dire ce que c'est. Le général des Jésuites est mort. Voyant que j'avois envie de tourner la chose en plaisanterie, il m'arrêta tout court. Monsieur, me dit-il, ce n'est point une fausse confidence, ni une badinerie, comme vous le pourriez croire. Vous n'en serez plus surpris lorsque je vous dirai que ce religieux étoit le meilleur ami du roi *Guillaume*, qu'ils correspondoient régulièrement ensemble et que par son moyen il a appris bien des affaires intéressantes pour sa sûreté personnelle, et pour celle de ses royaumes. Je vous avoue que je pensai tomber de mon haut à ce récit et je ne doute point que beaucoup de ceux qui le liront ne le traitent de vision. La chose est pourtant telle que je viens de la raconter, et je cite mon auteur, auteur grave et digne de foi, s'il en fut jamais, qui n'étoit rien moins que goguenard, fesant pro-

fession d'être mon ami, et qui n'auroit pas voulu payer mon sincère attachement à la personne de son prince par des balivernes sans fondement.

Entre tous les ministres étrangers que je visitai en arrivant, Mr. le comte *de Tallard* fut celui qui me reçut le plus grâcieusement. Mons. *des Alleurs* chargé des affaires de France à Berlin, lorsque j'en partis, m'en avoit fait un portrait assez ressemblant, quoiqu'ils ne fussent pas de meilleurs amis. Je me le peignis homme poli de beaucoup de génie, mais de ceux qu'on appelle déliés politiques parmi les gens de cour et que le vulgaire nomme impoliment malins et fourbes, distrait au reste autant qu'on peut l'être. Je trouvai tout cela en ce ministre à cela près que le trait qui regardoit la fourberie étoit un peu outré. Nous passions peu de jours sans nous voir. Comme j'avois un parfaitement beau jardin et qu'il aimoit la promenade passionnément, il y venoit sans cérémonie, c'est ce qu'il voulut que nous bannissions d'abord que nous eûmes fait connoissance, de quoi je fus ravi, et qui me fit préférer sa compagnie à toutes les autres, ne trouvant rien au monde de plus assommant à mon gré que ces complimenteurs éternels, avec lesquels il faut être continuellement sur le quivive. Je mangeois chez lui, et lui chez moi à son tour, quand il le trouvoit bon. Un jour que je l'avois prié en cérémonie avec les ducs *d'Ormond*, *de Schomberg*, *de Leffort*, et plusieurs autres ministres, des masques de la ville entendant de la musique, voulurent entrer par force, il y en avoit même déjà quelques uns qui ayant grimpé la muraille de ma cour, y étoient entrés. Mon valet de chambre n'entendit pas raillerie, il fondit sur ces drôles, en blessa un et le fit repas-

ser à grands coups de plat d'épée; c'est alors que voyant un de leurs camarades revenir blessé, qu'ils redoublèrent leur insolence et firent mine d'escalader la muraille par pur esprit de contradiction et par malice, car on leur avoit ouvert les portes. Le plus dangereux fut que la canaille commençoit à s'attrouper, ce qui ne manque jamais à Londres. Je voulus faire une sortie sur ce peuple avec mes domestiques, et je l'aurois bien fait à mon dam selon les apparences sans Mr. le comte *de Tallard* qui m'offrit de m'accompagner, si je voulois. Mais Monsieur, continua-t-il, je ne vous réponds pas que votre maison ne soit démolie rez pied, rez terre avant qu'il soit une heure, ils se soucieront de votre caractère comme de rien, je connois la canaille anglaise, il n'y a ni honneur ni profit à se frotter à elle. Je crus son conseil et j'aurois mal fait de ne le pas suivre, la suite des tems me l'a appris. Du reste on accommoda l'affaire à l'amiable par le moyen de milord *Leffort* qui fit venir sur le champ un juge de paix à l'aspect duquel cette racaille fut dissipée.

L'amitié de Mr. le comte *de Tallard* pour moi me fesoit beaucoup d'honneur, elle me fesoit même plaisir, car il étoit d'une conversation très amusante, mais je crus m'appercevoir, que cette amitié n'étoit pas tout à fait désintéressée. Il s'imaginoit, me voyant jeune et assez bien vu du roi, qu'il pourroit peut-être profiter avec moi de quelquechose. Il se fondoit entr'autres, si je ne me trompe, sur ce que je n'étois rien moins que taciturne, ce n'a jamais été mon défaut. En un mot, il comptoit selon les apparences, de me tirer à souhait ce qu'on appelle les vers du nez. Il se trompa. Lorsqu'il m'exagéroit par

exemple la sécurité du roi *Guillaume*, qui entouré d'ennemis au dedans et au dehors, ennemis qu'il ne pouvoit méconnoître sans s'aveugler volontairement, vivoit comme si tout le genre humain dut s'intéresser à sa conservation; lorsqu'il me disoit: mais comte *de Dohna*, comment un monarque si sage peut-il s'oublier dans un cas pareil? marcher seul ou tout au plus avec quelques gardes qui souvent le laissent à l'abandon, manger partout sans aucune précaution; en un mot n'être rien moins que prudent. Ce n'est pas indolence ni stupidité, je vous l'ai dit plusieurs fois, ce roi est très sage, mais trop brave, et se souciant trop peu de la vie sans doute. Il faut bien que cela soit, et je m'en afflige vraiment. N'y a-t-il donc personne qui osât lui remontrer ce qu'il risque? — Lorsque, dis-je, il se mettoit sur ce chapitre avec un flux de bouche, qui ne tarissoit point, je lui répondis froidement: Monsieur, je me suis étonné cent fois de ce qui vous surprend; j'ai même pris la liberté en qualité de son serviteur, d'en parler à milord *d'Albemarle* et à *d'Overcherch*, savez-vous ce qui m'est arrivé, lorsque je l'ai fait? Peu s'en est fallu, qu'ils ne m'ayent ri au nez, ils ont haussé les épaules et ont dit qu'ils ne pouvoient que m'être très obligés de mon zèle que je témoignois avoir pour leur maître, mais que j'étois mal informé de la situation des affaires, que du côté de ses sujets il savoit qu'il n'avoit pas la moindre chose à craindre, et que pour les entreprises du dehors, il avoit de si bons émissaires dans toutes les cours catholiques romaines, tant de gens affidés dans tous ces cabinets, dont on ne se défie nullement, qu'il étoit averti à point nommé de tout ce qu'on pourroit tramer contre lui. Cela pro-

noncé avec franchise, ne laissoit pas de faire impression, surtout le mot d'émissaires dans toutes les cours, frappoit terriblement son oreille, et je suis sûr qu'il a fait là-dessus des réflexions à perte de vue. Il pouvoit y avoir du vrai en ce que je lui disois, si l'on en juge par ce que j'ai rapporté du général des révérends pères de la compagnie. J'avoue cependant que c'étoit simplement du fil à retordre, que je voulois lui donner, ne sachant rien alors de cette correspondance, ni d'aucune autre; que c'étoit uniquement pour mettre martel en tête et me venger de ce qu'il auguroit si mal de ma prud'hommie et de ma discrétion. Je lui donnai une autre bourde qui étoit à peu près une suite de la première: voici ce que c'est: Pour me faire jaser, Mr. l'ambassadeur témoignoit avoir en moi beaucoup de confiance et me racontoit souvent des babioles en grand secret, espérant d'en être payé au triple par des épanchemens de coeur de ma part. Il faut dire encore qu'il s'échappoit quelquefois dans la chaleur du discours, et qu'il l'oublioit ensuite, le manque de mémoire et la distraction étant deux de ses vertus favorites. Il m'avoit dit entre autres choses long-tems auparavant qu'il ne craignoit point qu'on interceptât ses lettres, que connoissant ce qui se passoit là-dessus, il avoit eu soin d'y pourvoir, qu'il avoit une barque à Ambletuse, et une autre qu'il payoit grassement sur les côtes d'Angleterre; que ces deux barques correspondoient ensemble, qu'ainsi à moins que le diable ne s'en mêlât il n'y avoit pas moyen de surprendre aucune de ses dépêches et que cette voie lui avoit toujours paru plus sûre que tous les chiffres du monde. A force de me le répéter, j'en fis mon profit aussi bien que de certaines bagatelles

qu'il m'avoit confiées. J'affectai un jour de lui parler de ces bagatelles comme si je les eusse apprises à la cour. Il me demanda tout consterné de qui je pouvois les tenir? Eh, Monsieur, lui dis-je, ne vous flattez pas, on sait que vous avez telles ou telles barques et vous n'écrivez rien qui ne soit vu du ministre d'Angleterre. Hé! parbleu, je les en défie, dit-il, car ceux à qui j'adresse mes lettres ne savent pas même d'où elles viennent, tant elles passent par des mains différentes. Cependant je vous remercie de l'avis, continua-t-il, je vais faire de si bonnes recherches que je découvrirai le pot aux roses, et malheur à qui m'aura trahi, il y aura de la pendaison, je vous en assure. J'ignore s'il s'est donné du mouvement pour cela, il aura été bien inutile, car s'il y avoit quelqu'un de punissable c'étoit lui-même puisque je ne devois ces prétendus secrets, qu'à ce qu'il m'avoit raconté plus d'une fois. Deux choses dont je me suis repenti, j'en fais ici l'aveu, sont d'avoir peut-être causé des chicanes à de pauvres gens qui n'en pouvoient jamais, et la seconde d'avoir en mon retour fait un plat de ceci à Mr. *des Alleurs*, antagoniste juré du premier ainsi que je l'ai déjà remarqué. Celui-ci charmé d'entendre qu'un Allemand en avoit donné d'une à un des plus fins politiques françois qu'il y ait eu, fit appeler son épouse, autre ennemie du Seigneur *de Tallard* et me pria instamment de lui recommencer l'histoire. Elle en rit à gorge déployée s'écriant à chaque article: voilà notre homme tout craché, voilà notre homme, voilà ses distractions perpétuelles, sa mémoire embrouillée! et semblables épithètes qui me firent appercevoir que je n'aurois pas dû me lâcher. Mais enfin l'affaire étoit faite, et puis-

que le mari et la femme n'auront pas manqué d'en abreuver ceux qu'ils auront voulu, je peux bien la mettre ici, cela n'ôtera rien au mérite connu de ce fameux négociateur et pourra servir de leçon à ces gens qui croient par la supériorité de leur génie pouvoir duper le reste des hommes. C'étoit encore un foible du comte en question sans quoi ce que je viens de dire ne me seroit jamais venu en pensée. Nous sommes cependant restés amis jusqu'à la fin, et j'aurai encore occasion de parler de lui avant de finir ce qui concerne mon ambassade. Elle alloit autant bien qu'elle pouvoit aller. La confiance entre les deux cours se rétablissoit journellement. Le roi m'assura aussi positivement et non plus d'une manière vague vers le milieu du mois de May, qu'il observeroit le traité à la lettre touchant Elbing, que je pouvois en faire part à Mr. l'électeur; c'est ce que je fis, et ce que fit aussi Mr. *Stipné*, envoyé d'Angleterre à Berlin, donnant avis en même tems à l'électeur du bruit qui couroit que milord *Portland* s'alloit démettre de toutes ses charges; il me répondit en ces termes:

„Cher *Peter!* Vos trois lettres m'ont été bien „rendues à la fois, j'y ai vu avec beaucoup de „satisfaction les assurances que le roi vous a fai„tes, sur lesquelles *Stipné* m'a dit qu'en cas de „nécessité je pourrois me reposer sur lui, qu'il ne „m'abandonneroit pas, mais qu'il m'assisteroit se„lon le traité, sur quoi vous pouvez lui faire un „compliment et le remercier de ma part comme „aussi l'assurer qu'aussitôt que j'aurois les mains „libres, je ne manquerai pas de l'assister contre „quelconque. Au reste je suis bien aise d'appren-

„dre que *Portland* va quitter ses charges, alors „j'espère que milord *Albemarle* entrera dans les „dites charges, qu'il continuera d'être de mes amis, „et fera plus pour moi que *Portland* n'a fait, ce „que vous lui pouvez dire. Je suis toujours etc. „Oranienbourg le 1 Juin 1699."

Ce fut à peu près dans ce tems-ci que le roi de la Grande-Bretagne envoya un ministre en Suisse pour intervenir dans le procès entre le prince *de Conti* et la duchesse *de Nemours*, au sujet de Neufchatel, et faire cesser les poursuites du premier, à quoi il réussit fort bien, comme on sait, c'est de quoi j'eus aussi l'honneur de le féliciter des premiers, comme si j'avois pressenti que c'étoit pour mon maître qu'il avoit travaillé.

J'ômets ici exprès quantité de choses intéressantes que j'avois notées touchant les affaires d'Angleterre dans ce tems-là. On les trouve en tant d'endroits que ce seroit brouiller du papier inutilement que de les rapporter, je ne saurois cependant taire, dis-je, la grandeur d'âme, la modération, et la sagesse du roi *Guillaume* dans ce qui se passa alors au parlement. Je parle de la cassation des troupes étrangères. Ce fut une mortification sensible à ce prince comme on le peut croire; mais je puis dire, que quoiqu'il la ressentit vivement, il se comporta de manière à faire crêver de rage ses ennemis, ne l'ayant jamais vu le visage plus gai, l'air plus ouvert, et l'âme plus tranquille en apparence, que lorsqu'il lui fallut approuver ce bill. Nouveau venu à Londres j'eus la curiosité de l'accompagner à Westmünster. Le duc *de St. Albane* eut la bonté de me placer lui-même et de m'avertir que j'aurois des coups de coude

par milliers, mais qu'il n'y avoit qu'à tenir ferme et jouer des miens tant que je voudrois. Cela est permis, me dit-il, si l'on vous pousse, repoussez, pourvu que les mains ne s'en mêlent pas, cela est sans conséquence, mais point de mains, je vous le répète, autrement cela iroit mal. Je me le tins pour dit, et comme j'étois assez vigoureux alors pour soutenir mon poste contre les plus déterminés pousseurs, qualité dont les Anglois sont en possession plus qu'aucun autre peuple, j'entendis de fort près ce que le roi dit alors, qu'il donna son consentement à ce bill. Il le donna de bonne grâce, mais non sans faire sentir à ces Messieurs d'une manière également touchante et magnanime, qu'il n'avoit pas mérité la défiance, que cet éloignement des troupes sembloit marquer à son égard, et sans leur remontrer que dans la situation où se trouvoit alors l'Europe, c'étoit pour l'intérêt de la nation plutôt que pour le sien, qu'il les exhortoit encore d'y penser sérieusement; qu'au reste, quoique après ce qu'il avoit hazardé jusque-là en leur faveur, il n'eût pas dû s'attendre à de pareils soupçons; il regardoit la méfiance entre lui et son parlement comme un si grand mal, que pour l'éviter il renvoyoit jusqu'à ses propres gardes, venues de Hollande avec lui à leur secours; que ce qu'il en disoit n'étoit pourtant pas pour leur faire aucun reproche, mais pour leur représenter encore une fois paternellement s'ils ne trouvoient rien qui les arrêtât en laissant ainsi le royaume exposé et dénué des forces nécessaires dans le temps que des voisins assez connus pour être remuants, avoient un si grand nombre de troupes sur pied.

Les deux chambres répondirent d'une manière

assez respectueuse et même tendre, mais elles ne laissèrent pas de persévérer dans leur résolution malgré les sollicitations de plusieurs personnes considérables de leur corps, qui ayant honte de la dureté, avec laquelle on traitoit un si bon roi auroient souhaité qu'on eût du moins conservé les gardes hollandoises, ce qu'ils ne purent pourtant point obtenir, tant cette nation est entière quand elle a une fois chaussé une opinion, surtout lorsqu'il s'agit de ses privilèges et qu'elle croit sa liberté le moins du monde en danger. Les régimens françois réfugiés de *Miremont* et de la *Melonnière* furent cassés en même tems, et l'on se disoit alors à l'oreille que milord *Portland* à son voyage de France s'étoit engagé à cette cassation et l'avoit promise à *Louis XIV*. Je ne donne pas ce fait pour certain, car lorsqu'un homme commence à perdre son crédit, on lui impute souvent des choses auxquelles il n'a jamais pensé. Quoique je n'eusse point d'ordre de demander les débris de ces régimens françois, je ne laissai pas de me hazarder à le faire, comptant sur la bonté de l'électeur pour tout ce qui sentoit le refuge; mais le roi *Guillaume* qui avoit ses vues sur eux, comme on le vit ensuite, me fit entendre qu'il n'étoit pas bien aise de se défaire de ces officiers.

Disons à présent quelque chose de la manière dont je passai mon tems à Londres. J'y trouvai mon frère de Ferrassières, ce qui me fit tout le plaisir qu'on peut croire, y ayant toujours eu cela dans ma famille, grâce au ciel, que les frères et les soeurs se sont tendrement aimés, et se sont toujours revus avec une sensible joie. Ferrassières me mena d'abord dans l'endroit où tous les étrangers débar-

quoient ordinairement, on devinera sans doute que c'étoit chez Mad. la duchesse *de Mazarin*, où l'on vivoit comme on sait d'une grande aisance, ce qui ne m'a jamais déplu. Mon frère qui étoit connu là et quasi par-tout Londres comme le loup blanc, me présenta à cette dame qui me parut encore charmante, quoiqu'elle ne fût rien moins que jeune. La première chose qu'elle me demanda, fut, si je lui apportois du double anis. C'étoit sa boisson favorite depuis quelques années, et avec cela elle avoit un teint de lis et de roses. Je lui répondis que non. Votre prédécesseur m'avoit promis de m'en envoyer, me dit-elle en riant, je ne croyois pas que les Allemands fussent des hableurs. Je l'excusai de mon mieux et m'excusai moi-même, disant que si j'avois su pouvoir lui faire plaisir, j'en aurois apporté bonne provision. Après les premiers compliments il fallut jouer. On s'attend bien que je ferai mention d'y avoir connu le célèbre *St. Evremond* qui étoit le tenant éternel de cette académie. La curiosité de cette vue avoit autant de part à cette visite que celle de la maîtresse. Je le trouvai bien vieux, mais pourtant pas laid, malgré sa loupe et sa calotte. Sa physionomie étoit quelque chose de prévenant et ses manières marquoient assez qu'il étoit homme de naissance.

Je fus témoin ce jour-là de son bon caractère et de sa douceur. S'entretenant avec un Mr. *de la B.* qui a donné quelque chose au public apparemment, *St. Evremond* vint à dire en s'adressant à lui: entre nous autres auteurs, à quoi *B.* répondit brusquement: Monsieur, Monsieur, point de comparaison, je suis un honnête homme. *St. Evremond* ne répondit à cela que par un petit souris gracieux ce que je trou-

vai digne d'un philosophe fort sage et fort poli. Il y avoit dans Londres une maison antagoniste de Mad. *de Mazarin*, que je fréquentois souvent, c'étoit celle de la comtesse *de Roïe*, réfugiée du premier ordre, où les compagnies étoient un peu moins bruyantes et mieux choisies. On ne disoit pas de mal ouvertement les uns des autres dans ces deux côteries, cela n'auroit pas senti des gens de distinction, mais quand il y avoit matière à donner quelques coups de dents, la charité n'étoit pas assez forte pour qu'on s'épargnât réciproquement. Un jour que j'étois chez Mad. *de Mazarin* on apporta à l'envoyé de Gènes un paquet de lettres qu'il lut bas en pleine compagnie pendant que la guenon de la duchesse sautoit de fois à autre sur son épaule. Je plaisantai là-dessus, ajoutant au texte que Mr. *de Sternati* étoit dans des inquiètudes terribles, parcequ'ayant voulu lire des lettres en chiffre de la dernière conséquence chez Mad. *de Mazarin*, Blondine (c'étoit le nom du singe), s'en étoit emparé adroitement et les avoit déchiffrées à sa manière sur la tapisserie. J'avois dit cela purement pour m'égayer et d'un ton assurément à ne pas devoir porter coup. Cependant il le porta et fut revu, corrigé et augmenté par les ennemis de Mad. *de Mazarin*, de sorte que je ne fus jamais plus surpris que lorsque Mslle. *de Roucy* me conta le lendemain l'histoire à moi-même comme une vérité de fait, et m'en dit des circonstances auxquelles je n'avois jamais pensé, d'un ton à me le certainement faire croire, si je n'avois su ce qui en étoit. Comme elle ne citoit aucun nom d'auteur, je ne trouvois pas à propos de m'en donner le titre. Cela vint aux oreilles du Génois, qui se donna cent fois au diable que ses dépêches exis-

existoient encore dans leur entier. C'étoit bien le plus facétieux corps que j'aye connu de ma vie, ne parlant pas un mot d'anglois ni de françois, mais entendant ces deux langues, et se fesant entendre lui-même dans la sienne à tout le monde, tant il avoit le don de s'exprimer par tous, par des signes et par des contorsions.

A propos d'homme d'espèce singulière, j'avois vu tantôt dans un endroit tantôt dans l'autre un seigneur portugais, nommé Mr. *de Gama*, grand joueur de son métier, fesant grosse figure, lorsque je le connus la première fois, mais de certains milords, plus fins que lui, l'ayant débarqué un soir, le pauvre homme se trouva très embarrassé de sa figure, et n'avoit pas toujours payé aussi exactement qu'il auroit dû à l'auberge et autres lieux pareils. Un homme d'apparence trouve du crédit à Londres plus qu'en tout autre pays, mais gare les suites! il n'y va pas moins que d'être emprisonné, quand on commence à s'appercevoir qu'on s'est trompé. Les créanciers n'y entendent pas raillerie et tombent d'autant plus aisément sur le corps d'un débiteur, qu'il ne leur coûte rien ou peu de chose pour l'entretenir en prison. C'est ce qui pensa arriver à Monsignor *de Gama*. Il vint me trouver un matin tout éperdu et me pria de le sauver. Je crus d'abord qu'il avoit tué quelqu'un, mais il m'expliqua que son appréhension n'alloit pas à la mort. Il me dit tristement, que les Anglois étoient des impies, qui n'avoient nul respect pour un homme de qualité, et qui pour quelques centaines de guinées de dettes, feroient pourrir un homme dans un cul de basse-fosse. Je me dépitrai de lui, comme je pus, lui conseillant de s'adresser plutôt à l'envoyé de sa

nation, qui pourroit mieux le protéger que je ne pourrois faire. Il me quitta assez inquiet et moi je n'ai jamais oublié que selon le dictionnaire du Portugais un pauvre marchand, aubergiste ou autre, qui demande le sien, est un impie indigne d'être mis à l'inquisition: l'éphithète est originale.

Je retrouvai à Londres une famille que j'avois vue à Paris en grande passe quatorze ans auparavant, vivant en Angleterre dans la retraite, et mangeant noblement mais sans aucun faste le peu de revenu qu'elle avoit; je veux parler de la famille *de Gouvernet*. La marquise de ce nom poussoit la rigidité du refuge jusqu'à ne souffrir aucun jeu dans sa maison, non qu'elle blâmât ceux ou celles qui jouoient, mais elle s'étoit fait une loi de cette sévérité dès son arrivée à Londres. Cette dame et celles de sa côterie étoient la société ordinaire de ma femme, qui n'a jamais aimé les compagnies d'une certaine espèce.

Je fis grande connoissance dans la même société avec un marquis *d'Heucourt*, qui avoit laissé en France au moins trente mille livres de rente, vivant simplement et venant à pied de Chelsey, où il logeoit, à l'église de St. James, sa paroisse ordinaire, le tout sans la moindre affectation, gai au surplus, toujours de bonne humeur et d'une conversation très agréable. J'avoue que ce gentilhomme m'a été en singulière édification.

Puisque j'en suis sur mes connoissances, j'aurois tort d'en oublier une dont j'ai bien eu de la satisfaction pendant mon séjour en Angleterre. Je parle du duc *d'Ormond*. Je puis bien dire ici et personne ne sauroit m'en vouloir du mal, je pense, que j'ai été sincèrement affligé de sa disgrâce et lorsque le

bruit courut qu'il passeroit à Danzig, pour aller en Moscovie, je me proposois à l'y recevoir de mon mieux. C'étoit un des seigneurs, du moins me parut-il tel la première et la dernière fois que je le vis, le plus affable, le plus poli, un des seigneurs les plus généreux que j'aie vu de ma vie, qui avoit des manières nobles sans fierté et sans affectation, en un mot un homme qui me revenoit extrêmement.

Avant de quitter l'Angleterre, il faut que je rapporte une aventure, qui me confirma bien dans ce que mon père m'avoit tant recommandé touchant les apparitions. Mr. *de* ....., capitaine de dragons, me le conta à Kensington, où j'étois allé voir dîner le roi. Hier au soir, me dit-il, venant ici avec un valet et un de mes dragons, le premier me dit, qu'il voyoit dans le chemin quelque chose de fort gros qui paroissoit tout en feu; il me le montra, et je vis effectivement une espèce de tour lumineuse, qui marchoit et grossissoit à mesure que nous en approchions. Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais j'avouerai que cette tour ambulante commençoit à m'inquiéter, lorsque je résolus d'en avoir le coeur net et d'aller dessus. Je pris le dragon avec moi, et nous allâmes au quivive, criant à ceux qui étoient dans ce prétendu château enchanté, qu'on alloit tirer sur eux, s'ils ne répondoient promptement. C'est ce que fit bientôt le propriétaire de la tour, qui nous dit d'un ton effrayé: eh, Messieurs, ne tuez pas ma bête! Je suis un pauvre homme qui gagne ma vie à montrer un éléphant, et qui marche la nuit sur cet animal avec toute ma famille pour le cacher au peuple, qui étant le plus clair de mes revenus, passeroit sa fantaisie en le voyant par les chemins et cela me porteroit grand

préjudice. On peut voir par cette rencontre que le plus sûr en pareil cas est de suivre la maxime, que j'ai insinuée ci-devant: voir de près ce dont on a peur. Si cet officier n'avoit pas eu assez de résolution pour s'éclaircir de l'affaire, il auroit été dans l'erreur le reste de sa vie, et auroit juré qu'il avoit vu en pareil endroit une tour enflammée qui se promenoit en long et en large.

Le roi *d'Angleterre* après avoir prorogé le parlement, partit de Londres le 11 de Juin et arriva
1699. le 13 à la Haye, où j'eus l'honneur de le suivre.

Monsieur *de Tallard* ayant appris je ne sais comment que l'électeur ne prétendoit pas que je repassasse en Angleterre, parceque désormais les choses principales pour lesquelles il m'y avoit fait venir étoient terminées, me proposa de lui céder mon logement, qui étoit plus beau *) que le sien. Je remis à conclure la chose et nous la conclûmes en effet quand nous fûmes au-delà de la mer où il suivit aussi le roi, il n'avoit garde de ne pas le faire dans cette occasion, s'agissant d'un coup de partie; j'entends le fameux traité de partage, traité différent de celui qu'on avoit conclu en 1698, et qui étoit devenu inutile par la mort du prince électoral de Bavière; c'est ce que l'on entâma dès que le roi fut en Hollande; et qu'on cachoit soigneusement à tous les ministres étrangers du moins de la part du roi *d'Angleterre* et des états généraux. Il est vrai que nous nous doutions bien qu'il se négocioit quelqu'affaire de conséquence, mais on n'étoit pas sûr de quoi il étoit

*) Mieux situé et plus commode.

proprement question. Il faut pourtant bien, que le comte *d'Auersberg*, ministre de l'empereur en eût découvert quelque chose et bien des gens ont voulu dire que c'étoit malicieusement que la France en avoit fait semer le bruit par des vues que l'événement a justifiées. Quoiqu'il en soit, pendant que le roi étoit à Loo et que tous les ministres, qui n'avoient pas permission de l'y suivre, s'étoient avancés jusqu'à Utrecht, pour en être plus proche. J'entrai un jour chez ce comte qui avoit sa maison sur le canal de Vianen et attendant le départ de la barque. Vous qui êtes si bien avec Mr. *de Tallard*, me dit-il, ne découvrez-vous rien de détail de ce qui se traite touchant la succession d'Espagne, car c'est de cela qu'il s'agit présentement. — Je l'ai enfin appris, Monsieur, répondis-je, il faudroit, que vous me missiez au fait de ce que vous savez, pour que je puisse mieux faire jaser l'ambassadeur françois, et faire plus de progrès que je n'ai pu faire jusqu'ici faute de savoir certaines circonstances.

Auersberg me conta qu'on tenoit le pied sur la gorge de son maître, et que sur les plaintes qu'il avoit faites après avoir découvert la chose, on ne lui avoit donné pour réponse que le choix d'accéder au traité, ou qu'on passeroit outre; qu'on lui avoit même fixé un terme de trois semaines pour pouvoir se déterminer.

Muni de ces nouvelles, la première fois que Mr. *de Tallard* vint me voir à Vianen, selon sa coutume, je le mis en train et contrefis l'homme bien informé de tout, surquoi il me développa tout ce qu'il avoit dans l'âme, et me dit jusqu'aux plus peti-

tes circonstances du traité; j'en donnai incessament avis à Berlin, où l'on étoit encore pour lors dans une profonde ignorance sur ce sujet.

Peut-être n'avois-je pas si fort lieu de m'applaudir de ma découverte, car comme j'ai dit ci-devant, les suites ont fait voir que les François n'avoient pas marché de droit pied dans l'observation du secret dont on étoit convenu entre les puissances contractantes, et cela sans doute pour que la chose vînt aux oreilles du foible *Charles II*, afin de l'irriter contre le roi *Guillaume*, les états de Hollande et contre l'empereur même, pour l'obliger enfin à se jeter entre les bras de *Louis XIV*. Si c'étoit là leur but, ils n'ont que trop bien réussi. J'ai mis cette affaire, puisqu'elle s'est présentée naturellement d'abord après que le roi eut passé en Hollande, quoiqu'elle n'arrivât que quelques mois après.

Notre cour à la bien prendre, si l'on en excepte quelques prétentions sur la Gueldre espagnole, n'y avoit intérêt que rélativement à la maison d'Autriche, et par rapport aux mesures qu'elle auroit pu prendre pour se faire payer des arrérages que l'Espagne lui devoit; on ne fit cependant aucune démarche à l'égard de ce dernier article, où si l'on en fit, elles ne sont pas venues à ma connoissance. Cela étoit réservé au successeur de *Frédéric*, qui s'en est fait payer jusqu'au dernier sou d'une manière aussi vigoureuse que bien conduite. J'ai dit que Mr. *de Tallard* venoit me voir régulièrement à Vianen, sans aucune cérémonie, il me fesoit en effet souvent dire que je fisse comme s'il n'étoit point là et que ne voulant pas m'incommoder, il se promèneroit seul jusqu'à ce que j'eusse fini mes affaires. Ce fut dans une

de ces promenades, que je lui cédai ma maison de Londres, sachant déjà que je n'y retournerois pas; je lui cédai de plus une cassette d'excellent double anis de Danzig, dont ce bon général n'étoit point ennemi, et sympathisoit en cela avec Mad. *de Mazarin*. Lorsque je lui eus remis la clef en nous promenant, il me redemanda bien dix fois combien la cassette contenoit de bouteilles, tant il étoit naturellement distrait: sur quoi il faut que je dise encore une fois, que je me suis véritablement repenti d'avoir révélé à Mr. *des Alleurs* la petite supercherie que je lui avois faite à Londres. Car celui-ci l'ayant conté au marquis *d'Huxelles*, et à bien d'autres indubitablement, j'ai fait réflexion que cela n'auroit pas manqué de parvenir jusqu'à lui, ce qui m'a empêché de lui écrire, et de lier un commerce de lettres avec un homme que j'aimois et que j'estimois véritablement. Le tout soit répété ici pour vous apprendre que le plus qu'on peut vaincre la démangeaison de rire aux dépens d'autrui est le meilleur.

Revenons à la Haye, d'où je suis parti par anticipation, parceque la suite des événemens m'y a obligé. Je ne négligeois rien pour bien faire ma cour au monarque anglois, et cette assiduité ne portoit préjudice aux affaires de mon maître et aux miennes. Il me fesoit la grâce de me faire appeler souvent, je lui contois des historiettes auxquelles il daignoit prêter attention et cela me donna moyen de rendre service à un de mes alliés de fort proche, homme sans prévention (car je ne me laisse nullement prévenir par le parentage), de beaucoup de mérite. Triste de se voir négligé pendant qu'on caressoit d'autres, qui ne le valoient certainement pas, il étoit cloué dans l'an-

tichambre. Un huissier vint me faire signe que je pouvois entrer. Le signe étoit équivoque et pouvoit s'expliquer pour le comte *de J....* comme pour moi et il se levoit pour y répondre quand l'huissier me nomma. Je dis au roi en entrant avec cette liberté qu'il vouloit bien me donner: Sire, j'ai un bon ami qui désire ardemment le quart-d'heure que Votre Majesté daigne m'accorder si grâcieusement, c'est un tel qui assiège chaque jour votre porte inutilement. De grâce, Sire, accordez-lui une audience si courte qu'il vous plaira, il vous en aura une sensible obligation. De tout mon coeur, répondit ce prince. C'est un très honnête homme et un bon officier dont je suis fort content, mais vous devez le savoir, je ne fais pas toujours ce que je voudrois bien; pour à présent il est trop tard, mais je me souviendrai de lui, assurez-l'en de ma part. Il s'en souvint effectivement, et quelques jours après il obtint une pension assez passable, qui lui vint fort à propos, dans la situation où étoient alors ses affaires, les ayant fort dérangées par trop de désintéressement et par trop d'attachement au service. Vous connoîtrez celui donc je parle sans que je le nomme, lorsque je dirai qu'il a soutenu un siège dans Landau pendant la dernière guerre avec beaucoup de réputation, car il avoit passé depuis au service de l'empereur qui l'estimoit beaucoup.

Le roi à son ordinaire alla prendre le divertissement de la chasse à Loo pendant quelques semaines. C'est à cette maison de campagne, où il me permit de venir vers la fin; qu'il donna permission à milord *d'Albemarle* de m'expliquer ses sentimens sur ma négociation. Celui-ci causant avec moi après le

diner, appela le marquis *de Montpouillan*, je vous porte la santé de votre parent et de votre ami *Dohna*. Le roi m'a ordonné de le remercier de sa part d'avoir eu des sujets de plaintes et de les avoir étouffés, et m'a dit qu'il étoit très satisfait de sa conduite, qu'il n'auroit jamais cru, qu'un homme d'aussi peu d'expérience que lui eût pu ménager les choses avec tant de dextérité. Il ajouta que j'avois trouvé le secret de réconcilier les deux cours, non comme les autres négociateurs par des détours et des finesses, mais par beaucoup de franchise et par un zèle sincère pour mon maître et pour le roi, qu'il savoit tout ce que j'avois écrit à la cour de Berlin sur cette matière, et qu'il avoit vu que je n'avois eu d'autre intention que celle d'établir solidement une bonne harmonie entre les deux princes. Je puis dire que cette déclaration venant par ordre d'un grand roi, est une chose qui m'a été la plus agréable en ma vie et que je serois ennemi de moi-même et de mes enfans, si je n'en fesois pas ici mention, non pour en tirer vanité (le ciel m'en préserve); quelle vanité après tout? J'allois mon chemin et en cela je ne fesois que suivre mon penchant naturel. Je la mets donc pour montrer que ce ne sont pas toujours les plus rusés qui réussissent, que tout homme qui est de bonne foi, qui connoît les intérêts de son maître, et ne les perd jamais de vue par aucune chose que ce puisse être, a presque toujours un heureux succès et que si un tel homme a le malheur d'échouer, il a du moins la satisfaction de se sentir la conscience nette, que les gens raisonnables le plaignent et disent: il n'est pas des plus habiles, mais il est honnête homme. Au lieu que ceux qui pour vouloir trop raffiner pren-

nent des chemins de traverse, sont sifflés au double et avec justice, s'ils ne viennent pas à bout de leurs desseins, ce qui arrive assez souvent, car n'en déplaise à ces illustres, le monde n'est plus bête, et l'on trouve partout des gens qui savent opposer ruse: c'est le plus heureux qui l'emporte. — Revenons à la Haye. J'eus quelques conférences avec le pensionnaire *Heinsius*. Il se plaignoit que le comte *de Barfus*, qui avoit les affaires du commerce dans son département, prenoit à tâche de chagriner les Hollandois. Il n'est pas possible, me dit-il un jour, que ce comte ne soit pensionnaire de la France, de la manière dont il en agit avec nous. Défaites vous de cette opinion, lui répondis-je, s'il pèche, il pèche par une autre extrémité, ne connoissant personne plus ennemi du nom François que lui; mais puisqu'il faut vous le dire, il croit que les choses doivent aller ainsi, et franchement, votre république y a donné lieu, et l'y donne encore tous les jours. J'en écrirai cependant en cour, de concert avec Mr. *de Canitz*. Mon maître est équitable, et je sais qu'il ne demande pas mieux que d'entretenir un bon voisinage. — Cela se raccommoda effectivement quelque tems après autant que je puis m'en souvenir. J'eus aussi occasion de voir la belle ambassadrice, baronne *de Lilienroth*, à qui je dis par galanterie, que j'étois ravi qu'enfin nos maîtres eussent si bien réglé les affaires; qu'il n'y auroit plus désormais aucune dispute touchant les limites en Poméranie. Plus de disputes, répondit-elle brusquement, combien cela durera-t-il? Tant que vous autres restez en repos, repliquai-je plus brusquement encore, piqué de voir mon honnêteté si mal reçue. La charmante dame accoutumée à l'encens des grands et des

petits fut un peu surprise de ma replique, après laquelle je la plantai là, et quoiqu'elle me fît faire des reproches depuis, que je négligeois sa maison, je n'y remis plus le pied, pas même chez son époux, aussi grand façonnier qu'il étoit, grand donneur de mémoires, ne sortant jamais de sa gravité, même dans les choses les plus indifférentes, caractère antipode du mien, s'il en fut jamais. On me conta une historiette sur son chapitre, que je ne donne pas ici pour absolument ortodoxe; car enfin il avoit de l'esprit. Etant à un certain opéra, où il y avoit une entrée de combattans, les acteurs jouèrent si bien leur rôle, qu'il crut qu'ils se battoient tout de bon. Il se leva avec précipitation, et interposant son autorité, il défendit les voies de fait, criant avec véhémence qu'on insultoit à son caractère. Je le répète, comme je n'ai point été témoin de la chose, je la donne pour telle qu'on me l'a prêtée.

Bien des gens ont cru que l'électeur de Brandebourg en se remettant bien avec le roi *Guillaume* avoit eu d'autres vues que celles qui paroissoient publiquement, et qu'il n'auroit pas été fâché de supplanter une certaine maison d'Allemagne, qui est aujourd'hui sur un grand pied dans le monde. On se trompe, loin que ç'ait été son but je ne crois pas même que la chose lui soit jamais venue en pensée. S'il étoit attentif aux brouilleries et aux mécontentemens qui survinrent alors entre le roi *Guillaume* et cette maison, c'étoit pour de tout autres raisons que celles qu'on pourroit s'imaginer, c'est de quoi je pourrois apporter des preuves très convainquantes, s'il en étoit besoin.

Enfin le roi étant prêt à repasser en Angleterre

et moi ayant eu mon rappel par le conseil et par les soins de mes meilleurs amis, je me disposai à retourner en Allemagne. Ce bon prince ne put s'empêcher de me dire lui-même que je n'avois pas tout le tort de souhaiter mon retour, que quelqu'agréable que je lui fusse, il seroit fâché qu'une plus longue absence me fut préjudiciable. Puis me mettant sur le chapitre de *Dankelmann*, dont il ne pouvoit encore digérer la disgrâce, il me dit qu'il avoit appris avec étonnement que ce ministre en avoit mal agi à mon égard, et à celui de mes proches, qu'il me savoit bon gré de la modération avec laquelle je lui avois parlé de cet homme et qu'il regardoit cela comme une marque de ma déférence pour sa personne. Mais, ajouta-t-il, d'où vient que votre frère aîné ne m'en fit pas ses plaintes lorsque je lui demandois à Clèves comment il vivoit avec *Dankelmann?* S'il m'avoit dit un mot, je m'intéresse assez pour votre famille pour y avoir apporté remède. Sire, répondis-je, si pareille demande m'avoit été faite, je vous prie de croire que j'aurois expliqué nettement mes griefs, et ouvert mon coeur à Votre Majesté. Elle sait que la politique n'est pas extrêmement mon défaut, je vous rends cependant grâces pour toute la famille, qui n'en a pas moins d'obligation que si la chose étoit arrivée. Ce prince prenant goût à la conversation, me dit en riant: *Dohna*, vous savez que nous autres Anglois aimons les pari's, que voulons-nous parier qu'il ne se passera pas deux ans que vous ne vous brouilliez avec *Colb!* Quel parti prendrez-vous alors? Je me garderai bien de le faire, répondis-je. Je ne vous le conseille non-plus, continua-t-il, mais si cela arrivoit, que feriez-vous? J'entendois bien ce que cela vouloit dire, mais

je ne pus jamais me résoudre à m'expliquer autrement que par une profonde révérence. Quelque vénération que j'eusse pour le roi *Guillaume*, j'avois un bon maître, et n'en voulois point chercher d'autre, comme je n'en ai jamais voulu chercher toutes les fois que j'ai quitté le service, ayant mieux aimé aller revoir mes choux et mes dindons. Ces demandes réitérées étoient la suite d'une lettre que ce généreux monarque avoit ordonné de m'écrire, lorsqu'il eut appris ma première retraite, et qui ne m'est jamais parvenue par la négligence d'une personne que je ne veux pas nommer et qui avoit peut-être des motifs qu'il n'est pas nécessaire d'approfondir, motifs dont je ne lui ai jamais su mauvais gré, certain que rien ne se fait sans les ordres d'en haut, et que le tout à été pour mon bien.

Je m'étois attiré l'inimitié de Mr. *Cotterel* en ne prenant point d'audience publique, parceque ces audiences sont des aubaines pour Mrs. les maîtres de cérémonies, comme cela est connu. *Cotterel* voulut s'en venger, en disant au roi qui avoit dessein de me faire un présent plus considérable que celui qu'on fait ordinairement aux envoyés, que la chose n'étoit pas praticable parcequ'elle étoit hors d'usage et que cela tireroit trop à conséquence. Cette raison étoit spécieuse, mais qu'elle fut juste ou non, elle ne me fit aucun tort, ce prince ayant d'abord trouvé un expédient pour me gratifier, en donnant à mon épouse plus qu'il ne m'auroit peut-être donné à moi-même: ce fut un diamant d'un grand prix qu'on lui envoya de sa part à Vianen, où elle m'attendoit. Je n'oublierai jamais cette distinction non plus que la manière, dont je m'avisai de prendre congé de cet illustre monarque. Ayant disposé toutes choses pour mon dé-

part, j'allai un soir à la cour, et m'approchai de lui comme il sortit de table, et qu'il se fesoit apporter de quoi se rincer la bouche. Sire, lui dis-je, vous partez dans peu pour l'Angleterre, et j'ai ordre de m'en retourner à Berlin. Votre Majesté n'a-t-elle rien à m'ordonner pour ce pays-là? C'est ce qui s'appelle enterrer la synagogue avec honneur, me dit-il en riant de toute sa force, je ne crois pas que *Vicquefort* ait inséré dans son livre cette manière de prendre audience de congé; elle ne m'en est pas moins agréable, je vous en assure. Allez, que le ciel vous conduise; bien des amitiés de ma part à votre cher maître, souvenez-vous de moi et continuez de m'aimer; je me souviendrai aussi de vous, je souhaite que vous trouviez autant d'agrément à la cour de Berlin, que j'aurois voulu vous en procurer à la mienne, vous n'y seriez pas malheureux. Ces paroles obligeantes me pénétrèrent, je le quittai en lui baisant la main, et les larmes aux yeux. Voici le recréditif qu'il avoit eu la bonté de me faire expédier, traduit fidèlement de l'original latin: „*Guillaume III*, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France et de l'Irlande, défenseur de la foi etc., au Sérénissime prince et seigneur *Frédéric III*, margrave de Brandebourg, archi-chambellan et électeur du St. Empire Romain etc.: notre très cher frère, cousin, beau-frère et ami. Salut: l'envoyé extraordinaire de V. A. E. en notre cour, le très illustre, très excellent, et notre cher *Christoffle*, burgrave et comte de *Dohna*, chambellan et major-général de V. A. E. voulut s'en retourner et se rendre auprès d'Elle, nous n'avons pas voulu le laisser partir sans lui donner par celle-ci le témoignage de sa fidélité, prudence et intégrité tou-

tes particulières, avec lesquelles il s'est acquitté du devoir de la charge dont il a été revêtu jusqu'ici à notre cour, et le dit envoyé extraordinaire n'ayant négligé aucune occasion pour nous témoigner de bouche les bonnes intentions de V. A. E. envers nous, et le désir sincère de cultiver l'amitié réciproque entre nous, nous lui avons pareillement donné des assurances de notre affection pour V. A. E. et de la passion sincère, avec laquelle nous souhaitons que les liens de l'amitié qui est entre nous soient de plus en plus affermis. Aussi ne doutons nous nullement que le dit envoyé extraordinaire n'en fasse fidèlement rapport et conformément à notre intention, et que V. A. E. ne lui ajoute foi en tout ce qu'il aura l'honneur de lui dire sur ce sujet. Au reste nous recommandons comme nous devons ce très capable ministre à V. A. E. persuadé comme nous le sommes, qu'ayant acquis une si grande réputation en notre cour, il sera jugé de la même considération et des mêmes égards lorsqu'il se sera rendu auprès de la personne de V. A. E. Nous prions Dieu de tout notre coeur, qu'il donne à V. A. E. toute sorte de bonheur. Fait en notre cour à la Haye le 22 Décember 1699."

Je joindrai à ce recréditif un mot de lettre que j'avois reçu de mon maître quelques jours avant:

„Cher *Peter!* Je vous fais des excuses de ce que „je ne vous ai pas écrit plus souvent, de vous „dire que je suis content de vous, et que je se„rai de toute ma vie votre très affectionné *Fré„déric.*"

Pour mieux vous mettre au fait de la négociation d'Angleterre, vous instruire de ce qui se passoit à la cour pendant mon absence, et vous prouver

que j'y allois de bonne foi en prenant le parti de *Colb* auprès du roi *Guillaume*, je mettrai ici un extrait de quelques lettres qu'il m'écrivit pendant mon séjour à Londres, extrait que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible, en ne fesant mention que des matières intéressantes, et qui ont rapport aux deux cours. Vous y verrez des expressions bien tendres et bien cordiales de la part d'un homme qui comme les suites me l'ont appris à n'en pouvoir douter ne cherchoit qu'à me perdre. Fiez vous après cela aux courtisans!

„Potsdam, le 20 Janvier 1699.

Monsieur et très honoré ami!

Je vous ai écrit deux lettres qui vous trouveront à Londres, où j'espère que vous arriverez bientôt. Dieu vous donne le vent favorable pour y passer heureusement, ce que je vous souhaite de tout mon coeur. Vous saurez Mr. que S. A. E. et le Landgrave *de Hesse-Cassel* se sont vus à Magdebourg pour renouveller leur ancienne amitié. Le duc *Antoine Ulrich de Wolfenbüttel* y arriva incognito, sans qu'on sût son arrivée; l'on passa fort agréablement le tems. Trois envoyés ont suivi S. A. E., ceux de France, d'Angleterre et de Dannemarc. Celui de France qui se tient ordinairement à Wolfenbüttel s'y trouva en même-tems, il s'appelle Mr. *de Héron*, fort joli garçon, bien tourné. Ceux qui s'adressent à vous pour être recommandés n'ont pas tort, car je puis vous assurer que je vous honore et aime infiniment; je vous prie d'en être persuadé.

Les nouvelles de Pologne sont toujours favorables,

rables; il y aura un bon nombre de médiateurs qui veulent accommoder l'affaire d'Elbing. On dit ordinairement: beaucoup de cuisiniers gâtent la soupe.

La diète de Pologne prendra son commencement le 12 Mai, quoique plusieurs doutent. Les Lithuaniens ont été obligés de donner des quartiers d'hiver aux troupes du roi, ce qui est bien le premier exemple."

La seconde est sans date:

„Je vous rends très humblement grâce, Monsieur mon cher ami pour votre lettre, j'en ai fait un bon usage comme vous verrez par la réponse ci-jointe qui est approuvée par S. A. E. Vous n'avez qu'à l'envoyer en original au roi, ou à milord *d'Albemarle*, et me mander, s'il vous plaît, si l'on en est satisfait. Je ne saurois dire d'avantage là-dessus etc."

„Schoenhausen, le 28 Mars 1699.

Premièrement je vous félicite de tout mon coeur sur votre heureuse convalescence et vous dirai Monsieur que j'ai reçu vos deux lettres, dans lesquelles vous me marquez que vous avez eu la bonté de faire comprendre à milord *d'Albemarle*, que je ne suis point si novice, comme nos ennemis m'ont dépeint dans l'esprit de sa majesté britannique; le tems et les occasions feront voir le contraire, et feront rougir ceux qui m'ont rendu de mauvais offices, l'un est à Peitz, et Dieu sait ce qui arrivera à l'autre. Jusqu'ici ma conduite a été telle que personne ne peut dire que j'aie

fait la moindre chose contre les intérêts de son Altesse Electorale, notre maître, que je trouve bien avec ceux du roi, c'est tout dire; personne n'en peut mieux juger que vous; et de tout ce qui s'est passé depuis que je suis employé dans les affaires. Cela suffit. Vous ne sauriez croire la joie que sa majesté britannique ait été satisfaite des chevaux que S. A. E. veut lui envoyer."

La quatrième sans date:

„Monsieur, mon très honoré compère futur, vous ne sauriez vous imaginer la joie que j'ai d'apprendre par vos relations, comme aussi par Mr. *Stipney* les bonnes intentions du roi sur les affaires d'Elbing; il faut espérer que nous n'en aurons pas besoin et que tout s'accommodera à l'amiable. Je vous dirai que S. A. E. est fort satisfaite du roi et ne parle que de lui. Tout ce que vous pouvez faire, est d'entretenir une parfaite union entre ces deux puissances si proches parents, qui sont capables de produire de grandes choses dans ces conjonctures du tems. Vous savez que S. A. E. n'a jusqu'à présent aucun engagement et les mains libres, ce qui n'a pas été, il y a long-tems dans la maison électorale de Brandebourg, nous payons bien nos troupes, et vous pouvez assurer qu'en cas de rupture en Pologne notre armée sera composée de quarante mille hommes. Tout le monde nous offre des troupes contre la Pologne: grâce à Dieu nous n'en avons pas besoin."

„Berlin, le 18 Avril 1699.

„Monsieur, mon très honoré ami! — J'ai bien, reçu la vôtre qui m'a donné beaucoup de joie, voyant que sa majesté est satisfaite de ma conduite. Elle le sera encore d'avantage quand elle m'employera dans ses intérêts et quand sa majesté me parlera sur des affaires d'état principalement dans les conjonctures présentes. Je vous prie, Monsieur, d'assurer le roi de mes profonds respects, et lui témoigner ma parfaite reconnoissance de la grâce qu'elle m'a faite de se souvenir si grâcieusement de moi. Vous lui ferez, s'il vous plait, mon compliment dans toutes les formes; je me repose entièrement sur vous comme à un homme qui a l'esprit aussi bien tourné que vous l'avez.

Faites en même tems mes assurances de service à milord *d'Albemarle*. Je l'avoue, lorsque j'ai vu la première fois ce milord, j'ai pris de l'amitié pour lui comme une personne droite, esclave de sa parole et fidèle à son roi. Je crois que nous nous accorderons bien ensemble. Il se faut connoître et parler."

„Berlin, le 22 d'Avril 1699.

Ce vous doit être Monsieur mon très honoré ami, une grande satisfaction de voir par la lettre que vous recevez, (c'est d'ordinaire de la propre main de S. A. E.) qu'il est content de votre négociation. Je ne souhaite rien plus que de voir une parfaite union entre le roi d'Angleterre et S. A. E., cela, à ce que j'espère augmentera de jour en jour."

„Potsdam, le 26 Avril 1699.

Vous saurez sans doute que dix régimens de troupes du roi de Pologne ont ordre de retourner en Saxe, mais comme les régimens sus-mentionnés sont obligés de passer les terres de sa maj. imp. l'on me mande que ce prince leur a refusé le passage. — L'on vous mande aussi de Warsovie que l'on croit que Messieurs les Polonois trouveront un expédient à la diète, pour satisfaire S. A. E. sur ses prétentions, dont on juge qu'elle a déjà dépensé le double aux préparatifs de la guerre."

„Berlin, le 20 Mai 1699.

Monsieur, mon très cher ami!

J'espère que vous repassez bientôt la grande rivière avec votre famille, ce que je souhaite de tout mon coeur. . . . . Pour des nouvelles il y en a beaucoup d'importantes, qu'il mérite de vous faire savoir. L'on mande secrètement qu'on travaille en France aux vaisseaux de guerre et de transport, et cela sur des nouvelles, qu'on a eues, que le roi d'Espagne enfle partout le corps et que l'on a mis beaucoup de troupes du côté de la Catalogne, de la Navarre et du Dauphiné. L'on a deux vues sur cette succession; l'une est de la faire tomber aux enfans de la France, pour cet effet on promet à S. A. E. de Bavière, de faire épouser une de ses filles à un des dits princes avec un grand appanage en Italie, et de marier l'autre de ces princes à une fille de l'empéreur avec le royaume d'Espagne et en cas qu'on

ne puisse pas vaincre les Espagnols sur l'aversion qu'ils ont contre la nation françoise, l'on a dessein de faire tomber le dit royaume au prince *de Lorraine*. La brigue est très forte à cause que son beau-frère met tout en usage pour la faire réussir, à quoi les Espagnols inclinent beaucoup."

Voici cette lettre, écrite avec le chiffre que le comte *de Dohna* avoit envoyé à Mr. le comte *de B.* et dont il se plaint dans l'ouvrage.

„Le 3 Juin 1699.

J'ai à faire à plusieurs mal-intentionnés qui ne cherchent qu'à me faire pièce, mais je vous assure que 170 *) que vous connoissez en viendra à bout. A votre retour vous y verrez un grand changemen. 182 **) peut assurer 150 ***) que je demeurerai toujours ferme et augmenterai la bonne union entre 155 †) et 150. 182 en peut-être caution. Je vous envoie ci-joint des nouvelles du correspondant que j'ai à Paris. Votre ami et très humble serviteur. 170."

„(Lettre de Paris au comte *de Wartenberg* le 29 Mai).

Les troubles d'Espagne continuent toujours, et de jour à l'autre en attendant quelque catastrophe fâcheuse par l'insolence de la populace qui est extrême à ce qu'on assure .... Les partisans

---

*) Le comte *de Wartenberg* lui-même.
**) Le comte *de Dohna*.
***) Le roi *Guillaume*.
†) L'électeur de Brandebourg.

de la Pologne débitent ici que S. A. E. seroit fort aise de trouver un biais honnête pour rendre Elbing à l'aspect des préparatifs de guerre, qu'ils font, mais on est bien persuadé du contraire et de l'impuissance de cette nation. Nous attendons de jour en jour le comte *de Zinzendorff*, venant de Vienne, et on a de l'impatience de savoir les ordres dont il sera chargé. Il vient dans une conjoncture bien délicate et qui ne laisse pas de demander un habile homme."

„Berlin le 16 Juin 1699.

J'espère que vous êtes persuadé, Mr. mon cher ami, que je tâche à vous satisfaire de toute manière et cela autant, qu'il sera en mon pouvoir. Je n'ai pas manqué de parler à S. A. E. sur le sujet de votre rappel; je ne doute point, que cela ne se fasse, vous n'avez qu'à me marquer le tems, que vous souhaitez l'ordre en question. Je souhaite votre retour autant que personne. Vous savez l'amitié que j'ai pour vous et l'estime que je fais de votre mérite. Il ne se passe rien de nouveau. Notre maître se porte bien etc."

„Oranienbourg le 9 Juillet 1699.

Pour ce qui regarde votre rappel, c'est une affaire faite, j'en ai bien de la joie. On est d'intention d'envoyer le jeune *Tettau* sans caractère au commencement. Je m'imagine qu'il aura l'amitié de milord *Albemarle*. Vous avez fort bien fait de faire quelque mention des intentions de S. A. E. au sujet de votre rappel, il ne faut pas bron-

cher devant un prince aussi sage, aussi éclairé, comme est le roi .....

Je vous envoie un gros paquet de ce qui s'est passé à la diète de Varsovie; les affaires vont encore fort bien, la cour impériale est présentement bien portée pour S. A. E. de sorte que je vois que nous sortons avec bien de la réputation de l'affaire d'Elbing."

„Oranienbourg le 14 Août 1699.

Vous avez fait fort prudemment de vous être transporté à la Haye pour vaquer dans ces conjonctures aux intérêts de S. A. E., il faut que vous caressiez les deux ministres celui de Sa Majesté impériale et celui de France. Nous sommes très bien à la cour de Vienne et nos affaires de Pologne vont merveilleusement bien, et vous entendrez en peu de semaines, à ce que je puis comprendre par les derniers couriers la bonne nouvelle d'un accommodement et que le maître en sortira avec beaucoup d'honneur et gloire .....

Stipney a ordre de quitter Berlin pour se rendre en Angleterre, bien des gens seront fâchés de ce décampement, à bon entendeur salut, pour moi je n'en suis point fâché .....

Mr. le comte *Dönhoff* mande de Vienne qu'il recevroit les fiefs le 23 du mois passé .....

„Oranienbourg le 25 d'Août 1699.

Mr. *de Smettau* a ordre de vous mander que S. A. E. enverroit Mr. *de Tettau* à votre place auprès du roi avant son départ; l'électeur le déclarera son chambellan et comme il est grand baillif

d'Insterbourg, qui est un beau poste, j'espère que le roi en sera satisfait.

P. S. Les affaires de Pologne vont très bien; la république s'est déclarée de payer la somme que nous prétendons sur la ville d'Elbing, à cette heure on parlera des intérêts qui montent deux fois autant que le capital. J'ai ordre de S. A. E. d'aller trouver le roi de Pologne qui sera présentement à Teplitz.

„Dresden le 22 September 1699.

Je vous dirai présentement que je suis sur mon départ de cette ville pour me rendre à Cüstrin, auprès du maître; je suis satisfait de ce que j'ai négocié auprès du roi. Sa Majesté m'a témoigné beaucoup de grâce, m'ayant envoyé ce matin par son grand-chambellan une belle bague et une canne enchassée de diamans qui est fort propre. Mr. *de Tettau* partira au premier jour ce qui me fait espérer de vous revoir bientôt. Adieu."

„Massin le 29 Fevr.

Le vogaye de Prusse a été différé de quelques semaines pour des raisons solides.

Mes expéditions à la cour de Dresde ont été au gré du maître; l'on verra tout par la suite. Dieu veuille, si les différends de Pologne sont une fois terminés, S. A. E. aura les mains libres et sera toujours en état d'assister ses amis en cas de besoin sans engager ni faire alliance avec aucune puissance et d'avoir plusieurs coffres forts. Voilà mon sentiment.

Le traité avec le duc *de Zell* est rompu comme

vous le verrez par les ci-jointes. De notre côté nous avons fait tout ce qui a été possible, mais il paroît que de leur côté ils n'en ont pas envie; l'intérêt particulier règne trop parmi ceux *de Zell;* je vous assure que nous prendrons bien nos mesures en cas de besoin, S. A. E. se tiendra en état de marcher quand elle voudra avec 25,000 hommes.

P. S. Le grand-chambellan de Pologne, le seigneur *de Bilenski* vient d'arriver pour complimenter Son Altesse Electorale.

Je retrouvai Berlin à peu près comme je l'avois laissé, c'est à dire, l'électeur et l'électrice toujours parfaitement et sincèrement disposés pour moi. Le grand-chambellan, mon ami à brûler en apparence et les courtisans m'accablant de caresses, pendant que la plupart m'auroient encore voulu savoir aux bords de la Tamise, peut-être du Gange, s'il avoit été dans leur pouvoir de m'y reléguer pour le reste de mes jours; et cela parcequ'il n'est pas possible à la cour de se conserver les bonnes grâces du prince et de ceux qui les voudroient toutes pour eux, chacun en son particulier. Je ne dis point ceci par simple conjecture; j'eus occasion de voir tout cela par la suite et de me confirmer qu'on ne m'avoit confié l'ambassade d'Angleterre, que dans l'espérance, que je m'y comporterois mal et que je me perdrois par-là dans l'esprit de mon maître. Les instructions qu'on m'avoit données comme un piège, firent sur moi un tout autre effet que celui qu'on s'en étoit promis. Elles portoient entr'autres, que si milord *Portland* dont on 1700.

connoissoit assez la mauvaise volonté, me disoit la moindre chose désobligeante sur le chapitre de la cour, je pouvois le brusquer hardiment et partir sans prendre congé. Le grand-chambellan et sa séquelle comptoient beaucoup sur cette instruction et sur l'honneur mal-endurant de l'envoyé auquel ils donnoient quelquefois grâcieusement le nom d'étourderie.

Regardant mon retour précipité comme une affaire immanquable, ils comptèrent mal, ayant comme on l'a vu, pris le contre-pied de ce qu'on m'avoit recommandé, dont je fus extrêmement loué par l'électeur à mon arrivée, et ces louanges furent autant de coups de poignards pour certaines gens, qui ne tardèrent guère à s'en ressentir; coups de poignards d'autant plus sensibles que ce prince pour mieux me marquer son estime et la satisfaction qu'il avoit de ma conduite, me jugea digne d'entrer dans son conseil avec ces conditions pourtant, que je n'y entrerois point, lorsque mon frère aîné y seroit. La chose étoit juste en soi, puisqu'il est hors d'usage, que deux personnes aussi proches se rencontrent ensemble en pareil cas, pour éviter les brigues et ce qui s'ensuit.

Me voilà donc devenu ministre par hazard et sans en avoir jamais eu envie, mon inclination ayant uniquement penché vers la guerre dès mon enfance.

J'étois à peine installé dans le ministère que l'électeur me proposa de le régaler chez moi. *Peter*, me dit-il, tu as fait d'assez grand profit dans ton ambassade pour me traiter chez toi. Ce bon prince savoit bien mieux; j'y avois sans reproche dépensé dix mille écus du mien, avec le plus grand plaisir du monde. Le jour fut donc pris pour le régal que je

tâchai de rendre le plus magnifique qu'il me fût possible.

Rien ne fut oublié de ma part autant que cela étoit en mon pouvoir, et rien ne fut oublié de la part de ceux qui avoient la direction de la cour, pour m'amener le plus de peuples qu'il leur étoit possible, dans la pensée que n'ayant jamais aimé à rien jeter par la fenêtre, je fesois moue et les choses de mauvaise grâce. Il en fut tout autrement encore, outre que tout ce qui avoit du rapport à mon maître m'étoit très agréable, il est certain quand la chose n'auroit pas été telle, que j'aurois eu assez de politique pour n'en pas faire le moindre semblant. On m'amena tout, pages, chasseurs, trompettes etc. sans compter un grand nombre de maures et de bouffons qui n'épargnèrent rien pour causer du désordre. Mon maître d'hôtel qui me connoissoit homme assez réglé, vint me dire deux ou trois fois tous bas que c'étoit un vrai brigandage, que non content de mettre tout par écuelles au logis, on emportoit ce qu'on pouvoit attrapper. Tant mieux, mon ami, lui dis-je, il ne sauroit être emporté à meilleure occasion, sauvez seulement l'argenterie, s'il est possible. Du reste, laissez-les faire, nous trouverons encore à brouter demain.

Je fus bien dédommagé de cette espèce de pillage par les marques de bonté que me donna l'électeur. Il m'embrassa plus de vingt fois en présence de tous ces bons amis de cour, et me donna des louanges que je ne méritois certainement pas, mais que sa bonne volonté pour moi lui fesoit envisager, comme m'étant dûes légitimement. Je suis sûr, que si l'on laissoit ceci, il se trouveroit encore quelqu'un qui se sou-

viendroit de ce festin dont on a parlé long-tems à la cour, les uns en bien les autres en mal, ainsi que cela se pratique ordinairement.

L'électrice et les dames furent traitées par mon épouse en particulier, et votre mère qui s'entendoit fort bien à faire les honneurs, s'en acquitta à la satisfaction de toutes les conviées.

Ces honnêtetés extraordinaires de la part de Leurs Altesses Electorales, m'attirèrent une commission, dont je me serois passé à merveilles. Mais la personne qui m'en chargea avoit une si grande confiance en mon crédit qu'elle comptoit pour certain que l'affaire se feroit par mon moyen. Voici ce que c'est. Le grand-chambellan avoit épousé une dame qui descendoit *d'Olybama* à la vérité, mais dont les quartiers étoient un peu en désordre par la négligence de ses ancêtres apparemment, ou par quelqu'autre accident qui ne m'a jamais été connu. Malgré la faveur éminente de son cher époux, cette dame n'avoit encore pu parvenir à faire sa révérence à Madame l'électrice; et qu'on ne croie pas, qu'il y eût en cela le moindre grain de jalousie, je montrerai dans son lieu, clair comme le jour, qu'il n'y a jamais rien eu d'approchant. Il y avoit d'autres raisons qu'il n'est pas difficile de deviner. Madame *de Wartenberg* me chargea donc de parler à l'électrice, si elle ne voudroit pas l'admettre à lui baiser la main. J'acceptois la proposition assez à contre-coeur, mais il n'y avoit pas moyen de la rejeter, sans s'attirer une puissante ennemie, car en bonne Hollandoise il falloit le plus souvent que le mari n'eût d'autre volonté que la sienne. Je m'en acquittai en cette manière. Madame, parlant à l'électrice, j'ai bien la plus sotte commission du monde,

permettez-moi de m'en vite débarrasser. La *Colbe* demande à voir Votre Altesse Electorale, elle le souhaite ardemment, elle mourra peut-être de douleur, si vous ne lui accordez cette permission, jugez quelle perte! Voudriez-vous pour un peu de cérémonie priver la cour de son plus bel ornement. — Voilà ce qui s'appelle un ambassadeur éloquent, me dit l'électrice, en riant de toute sa force, je n'en suis pas surprise! Vous êtes frais émoulu de l'ambassade d'Angleterre, je vois que vous prenez goût aux négociations et que vous allez devenir un illustre dans ce métier. Mais continua-t-elle, en prenant son sérieux, que me conseillez-vous? Madame, rien du tout! Le ciel me préserve de rien conseiller à V. A. E. en pareil cas, je me suis acquitté de ma charge, cela suffit. — Vous riez, comte *de Dohna*, mais ceci m'intrigue plus que vous ne pensez, il faut une réponse et c'est ce qui est embarrassant. Eh bien! me dit-elle après avoir un peu rêvé, que son mari fasse en sorte que l'électeur me le commande, je suis prête à la recevoir. La chose ne réussit pourtant pas encore cette fois-là, l'électeur n'ayant point voulu se mêler, et bien loin de le commander à l'électrice, lui avoit fait entendre qu'elle ne lui feroit pas plaisir de la recevoir.

On peut juger par cet échantillon que dans les degrés les plus éminents de faveur, on a bien des mortifications à essuyer, et fort souvent d'avantage que quand on est à la cour sur un pied médiocre. Ce n'étoit pas le seul chagrin qui dévoroit *Colb*, il se formoit contre lui une brigue nombreuse, et qui étoit toute composée des meilleures familles. On aura occasion d'en parler ci-après.

J'eus des remercimens tant et plus de la part de

la dame et du mari, la première ayant accoutumée de m'appeler son cher enfant. A dire vrai je ne sais si je les méritois trop ces remercimens, car j'avois plutôt parlé à Madame l'électrice pour me débarrasser de cette commission, que par aucun zêle violent que j'eus pour le succès de l'affaire, qui m'étoit assez indifférente, hors pour ce qui regardoit mon auguste bienfaitrice, à la satisfaction de laquelle mille motifs de reconnoissance m'obligeoient de m'intéresser. En effet, S. A. E. continuoit à avoir pour moi et pour les miens des bontés sans nombre, je dis les miens, car il n'y avoit pas jusqu'aux deux fils que j'avois alors, dont un portoit encore la jaquette auxquels ses bontés daignoient s'étendre. Elle les fesoit venir souvent au château et permettoit qu'ils eussent l'honneur de jouer avec le prince royal, à propos de quoi j'eus un jour une alarme terrible, qui se tourna en badinerie. L'électrice voulant se donner le plaisir de les voir dans tout leur naturel, ordonna qu'on les laissât faire ce qu'ils voudroient. Notez qu'elle les avoit menés dans les appartemens de son époux, et qu'elle les excitoit elle-même à faire carillon. Ils n'avoient que trop souvent besoin d'être aiguillonnés tous deux, et principalement le cadet, une assez bonne portion de mes vivacités de jeunesse. Ils se saisirent chacun d'une de ces clochettes d'argent, dont on se sert pour appeler les domestiques, je crois même que l'électrice les leur mit en main et leur dit de sonner tout leur soûl. Ils ne se firent pas dire deux fois et ce fut bientôt une sonnerie épouvantable qui fit accourir l'électeur. Il étoit encore incertain s'il riroit ou s'il se fâcheroit, quand l'électrice me fit appeler d'une galerie prochaine ou j'étois alors et d'où j'entendois caril-

lonner sans avoir le moindre doute, que j'y eusse autant de part que j'y en avois. Car je connoissois le maître qui n'aimoit pas qu'on se familiarisât si fort. Aussi me dit-il d'un ton à demi-badin, à demi-sérieux, vraiment je suis fâché de ne vous avoir pas fait gouverneur de mon fils, car vous élevez admirablement bien les vôtres! — L'électrice tenoit ses côtés de rire, de voir mon embarras. Je grondai pourtant mes deux marmots, et leur demandai s'ils ne savoient pas en quelle maison ils étoient? Je le sais très bien, dit résolument le cadet, c'est chez ce Monsieur-là, en montrant l'électeur. Et qui est-il? demanda l'électrice; mais vous le savez bien, répondit-il, c'est le bourguemestre de *Morung*.. A ce mot de bourguemestre tout le sérieux de l'électeur s'évanouit et il me dit en riant: ma foi, *Peter*, tes enfans sont aussi drôles que leur père.

Il est tems d'en venir à une affaire, qui surprit d'autant plus les puissances de l'Europe, qu'il y en avoit peu qui en eussent eu le moindre vent. Je parle de l'érection de la Prusse en royaume, à quoi l'électeur travailloit sous main selon les apparences dès le tems que j'étois en Angleterre. Soit que le roi *Guillaume* le soupçonna de son chef ou qu'il en eut appris quelque chose par le ministre de Vienne, il m'en parla un jour comme par manière d'acquit, me fesant entendre qu'il n'approuvoit ni ne désapprouvoit la chose, que le tout gisoit dans l'événement, et que si le succès en étoit favorable, il ne seroit pas des derniers à en féliciter son cher parent et ami à l'agrandissement duquel il prendroit toujours part.

Bien des gens ont cru et croyent peut-être encore que l'érection de la Prusse en royaume étoit re-

commandée à *Frédéric* par le grand-électeur son père dans un plan qu'il lui remit entre les mains la veille de sa mort. Je ne dirai ni oui ni non sur cet article, n'ayant jamais été assez indiscret pour faire de semblables questions à mon souverain. Quoiqu'il en soit, l'année 1700 fut employée à ménager la cour de Vienne et cela fut très sagement imaginé, la conjoncture ne pouvant guère être plus favorable, tout se disposoit à une rupture, et à une rupture qui devoit avoir de terribles suites, selon les apparences, puisqu'il ne s'agissoit pas moins que de disputer la succession de plusieurs beaux royaumes à la maison de France. L'électeur prit donc son tems fort à propos, un quiproquo assez singulier lui fut encore très favorable au grand étonnement de ceux qui ne pouvoient s'imaginer, qu'un jésuite pût ou voulût jamais contribuer à l'élévation d'un prince protestant. Je tiens le fait de la bouche du feu roi, qui en a ri plus d'une fois, et qui n'en fesoit aucun mystère, ainsi je crois le pouvoir rapporter sans que personne s'en choque.

Dans les commencements de la négociation, on s'étoit adressé à Mr. le comte *de Harrach*, un des ministre de Vienne le mieux intentionné pour notre cour. Par une aventure assez particulière la lettre tomba entre les mains du père *Wolff*, confesseur de l'empereur, homme d'intrigues et qui se mêloit de plus que dire son breviaire. Je ne me souviens pas bien des circonstances de cette méprise, mais il est sûr qu'il y en eût une et que le jésuite ayant répondu favorablement, la cour de Berlin trouva à propos d'en profiter. Je sais encore que les offices du père ne nuisirent point à la réussite du projet en question, ni ne vois pas dans le fond qu'elle raison l'empereur au-

auroit eue de s'y opposer. Il s'acquéroit par-là un ami puissant à qui il ne manquoit que le titre; car qu'est-ce qu'un roi qui domine sur un grand nombre d'états et de provinces, ainsi il n'y en avoit point en Europe et n'y en a point aujourd'hui encore, qui puisse prétendre avec plus de justice à cette dignité que l'électeur de Brandebourg, outre que bien des auteurs assurent que la Prusse a eu un roi.

Vous n'ignorez pas comment ce royaume ou ce duché alors, est entré dans la maison d'aujourd'hui, qu'après avoir passé par beaucoup de mains, il fut partagé sous certaines conditions entre *Sigismund*, roi de Pologne, et *Albert* de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique, son neveu; que ce dernier eut pour partage les trois cercles de Smaland, Naitangland et Hocherland, et *Sigismund* le reste; qu'aux états de Varsovie tenus en 1611, ce duché fut accordé en propre à *Jean Sigismond*, margrave de Brandebourg pour passer de lui à ses enfans mâles, et à leur défaut à la postérité mâle de ses frères, sur quoi je remarque avec beaucoup de satisfaction, que *Fabian de Dohna*, un de mes ancêtres fut un de ceux qui pressa le plus vivement les états de Prusse de consentir à cette transaction, témoin le soufflet qu'il donna en pleine assemblée à un certain Mr. *D.* qui s'y opposoit. Qu'enfin sous *Frédéric Guillaume* ces provinces lui furent cédées par divers traités, ce qu'on peut voir plus au long dans les historiens qui ont parlé sur cette matière.

J'étois venu en Prusse quelque tems auparavant que l'électeur eût résolu de s'y faire couronner et il m'avoit chargé d'examiner un peu les dispositions des principaux du pays pour pressentir ce qu'ils pensoient

de ce changement; il y en eut quelques uns qui opinèrent à présenter au roi futur les griefs de la nation et on les lui présenta en effet; un desquels, et je crois celui qui tenoit le premier rang, étoit d'avoir laissé bâtir une chapelle réformée dans une de nos terres; à la vérité ils en eurent honte par la suite, car, Messieurs, leur demandai-je un jour, de quelle religion est votre maître? cela ne seroit-il pas bien cruel qu'il n'osât donner un privilège à ses serviteurs de la même croyance que lui, d'établir un lieu de prières pour y servir Dieu à leur manière? quel tort cela vous fait-il après tout? Vous n'y perdez ni terres, ni revenus, et l'on ne s'avise point non plus d'y attirer vos enfants ni vos sujets qu'autant qu'ils y veulent bien venir; d'ailleurs sommes-nous si éloignés les uns des autres que nous ne puissions pas nous supporter charitablement? Je rendis compte au roi, de ce qui étoit venu à ma connoissance, et lui marquai la joie sensible que j'avois de son élévation. Il me répondit en ces termes de ses propres mains:

„Cher comte *de Dohna!* Je vous suis très obligé que vous prenez part à l'agrandissement de ma maison, dont je n'ai jamais douté, et comme vous avez eu un bon électeur, vous pouvez être assuré que vous aurez dorénavant un bon roi, et je suis toujours *F.* Berlin le 15 Nov. 1700.

Ce prince partit deux jours après, pour venir en Prusse avec un train magnifique, chose qui ne manquoit jamais chez lui.

On partagea la cour en quatre pour plus de commodité, n'étant pas possible qu'elle allât toute ensemble sans trop fouler les lieux par où elle devoit passer. Le roi, la reine, les margraves cadets et une

partie de leur suite consistant en près de deux cents, tant carosses que chariots, vinrent en poste. Le prince-royal suivi de mon frère *Alexandre*, son gouverneur, partit le lendemain. Les officiers et domestiques de la cour et qu'on appelle le hoffstaat en Allemagne, composoit la troisième troupe, et les gardes du corps avec les cent Suisses fermoient la marche. Ces trois colonnes suivirent plus lentement tant par la rareté des chevaux que par l'incommodité des chemins dans une saison comme celle-là. J'allai au devant de mon bon maitre, qui me reçut à son ordinaire, c'est à dire avec toutes les bontés imaginables. Eh bien, *Peter*, me dit-il, nous voici pourtant à bout de nos desseins. Je lui rendis encore compte de bouche, de ce qui étoit parvenu à ma connoissance. Vous êtes menacé d'un déluge de harangues, lui dis-je; je sais combien Votre Majesté les aime, mais que ne fait-on pas pour être roi? On le harangua effectivement à son arrivée à Koenigsberg qui fut le 29 Décembre, mais de la plus pitoyable manière, que j'ai entendue de ma vie. Mr. *D*..... qui portait la parole, balbutia et dit à demi bas de grandes pauvretés, et qui pis est, il ne dit pas un mot de la royauté; soit par affectation soit par bêtise, dont le roi fut terriblement choqué. J'en avertis le même jour Mr. *Le*.. *D*.... qui m'en sut bon gré et me dit qu'il tâcheroit d'y remédier le lendemain. Il harangua effectivement assez bien, ce qui raccommoda un peu les affaires. Le prince étoit arrivé la veille vers le soir, tout se préparoit cependant pour le couronnement, des cérémonies duquel on avoit déjà fait le plan à Berlin, du moins pour le principal; le reste fut ajusté en présence du roi à Koenigsberg, par le grand-

chambellan, le grand-maréchal, le sécrétaire d'état *Ilgen* (qui par parenthèse avoit presque toujours été employé dans cette négociation) et par le grand-maître des cérémonies Mr. *de Bessert.*

A dire vrai, ces Messieurs n'étoient là que pour la forme, le roi ayant presque tout ordonné lui seul. Il y a peu de princes en effet si l'on en excepte le roi *de Pologne* aujourd'hui régnant, qui sût régler ces sortes de choses plus promptement, mieux et de meilleur goût que ce monarque.

Il pensa arriver un terrible rémora à ces dispositions. Madame *de Wartenberg*, toujours avide de briller, vouloit absolument porter la queue de la robe de la reine. On commença par l'en vouloir détourner par de belles paroles, en lui réprésentant qu'elle se fatigueroit trop, parceque la procession seroit de longue haleine, mais il n'y eut pas moyen d'en venir à bout. Son mari, qui la craignoit comme le feu, et qui n'avoit pu rien gagner sur elle, ni par prières ni par menaces, eut recours à moi. Monsieur, me dit-il, ma femme a une grande considération pour vous, je vous supplie de vous employer pour qu'elle ne s'expose point à un affront, qu'elle ne me couvre pas de honte, s'il est possible. Elle s'est fourrée dans la tête, qu'elle vouloit porter la robe de la reine, que c'étoit à elle qu'appartenoit cet honneur, et toutes les raisons que j'ai pu lui dire pour l'en dissuader n'ont fait que blanchir. Au nom de Dieu, aidez-moi en cette occasion. — Franchement, le pauvre *Colb* me fit pitié, quoique je ne pusse m'empêcher de rire en moi-même, qu'un homme qui gouvernoit son maître à plaisir, n'eût pas la force de gouverner sa femme. Je la fus trouver et lui dis tout ce que ma petite rhétorique put

me suggérer de plus persuasif. La première chose qu'elle fit, fut de mettre les poings sur les rognons et de me chanter pouilles, que c'étoit à l'instigation de son mari que je lui voulois ravir le plus grand honneur qu'elle auroit en sa vie. J'essuyai ses invectives avec une patience dont je ne me serais pas cru capable, et après que ces premiers transports furent un peu appaisés, je lui fis si bien toucher au doigt le ridicule qu'elle s'alloit attirer, qu'enfin après quelques larmes de rage repandues, elle se désista de son entreprise. J'en fus remercié par le roi et par la reine, et plus que tout par son cher époux qui éleva jusqu'au ciel ma dextérité, et mon talent à persuader les dames, me protestant qu'il n'oublieroit jamais cette faveur; on jugera bientôt de la manière dont il s'en souvint.

Quoiqu'on trouve sans doute dans les mémoires historiques de ces tems-là une description des cérémonies du couronnement de *Frédéric I*, roi de Prusse, bien des gens qui ne les auront pas conservés ou qui ne les auront peut-être jamais vus, ne seront pas fâchés de voir ici en abrégé ce qui se pratiqua en cette solennité si nouvelle, ou pour mieux dire, l'unique en Europe depuis plusieurs siècles. On fixa le jour du couronnement au 18 Janvier, ce que l'on notifia 1701.
à toutes les provinces, états, baillages, collèges du royaume de Prusse. La publication s'en fit le 15 avec la pompe imaginable en cinq endroits différents de la ville de Koenigsberg de cette manière:

1) Un détachement de dragons pour empêcher le désordre et la confusion dans les rues.

2) Choeur de trompettes et de timbales.

3) Les hérauts d'armes magnifiquement habillés.

4) Suivoient les deux grands-maréchaux de Brandebourg et de Prusse, le comte *de Lottum* et Mr. *de Wallenrodt.*

5) Le maître des cérémonies, le maréchal de la cour et le grand-échanson en un rang.

6) Une troupe d'officiers-généraux et autres courtisans pêle-mêle.

7) Un autre détachement de dragons fermoit la marche. La publication étoit conçue en ces termes:

Ayant plu à la divine providence de disposer les choses de manière que le souverain duché de Prusse soit érigé en royaume en faveur du très puissant prince *Frédéric I*, roi de Prusse, on le publie ici et on le fait savoir à tous ceux à qui il appartient etc.

Vive *Frédéric* notre grâcieux roi!

Vive *Sophie Charlotte* notre grâcieuse reine!

Paroles qui furent répétées à diverses fois par le peuple accouru en foule à ce spectacle et qui se communiqua de rue en rue, de ville en ville et de faux-bourg en faux-bourg (car Koenigsberg est composée de tout cela), si bien que ces acclamations redoublées jointes au bruit des canons des remparts et du château et à la symphonie d'un nombre d'instrumens qui se fesoient entendre dans plusieurs maisons particulières, formoient une espèce de tumulte, jusqu'alors inconnu en Prusse, et si extraordinaire que les Polonois qui arrivoient par hazard et qui ne savoient rien de la fête, crurent que tout Koenigsberg étoit devenu fou.

Le lendemain, dimanche, on fit la même publi-

cation dans toutes les chaires de la ville après le service divin.

Le 17, veille du couronnement, le roi institua l'ordre de l'aigle noir, en mémoire perpétuelle de son avènement à la couronne de Prusse de son propre chef.

Il seroit ennuyeux de rapporter ici mot pour mot tout les statuts de cet ordre. Il suffira d'indiquer les principaux, comme celui d'en fixer le nombre à trente, pour éviter qu'il ne tombe dans le mépris. Au nombre de trente, dis-je, non compris les princes du sang, qui sont toujours, ainsi qu'on sait, chevaliers nés chez eux. Que tous ces princes et le roi même quoiqu'ils ayent reçu le cordon et la croix en naissant, ne pourront être solennellement installés qu'après avoir participé à la sainte-cène. Cet article s'entend à plus forte raison à tous les princes des autres maisons souveraines, et cela, dit ce pieux prince, parceque le christianisme et la communion de l'église devant être le fondement des statuts de cet ordre, il ne seroit pas juste ni licite de le faire juger pour la forme seulement à ceux qui ne seroient pas encore admis à cette communion. Les autres chevaliers doivent avoir trente ans, être d'une naissance distinguée et sans reproche. Tous blasphémateurs et gens engagés dans des crimes scandaleux en seront exclus, de même que ceux qui feront la moindre cabale pour l'obtenir: le roi entendant que cette marque d'honneur soit purement et simplement dépendante de sa bonne volonté et de celle de ses successeurs, et lui serve à récompenser la vertu et le mérite sans acceptation de personne.

La devise de cet ordre, Suum cuique, aussi bien que le reste des statuts ne respirent que justice et sagesse, en un mot, tout y est digne de la piété solide du monarque qui les a dictés. Heureux si nous tous qui en avons été honorés, répondions exactement à l'intention de ce sage instituteur.

On avoit créé dès le matin Monsieur le comte *de Wartenberg* chancelier de l'ordre, afin qu'il pût entrer en fonction d'abord. On créa ensuite les officiers subalternes, savoir un maître des cérémonies, un trésorier et un secrétaire, auxquels on ajoute deux hérauts de l'ordre.

L'heure de l'institution venue, on nomma les chevaliers. Voici ceux qui le furent avant le couronnement:

Son Altesse Mr. le prince royal.
Leurs Altesses royales Mrs. les margraves *Philippe*, *Albert* et *Louis*.
Son Altesse le duc *de Courlande*.
Son Altesse le duc *de Holstein*.
Le comte *de Barfus*.
Mon frère *Alexandre*.
Le comte *de Lottum*.
Le grand-maître d'hôtel de Prusse *Perband*.
Le grand-burgrave de Prusse Mr. *de Rauschen*.
Le grand-chancelier de Prusse, Mr. *de Creutz*.
Le grand-maréchal de Prusse, comte *de Wallenrodt*.
Moi.
Le comte *Otto Magnus de Dönhoff*.
Mr. *de Tettau*, grand-baillif d'Angerbourg.
Mr. *de Bülau*, grand-maître de la maison de la reine.

Mr. *de Tettau*, chambellan de sa majesté et général-major de cavalerie.

Tous étoient présens, excepté son altesse Mr. le margrave *Philippe*, qui n'avoit pas voulu quitter Madame la margrave, prête d'accoucher de son premier enfant. Elle accoucha effectivement quelques jours après le départ du roi de Berlin, et on apprit en Prusse avec une grandissime joie que l'auguste maison royale venoit d'être augmentée d'un fils.

Il n'y eut point d'autre cérémonie à cette première installation, si ce n'est que le roi étoit assis sur son trône, la tête couverte, que le chancelier de l'ordre instruisit brièvement tous les chevaliers futurs des intentions du roi, et de ce qu'ils seroient obligés d'observer à l'avenir, et qu'il les appela nom par nom et selon leur ancienneté. A mesure qu'on les appeloit, ils se mettoient à genou sur le marche-pied du trône. Le roi leur mettoit au cou le cordon de l'ordre et leur donnoit sa main à baiser, après quoi chacun s'en retournoit à sa place.

Ces vingt chevaliers de la première création furent choisis par préférence et on regardoit cela comme une faveur spéciale, de pouvoir briller au couronnement, paré de cette nouvelle dignité. Je ne saurais vous donner une idée plus claire du crédit extraordinaire que le grand-chambellan s'étoit acquis auprès du roi en moins de cinq ans, et du nombre des charges lucratives qu'il avoit su tirer à soi, qu'en transcrivant ici le trente-troisième article des statuts de l'ordre, qui concerne son emploi de chancelier.

„Nous avons choisi pour chancelier de l'ordre, qui doit être aussi un membre de notre chevalerie, le comte *de Wartenberg*, notre premier ministre d'état,

grand-chambellan, grand-écuyer, économe-général, directeur et grand-baillif des économies de notre épargne, grand-maître héréditaire de nos postes, maréchal de Prusse et protecteur de toutes les académies. Nous l'avons créé chancelier de notre ordre de l'aigle noir, et cela pour le récompenser des soins et des peines qu'il s'est donnés dans la présente affaire de l'érection de la Prusse en royaume, cause première de l'institution de cet ordre."

Après l'institution de l'ordre sus-dit, le roi nomma ceux qui devoient porter les enseignes de l'état, ou les marques d'honneur, qui appartenoient au couronnement. Les sceaux furent donnés au grand-chancelier de Prusse, selon la coutume de tous les royaumes, le globe au grand-maître d'hôtel et l'épée au grand-burgrave. *Peter*, me dit-il, quand ce vint au grand étendard de Prusse, autrement la grande bannière qui devoit suivre immédiatement la personne du roi, comme la principale marque de la souveraineté. *Peter*, je destine ceci à quelqu'un de ta famille, qui ayant toujours été si constamment attachée à la maison de Brandebourg, soit distinguée en cette occasion. Je voudrois même que tu le portasses toi. — Sire, lui dis-je, puisque Votre Majesté a tant de bonté pour les *Dohna*, et qu'elle veut bien les distinguer demain par une faveur singulière, je la prie très humblement que ce soit au chef de la famille qu'elle fasse cet honneur et non à moi pour des raisons que vous comprendrez aisément; comme on sait que vous daignez m'honorer de quelque bienveillance, cela ne feroit que m'attirer des jaloux et ne seroit d'aucune conséquence honorable pour la famille. Le roi approuva mes raisons, et mon cousin *Christoffle* de Rei-

chertswalde, doyen de notre famille fut choisi pour cette fonction. J'eus en récompense l'honneur de marcher à la droite du roi pendant la procession, et le comte *Ernest de Doenhoff* à la gauche, tous deux sous le nom d'assistans.

Le comte *de Wartenberg* portoit la queue du manteau royal, je dis du manteau royal, car il faut savoir que ce prince ne devant qu'à lui-même la dignité, dont il alloit prendre possession, trouva à propos d'en prendre tous les ornemens, avant même d'être couronné. Il marcha donc la couronne sur la tête et le sceptre à la main sous un dais de la dernière magnificence, porté par vingt-quatre tant chambellans, généraux, majors qu'autres seigneurs du pays et officiers de marque.

La reine marchoit sous un autre dais avec les mêmes ornements, les deux gouvernantes de sa maison à ses côtés, et la queue de sa robe portée par la princesse *de Holstein*, ce qui aida ou du moins auroit dû aider la *Wartenberg* à digérer l'amertume de n'avoir pu obtenir cette marque d'honneur: son mari en revanche eut des emplois de reste, premièrement celui d'habiller le roi, de livrer les enseignes ou ornemens aux seigneurs prussiens, de donner l'huile et de l'essuyer après le sacre, enfin de verser à boire au maître pendant le repas. Mais tout cela ne pouvoit consoler sa chère moitié, qui ne m'a jamais pu pardonner cet affront prétendu, quelque bonne mine qu'elle me fit, croyant que nous avions concerté la chose, le roi, le comte *de Wartenberg* et moi.

Pour abréger ceci, qui pourroit devenir un ennuyant hors-d'oeuvre par sa longueur, nous remarquerons seulement les choses qui se pratiquèrent bien, et

qui ne sont point en usage dans les autres couronnemens, savoir que le roi se couronna de sa propre main, et qu'il couronna ensuite la reine; que s'étant rendus après cette cérémonie dans la salle d'audience, où l'on avoit dressé deux trônes, le roi et la reine s'y assirent et reçurent les hommages et les félicitations de tous les états et collèges de leur nouveau royaume; qu'on appelle cette cérémonie l'intronisation; que cette intronisation aussi bien que le couronnement précédèrent le sacre qui se fit solennellement dans la grande église de la manière usitée en pareil cas; ainsi nous n'en ferons pas mention, non plus que de la procession, si ce n'est pour dire que tout étoit d'un ordre et d'une magnificence extraordinaires, dignes de celui et de celle pour qui cela se fesoit. Le roi notifia sa royauté à tous les potentats de l'Europe et entre autre au roi d'Angleterre. Il me montra la réponse de ce bon et sage parent avec de véritables transports de joie, ce qui me causa une sensible à moi, qui n'avois rien plus à coeur, que la continuation de la bonne harmonie entre ces deux monarques au rétablissement de laquelle je me flattois d'avoir contribué quelque petite chose. Voici cette réponse ou plutôt cette félicitation:

„Nous nous réjouissons," disoit le roi *Guillaume*, „de vous avoir sur le trône de Prusse, que vos illustres ancêtres ont occupé il y a plusieurs siècles, et nous vous regardons comme une nouvelle étoile, qui se lève dans le nord, à qui nous souhaitons une abondante lumière pour la répandre sur les alliés, dont nous sommes du nombre par le droit du sang et par celui de l'amitié, qui a toujours été entre nous et nos familles."

Les habitans de Berlin ne respiroient que joie à l'arrivée de leur bon roi, et l'on s'empressoit à l'envie de lui témoigner le plaisir qu'on ressentoit de le voir glorieusement parvenu à ses fins. Il reçut là-dessus les complimens de tous les différens états de Brandebourg, des collèges respectifs et de tous les ministres. Ce furent fêtes sur fêtes pendant quelque tems. La reine se distingua entre autres par une, qu'elle donna à Charlottenbourg, maison royale, qui portoit son nom. Rien ne fut oublié pour régaler le roi, il y eut opéra, bal et ce qui s'ensuit. Ce qu'on y trouva de plus joli, fut une compagnie de jeunes gens de la première qualité, commandée par le prince royal. On les posta dans les appartemens où ils s'acquittèrent très bien de leur devoir. Cette fête pensa être fatale à mon frère Alexandre, et voici comment.

Un grenadier posté pour écarter la foule, la bayonnette au bout du fusil avoit le dos tourné à la porte d'une salle, lorsqu'en voulant repousser quelques importuns, il le fit avec la crosse du fusil précisement dans le tems que mon frère sortoit par cette porte, et le blessa à la gorge du bout de sa bayonnette. Grande allarme d'abord, le roi, la reine et le prince royal vouloient absolument faire châtier le grenadier, mais mon frère intercéda avec tant d'instance pour ce pauvre misérable, qui dans le fond n'avoit commis d'autre faute que celle de n'avoir pas mieux pris garde à lui, qu'il fut pardonné. Le sang froid et la modération *d'Alexandre* lui firent honneur en cette occasion, et il n'y eut personne, même parmis ses ennemis, dont il ne manquoit point, non plus que moi, qui ne le louât hautement.

Pendant qu'on se réjouissoit à Berlin, la guerre se fesoit à toute outrance, entre les Saxons et les Suédois. Mr. *de Flemming* vint alors à notre cour, y conclut un traité pour la garantie mutuelle des deux électorats en cas d'irruption de la part des Suédois ou des troupes de Holstein dans l'un ou dans l'autre. Le roi devoit fournir six mille hommes commandés par un de ses généraux, mais qui seroit en quelque sorte subordonné à *Flemming*, lorsqu'il seroit question d'agir défensivement. C'est ce qui fut cause que deux ou trois de nos Messieurs refusèrent ce commandement et ils se seroient cru déshonorés de servir même de pair avec un homme qu'ils avoient vu simple aide de camp de son oncle pendant qu'eux étoient déjà en grande passe. Pour moi je crus qu'il n'y alloit rien du mien, étant juste ce me semble que ceux qui par des services continuels ont le bonheur de parvenir rapidement à des honneurs, en jouissent par préférence à de plus vieux généraux à la vérité, mais qui ont été tout un tems ou dans l'oisiveté ou hors de service. J'acceptai donc la chose, me fesant un plaisir de servir avec mon ancien ami. Et certainement si cela avoit eu lieu comme il ne l'eut pas, je me flatte que nous nous serions bien accommodés. Il n'y avoit qu'un point qui me choquoit dans mes commissions, c'est que dans certains territoires il ne m'étoit pas permis de secourir mon allié, sur quoi je représentai ceci: Je suppose que les ennemis attaquent *Flemming*, en tel ou tel endroit et que je le laisse battre, qui vous répondra que ces ennemis seront aussi exactes observateurs que nous des droits de limites, et qu'après avoir donné les étrivières à mes amis, ils ne viennent fondre sur moi et ne m'en donnent autant?

J'aurois beau leur montrer mon papier, ils pourroient bien m'écharper aussi par provision, sauf à demander excuse de la méprise. Quoiqu'il en soit, je ne fus pas en cette peine, le traité n'ayant jamais été mis à exécution.

Il me semble après ce qu'on a rapporté quelques pages plus haut, que Mr. *de Wartenberg* devoit être content de son sort; un homme moins ambitieux ou moins inquiet l'eût été sans doute; car si jamais favori à été comblé de bien et d'honneur, ç'a été lui. Cependant la crainte qu'une fortune aussi rapide, selon quelques uns aussi peu méritée ne fût sujette à de fâcheux revers, le rendoit timide et défiant envers ses meilleurs amis. Je puis dire qu'à mon égard il avoit tort, content qu'il ne me fit point de mal, j'en agissois avec lui de bonne foi, mais comme dit le proverbe: on ne sauroit guérir un poltron de sa peur. C'est-ce que je commençai à remarquer parfaitement, sans cependant montrer le moins du monde, que j'y prisse garde; au contraire, fesant mon possible pour ne pas vérifier la prédiction du roi *Guillaume*, je me comportois de la manière, que sans ramper, je lui amassois des charbons de feu sur la tête en cas qu'il lui prît fantaisie de me nuire ouvertement. J'ai insinué ci-devant qu'il se formoit une espèce de ligue qui ne lui plaisoit qu'à demi. Les *Denhoffs* et les *Barfus* s'étoient alliés exprès pour opposer une digue à ce torrent en cas de besoin, il ne manquoit plus que mon frère et moi, et c'est-ce que *Colb* et sa femme craignoient mortellement, s'imaginant avec quelque fondement que le cadet ayant un peu l'oreille du maître, et l'aîné celle de l'électrice par rapport au prince royal, qui d'ailleurs commençoit à grandir,

nous trouverions moyen de les perdre un jour ou l'autre si nous nous unissions par des noeuds si forts au parti de ses antagonistes.

1702. Ayant honte peut-être de me découvrir ses frayeurs au plus vraisemblablement, comme je l'ai dit plus haut, ne comptant pas beaucoup sur ma probité, il ne me parloit là-dessus que par monosyllabes, mais sa moitié ne démentant point la franchise de sa nation, me fit confidence du tout et même avec larmes pour rendre la chose plus touchante; ce ne furent pourtant pas les larmes de la belle qui me gagnèrent le coeur, il auroit fallu quelque chose de plus attrayant pour cela. Ce qu'il y a de vrai c'est que j'avois sincèrement aimé son mari, et que j'ai toujours eu pour maxime, qu'il ne faut jamais venir à un changement qu'à la dernière extrémité. J'assurai donc sa dame et lui que je n'entrois ni n'entrerois aucunement dans cette union, qu'autant que la bienséance du parentage le demanderoit, et jamais en rien qui fût contre leurs intérêts. Je promis de plus qu'aussitôt que le mariage qui l'allarmoit si fort seroit sur le point d'être conclu, et que j'en serois assuré, je leur en donnerois avis. Mes promesses furent vaines, on ménagea les choses de manière que je fus prévenu, et que le roi qui en étoit instruit, et qui approuvoit l'alliance très sortable en soi, but dans un festin à Charlottenbourg, à la santé du comte *de Doenhoff* et à celle d'une de mes nièces, en qualité de promis et de promise *). Cela signifioit que l'affaire étoit conclue sans espoir de retour, puisque le consentement du maître y intervenoit si solennellement. Ce fut un coup de fou-

*) *Amélie de Dohna*, fille aînée du feldmaréchal de ce nom.

foudre pour le grand-chambellan, qui se crut perdu en apprenant cette nouvelle. Le chagrin qu'il en conçut fut si violent qu'il en prit la goutte pour la première fois. Ce chagrin se manifesta même en dépit de sa politique, lorsque quelque tems après il manqua de parole à mon frère qui l'avoit invité et à qui il avoit promis de venir à un repas qu'il donna au roi le jour des fiançailles, où ce prince daigna assister. Le roi étoit déjà arrivé, et on étoit prêt de se mettre à table, lorsque mon frère, s'appercevant que *Colb* manquoit, se tourna à droite et à gauche comme un homme inquiet qui cherche quelqu'un des yeux. Qui cherchez-vous, comte *Alexandre?* lui dit ce prince. Sire, répondit-il, je ne vois point le comte *de Wartenberg*, et je suis en peine si l'on se mettra à table qu'il ne soit arrivé. Moquez-vous de cela, dit le roi d'un ton ému, asseyons-nous à bon compte, nous mangerons bien sans lui.

Vous êtes surpris sans doute que votre oncle, qui étoit la politesse même, et qui savoit certainement le respect qu'on doit à son maître, ait osé délibérer en sa présence, s'il différeroit à le faire mettre à table jusqu'à l'arrivée d'un simple particulier? Mais telle étoit la situation des choses en ce tems-là, et mon frère avoit de bonnes raisons pour en user ainsi.

Le grand-chambellan avoit un éloignement si terrible pour cette alliance, que trouvant un jour l'occasion d'entretenir ma nièce en particulier, il épuisa toute sa rhétorique pour l'en dégoûter, lui alléguant entre autres choses la disproportion d'âge qui effectivement étoit assez grande, et lui assurant qu'il avoit assez de crédit pour lui procurer un parti incompa-

rablement plus avantageux. Mais cette jeune personne qui n'avoit pas encore 15 ans lui ferma la bouche en lui disant qu'elle n'auroit jamais d'autre volonté que celle de ses proches. N'ayant pu réussir de ce côté-là, il voulut intéresser le roi dans l'affaire, en lui insinuant qu'il étoit dangereux de laisser unir des familles aussi puissantes, qu'on avoit des exemples que semblables unions avoient été fatales à plusieurs princes, et causé des révolutions funestes dans leurs états. Mais ce monarque étoit trop sage, et connoissoit trop bien les familles dont il s'agissoit, pour donner dans un panneau aussi grossier. A l'égard de la grande-chambellane, son désespoir éclata publiquement, et elle remplit la cour et la ville de ses lamentations. Pour moi je pris doucement le parti de faire mon paquet une seconde fois, bien persuadé que malgré mon innocence, *Colb* me regarderoit désormais comme un homme qui l'avoit joué; qu'il ne manqueroit point de chercher une occasion à s'en venger, et qu'il la trouveroit tôt ou tard. Je fus cependant chez lui, et là, en présence de sa chère comtesse, je lui expliquai mes sentimens. Vous croyez, dis-je, avoir lieu de vous plaindre de moi, et franchement je ne saurois le trouver mauvais, les apparences ne me sont pas favorables; et je sais très bien comment les courtisans se gouvernent en pareil cas, quand je me tuerois à vous acquérir des amis, et que je serois le vôtre, défiance! Il faut donc vous mettre l'esprit en repos sur mon chapitre, en retournant planter des choux en Prusse. Quelque protestation que le mari et la femme me fissent, que ma résolution les affligeoit, et qu'ils étoient au désespoir que je quittasse la cour pour l'amour d'eux, j'entrevis au travers de leur dissimulation, qu'ils

étoient charmés du dessein que je venois de leur communiquer. Quand je ne m'en serois point apperçu alors, j'aurois eu tout lieu de m'en convaincre par la suite, comme on le verra par ce qui arriva lorsque je demandai ma démission.

Avant que d'en venir là, je rapporterai ici avec sincérité, que de ma vie je n'ai goûté un plaisir plus pur que celui d'avoir pu rendre un petit service à *Dankelmann*. Ayant trouvé un de ces bons momens où le roi me témoignoit des bontés extrêmes, je m'en servis pour faire adoucir sa prison. Sire, lui dis-je, tout respire la joie dans vos états, pendant que le pauvre *Dankelmann* gémit à Peitz, où l'on dit qu'il est cruellement resserré. Vous l'avez aimé, Sire, ayez pitié de lui, et si Votre Majesté ne trouve pas à propos de l'élargir entièrement, accordez-lui du moins quelques douceurs. Il me le promit, et peu de jours après il obtint une liberté raisonnable. Je crois même qu'il lui fut permis de faire sa résidence à Cotbus. Ce changement surprit extrêmement *Colb* et *Ilgen*. Ils ne pouvoient deviner, qui pouvoit être celui qui avoit parlé en faveur de cet exilé, ne pouvant pas s'imaginer que cela vînt de moi qui de toute la cour avoit été son plus grand ennemi. C'est ce qu'ils avouèrent publiquement. Quelqu'un a intercédé pour *Dankelmann*, disoient-ils, cela est sûr, car le roi nous l'a fait entendre, mais il ne nous a pas voulu dire qui c'étoit, et nous ne connoissons guères personne qui soit capable d'avoir osé le tenter que le comte *Christoffle:* ce n'est pourtant pas lui, il n'a garde, se souvenant trop bien des maux, que lui a fait cet homme. C'est ainsi que raisonnent les courtisans, et qui pis est, c'est ainsi qu'ils agissent pour la plupart;

malheur à qui les offense une fois, il n'y a plus de pardon à espérer. Ceci se passa, je veux dire la demande, que je fis au roi touchant *Dankelmann*, après une conversation que j'eus avec ce bon prince, dans laquelle m'ayant fait l'honneur de me confier quelques affaires domestiques, je lui parlai à peu près en ces termes: Je me représente Votre Majesté comme le roi *Salomon*, tout nous réussit, vous avez de belles troupes, de l'argent dans vos coffres, des maisons superbes, des équipages magnifiques et ce qu'il y a de meilleur, un héritier présomptif qui promet beaucoup. Il est vrai que Vous n'avez pas un si grand nombre de femmes qu'en avoit *Salomon*, mais c'est en quoi Vous êtes plus heureux que lui, puisque cela fut cause de sa perte. Vous en avez une revanche, qui en vaut mille et par la beauté du corps, et par mille belles qualités qu'elle possède. Vous savez, Sire, que je ne suis pas flatteur; on m'accuse même du vice opposé, ainsi vous devez être assuré que je pense tout ce que je dis ici. — Je crois *Peter*, que tu penses tout cela, me répondit le roi, je conviens aussi que tu as raison de le penser, je bénis Dieu de ses bienfaits, confessant qu'ils sont infiniment au-dessus de ce que je mérite. En un mot, je devrois être content, cependant je ne le suis pas. C'est un terrible fardeau que d'avoir tant de peuples à gouverner, tant d'intérêts étrangers à ménager, tant de courtisans avides à contenter. Mon pauvre *Peter*, ajouta-t-il, il y a bien des épines cachées sous nos couronnes et nous ne dormons pas toujours aussi tranquillement qu'on pourroit se l'imaginer.

Ce n'étoit pas la première fois que j'eusse lu et que j'eusse entendu prêcher pareille choses, mais je

ne les regardais que comme des lieux communs de morale, qui ne devoient pas toujours être pris à la lettre. Cet aveu dans la bouche d'un grand roi, qui paroissoit aussi heureux qu'aucun prince puisse l'être, me toucha d'avantage et me fit faire des réflexions, que je ne rapporterai point non plus que celles, qui furent faites à Morung après ma retraite, sachant bien que dans le siècle où nous vivons, on ne goûte aucunement tout ce qui s'écrit en ce genre, à moins qu'il ne soit assaisonné de certains tours ingénieux et amusants, qui ne seroient pas ici tout à fait en place, sans compter, qu'il n'est pas donné à chacun d'aller à Corinthe.

Tout ce que je puis faire, est de citer un exemple arrivé vers ce tems-là, exemple qui prouve qu'il est impossible, qu'un prince ne fasse des mécontens, même en observant les règles de la justice, et avec les meilleures intentions du monde.

Il y avoit un petit fief en Brandebourg qui accommodoit fort le *G. M. d. l. C.* Il le demanda et l'obtint. Mr. *de* ..., dévot de profession qui convoitoit pieusement ce fief depuis plusieurs années, se trouva cruellement choqué qu'on le donnât à un homme qui ne passoit pour le chrétien le plus régulier des états du roi, c'est-ce que Mr. *de* ... lui reprocha en face, en lui disant tout net, qu'il avoit commis un crime irrémissible, en enlevant cette terre à un homme de bien, qui en auroit fait un meilleur usage. Vous, continua-t-il, qui êtes un débauché reconnu pour tel. C'est justement pour cela, répondit le *G. M.* que j'en avois plus besoin que vous; tous vos désirs à ce que vous dites ne tendent qu'à la spiritualité, au lieu que les miens ont tout un autre objet, du moins le croyez-

vous ainsi : n'êtes-vous pas assez riche d'être un aussi grand Saint? Allez Monsieur, laissez-moi être débauché à mes risques, et jouir sans remords des bienfaits de mon maître.

Ce n'est pas le seul dévot que j'aie entendu se donner fâcheusement ce titre, et regarder le reste du genre humain comme des misérables, indignes de toutes faveurs. Ce qu'il y a de triste et de scandaleux en cela est, que ces Pharisiens modernes font tort aux véritables dévots, et donnent matière aux libertins, d'insulter à la piété par des railleries profanes, qui quoique très injustes ne laissent pas de trouver des approbateurs. Après que j'eus mis secrètement ordre à mes affaires, je pris mon tems pour exposer au roi les raisons que j'avois de me retirer. Sire, lui dis-je, voyant qu'il s'aigrissoit, je ne sens pas assez de philosophie pour supporter sans mot dire les tracasseries que je prévois qu'on va me faire, l'exemple du passé m'épouvante : j'aime mieux quitter de bonne grâce que de risquer quelque chose de pis. Mais comte, me dit le roi d'un ton sérieux, que ne prenez-vous exemple sur votre frère aîné? Vous n'ignorez pas qu'il a eu des sujets de plaintes plus légitimes que vous n'en sauriez avoir. — Sire, répondis-je promptement, mon frère possède une vertu que je n'ai pas, c'est la patience. Je suis très zélé et très soumis serviteur de Votre Majesté, mais ennemi mortel des cabales ; que certaines gens me laissent en paix, je ne demande pas mieux que de rester, mais comme je les connois sur un autre pied, permettez-moi de retourner dans ma chaumière ; j'y prierai Dieu de tout mon coeur, qu'il vous comble de mille et mille biens.

Le roi sentoit dans son âme que je n'avois pas tort, mais tel étoit le tempérament de ce bon prince, que quand il avoit pris du goût pour quelqu'un jusqu'à un certain degré, il lui donnoit un peu trop de pouvoir, et ceux même qu'il savoit être sincèrement ses serviteurs, n'étoient pas toujours à l'abri de la persécution des favorisés.

Voici un trait de la bonté du coeur de celui qui étoit en règne pour lors; je crois avoir dit qu'il m'avoit témoigné être fort affligé de ma résolution, il avoit même ajouté, que quoique je fusse ami et parent de ceux qui composoient le parti qui lui étoit contraire, il avoit et auroit toujours pour moi une tendre amitié. Pour le coup je m'imaginai qu'il y pouvoit avoir de la bonne foi, nous avions toujours assez bien vécu ensemble, pour me flatter que puisque je lui quittois la partie, toute haine et toute jalousie cesseroit, mais je connoissois mal le personnage, et je fus bientôt désabusé de cette opinion. Le roi avoit voulu que je gardasse quelques uns de mes emplois, et même une pension; je dis à *Colb*, que Sa Majesté avoit trop de bonté, qu'à l'égard des autres charges, je le remerciois très humblement, n'étant pas juste que je les occupasse sans les desservir; que je le suppliois seulement, qu'il voulût bien me réserver mon régiment. Il me promit de lui en parler, et c'est ce qu'il fit d'une jolie manière, car il dit au roi que j'avois rejeté ses offres avec mépris, que j'étois un ingrat et un orgueilleux, qui ne méritois pas les bontés que Sa Majesté avoit pour moi, que je demandois à conserver mon régiment mais que si on l'en vouloit croire, on me le refuseroit tout net pour un peu m'humilier. Il ajouta encore bien des choses sur mon

compte, qui me furent rapportées fidèlement par un homme, qui les avoit entendues, et dont on ne se défiait pas. Ses malignes insinuations n'eurent pourtant pas le succès qu'il en avoit attendu, le roi lui dit, que quoiqu'il en fût, il vouloit me combler la mesure, et qu'il m'accordoit le régiment.

Je quittai donc encore une fois de bonne grâce en dépit de mes ennemis, et me retirai sur mes terres avec ma famille.

MEMOIRES

DU

COMTE DE DOHNA.

CINQUIEME PARTIE.

Quoique le roi eût reçu ma démission, à mon régiment d'infanterie près, qu'il voulut bien que je conservasse, ce prince ne laissa de m'avancer selon mon rang, lorsque l'occasion vint à s'en présenter. J'ai oublié de dire que j'avois été fait général-major dès avant ma première retraite, et on a vu qu'en rentrant en service, on m'accorda qu'il ne me seroit fait aucun tort par rapport à mon ancienneté, tellement, que fesant toujours mon chemin, je fus promu en 1704 le 14 Février à la charge de lieutenant-général. On pourroit donc dire que pour cette fois-ci j'étois en quelque façon dans le service sans y être, d'autant plus qu'il ne se passoit guères de solennités à la cour, que je n'y fusse cité, ce qui, comme vous pouvez croire, n'accommodoit pas ma bourse, mais quelque porté à l'économie que j'aye toujours été, je n'ai jamais regardé à la dépense, lorsqu'il s'est agi de don- 1704.

ner des marques de respect et d'obéissance à mes maîtres. Je dis que le roi me fesoit l'honneur de m'appeler de tems en tems à la cour, cependant comme je n'y restois que le moins qu'il m'étoit possible, nous aurons sept à huit années qui ne seront pas si chargées d'événements que le reste de ces mémoires à beaucoup près, ne m'étant appliqué pendant ce tems-là, si l'on en excepte les courses à Berlin, dont on vient de parler et quelques voyages à Detmolt, qu'à élever ma famille, à améliorer mes terres, à chasser et à lire, ainsi que je l'avois pratiqué lorsque je me retirai l'autre fois à Morung.

Il n'y avoit guère que deux ans, que j'avois quitté, lorsque nous perdîmes l'illustre patronne de la maison de *Dohna* en général, et la mienne en particulier, je parle de *Sophie Charlotte de Brunsvic*, reine de Prusse, et mère du roi d'aujourd'hui régnant. Elle
1705. mourut le 1 Février en 1705. Cette princesse à qui le roi fit faire des obseques dignes de sa grandeur et de sa tendresse pour cette aimable épouse, fut universellement regrettée, elle le méritoit incontestablement, et l'on peut dire sans flatterie, que c'étoit une princesse d'un rare mérite.

Personne au monde ne s'imaginoit que le roi songeroit jamais à un troisième mariage, mais je ne sais quelles personnes le lui mirent en tête pour des raisons, qui ne sont jamais venues pleinement à ma connoissance; cette matière d'ailleurs est trop délicate pour en parler, n'appartenant pas à un particulier affaires; il suffit de dire, que sur une longue lettre, que mon bon maître me fit la grâce de m'écrire, qu'il me renieroit pour toujours, si je ne venois à ses nôces, je me rendis à Berlin au commencement du mois

de Novembre. Je fus reçu du roi avec toute la bonté 1708.
imaginable, et me traitant avec la même familiarité, qu'il avoit accoutumé de faire autrefois, il me prit en particulier, et me demanda ce que je pensois sur ce qu'il alloit faire. Je ne répondis d'abord que par des révérences, sachant bien que lorsque les princes ont une fois résolu quelque chose, c'est très mal faire sa cour, que de ne les pas approuver. Mais il me pressa tant, et d'une manière si cordiale que je ne pus me défendre de lui dire mon sentiment et de lui parler à peu près en ces termes: J'ignore Sire, si Votre Maj. a demandé conseil à quelqu'un sur cette importante affaire, mais si elle m'avoit fait l'honneur de me consulter, j'aurois pris la liberté de lui dire que je ne trouve pas qu'un troisième mariage soit beaucoup son fait, surtout en l'état où est à présent sa santé (il avoit alors la fièvre tierce, si je ne me trompe). Je me tus après cela et tins les yeux baissés, craignant d'en avoir trop dit, mais le roi loin de se fâcher de ma hardiesse, m'embrassa et me dit en riant: Va, *Peter*! j'espère qu'avant qu'il soit dix ou onze mois, tu changeras d'avis, et que tu avoueras que j'ai bien fait de me remarier. — Les nôces se firent le 28 de Septembre. Je ne dirai rien ici des fêtes qui se donnèrent à cette occasion, non plus que de celles qu'on avoit données quelque tems auparavant, pour le mariage du prince royal avec une princesse de Hannovre; on sait assez que tout ce que *Frédéric* fesoit en ces sortes de rencontres étoit de la dernière magnificence. Il forma une maison superbe à sa nouvelle épouse et voulut entre autres qu'elle eût à sa suite un certain nombre de comtesses. Ce prince ayant appris que ma fille aujourd'hui *de Schönaich* étoit

d'âge à pouvoir paroître à la cour, il me fit l'honneur de me la demander, et cela m'obligea à un second voyage pour l'y amener l'année suivante, m'étant fait un devoir et un plaisir de la présenter moi-même à leurs majestés. Il est vrai qu'il m'auroit peut-être fallu faire également ce voyage, pour être installé chevalier de l'aigle noir, tous ceux qui avoient été crées à Königsberg, n'ayant point eu d'autre installation, que d'avoir reçu simplement le cordon et la croix, ceci fut au contraire une cérémonie complète, où l'on nous donna solennellement le collier de l'ordre. J'eus pour compagnon en cette cérémonie le duc *de Holstein-Schleswig* et le comte *de Wallenrodt*. Le roi avec toute sa suite consistant pour la plus grande partie en chevaliers de l'ordre, étant entré dans l'église aux bruits des timbales et des trompettes, on entonna le Veni Creator Spiritus en allemand, lequel étant fini, l'évêque debout devant la table de la communion fit une prière très touchante tirée de l'écriture sainte, pour implorer le secours divin en faveur des candidats. Cette prière finie le choeur de musique chanta le dixième et le douzième verset du psaume 84, après quoi on lut aux chevaliers les statuts de l'ordre, pour le maintien desquels ils firent le serment accoutumé. Le serment prêté, Mr. le comte *de Wartenberg* prit le collier des mains de Mr. *Stosch*, trésorier de l'ordre, et le donna au roi qui en revêtit les chevaliers et les admit à lui baiser la main.

Cela fait et eux retournés à leur place, l'évêque leur fit une exhortation pieuse en ces termes: Acquittez-vous de votre devoir en cette bonne guerre, ayant la foi et la bonne conscience, combattez le bon

combat, suivez la justice, aimez la piété, donnez à chacun ce qui lui appartient, en pratiquant à la lettre la devise de votre ordre.

Il y ajouta la bénédiction qui est en usage parmi les protestans, et le tout se termina par les versets de l'écriture, dont l'évêque s'étoit servi dans son exhortation, qu'on avoit mis en musique et qui furent chantés par les musiciens du roi.

D'abord après la cérémonie je repartis de la cour et ne me trouvai point à la visite que firent peu de tems après à notre roi les rois *de Pologne* et *de Danemarc*, je sus seulement, que tout s'y étoit passé de part et d'autre, avec de grandes démonstrations d'amitié, et que ces monarques avoient tenu sur les fonds notre princesse royale d'aujourd'hui, née quelques semaines avant leur arrivée. Le roi de Prusse eut une autre entrevue au mois de Septembre de cette 1709.
même année avec *Pierre le Grand*, czar de Moscovie; elle se fit à Marienwerder, et le voisinage m'invita de m'y rendre premièrement pour voir mon cher maître, et pour tâcher en second lieu de faire mettre en liberté le *C. D. C.* mon cousin, qui voulant rendre service au roi *Stanislas* avoit eu le malheur de tomber entre les mains des Moscovites. On étoit à table lorsque j'arrivai, et le roi m'ayant apperçu fit fendre la presse qui étoit fort grande ce jour-là, me fit approcher, me caressa et me présenta au czar. C'est alors que je pris mon tems pour parler au roi à demi-bas, et le supplier d'intercéder pour mon parent; ce que ce généreux prince fit de la meilleure grâce du monde, et obtint, qu'il seroit relâché incessamment. Je voulus me jeter aux pieds du czar pour l'en remercier, mais il me dit poliment, que c'é-

toit à son frère *Frédéric* à qui je devois mes remercimens, que sans son intercession mon cousin courroit risque de ne pas revenir sitôt en Prusse, puis il ajouta, que je ne fesois pas mal de lui conseiller en ami, de ne plus se mêler de pareilles affaires, de peur, s'il retomboit entre ses mains, qu'il ne lui arrivât pis. Sire, répondis-je, si vous le rattrapez, je prie Votre Majesté de lui faire donner le knout. Comme le czar n'avoit pas bien entendu, il se fit répéter ce que je venois de dire, et l'ayant appris, il répondit que c'étoit trop dire, et que cette punition étoit la plus rude qu'on pouvoit infliger à la mort près. Ce prince disoit vrai et auroit peut-être dit plus vrai encore, s'il n'avoit fait aucune exception, car quelqu'amour qu'on puisse avoir pour la vie, la mort est en quelque sorte préférable à un tourment aussi cruel que celui-là. Je n'en donnerai pas ici la description, elle seroit hors d'oeuvre, et puis on la trouve en cent endroits divers. Après tout je ne risquois rien en fesant cette demande, elle signifioit seulement, que le *C. D. C.* se le tiendroit pour dit, et que content de revoir sa famille, il ne s'exposeroit plus à retomber en de si rudes mains, et c'est à quoi je savois fort bien qu'il n'auroit garde de s'exposer après le traitement qu'on lui avoit fait essuyer.

L'entrevue de Marienwerder se passa en festins et à vider force bouteilles de vin de Hongrie, car je ne sache pas qu'il s'y traitât ou du moins qu'il s'y conclût aucune affaire. Il est vrai, qu'il y avoit un projet d'alliance sur le tapis, mais Mr. *de Schafsirof*, vice-chancelier, qui la devoit négocier avec le comte *de Wartenberg*, se rendit si difficile et prit des avis si fiers et si hautains, qu'il n'y eut pas moyen

de rien conclure, et ce traité d'alliance ne fut achevé que quelques années après à Berlin. En revanche, les deux monarques se donnèrent mille et mille marques de tendresse, et à peine disoient-ils six paroles sans s'embrasser cordialement. Le czar fit présent au roi de l'épée, qu'il avoit portée à la bataille de Pultava, épée qui n'avoit rien de recommandable que d'avoir été au côté d'un brave prince, et d'ailleurs si grosse que je craignois toujours qu'elle ne fit trébucher mon bon maître; il la porta cependant tout le tems qu'il fut à Marienwerder pour plaire à son ami, qui ne perdit rien au change, car notre roi lui fit et à tous ceux de sa cour des présents considérables.

Entre tous les repas qui se donnèrent à Marienwerder, celui du prince *de Mensikof* fut magnifique, et on y but cruellement; mais le roi se retira de bonne heure. Qu'on dise ce qu'on voudra, le feu czar *Pierre* savoit très bien se modérer quand il vouloit et même lorsqu'il étoit échauffé par la boisson, en voici un exemple, qui arriva au repas dont je parle.

Mr. *Rönne*, général au service de ce prince, et qui par ordre *de Mensikof* fesoit les honneurs ce jour-là ayant un peu plus bu que de raison, s'avisa de se plaindre de son sort et fit entendre assez clairement, qu'il ne se croyoit pas récompensé selon ses mérites. Le czar voulant couper court à ses plaintes qui ne finissoient point, dit d'un ton doux et grave en lui frappant sur l'épaule: *Roenne*, *Roenne*, mon ami, je ne sais si tu as sujet de te plaindre, mais je sais bien qu'en tout autre service que le mien, tu serois encore bien loin du titre d'Excellence, qu'on te donne

ici. Ces paroles me firent plaisir et me rassurèrent, car de l'humeur dont on m'avoit dépeint *Pierre Alexiewitz*, je m'attendois de voir arriver quelque chose de plus violent à ce général.

1710. L'année 1710 nous fournira des événemens d'une autre espèce et nous allons voir deux hommes qui possédoient les deux plus belles charges à la cour, donner tout à coup du nez en terre, et être obligés de la quitter par ordre du roi, je parle des comtes *de Witgenstein* et *de Wartenberg*, qui furent disgraciés à peu près dans le même tems.

Quoique la mère du premier m'eût charitablement accusé d'avoir fait travailler sourdement à le débusquer, pour avoir sa place, je puis bien protester ici, que loin d'y avoir eu part, cela ne m'est seulement pas venu en pensée. Outre que nous n'avions jamais eu aucuns démêlés ensemble, dont je me souvienne, et que je n'ai jamais été homme à nuire aux gens par intérêt ou par gaité de coeur, il est sûr que la charge de grand-maréchal d'une cour a toujours été mon aversion, surtout à celle de notre roi, qui étoit extrêmement difficile sur les choses qui regardoient ce poste, et qui s'en prenoit ordinairement à celui qui l'occupoit, lorsqu'elles n'alloient pas selon ses souhaits, c'est ce que je lui fis entendre modestement, lorsqu'il me fit la grâce de me l'offrir, car il est vrai qu'on me l'a offert après mon retour. Je lui dis que j'étois trop mal-adroit, trop inappliqué et trop paresseux pour m'acquitter de cette charge à sa satisfaction, et pour le seconder dans ce goût qui fesoit l'admiration de tous les étrangers qui venoient à Berlin.

Tout cela étoit vrai à la lettre, cependant le roi m'en fit la mine pendant quelques jours, mais enfin cela

cela se passa, il ne m'en parla plus, et Mr. *de* . . . . , qui s'y entendoit mieux que moi sans contredit, fut pourvu de la charge à mon grand contentement. Quant au favori du premier rang je confesse que je fus peu touché de sa disgrâce, d'autant moins que je ne le voyois pas trop malheureux de pouvoir se retirer avec ses richesses immenses, sort bien différent de celui qu'avoit eu *Dankelmann*. Il se trouva alors des gens qui s'imaginèrent que ce dernier pourroit bien revenir sur l'eau, et peut-être le pauvre homme s'en flatta-t-il, mais le roi quelque bon qu'il fût, n'étoit pas prince à revenir de si loin.

Quelque joie secrète que me causa l'éloignement de *Colb*, elle étoit plutôt fondée sur ce que mon frère aîné et mes parens étoient à couvert de ses mauvais offices que sur aucune envie que j'eusse, d'en profiter pour moi-même, et sans le feu du ciel qui brûla en un jour toutes mes métairies et détruisit par conséquent toute ma provision de fourage pour une année, sans cet accident, dis-je, qui m'obligea d'aller passer quelque tems à Détmold chez ma belle-soeur *de la Lippe*, il est à présumer, que je ne serois jamais rentré en service, tant j'avois pris de goût pour la vie champêtre: ce n'est pas que je ne reçusse de tems en tems des lettres du roi assez grâcieuses pour me faire croire, qu'il ne tiendroit qu'à moi de revenir, mais j'avois alors des vues tout autres que celles de me rembarquer à la cour.

Quoiqu'il en soit, après que mes granges furent brûlées, je demandai permission au roi, de faire ce voyage: car bien que je fusse hors de service d'une certaine manière, je n'ai jamais quitté la Prusse sans congé de la cour, croyant qu'il étoit de mon devoir,

de donner cette marque de mon respect et de ma soumission.

Je reçus pour réponse à ma lettre que je pouvois partir quand il me plairoit, à condition que je passerois à Berlin. Conditio sine qua non. C'étoient les propres termes qui me firent faire des réflexions sérieuses. Il est vrai que mon bon maître en avoit agi plus d'une fois de cette manière à mon égard, mais cette fois-ci j'eus une espèce de pressentiment, qu'on me feroit l'honneur de me tenter, et ce pressentiment ne fut pas faux.

Je reviens à la disgrâce du comte *de Wartenberg*. Il eut ordre de se retirer de la cour et surtout d'emmener sa chère épouse, qui sans contredit étoit bien la principale cause de sa chûte. Je pourrois rapporter ici nombre de choses sur sa hauteur, sur ses manières insultantes et sur les tracasseries qu'elle fesoit à bien des gens de distinction, le tout fondé sur les bruits qui couroient d'elle à la cour. On disoit par exemple, qu'elle avoit fait donner le fouet par la main du bourreau à une de ses femmes de chambre, pour l'avoir coëffée de travers; qu'elle en pensa assommer une autre pour s'être regardée dans son miroir, disant qu'il ne lui appartenoit pas de mêler son sot visage avec celui de sa maîtresse; mais pour parler sans passion j'ai toujours cru la plupart de ces histoires ou apocryphes ou extrêmement changées. Il ne me siéroit pas d'ailleurs d'aider à déchirer cette dame, qui ne l'a été que trop en un sens, quoiqu'elle ait fait à moi et aux miens tout le mal qui lui a été possible. Je ne saurois cependant passer sous silence un trait de sa fierté et vous jugerez de la pièce par l'échantillon, un trait qui lui attira des mortifications terri-

bles, et dont on m'envoya une relation circonstanciée en Prusse; voici ce que c'est:

Madame *de Marthcoff* connue sous le nom de la belle ambassadrice moscovite, passant à Berlin, logea chez Mr. *de Lith*, ministre de sa nation dans le dessein pourtant de garder l'incognito. Mais le roi toujours attentif à faire honneur aux étrangers de distinction, étant averti, qu'elle étoit en ville, lui envoya des carosses, l'invita à venir à la cour et lui fit toutes les caresses imaginables. Mr. *de Lith* voyant les choses en cet état crut devoir y répondre de son côté et y répondit en fesant un beau festin, où il pria milord *Straffort*, le baron *de Rantzau*, Mr. *de Westphal* et quelques autres ministres conjoinctement avec les principaux seigneurs et dames de la cour. Vous pouvez bien croire, qu'il n'oublia le grand-chambellan et Madame la grand-chambellane; il craignoit même si fort de les manquer, particulièrement la dame, qu'on courtisoit beaucoup plus que le monsieur, qu'il en parla au roi, et le pria d'interposer son autorité pour qu'elle l'honorât de sa présence. Le roi promit qu'il viendroit, en conséquence de quoi *Lith* la fit inviter dans les formes, invitation qu'elle reçut comme elle le devoit: tout alloit à merveilles jusqu'au jour du repas et on avoit même remarqué de la maison de l'envoyé qui étoit vis-à-vis de celle du grand-chambellan que la dame se mettoit sur ses plus beau atours pour y assister, quand on vit paroître vers le midi un certain Mr. *N.* fameux tenant de la maison *de W* .... et qui avec tout son mérite (car il en avoit) se mêloit disoit-on de plus d'un métier. Mr. *N.* commença son ambassade par vouloir régler le cérémoniel, fesant entendre clairement, que la grand-

chambellane prétendoit avoir le pas sur Madame *de Matthcoff*. *Lith* répondit, que cela ne dépendoit pas de lui; que ce cérémoniel étoit réglé depuis longtems, et que ce n'étoit pas la premiere ambassadrice du premier rang, qu'on avoit vue à Berlin; qu'il devoit savoir ce que cela vouloit dire, et qu'il en pouvoit faire le rapport. Ce rapport ne se trouva pas conforme aux intentions de la fière *Wartenberg*, qui fit dire un moment après qu'elle ne viendroit point, parcequ'il lui étoit survenu un mal de tête effroyable. Il fallut donc se mettre à table sans elle, et le diner ne se passa point sans la draper comme elle le méritoit. On alla plus loin, les ministres étrangers firent entr'eux une ligue offensive et défensive, et résolurent de se plaindre au roi de l'affront qu'on fesoit à la femme d'un de leurs collègues. Le roi ordonna que la *Colb* feroit des excuses publiques de son impertinence à l'ambassadrice, mais à force de prières, d'allées et de venues elle obtint qu'elle le feroit en particulier, que la *Matthcoff* assise seule sur son canapé recevroit cette espèce d'amende honorable, qu'on avoit ajustée mot pour mot sur un petit morceau de papier, que la *Colb* tenoit entre ses mains, et que la harangue faite, elle pourroit le déchirer, s'asseoir auprès de l'ambassadrice, et qu'il n'en seroit plus parlé. Il fallut bien passer par-là, car le roi n'entendoit pas raillerie sur ces sortes de choses; et l'on étoit trop content d'en être quitte à ce prix-là. Mais *Rebi*, *Rantzau* et *Westphal* en concert avec *Lith*, voulant rendre la satisfaction plus éclatante, se cachèrent dans la chambre voisine, dont la porte étoit entr'ouverte, chacun une tablette à la main, et à mesure que le compliment se fit, ils le transcrirent fidèlement et l'en-

voyèrent au gazetier de Leyde, qui l'inséra dans sa gazette. Ils firent plus: lorsque la fatale gazette fut venue, ils decoupèrent l'article et le firent afficher chacun dans leur chambre. On me manda alors que jamais rage n'avoit été égale à celle de la *Colb*, qu'elle avoit mis tout en oeuvre pour faire supprimer ces malheureuses nouvelles, mais il étoit trop tard; ces messieurs, qui en avoient fait venir plusieurs exemplaires, avoient eu soin de le répandre par tout, et sut l'aventure qui voulut.

Vous pouvez jugez après ce que je viens de dire, si des airs semblables et si mal soutenus pouvoient durer long-tems. Aussi le roi s'en rebuta-t-il si fort, qu'il ne pouvoit plus souffrir cette femme, et qu'on ne croie pas que ce fût un de ces dégoûts qui suivent quelquefois une grande passion, rien ne seroit plus faux et plus mal fondé qu'une pensée pareille. Je pourrois apporter des arguments invincibles, pour prouver ce que j'avance, mais il faudroit entrer dans ces détails qui ne conviendroient nullement à des mémoires particuliers, j'aurois même tu tout ce qui est désavantageux à cette personne, qui, je crois, vit encore, si je n'avois été obligé de vous faire voir, que ce n'est pas assez de plaire soi-même au maître, si l'on a une femme impérieuse et extravagante, qui gâte dans un quart d'heure ce que le mari a bien de la peine à raccommoder dans un mois, surtout si ce mari a la foiblesse de lui laisser prendre pied, et s'il ne réprime pas de bonne heure, avec une rigueur raisonnable l'impétuosité d'une pareille créature.

Je ne parle pas en l'air quand je dis ceci; le roi lui-même m'avoua à mon retour qu'il regrettoit *Colb*, qu'il avoit peine à se passer de lui, et qu'il le

feroit revenir volontiers, s'il vouloit se séparer de sa femme, à qui, dit-il en propres termes, j'assignerai un château pour demeurer, et où elle sera servie mieux qu'à elle n'appartient pourvu qu'elle ne paroisse jamais à la cour, pas même dans Berlin.

Le grand-chambellan avoit-il donc tant de mérite, demanderez-vous, pour se faire ainsi regretter de son maître? Je n'en sais rien, il faut respecter le choix des grands et je ne vous répondrai autre chose là-dessus, que ce que je répondis un jour à la reine, qui me disoit: mais *Dohna*, que pensez-vous d'un tel? c'est un franc bagatellier, et vraiment une bête avec toute sa politique; comment se peut-il faire que le roi qui a de l'esprit et qui est de si bon goût partout ailleurs, se soit si fort entêté de cet homme? Madame, dis-je en haussant les épaules, Votre Majesté l'appelle bête, et moi je trouve, soit dit sans vous contredire, qu'il faut qu'il ait du génie infiniment, puisqu'il a trouvé le secret de se rendre nécessaire à son maître. — En voilà assez sur ce chapitre, il faut un peu revenir à ce qui me regarde.

Lorsque ma famille, qui étoit à la cour, m'eut envoyé la lettre par laquelle le roi me permettoit d'aller en Westphalie, et de passer à Berlin je m'y rendis à petites journées. On ne manquoit pas de dire que je venois chercher ce que j'avois autrefois trouvé à Koenigsberg, c'est à dire, que je venois mendier mon rétablissement. On me fesoit tort en vérité, mais ces gens-là n'étoient pas obligés de pénétrer mon intérieur, car les apparences étoient assez contre moi, cependant le roi ne me vit pas plutôt, qu'il me dit: *Peter*, je te tiens, et tu ne m'échapperas plus, ou par ma foi..... Sire, lui dis-

je en me jettant à ses pieds, ne faites point de serment, je ne vous ai jamais quitté, je vais à Detmold sous votre bon plaisir, je suis toujours au service de Votre Majesté et quoiqu'absent de la cour, je n'en suis pas moins son zélé et fidèle sujet. Non, non, ce n'est point cela, poursuivit-il, il faut que tu rentres dans tes charges, et que tu restes avec moi jusqu'à la mort de l'un de nous deux. — Que vous dirai-je, mes enfans, après quelques menaces obligeantes, que me fit ce prince, je me laissois aller et me renfonçois dans la cour plus loin que je n'y avois été.

Mr. *Ilgen*, qui avoit beaucoup contribué à l'érection de Prusse en royaume y fesoit une figure assez passable, mais il n'étoit pas sur le même pied qu'avoient les *Grumkaus*, les *Dankelmanns* et les *Wartenbergs*; pour le reste il n'y avoit pas assez long-tems, que j'avois vu cette cour pour la méconnoître, il n'y eut qu'une espèce de bouffon, devenu valet de chambre de la haute volée, avec lequel je pensai me brouiller, et cela étoit quelquefois dangereux, car ne le connoissant que pour ce qu'il avoit été, et point pour ce qu'il étoit, j'étois prêt à lui donner quelques nazardes, quand un ami vint me tirer par la manche, et me dit: *Dohna*, vous n'y pensez point, savez-vous, que cet homme n'est plus fou, et qu'il commence à avoir du crédit? ma foi, lui répondis-je, vous faites bien de me le dire, sans cela je ne l'aurois jamais cru. Je me repentis un moment après de cette raillerie, car il n'y a point de petits ennemis à la cour. Il me la garde si bonne en effet, qu'étant venu à se marier, il pria tous les courtisans à ces noces hors moi. Le lendemain le roi me demanda si je n'étois pas bien las d'avoir dansé; et où

dansé, Sire! répondis-je; mais à la noce de...., répondit-il. Sire, il ne m'a pas fait l'honneur de m'y inviter, lui dis-je. (Notez que l'homme étoit présent). Le roi lui lança un regard terrible, que j'apperçus très bien, et sur lequel je dis au comte *de Denhoff*: vous voyez ce nouveau monsieur, je ne le crains plus, le roi sait qu'il me hait, cela me suffit, il auroit beau parler contre moi, il n'en seroit pas cru. C'étoit effectivement une des belles qualités de ce monarque, de ne point écouter ceux qu'il croyoit prévenus contre quelqu'un. J'étois à peine arrivé de deux mois, que des gens de bien, ou soi-disants tels, commencèrent à chercher mon éloignement. La première attaque fut d'engager Mr. *Chambrier*, maire de Neufchatel à me proposer le gouvernement de cette principauté, se fesant fort, disoit-il, de l'obtenir du roi et me fesant les offres du monde les plus éblouissantes de la part des états du pays, qu'étant de la nation, je serois chéri de tout le monde, et qu'on m'y procureroit tous les agrémens possibles. Ces offres étoient sincères, et je les aurois acceptées, si je n'y avois vu une trop grande répugnance de la part de ma famille, qui regardoit ce pays-là à peu près comme on regarde la Laponie, bien injustement, je vous assure; si vous le voyez jamais, vous en conviendrez avec moi.

Enfin l'empereur *Joseph* étant mort, on mit tout en oeuvre pour me dépayser honorablement et l'on me nomma premier ambassadeur plénipotentiaire pour l'élection d'un nouvel empereur. Il y eut des personnes respectables et tenant le premier rang à la cour, qui tâchèrent à me refuser cet emploi, mais le roi m'ayant dit qu'il avoit jeté les yeux sur moi par pure amitié,

et que je lui ferois plaisir de l'accepter, je ne balançai plus au risque qu'on me rendît de mauvais offices pendant mon absence. J'étois déjà désigné ambassadeur, lorsque le roi mon maître prit la résolution de faire un voyage en Hollande, pour s'aboucher avec le prince *de Nassau-Frise*, et pour terminer à l'amiable s'il étoit possible, les différends qu'ils avoient entre eux au sujet de la succession du feu roi *d'Angleterre*, dessein qui auroit réussi selon les apparences sans la mort du prince, qui eut le malheur de se noyer en passant le Mordich, lorsqu'il venoit joindre le roi à la Haye. Je suivis la cour jusqu'à *N.* ville de Westphalie, où je la quittai pour me rendre à Detmold, chez mon neuveu *de la Lippe*, le roi m'ayant permis d'y aller mettre ordre à mes affaires, et travailler à mes équipages, c'est sur quoi il m'écrivit encore quelque tems après son arrivée à Honslardich, et me marqua que le congrés devant commençer bientôt, je devois songer à faire préparer des quartiers pour l'ambassade; qu'on avoit à la vérité donné des ordres là-dessus au Sr. *Hecht* notre résident à Francfort dont on m'envoyoit les copies, mais qu'il falloit que j'écrivisse moi-même à ce résident, et que je le pressasse de sorte que ces quartiers fussent prêts pour le 20 Juillet, jour auquel l'électeur de Mayence avoit souhaité dans ses lettres circulaires aux électeurs qu'on fixât l'ouverture des conférences à cause des conjonctures dangereuses, où l'empire se trouvoit alors. Cette ambassade consistoit, outre ma personne, en celles de Mr. *Henniges* et *Mardefeld* et en une suite nombreuse de gentilshommes et de domestiques.

Je m'adressai pour ces quartiers selon la coutume au comte *de Pappenheim*, maréchal héréditaire

de l'empire, auquel j'envoyai une spécification du fourrier de l'ambassade. Je me préparai moi-même à partir pour Francfort lorsque je reçus une lettre du roi *de Pologne*, ne pouvant envoyer ses ambassadeurs que vers la fin du mois d'Août, je n'avois pas besoin de me presser si fort, d'autant moins qu'on pourroit commencer aucune négociation importante avant l'arrivée de l'ambassade de Saxe. Ce retardement fut cause que j'eus le plaisir de voir encore mon bon maître avant mon départ, ce prince ayant bien voulu au retour de Hollande prendre sa route par Detmold, honneur que mon neveu *de la Lippe* souhaitoit avec passion. Aussi ce comte se surpassoit-il dans la réception qu'il lui fit. Rien n'y fut épargné jusques-là, qu'ayant su de moi que le roi n'aimoit point à monter des escaliers, chose qu'il auroit été obligé de faire à cause de la situation de son château, il fit construire à grands frais une espèce de pont à pouvoir monter en carosse sur le rempart, afin que le roi pût de là entrer de plein pied dans les appartements qui lui étoient préparés. Ce monarque de son côté toujours poli et toujours obligeant, témoigna à mon neveu par des remercimens sans nombre, par des offres de service, qui partoient de source et par sa libéralité envers les domestiques, combien il étoit content de la réception, qu'il lui fesoit. Je fus seulement un peu grondé au sujet du pont et des attentions qu'on avoit eues, de se régler à son goût dans les plus petites minuties, disant qu'on ne pouvoit avoir su ce goût que par mon indiscrétion, et que j'aurois pu épargner cette dépense à mon neveu; mais ces reproches ne me déplaisoient pas, et je ne me suis jamais repenti de me les être attirés.

Arrivé à Francfort où mes collègues étoient déjà, je commençai par prendre et par recevoir les visites de cérémonie, comme cela se pratique en pareil cas. Je n'entrerai cependant en aucun détail sur cet article, ce sont des choses trop rebattues et très indifférentes en soi. Je vous dirai seulement à propos des cérémonies, que nous nous pensâmes brouiller dès le commencement avec l'ambassade de Bohème, qui s'étoit emparée un peu trop légèrement de quelques écuries qui appartenoient de droit à la nôtre, quoique cette affaire ne fût qu'une bagatelle, et que nous eussions du logement de reste; sans cela je crus ne devoir point céder en une occasion qui pouvoit tirer à conséquence pour une autre fois, d'autant moins que je savois combien mon maître étoit chatouilleux dans ces sortes de démêlés. Je fis donc dire à ces messieurs que je les prie de faire sortir leurs chevaux incessamment et de ne pas me contraindre à en venir à une brouillerie ouverte; que j'en aurois un véritable regret, mais que mon caractère et mon devoir ne me permettoient pas de laisser passer cette affaire. Ils se le tinrent pour dit, et quittèrent ces écuries de bonne grâce, dont me trouvant content, je les leur prêtai le même jour de mon bon gré à condition que les armes de Brandebourg demeureroient sur la porte, ainsi tout se termina à la satisfaction des deux parties. Ceci n'eut pourtant pas d'abord l'approbation de mes collègues surtout de Mr. *Henninges*, homme consommé dans le droit public, et qui connoissoit à fond tout ce qui regarde le cérémoniel, mais qui s'attachant trop scrupuleusement à l'étiquette sans songer qu'il arrive chaque jour des cas extraordinaires, que les plus experts en ces matières n'ont pu prévoir,

qui s'attachant, dis-je, trop à l'étiquette, se trouvoit souvent très embarassé et dans des irrésolutions qui me désoloient. On me l'avoit donné pour être mon inspirateur, et j'avoue sans fausse modestie, que j'en avois besoin, une personne qui a fait le métier que j'ai exercé dès ma jeunesse, n'étant ordinairement guère au fait de ces sortes de rubriques. Il est cependant vrai, qu'il y avoit de certaines affaires que ce ministre avec toute sa science embrouilloit plutôt qu'il ne les développoit; par exemple, il étoit dans des angoisses terribles, comment nous recevrions les princes cadets des maisons souveraines d'Allemagne, et surtout ceux de la maison de Brandebourg, ne trouvant rien dans ses livres d'assez clair sur cet article. Je crus pouvoir lever la difficulté et je la levai en effet en fesant dire à ces princes, que nous les recevrions sans cérémonie dans l'appartement des ambassadrices, qu'ils rendroient visite à ces dames et que nous nous y trouverions comme par hazard, ce qu'ils acceptèrent avec plaisir, tellement qu'avec un peu de sens commun, je me tirai d'un embarras pour le bon Mr. *Henniges*, sujet à se forger des monstres pour les combattre. Je n'eus pas long-tems à souffrir de son génie timide et pointilleux, car ce pauvre homme ayant fait une partie dans un jardin, y mourut subitement, ce qui fit dire à quelques railleurs que l'ambassade de Brandebourg venoit de perdre son esprit.

Je fus donc quelques semaines avec le seul *Mardefeld*, qui, quoiqu'assez habile, n'étoit pas encore aussi consommé dans le métier que l'étoit son défunt collègue et comme il l'est devenu lui-même depuis.

Le roi au bout de quelque tems substitua au sieur *Henniges* le comte *de Metternich*, homme cer-

tainement d'un grand mérite, mais plus difficultueux et plus crédule encore que le premier. Je n'en donnerai qu'une preuve entre plusieurs autres que je pourrois citer, et que je place ici en parlant de ce seigneur, quoique la chose ne soit arrivée que vers la fin du congrès. Il vint me trouver un soir et me dit d'un air effaré qu'on avoit déplacé le dais de notre maître et qu'on l'avoit placé plus bas pour ajuster je ne sais quoi dans la salle des électeurs. J'ai dit il n'y a pas long-tems, que le roi n'entendoit pas raillerie sur ces sortes d'affaires, et j'ai dit vrai. Il étoit tard et je ne pouvois pas m'en éclaircir ce soir-là, moins encore y remédier, de sorte que je ne passai pas une nuit fort tranquille. Dès qu'il fut jour je m'habillai à la hâte, et allai voir moi-même ce prétendu déplacement. Je dis prétendu, car il n'existoit que dans le cervelle timide de mon collègue, qui s'en étoit fié au rapport de quelque brouillon de domestique. Je ne pus m'empêcher de lui dire d'un ton un peu ému, qu'il auroit bien pu se passer de me donner une pareille frayeur; mais continuai-je en riant, Votre Excellence ne se fâchera-t-elle point, si je lui fais une question. N'êtes-vous pas un peu sujet au mal de rate? Epouvantablement, me répondit-il de bonne foi, il y a peu de jour que je n'en aye quelqu'attaque. Fort bien, lui dis-je, et la conversation en demeura là. Ce que je trouvai de beau en lui, c'est que ma demande ne le choqua point, et que nous n'en fûmes pas moins bons amis. Je ne saurois dire précisement, si le comte *de Metternich* m'étoit déjà associé lorsque j'eus l'affaire suivante qui fit beaucoup de bruit à Francfort, et qui trouva des censeurs et des approbateurs, comme cela ne

manque jamais d'arriver dans les cas extraordinaires. Un certain *Zambecari*, Italien de nation, que j'avois vu à Berlin et qui me venoit voir quelquefois à Francfort, me dit un jour en grand secret qu'il avoit appris de grandes choses, que Monsignor *Albani*, nonce du pape avoit ordre de protester solennellement contre l'érection de la Prusse en royaume, comme ayant été faite sans sa participation; que lui *Zambecari* savoit la chose de bonne part, et qu'il m'en fesoit confidence au risque de ce qui pouvoit lui en arriver. Ce désintéressement de la part d'un homme de sa nation envers un ministre protestant, me parut suspect, mais sans en rien faire paroître et pour le payer de la même monnoie, je le remerciai beaucoup de l'avis qu'il venoit de me donner et lui dis, qu'à l'égard de la chose en elle-même je n'étois pas extrêmement embarrassé d'y donner ordre, et que si Mr. *Albani* fesoit seulement mine de la vouloir exécuter, il pourroit bien s'en repentir; qu'il devoit savoir qu'à mon égard il n'étoit pas sous le droit des gens; ne reconnoissant en sa personne qu'un simple gentilhomme italien, que nous étions à Francfort pour l'élection d'un empereur et que nous n'étions plus aux tems où les papes avoient, ou pour mieux dire, prétendoient avoir droit de s'en mêler. En un mot, ajoutai-je, rapportez à celui de qui vous tenez l'affaire, que mon parti est pris là-dessus, qu'il n'aura pas si bon marché de sa protestation, qu'il pourroit se l'imaginer, et que je me servirois d'un argument ad hominem, qui ne fera pas plaisir au neveu du *St. Père*. *Zambecari* me connoissoit assez pour croire qu'il n'y avoit point de railleries à ce que je lui disois, ne manqua pas de rapporter mes discours au

nonce, qui comme je m'en doutai d'abord, ne me l'avoit envoyé que pour me pressentir sur ce que je ferois en cas qu'il prît la résolution de protester.

Cette nouvelle mit furieusement l'allarme dans le quartier ultramarin, le nonce courut tout échauffé chez l'électeur de Mayence, pour lui demander ses conseils et sa protection. L'électeur qui n'aimoit ce nonce qu'à demi, parce qu'il osoit lui disputer le rang, lui répondit qu'à la vérité il étoit archevêque, et en cette qualité serviteur zélé du pape, mais qu'il étoit aussi électeur, et que par conséquent il ne pouvoit ni ne devoit se mêler d'une affaire, qui regardoit un de ses confrères, pour lequel il avoit une grande considération et avec qui il n'avoit nulle envie de se brouiller. Les messieurs de l'ambassade de Saxe, auxquels il s'adressa ensuite, éludèrent sa demande et lui en donnèrent des raisons encore plus solides que celles du grand-chancelier de l'empire; enfin les ambassadeurs de Bohème chez lesquels il croyoit trouver un secours assuré, lui répondirent que l'érection de la Prusse en royaume s'étant faite du consentement de l'empereur ***Léopold***, de la maison duquel ils étoient sujets et serviteurs, il ne leur convenoit nullement de protéger ceux qui ménaçoient de détruire cet ouvrage, d'autant moins qu'ils avoient de puissants motifs de ménager le roi de Prusse dans la conjoncture présente.

Si Mr. le nonce prit ou vouloit prendre des mesures pour parer contre mes menaces, qui n'étoient qu'une suite des siennes, je crus devoir me précautionner de mon côté. Pour cet effet, j'envoyai sur le champ un courier au roi, et l'informai de l'affaire. Ce monarque approuva non seulement ce que j'avois

fait, mais il m'envoya encore un blanc signé, afin que le général *Arnim*, qui étoit avec un corps de troupes prussiennes en Italie, entrât dans l'état ecclésiastique, aussitôt que je lui en écrivois par ordre du roi, ce que je devois faire au cas que Mr. *Albani* s'avisât de faire la moindre démarche, qui tendit à la protestation, dont il avoit menacé. Cet ordre fut inutile, car le nonce, voyant qu'il ne trouvoit aucune protection dans le collège électoral, prit le parti de me rechercher et me fit dire par le marquis *Nani*, qu'il désavouoit absolument ce qui m'avoit été rapporté par *Zambecari*, et qu'il ne lui étoit jamais venu en pensée de faire ce dont cet homme m'avoit parlé, sur quoi je répondis, que la chose étant ainsi, je ne demandois pas mieux qu'à vivre en paix avec le prélat, et que s'il me fesoit une honnêteté de la longueur d'un doigt, je lui en rendrois dix fois le double, avec autant de bonne foi que j'aurai tâché de prendre le contrepied, s'il avoit eu les desseins dont on l'avoit accusé.

J'eus même une entrevue avec lui qui se passa en toutes autres protestations qu'en celle, qui avoit causé ce grand fracas, et je puis dire que je trouvai en Mr. *Albani* un seigneur très poli et de beaucoup de mérite. Milord *Peterborough*, qui s'étoit aussi mêlé de notre accommodement, le trouva tellement à son gré, qu'il me proposa de lier amitié avec lui, de le régaler chez nous tour à tour; et d'aller manger à son hôtel, pour mieux cimenter la réconciliation, disoit-il. Mais je ne trouvai pas à propos de topper à cette proposition, et je lui représentai que nous nous rendrions suspects, ridicules, et qu'on ne manqueroit pas de gloser sur le compte de deux ambassadeurs

sadeurs protestans, qui reconnoîtroient par-là en quelque manière le ministre d'une puissance dont ils ont eu tant de peine à secouer le joug.

Puisque j'en suis sur le chapitre de *Peterborough*, je dirai un mot de son caractère. Il avoit de l'esprit infiniment et même du plus agréable, mais il y avoit un peu trop de haut et de bas dans son fait: il ne savoit surtout ce que c'étoit que de ménager les gens, et il turlupinoit à outrance ceux qui ne lui plaisoient pas. C'est ce qui le brouilla avec Mr. le comte *de Windisgraetz*, premier plénipotentiaire de l'ambassade de Bohème, homme extrêmement enseveli dans sa grandeur, à ce que disoient ses ennemis. Pour moi, je n'ai jamais eu lieu de m'en plaindre, car soit qu'on attribuât à sa fierté ce qui n'étoit que l'effet de son humeur réservée et sérieuse, ou que j'eusse plus de bonheur que les autres, nous avons vécu pendant tout le congrès en bonne intelligence. Il se forma même entre nous une véritable amitié, de laquelle je me servis pour le raccommoder avec *Peterborough*, n'étant pas bien aise que deux ministres de cette conséquence fussent mal ensemble, ce qui auroit pu produire un mauvais effet dans la conjoncture d'alors, où la moindre désunion étoit dangereuse. Il est vrai que chaque ambassadeur avoit ses instructions formelles, dont il ne se pouvoit écarter quant à l'essentiel, mais les mal-intentionnés auroient pu faire naître des incidents pour retarder l'élection, et c'est justement ce que les ennemis de l'Allemagne demandoient, car sachant bien qu'il n'y avoit guère moyen d'empêcher, que la dignité impériale ne fût continuée dans l'auguste maison d'Autriche, ils vouloient du moins chicaner sur le tems, ce qu'ils firent de leur mieux,

comptant beaucoup entre autres choses sur la prochaine défection de l'Angleterre, dont le traité se négocioit à force dès lors, comme l'événement ne le justifia que trop l'année suivante. Il y avoit d'autant plus à craindre que la France ne réussît dans son dessein de faire traîner l'élection en longueur, qu'on n'a jamais tant vu de prétentions différentes, plusieurs petits souverains de l'empire, cherchant à tirer parti de la situation des affaires, et à pêcher, comme on dit, en eau trouble, il n'y eut pas jusqu'aux princes d'Italie qui ne s'en mêlassent et qui ne voulussent faire revivre des privilèges surannés. Il étoit donc du devoir de ceux qui s'intéressoient sincèrement au salut de l'empire, et qui étoient véritablement zélés pour la maison d'Autriche, d'applanir autant qu'il dépendoit d'eux toutes ces difficultés, et surtout d'empêcher qu'il ne se glissât de la mésintelligence entre les principaux négociateurs, et c'est à quoi je travaillois de tout mon possible en toutes les occasions, suivant en cela les intentions de mon maître et ma propre inclination. On me connoissoit si bien sur ce pied-là, et je me cachois si peu de mon zéle pour sa majesté impériale et catholique, aujourd'hui glorieusement régnante, que mes ènnemis en prirent occasion de m'accuser, d'avoir proposé en plein congrès, de briser les sièges et les dais des deux électeurs de Bavière et de Cologne. Calomnie atroce et inventée à plaisir, s'il en fut jamais! L'électeur de Mayence qui devoit savoir ce qu'il en étoit, me donna un acte authentique de la fausseté de cette accusation, que je fis insérer dans la clef du cabinet des princes, et dans les autres nouvelles publiques de ce tems-là, étant très vrai que malgré mon dévouement à la mai-

son d'Autriche, dont ces deux électeurs étoient alors ennemis, j'ai toujours conservé pour leurs personnes tout le respect qui leur étoit dû, et que je n'en ai jamais parlé qu'avec la bienséance et la modération convenable.

En fesant mention ci-dessus des prétentions de plusieurs princes et comtes de l'empire, je me suis ressouvenu d'une entre autres, pour laquelle je me suis donné beaucoup de mouvement. Elle regardoit le prince *de Fürstemberg*, Statthalter de Saxe, qui n'ayant aucun héritier mâle, et sa succession devant tomber en vertu d'un Fidei-commis à la ligne *de Fürstemberg-Stulingen*, auroit souhaité, que cette ligne fut établie par les états de l'empire assemblés pour l'élection, que cette ligne, dis-je, fut mise en possession de toutes les dignités, droits et prérogatives, qu'avoit possédé jusqu'ici la branche aînée des princes *de Fürstemberg*, afin, disoit-on, qu'une maison qui pouvoit par une félicitation connue d'onze cents ans descendre du fameux *Agilulf*, et qui comptoit parmi ses alliances non seulement les rois d'Ecosse et de Prusse, mais encore la plupart des plus puissants princes d'Allemagne, qu'une maison qui s'étoit signalée partout et particulièrement contre les Turcs ne perdit pas son rang dans l'empire. Toutes ces raisons étoient très plausibles, cependant l'affaire demeura indécise pour lors, je ne saurois bien dire pourquoi: ce qu'il y a de certain, c'est que ce ne fut point manque de sollicitations de notre part, mon maître ayant toutes les envies du monde de donner cette petite satisfaction au prince *de Fürstemberg*, à la considération de sa majesté polonoise, pour la personne duquel il avoit beaucoup d'estime et d'amitié

malgré quelque petite diversité d'intérêts qu'il y avoit alors entre ces deux monarques. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur toutes les affaires, qui se négocièrent pour lors, elles sont en trop grand nombre, et elles me mèneroient trop loin: peut-être si le tems me le permet, prendrai-je la résolution d'en faire un extrait, qu'on pourra placer à la fin de ces mémoires.

Je vais parler à présent avec le plus de brièveté qu'il me sera possible, de la chose principale, pour laquelle nous étions assemblés. J'entends l'élection d'un empereur. On a déjà insinué plus haut que tous les plénipotentiaires avoient leurs instructions, dont ils ne pouvoient point se départir quant à l'essentiel, j'ajouterai que ces instructions concouroient unanimement à conférer la dignité impériale à sa majesté catholique le roi *Charles III* et que les électeurs présents, savoir le palatin, et ceux de Mayence et de Trèves avoient les mêmes intentions, tellement que le congrès auroit duré très peu de tems, s'il n'y avoit pas eu de certains points à discuter, ce qui est inévitable en pareilles occasions.

Lorsque tout fut dans l'état, auquel on le souhaitoit, que la capitulation fut dressée, les sermens prêtés, et que chacun eut fait ses conditions le mieux qu'il fût possible, on prit jour pour l'élection. Après les prières acoutumées on entra au conclave, et chaque électeur présent et chaque premier ambassadeur des absents vota dans l'ordre proscrit par la bulle d'or. Mon tour étant venu de voter, je dis que j'étois ravi de voir que ceux qui avoient parlé avant moi, m'ouvroient un chemin qui étoit si agréable au roi mon maître et à tous les zélateurs du repos de

l'empire, que le roi de Prusse, électeur de Brandebourg, donnoit sa voix du meilleur de son coeur au très-puissant prince *Charles*, par la grâce de Dieu, troisième du nom, roi d'Espagne, archiduc d'Autriche etc. etc., comme au plus digne et au plus capable de soutenir la dignité impériale, à quoi j'ajoutai que l'empire devoit s'estimer heureux, de pouvoir choisir un chef, duquel elle ne devoit attendre que toutes sortes de bien, puisqu'il joignoit à son auguste naissance, toutes les belles qualités, qu'on pouvoit désirer dans un empereur, et surtout celle d'avoir appris dès sa jeunesse par des travaux continuels, et pour ainsi dire à l'école de l'adversité les maximes les plus sages et les plus modérés du gouvernement tant civil que militaire; que l'empire avoit en lui non seulement un bon chef, mais un père et un restaurateur. Grâces à Dieu, ma prédiction n'a point été fausse, puisqu'on a peu vu d'empereurs plus éclairés et plus équitables que ce monarque; je ne crois pas que personne puisse avec justice s'instruire en faux contre ce que j'avance ici, et c'est sur quoi encore je puis parler savamment, ayant eu plus d'une occasion de m'en convaincre par moi-même dans les voyages que j'ai faits à Vienne.

L'élection faite, et ce prince arrivé d'Espagne, on disposa toutes choses pour son couronnement, qui fut fixé au 22 du mois de Décembre. Je commençai en mon particulier à régler toutes celles qui concernoient la fonction de grand-chambellan de l'empire, je dis à les régler, car quoique cette charge soit très ancienne, et que la bulle d'or semble être formelle là-dessus, il y avoit pourtant de certaines fonctions qui étoient en litige, ou du moins que le prince *de Zollern*, chambellan héréditaire de l'empire prétendoit

avoir droit d'exercer, sur quoi on mit en délibération les points suivants.

Savoir, si sa majesté le roi de Prusse vouloit bien agréer, que le dit prince *de Zollern* substituât son frère en sa place pour cette cérémonie, et qu'en cas que la cour impériale voulût s'y opposer, selon l'article 3 des capitulations et selon le 27ième chapitre de la bulle d'or, si nous prendrions le même parti ou si on laisseroit décider l'affaire sans s'en mêler.

2. Qui porteroit à la procession le sceptre devant le roi des Romains élu? Au couronnement de l'empereur *Matthias*, le baron *Putlitz*, ambassadeur de Brandebourg prétendoit le faire, ce qui arriva aussi au baron *de Blumenthal* au couronnement de *Ferdinand IV*, et quoique le chambellan héréditaire l'emportât en ces deux occasions, ces messieurs firent une protestation solennelle, par lequel acte on prouve, que la possession du prince *de Zollern* a souvent interruption.

3. Si l'ambassadeur de Brandebourg découvriroit la tête de l'empereur, lorsqu'on feroit l'onction? On voit dans la description qu'a faite *Ferrarius* de cette cérémonie, qu'à l'élection de *Joseph* en 1690, le S. *de Dankelmann* en fit la fonction, assisté du premier chambellan de ce prince, tellement qu'ici on pourroit ajuster la chose de manière que l'ambassadeur de Brandebourg et le prince *de Zollern*, exécutassent la chose conjoinctement.

4. Il est hors de toute contestation que c'est à l'ambassadeur de Brandebourg d'habiller l'empereur, quoique *Dankelmann* ne l'ait point fait au couronnement de *Joseph*. Cela ne s'entend cependant point jusqu'à lui mettre les sandales. Au couronnement de

Ferdinand IV ce fut son valet de chambre qui les lui chaussa, et des députés de Nüremberg firent cet office, lorsque l'on couronna *Joseph* à Augsbousg.

5) A l'égard du sceptre, celui qui sacre l'empereur le lui mit en la main droite, et lorsqu'il le rend, c'est à l'archi-chambellan ou à celui qui le représente, de le recevoir: c'est ce que fit le Sr. *Dankelmann* à la cérémonie dont on vient de parler. Cependant les actes de plusieurs couronnements portent, que quand les archi-officiers de l'empire reprennent des mains du prince élu les ornements impériaux, ils les remettent aux sous-officiants. Comme par exemple au couronnement de *Ferdinand IV*, l'électeur palatin donna la couronne à Mr. *de Zinzendorff*.

6) Quand à poser la couronne sur la tête de l'empereur, ou à la lui ôter, si l'évêque, qui le consacre, ne le fait point, la chose est en dispute entre l'archi-chambellan et l'archi-trésorier, c'est à dire entre les électeurs palatin et de Brandebourg, jusque-là qu'en 1563 ils pensèrent en venir aux extrémités. Il se trouve plusieurs cas différents, ou l'on est obligé d'ôter la couronne à l'empereur: premièrement lorsqu'il va à la communion. Au couronnement de *Ferdinand IV* l'électeur de Trèves la lui ôta, et la donna à l'électeur palatin, et ce dernier au comte *de Zinzendorff*. Au couronnement de *Joseph*, *Ferrarius* rapporte que ce furent les deux électeurs de Trèves et de Cologne qui la lui ôtèrent. 2. Lorsque l'empereur va à table. Au couronnement de *Joseph* ce fut le comte *de Schenk de Limbourg* seul, qui la lui ôta et la lui remit. Ce fut aussi le même comte *de Limbourg* qui la tint ordinairement en sa main devant l'autel, jusqu'à ce que le consacrant la mit sur la tête

du roi des Romains élu, comme on peut voir dans les actes de couronnement de *Ferdinand*. Il reste maintenant à savoir, quels sont les cas, auxquels l'ambassadeur de Brandebourg a droit de poser ou d'ôter cette couronne, et si l'on soutiendra ces droits jusqu'à l'extrémité.

7) Touchant les fonctions d'aller à cheval chercher de l'eau à la fontaine avec l'aiguière et le bassin, le Sr. *de Dankelmann* la fit au couronnement de *Joseph*, quoique cela se soit autrefois exécuté par le vicaire ou sous-officier de l'archi-chambellan, de même que l'électeur de Saxe ou ses représentants ont souvent souffert, que le maréchal héréditaire allât à cheval chercher l'avoine: ce qui arriva au couronnement de *Joseph*.

8) A l'égard de la disposition des tables, il semble que le rang que chacun tiendra dans le choeur pendant le couronnement, soit le meilleur modèle, qu'on puisse suivre.

1) Sur tous les points qu'on vient de voir il fut décidé que le roi de Prusse agréeroit la substitution que le prince de *Zollern* avoit faite en faveur de son frère, et qu'il porteroit le sceptre dans les differents cas qu'on a nommés ci-devant, excepté à celui du sacre, lorsque l'empereur après l'avoir tenu autant de tems qu'il le faut, le remet à l'archi-chambellan, qui le donneroit ensuite, si bon lui sembloit au prince *de Zollern*, ce qui fut aussi exécuté.

2) Que l'ambassadeur de Brandebourg, découvriroit la tête de l'empereur pour l'onction et la recouvriroit seul.

3) Que le même ambassadeur habilleroit l'empereur de pied en cap à l'exception des sandales.

4) Que ce seroit aussi à lui de poser la couronne sur la tête de l'empereur, et de la lui ôter selon les occasions, qu'on a exprimées dans les articles précédents, comme lorsqu'il va à la communion, à table etc.

5) Il fut aussi décidé que celui qui représenteroit l'archi-chambellan, iroit à cheval chercher de l'eau à la fontaine avec l'aiguière et le bassin, et qu'il donneroit à laver à l'empereur avant le repas.

Voilà toutes les fonctions auxquelles j'eus part en qualité de premier plénipotentiaire représentant l'électeur de Brandebourg, fonctions que j'ai rapportées succinctement pour vous donner une idée de la charge d'archi-chambellan de l'empire. Je ne m'étendrai pas d'avantage sur les cérémonies du couronnement, cette matière étant assez connue et décrite en quantité d'endroits, je me contenterai de dire, que pendant la célébration de la messe, il nous fut permis à nous autres protestans, de nous retirer dans un endroit à part, et que nous revînmes prendre nos places lorsqu'elle fut achevée. Je dirai aussi touchant l'ordre des tables pour le banquet, dont la disposition est encore une des fonctions de l'archi-chambellan, qu'elles furent disposées de la manière suivante:

La Table de l'Empereur.

Mayence	Trèves	Palatin
Bohème		Saxe
Brandebourg		Hannovre

Il est à remarquer qu'au couronnement de *Joseph* en 1690, on disputa fortement aux électeurs d'avoir leurs tables élevées d'une marche, l'empereur prétendant, qu'elles ne devoient être aucunement exhaussées, mais après un assez long débat les électeurs

l'emportèrent et cela fut pratiqué à Francfort pour la seconde fois. Entre l'élection faite et le couronnement, intervalle qui dura quelques semaines, je reçus une lettre du roi par laquelle il me permettoit d'aller faire un tour chez mes parens, qui sont en assez grand nombre dans ces quartiers-là, m'insinuant que je lui ferois plaisir de les engager à lui fournir quelques recrues pour ses troupes, qui avoient beaucoup souffert au siège de Bouchain, mais le manque de passeport m'empêcha de lui donner cette marque de mon zéle pour son service. L'exemple de plusieurs seigneurs enlevés par des partis françois qui infestoient alors les deux côtes du Rhin, du Mein et de la Moselle, m'empêchèrent entr'autres d'aller voir mon neveu le comte *de Wied*, qui m'en pressoit extrêmement, et dans le comté duquel j'aurois pu satisfaire aux désirs du roi, par rapport aux recrues. Je fis réflexion que ce seroit les acheter un peu trop cher, que de risquer à payer une rançon excessive, qu'on n'auroit pas manqué d'exiger, si j'avois eu le malheur de tomber entre les mains des ennemis dans un tems où je représentai la personne du roi pour l'élection d'un empereur.

Je finirai ce qui concerne le congrès de Francfort, en rendant ici témoignage à la bonté et à la générosité du nouvel empereur, qui ayant su, ce que j'avois dit en votant, me fit remercier par le comte *de Windisgraetz*, qui ajouta que sa majesté impériale avoit dessein de me faire présent de son portrait enrichi de diamants, à charge et condition que je n'en parlerois à personne, peur de causer de la jalousie, à quoi je répondis, que j'étois très soumis aux commandemens de son maître, mais qu'en cette occasion

il me permettroit bien de lui désobéir, et que s'il avoit la bonté de me donner son portrait, je ne pourrois pas m'empêcher de l'arborer le même jour, cette distinction me fesant trop d'honneur pour la cacher. Je ne sais si ce fût cette réponse ou parceque le portrait n'étoit pas encore fait, mais je partis sans l'avoir reçu, et on me l'envoya sur ma route par un gentilhomme. — Je fus très aise de revoir mon cher maître, et j'avois déjà reçu plus d'une lettre de bon lieu, par lesquelles on m'avertissoit de revenir aussitôt que la chose seroit fesable, et cela pour cause. J'eus l'honneur en lui baisant la main de lui entendre dire, qu'il étoit très satisfait de ma conduite pendant tout le cours de la négociation, et qu'il n'oublieroit jamais la vigueur, que j'avois témoignée au sujet de l'affaire du nonce. Je trouvai un patron de moins à la cour; je parle de son altesse le margrave *Philippe*, qui étoit mort pendant mon absence. Cette perte me fut très sensible, cet illustre prince m'ayant toujours protégé dès avant la mort du grand électeur son père, comme je crois l'avoir déjà remarqué en quelques endroits de ces mémoires. Quant au reste de la cour, il n'y avoit pas alors de favori en titre d'office; mais bien quantité d'aspirans à cet attrayant poste, et particulièrement Mr. de . . . . qui avoit offert mille ducats (je crois même qu'il les donna) à un certain personnage en crédit chez le roi, pour qu'il tâchât de lui procurer la faveur, ou pour parler plus clairement, le moyen de gouverner un peu ce monarque, comme si sa tendresse et sa confiance eussent été une marchandise au plus offrant et dernier enchérisseur. Cet homme s'étoit si bien mis cette chimère en tête, qu'il a cru réellement gouverner le

roi pendant long-tems quoiqu'il n'y eût rien moins que cela. Pour moi qui loin d'aspirer à ce poste dangereux, en ai toujours eu un véritable éloignement, je ne me mêlois des affaires, qu'autant que mon devoir et les charges l'exigeoient indispensablement, trop heureux qu'on me laissât tranquille, et que le roi daignât me souffrir. Je passois mes jours assez doucement, et tâchois d'amuser ce prince le plus qu'il m'étoit possible. Quoique sa santé fût fort chancelante, et commençât à baisser dès lors, il étoit cependant assez gai, et n'étoit pas fâché qu'on badinât avec lui; en voici un échantillon. Je venois entrer chez lui, il étoit tout seul, lorsqu'il me prit tout à coup une envie de rire involontaire, qui s'augmentoit à mesure que je voulus l'étouffer. Ce prince qui tout grâcieux qu'il étoit prenoit son sérieux, lorsqu'il en étoit tems, et le prenoit d'une manière à faire perdre l'envie de rire à ceux qui en étoient pour quelque chose, ce prince me demanda avec un peu d'émotion, ce que j'avois à rire? *Peter*, me dit-il, je t'ordonne de me dire naturellement et sans fard, ce que tu penses, je crois deviner que cela me regarde. Sire! lui répondis-je, c'est à moi un grand manque de respect, de rire comme je fais, et j'en demande mille pardons à votre majesté, mais il m'a été impossible de m'en empêcher, en fesant réflexion, qu'il y a deux mois ou six semaines que je ne marchois jamais sans un cortège de huit, dix et même douze carosses, et qu'à présent je viens lui rendre mes devoirs de mon petit pied gaillard, suivi d'un valet et quelquefois seul: tel est le sort des pauvres mortels, aujourd'hui sur le pinacle, demain dans la poussière! S'il faut cependant dire sérieusement ce que je pense là-dessus, je proteste

que je m'estime mille fois plus heureux et plus glorieux de venir incognito par un escalier dérobé faire ma révérence à mon cher maître, que de briller dans les rues de Francfort, suivi d'une trentaine de gentilshommes. Pour cela, *Peter*, je te crois, répliqua le roi, car je ne me suis jamais apperçu que le faste ait été ton vice, on t'accuse même du contraire; et on me raconta dernièrement une histoire, sur laquelle je veux aussi savoir la vérité. C'est qu'un officier étant allé en Prusse, pour te porter des ordres, demandoit et cherchoit partout, où étoit le château de son général, et passa deux ou trois fois auprès de la maison où tu logeois sans pouvoir s'imaginer, qu'un homme comme toi fît sa demeure dans une espèce de métairie. Sire, lui répondis-je, le fond de l'histoire est véritable, cet officier s'étoit formé des idées si hautes et si superbes de ma magnificence, que les paysans avoient beau lui montrer l'endroit et lui protester, que j'y habitois, il n'en voulut rien croire, et fit plus d'une lieue pour trouver un château qui n'existoit point. J'en ai été si honteux, que je cherche depuis ce tems-là quelqu'un qui veuille acheter mes terres, afin de faire bâtir un palais plus magnifique, dont il soit parlé dans la description de la Prusse. — C'est ainsi que le bon prince daignoit quelquefois se divertir à mes dépens, et qu'il souffroit que je lui répondisse, et que je mêlasse mon mot à la conversation.

Mais cette bonne humeur fut violemment altérée par la froideur qui survint entre lui et le prince royal. De méchans esprits que je pourrois bien nommer, si je voulois, avoient donné de très malignes interprétations à certaines démarches du prince, et surtout à

la levée de ses grands-grenadiers. Le roi naturellement bon, mais quelquefois un peu trop facile à se laisser prévenir, fesoit la mine à son fils, et ce prince qui aimoit tendrement son père, en étoit si sensiblement affligé qu'il en perdoit le boire et le manger, au point, qu'il maigrissoit à vue d'oeil. Je pris la liberté de lui vouloir remontrer qu'il ne devoit pas prendre la chose si fort à coeur, que le roi avoit pour lui une véritable tendresse, qu'ainsi cela changeroit dans le tems, qu'il s'y attendroit le moins. Rien ne pouvoit le consoler, ce qui me toucha si vivement que je résolus, au risque de m'attirer à dos toute la malédite cabale, auteur de cette mésintelligence, d'en parler au roi, et d'employer tous les soins imaginables pour réconcilier le père et le fils. Dans ce dessein, j'épiai une occasion, où le roi fut absolument seul, et l'ayant trouvé, je me jettai à ses genoux, et après lui avoir demandé pardon de me mêler d'une affaire aussi importante, je lui représentai les larmes aux yeux, que prévenu sans doute par la malice de certains esprits, que je ne connoissois point ni que je n'avois nulle envie de connoître, crainte de leur rompre en visière en pleine cour; que prévenu par leurs damnables insinuations, il regardoit le prince royal de mauvais oeil; que ce prince en étoit si vivement pénétré qu'il couroit risque de le faire mourir, s'il n'avoit la bonté de le traiter plus favorablement. Eh quoi Sire! ajoutai-je, en lui embrassant les genoux, sera-t-il que par des intrigues infernales vous perdriez votre unique héritier, pour lequel vous avez adressé tant de voeux au ciel? car il en mourra sans doute, et je l'ai trouvé si changé ce matin, que

je tremble de ce qui en arrivera. Vous savez Sire, que je vous aime de tout mon coeur et que vos intérêts me sont infiniment chers, mais je ne sais point les séparer de ceux de votre cher fils, tant que je ne lui verrai rien faire, qui tende à vous désobéir. Après tout, Votre Majesté peut s'en éclaircir, il ne demande qu'à se justifier, et si Elle le trouve coupable en confrontant ses raisons contre celles de ses ennemis, Vous êtes toujours à même de lui faire sentir, que Vous êtes son maître comme Vous êtes son père.

Lève-toi, *Peter*, me dit le roi avec cet air obligeant, qui lui étoit si naturel, ce que tu me dis là me touche, et plût à Dieu que tous ceux qui m'approchent me parlassent aussi cordialement, mais tel est le sort des princes, nous ne connoissons jamais la vérité qu'au travers des nuages de la dissimulation, de la brigue et de la cabale, je veux voir le prince et je crois que tout ira bien.

Il le fit, je crois le même jour, et la réconciliation se fit au grand contentement des gens de bien; quoique je n'eusse fait en tout cela que mon devoir, le prince royal daigna m'en témoigner une extrême reconnoissance, et s'en est souvenu long-tems, jusque-là que plusieurs années après, qu'il fut devenu mon maître, il m'en remercia encore à Prusse-Holland de la manière du monde la plus grâcieuse, disant en présence d'un grand nombre d'officiers et de courtisans: voilà celui qui me raccommoda avec le feu roi mon père, et qui par ses bons offices détruisit les malignes insinuations qu'on lui avoit données contre moi. En un mot celui, qui m'a sauvé la vie

d'une certaine façon, car sans ce raccommodement, je courois risque de tomber dans une mélancholie mortelle.

Vous frissonnez sans doute, mes enfans, d'entendre qu'il se soit trouvé à la cour de Berlin des hommes assez damnables pour semer la zizanie entre le père et le fils, il n'y a cependant rien de plus véritable malheureusement; il étoit assez commun alors d'y trouver de ces âmes noires, fesant métier et marchandise de nuire à leur prochain, même quelquefois sans autre motif que pour la détestable satisfaction de faire du mal, ce qui me fait souvenir de ce que me dit un jour la bonne Mad. *Sacetot*, gouvernante de la princesse royale, en voyant les appartemens remplis de gens qui se caroissoient à outrance dans le tems que la plupart auroit voulu égorger ceux qu'ils embrassoient. *De Dohna*, me dit-elle, ne pourroit-on pas appliquer ici avec justice le commencement du psaume troisième: „O Seigneur, que de gens à nuire diligens etc.“ Elle avoit, je vous assure, grande raison, et on n'a jamais tant vu de ces prétendus favoris, les uns à sonnettes, les autres au grand collier, comme les railleurs les nommoient alors, qui n'avoient d'autre occupation, qu'à éplucher les actions des uns et des autres, et à y donner des tours sinistres et malicieux. La plupart de ces messieurs étoient si fiers, et s'en fesoient si fort accroire, que cela fesoit tantôt rire et tantôt causoit une grande indignation: quelques uns d'entre eux furent jolimment payés de cette fierté sotte par l'aventure suivante.

Un prince appanagé de la maison de Saxe, dont j'ai oublié le nom, étoit venu à Berlin, pour voir le roi, ou pour quelques affaires, je ne sais pas bien les-

lesquelles. Comme il ne vouloit être connu que du maître, et qu'il ne brillait pas beaucoup par ses habits ni par ses équipages, il s'adressa envain à plusieurs de ces courtisans, pour être introduit, à peine daignèrent-ils lui répondre, et il étoit isolé dans l'antichambre, lorsque le Sr. *Cornatofsky*, gentilhomme polonois et chambellan du roi, l'aborda grâcieusement et lui demanda, s'il pouvoit lui être bon à quelque chose? Le prince lui dit qu'il l'obligeroit infiniment, s'il pouvoit lui procurer l'honneur de faire la révérence au roi: ce que *Cornatofsky* lui procura avec plaisir.

Le prince eut donc audience, au sortir de laquelle le roi le reconduisit jusque dans le premier appartement, avec de grandes démonstrations d'amitié, l'invitant à passer quelque tems à Berlin, où il tâcheroit, disoit-il, de lui procurer tous les divertissements qui dépendroient de lui. Jamais surprise et honte en même tems ne furent égales à celles de ces messieurs, lorsque le prince dit au roi en leur présence, parlant à *Cornatofsky:* Mr. l'envoyé, c'est à vous seul, que j'ai obligation d'avoir eu l'honneur de voir Sa Majesté, et j'aurois sans vous payé l'intérêt de mon mince équipage, Messieurs les courtisans ne m'ayant pas jugé digne de m'introduire. Il appeloit *Cornatofsky* envoyé, et il le prenoit pour tel à cause de l'habit polonois qu'il portoit encore, n'y ayant pas long-tems qu'il étoit entré en charge.

Le roi, prince affable, s'il en fut jamais, réprimanda vertement ces fiers seigneurs, qui eurent un pied de nez qu'ils méritoient. Il ne faut cependant pas croire, que toute la cour fut de ce caractère, il se trouvoit encore bon nombre de gens de distinction

et de mérite, qui contrebalançoient à peu près celui dont je viens de parler.

Sans être proprement d'aucune cabale, comme je l'ai insinué plus haut, je m'éloignois néanmoins autant que la bienséance et la saine politique le permettoient, de cette espèce de gens dont j'ai fait mention au sujet de la brouillerie du prince royal, et me renfermant dans un petit cercle de personnes choisies parmi les alliés de ma famille, je m'attachois à mes devoirs, sans me mêler d'aucunes tracasseries, et m'en trouvois bien. On m'avoit d'abord donné les juifs dans mon département, mais ce malheureux peuple me rompit si fort la tête, que je cherchai et que je trouvai enfin des moyens de m'en débarrasser honnêtement. On me donna en change les affaires des réfugiés françois, qui n'étoient guère moins onéreuses, et auxquelles je m'appliquai de mon mieux. J'eus part entr'autres à l'établissement de quelques manufactures, en conseillant au roi la vénalité des charges honoraires, par exemple de conseiller et d'autres, et de faire un fond des deniers qui en provenoient, pour cet établissement.

1712. L'année 1712 se passa assez doucement dans ces occupations et j'aurois été très satisfait de mon sort, si cette tranquillité n'avoit été troublée premièrement par la mort de mon frère *Férrassières*, qui fut noyé à la malheureuse affaire de Denin. Nous nous étions toujours tendrement aimés et la perte de ce frère me fut très sensible. Cette tranquillité fut troublée ensuite par les inquiétudes où j'étois de voir la santé du roi si chancelante. Ce prince qui dès son enfance avoit été d'une complexion fort délicate, baissoit beaucoup depuis le triste accident, que chacun sait, qui

arriva à la reine, sa troisième épouse. Il avoit même eu diverses attaques pendant le cours de la dernière année, cependant on le croyoit hors de danger, quand une frayeur, que lui causa un accès violent, qu'eut la reine le trois de Février de celle-ci le remit dans un état pitoyable: il en prit la fièvre accompagnée d'une oppression de poitrine et d'une toux épouvantable. Tous les remèdes qu'on put lui donner, ne firent aucun effet. Il se trouva si mal, qu'on commença à désespérer de sa guérison; il avoit lui-même mis ordre à toutes choses, et avoit déjà pris congé de toute l'illustre famille royale, d'une manière extrêmement édifiante, quand il sembla tout d'un coup que Dieu, touché des regrets de tous les peuples de ses états, alloit rendre ce roi à leurs prières. Il se trouva effectivement mieux les jours suivants, jusques-là qu'il prenoit de la nourriture, chose qu'il n'avoit pu faire qu'à grande peine depuis le commencement de sa maladie, et quoiqu'il ne quittât point le lit, on avoit espérance qu'il en pouvoit relever. Je le trouvai même un matin sur son séant qui tenant un petit miroir à la main se coupoit la barbe avec des ciseaux. Tu croiras, *Peter*, me dit-il d'un air riant, que je veux encore paroître jeune jusqu'au lit de la mort, mais ce n'est pas cela, cette longue barbe me pique et me tourmente, et comme je n'oserois y faire passer le rasoir, je m'accomode moi-même comme tu vois. Sire! lui répondis-je, charmé de le voir de si bonne humeur, il me vient une chose dans l'esprit, c'est que le roi de Prusse a plus d'honneur que pas un roi du monde, puisqu'un électeur de Brandebourg est obligé de lui faire la barbe. Cette pagnoterie le fit rire de bon cœur, et je sortis peu de tems après rempli des

idées les plus flatteuses sur sa convalescence. J'en fis part à la margrave *Philippe*, et lui dis, que selon les apparences, nous en serions quittes pour la peur, mais elle ne fut point du tout de mon sentiment et me répondit, qu'elle craignoit fort que cette convalescence apparente ne fût un dernier effort de la nature, et qu'il n'en arrivât comme il étoit arrivé au feu margrave son époux, qu'on crut aussi hors d'affaire pendant quelque tems, et qui mourut deux jours après. Le roi lui-même n'avoit pas d'autre opinion, et l'on peut dire qu'il ne le céda point au grand-électeur son père, quant à la résignation, à la piété et à la présence d'esprit, jusqu'à ces derniers moments: témoin de ce qu'il dit à l'évêque *de Ursinus* qu'il avoit fait appeler pour le consoler, et qui le voyant moribond, fondoit en larmes sans pouvoir prononcer une parole. Comment Mr., lui dit le roi d'un ton ferme, m'avez-vous cru immortel? Dieu m'a donné la vie, et il peut la reprendre; je ne vous ai pas appelé pour pleurer, mais pour me parler des choses de l'autre vie, et pour me mortifier par vos exhortations et par vos prières dans mes dernières heures. Ces dernières heures, suivant la prédiction de la margrave ne tardèrent pas long-tems à venir, puisque ce que je viens de dire
1713. se passa le 23, et que le 24 au soir on s'apperçut qu'il n'y avoit plus que la mort à attendre. Saisi d'une vive affection, je ne bougeois des appartemens de ce prince, qu'autant qu'il m'étoit absolument nécessaire pour prendre quelque repos. Outre ma propre inclination, à rendre mes derniers devoirs à mon bon maître, le prince royal qui me fesoit la grâce de prendre quelque confiance en moi, m'avoit extrêmement recommandé d'être présent à sa mort, et quoi-

qu'il me fût impossible de pouvoir veiller toute la nuit, à cause que les jambes m'enfloient cruellement, je lui promis, de prendre si bien mes mesures, que je m'y trouverois, et je lui tins parole. Le 25 au matin j'entrai dans sa chambre, et m'approchant du lit, le roi me reconnut, me tendit la main, et me dit ces mots qui me pénétrent encore toutes les fois que j'y songe: Adieu! comte *de Dohna*, il faut nous séparer! Adieu, vous perdez un bon ami. — Puis s'étant tourné vers un certain monsieur qui étoit présent, il proféra ces paroles remarquables: Ecoutez un tel, je vous conseille de changer de vie, autrement vous ne viendrez pas où je vais. — Le prince royal avoit déjà pris congé de lui, et ce bon père l'avoit embrassé tendrement et lui avoit donné sa bénédiction, que le prince reçut en versant un torrent de larmes. Enfin entre midi et une heure le roi expira, ou plutôt s'éteignit comme une chandelle, après avoir baisé encore une fois son cher fils, et lui avoir souhaité un règne long et heureux d'une voix basse et mal articulée. — Ainsi mourut *Frédéric troisième*, électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse, âgé de cinquante cinq ans sept mois et quinze jours. Prince vraiment digne de mille louanges et qui a constamment suivi les traces de son auguste père, prince bénin, doux, magnifique en tout et auquel l'envie la plus envénimée ne sauroit rien reprocher, si l'on en excepte d'avoir par un excès de bonté d'âme laissé quelque fois prendre un peu trop d'ascendant sur son esprit à de certaines gens qui en abusoient, et dont il savoit fort bien se défaire, lorsqu'il s'appercevoit que les choses alloient trop loin.

Parvenu à la régence en 1688, il se déclara l'an-

née suivante contre la France, et demeura ferme dans l'alliance générale, malgré toutes les solicitations de cette couronne, qui n'épargnoit rien pour l'en détacher. Il rétablit comme on l'a vu dans ces mémoires, l'électeur de Cologne dans son électorat, et fut le premier qui amena du secours en Flandre, après la perte de la bataille de Fleurus; en un mot il fut toujours extrêmement zélé pour la cause commune, et en fit sa principale affaire. Il avoit hérité de son père une grande tendresse pour les réfugiés, et il écrivit encore quelque tems avant sa mort une lettre très pressante pour recommander leurs intérêts au congrès d'Utrecht. Il aimoit les bâtimens, les arts et les sciences; il fonda l'academie de Halle en 1694, qui a produit et produit encore de très grands hommes en toutes les facultés. Enfin par son propre génie, et par ses propres forces, il s'est couronné lui-même, et a mis la royauté dans l'auguste famille de Brandebourg.

DE L'IMPRIMERIE DE A. G. SCHADE.

3 2044 074 354 689

The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*

Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413

Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.